HÉROS !

DU MÊME AUTEUR :

Au Temps des Chevaliers . . . . 1 vol.
(Payot, Paris.)

CONTES HÉROIQUES DE DOUCE FRANCE :

Roland, le vaillant Paladin . . . . 1 vol.
Flore et Blanchefleur. Berthe aux grands pieds . . . . . 1 vol.
Les infortunes d'Ogier le Danois . . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION :

Les Aventures de Huon de Bordeaux. . . . . 1 vol.

RABELAIS POUR LA JEUNESSE :

Gargantua . . . . 1 vol.
Pantagruel. . . . . 2 vol.
(Larousse, Paris.)



Photo. H. Manuel

GÉNÉRAL JOFFRE

GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES FRANÇAISES.

M.^rie BUTTS (comp.)

HÉROS !

Episodes de la Grande Guerre.

« ... Une fois les temps révolus, les nuages dissipés,...
De nouveau ton étoile, ô France, ta belle étoile lumineuse,
Plus claire, plus étincelante que jamais, dans le calme du firmament
Rayonnera immortelle. »
(WALT WHITMAN.)

Avec 47 illustrations de F. BOVARD
et 8 portraits hors texte.

PARIS
LIBRAIRIE PAYOT ET Cie
46, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 46

A Georges-Amédée et André NICOLAS

M. B.

AVANT-PROPOS

Ce volume est destiné avant tout à la jeunesse. Les morceaux qui le composent ont été choisis dans les journaux et périodiques français, anglais et suisses romands des mois d'août à décembre. Chacun de ces récits très divers nous retrace un trait d'héroïsme ou de dévouement. Au milieu des tristesses, des anxiétés et des deuils, qui en cet hiver tragique atteignent même les enfants, il est sain et réconfortant de nous remémorer les actions sublimes accomplies pour ainsi dire sous nos yeux, non seulement par de glorieux capitaines et des civils haut placés, mais aussi par des femmes, par de faibles enfants, que rien ne distingue dans la foule.

N'est-ce point un beau spectacle que de voir défiler devant nous toute une humanité qui — selon la parole de M. Asquith — « préfère sa liberté au bien-être matériel, à la sécurité, à la vie elle-même ? » En la contemplant, une résolution s'affirme, impérieuse, en notre âme : nous aussi, chacun à notre place, chacun selon nos moyens, nous voulons vivre héroïquement.

Bien que tous les pays alliés, et en particulier la noble Belgique, aient leurs représentants dans ce défilé, où nous verrons figurer aussi de ces « neutres » qui se dépensent

sans compter pour l'humanité souffrante, la France y occupe la première place. La cause n'en réside pas uniquement dans le fait que ce livre paraît en France et sera lu surtout par la jeunesse française. La France est pour ainsi dire le symbole des aspirations des Alliés. « Nous sentons, écrit le Times, *que la France à l'heure actuelle ne combat pas uniquement pour son propre bonheur et pour son beau territoire, encore moins pour un triomphe sur un rival arrogant, mais bien pour ce qu'elle signifie dans le monde... »*

La France, en effet, est la gardienne de la civilisation, parce qu'elle est l'héritière des traditions de l'antiquité. Elle est un foyer d'idées générales et de beauté universelle. Elle est le creuset où s'élaborent les idées dont vivront les hommes de demain. Sa culture et son art sont humains avant d'être nationaux. Elle est le champion de la Liberté et du Droit. « La France périr? s'écriait un jour Léon XIII. Non, non! Et par qui et par quoi la remplacerait-on? »



CHAPITRE PREMIER

La mobilisation et le départ.

> ... Les autres besognes restées en panne sont secondaires : en ce moment il n'en reste qu'une et je lui dois ma vie...
>
> ABEL HERMANT.

EN FRANCE.

LE 1er AOUT DANS LES COMMUNES.

Samedi 1er août, vers 16 h. 15 ou 16 h. 30, le télégramme libellé « extrême urgence » arriva dans tous les bureaux de poste de la France. Il fut immédiatement porté aux maires, qui en donnèrent reçu. A la même heure, les chefs de brigade de gendarmerie, informés par l'autorité militaire, allèrent remettre aux maires les plis cachetés qu'ils détenaient depuis longtemps en vue du

jour où éclaterait une guerre éventuelle. Devant eux, les maires rompirent les gros cachets de cire rouge et firent le récolement du contenu des plis : affiches de mobilisation, de réquisition, affiches relatives au ravitaillement, aux étrangers, tableau de concordance entre les jours de la mobilisation et les jours du calendrier, tableau des points de la localité où les affiches devaient être apposées, notice résumant les devoirs des maires.

Conformément aux instructions contenues dans cette notice, les maires convoquèrent immédiatement leurs adjoints, conseillers municipaux, employés de la commune, et sans perdre de temps, ils firent remplir sur les affiches de mobilisation la ligne laissée en blanc pour y inscrire la date du premier jour. On y écrivit : *demain dimanche, 2 août 1914*. Ils firent remplir aussi le tableau de concordance. Puis, en présence du représentant de la gendarmerie, ils firent apposer devant leur hôtel de ville une affiche de mobilisation, une de réquisition, une de ravitaillement, une pour les étrangers.

A ce moment-là éclatèrent de vives manifestations de patriotisme. Cependant on procédait avec une grande célérité à l'affichage dans les endroits désignés par l'autorité militaire.

Dans ce même temps, par les soins des maires, les tambours et les clairons battaient ou sonnaient « la générale » ; au son du tocsin, les crieurs publics donnaient lecture aux quatre coins des communes de l'ordre de mobilisation générale

Sur la côte, on hissait aux sémaphores les flammes rouges et jaunes de la mobilisation ; marins et pêcheurs accouraient en toute hâte chez le syndic de la marine pour se renseigner.

En province l'annonce de la mobilisation générale fut accueillie avec un calme plein de dignité. Les hommes appelés abandonnèrent aussitôt leurs occupations diverses pour se préparer à répondre à l'appel du gouvernement. Un grand nombre de cultivateurs durent quitter leurs champs à demi-moissonnés, mais bien rares furent ceux qui murmurèrent. « Il fallait que cela éclatât une fois, entendait-on de tous côtés, on ne pouvait plus vivre comme cela, autant en finir tout de suite. »

* * *

A LA GARE DE L'EST, A PARIS.

A l'intérieur de la gare, l'animation était extraordinaire. Une quinzaine de trains de quinze à vingt-quatre vagons chacun, attendaient rangés à quai, et c'était vers ces trains un flot de jeunes gens munis de cartes rouges portant les indications de la voiture et du compartiment où ils devaient prendre place. Pas le moindre désordre dans cette hâte. Tout avait été admirablement prévu et organisé, si bien que les mobilisés, en quelques minutes, avaient trouvé leurs places.

Mais passons sur ces détails matériels, d'une importance pourtant si capitale, pour arriver à l'impression morale inoubliable que nous a donnée ce départ.

Jamais nous n'assistâmes à un spectacle aussi émouvant. Tous ces jeunes gens entassés dans les vagons, ouvriers, fils de famille, étudiants, artistes, employés, n'étaient plus là que des frères étroitement unis d'une seule famille. Plus de classes, plus de distinctions, plus de distances, un même sentiment les unissait tous, et ce sentiment, ils l'exprimaient tous de la même façon. Pas

un visage qui ne fût souriant et joyeux, pas une voix qui ne criât l'enthousiasme, l'ardente volonté d'aller là-bas, l'espoir de la délivrance, de la revanche des humiliations, l'ivresse de voler à la défense de l'honneur de la patrie.

Ils ne voyaient plus, ces jeunes gens, les mères, les sœurs, les compagnes qui pleuraient, qui se cramponnaient à eux, qui baisaient leur poitrine, leurs mains accrochées aux rampes des marchepieds. Ils chantaient, ils criaient : « Vive l'Armée ! Vive la France ! » Ils se grisaient de leurs chants et de leurs cris. Ils trépignaient d'impatience, le train tardant à partir.

Enfin, le train partait. Alors, tous les bras levés, toutes les têtes nues, une immense et joyeuse clameur. Le spectacle était d'une beauté que rien ne peut exprimer.

Ce train était bientôt suivi d'un autre, puis d'un autre et d'autres encore, sans fin. Et l'on eût dit qu'on revoyait partir toujours les mêmes jeunes gens, dans la même joie, vers le même triomphe...

(*Figaro*.)

La mobilisation a Paris.

(4 août.)

Les Parisiens ont montré un calme, une confiance, un courage admirables. Dans les trains bondés, la bonne humeur est générale. On croise des trains militaires, alors c'est un long vivat, et la Marseillaise qui s'envole.

Jamais il n'y eut moins besoin de dire : « Haut les cœurs ! » Le moral reste admirable, et ce qui frappe surtout, c'est la mesure dans les propos et jusque dans les cris. Depuis hier, on sait que l'Allemagne nous a provoqués... Il n'y a pas de colère. Il y a, avec la cons-

cience de la force, une sorte de bonne humeur et même d'humour. C'est bien une façon toute française de défier l'adversaire, sans insultes et sans rage... On crie : « Mais ils sont fous ! » C'est le mot de la matinée.

Tandis qu'il y a des semeurs de doute qui demandent, en hochant la tête : « Eh bien ? Et l'Angleterre ? Elle ne parle pas... » la *vox populi* répond avec une inébranlable foi dans le bon sens comme dans l'honneur de nos voisins : « L'Angleterre ? Elle ne parle pas, elle agit. »

Voilà ce qu'on entend en faisant le voyage de Maisons-Lafitte à Paris dans un fourgon à bagages, où il n'y a pas la plus petite valise, mais cinquante hommes mobilisables qui ont pris le train d'assaut parce qu'ils ne veulent pas perdre une heure.

Ceux qui rejoignent avec cette âme-là, ouvriers, bourgeois bien mis, petits employés et jeunes élégants qui tout à l'heure se tutoieront fraternellement, sont bien les petits-fils de ces cavaliers de Reichshoffen et de Sedan, dont l'élan arrachait au vieux roi Guillaume cette exclamation involontaire : « Ah ! les braves gens ! »

Dans la rue.

... Il faut descendre dans la rue... Le plus beau signe peut-être de ces belles journées est l'appétit de fraternité qui nous travaille. Une sympathie ardente et ingénue se révèle entre tous les passants qui ne croyaient pas hier se connaître... Ils s'adressent la parole, ils échangent au moins des regards d'intelligence, ou des sourires puérils et mystérieux, pleins de réticences héroïques... La courtoisie française, entre tant de choses qui ressuscitent, est aussi ressuscitée : la courtoisie du petit bourgeois, de l'ouvrier, cette courtoisie universelle en France, qui jadis

enjolivait de si agréables fleurs de politesse jusqu'aux ordres de l'autorité, aux commandements militaires et aux injonctions des sentinelles. Nous nous retrouvons un peuple bien élevé... Nous atteignons du même coup, sans effort, cette égalité qui, jusqu'à présent, nous échappait toujours... C'est elle qui donne à la rue, en dépit même de l'état de siège, cet aspect de libre familiarité. Chacun s'y sent à l'aise et chez soi, au même titre. Il faut descendre dans la rue.

... Ce qui nous prive le moins, c'est le luxe et le confortable, abolis en deux jours ; non seulement nous nous accommodons de ce changement brusque, mais nous nous sentons allégés, réduits à l'essentiel de ce qui en nous est humain. La gêne est notre divertissement. Nous apercevons la fausseté du mot de Voltaire, et nous le retournons : « Le superflu, chose si nécessaire. » Non, le nécessaire, chose superflue.

Toutes les âmes sont sur tous les visages. L'unanimité ne peut pas être secrète. Le sentiment qui resplendit d'abord des plus humbles figures et des plus crispées, c'est le patriotisme... ce qui nous étonne et nous rend fiers, c'est que pour la première fois peut-être nous éprouvons le noble sentiment du patriotisme dans sa pureté entière, sans aucun mélange de chauvinisme emphatique et agressif.

Ce que je lis encore dans les yeux de ceux qui partent, c'est l'intelligence, la claire intelligence française. On parlait beaucoup autrefois — c'est-à-dire la semaine dernière — des travailleurs conscients : ceux-ci seront des soldats conscients. Autour des grilles, parmi le peuple pressé, je n'ai pas entendu dire une sottise, pas une pauvreté sur les causes et les effets possibles de la guerre. Ils savent pourquoi ils se battront...

C'est pourquoi même les manœuvres dont les épaules sont déjà voûtées, qui tirent la jambe, et qui font tous leurs gestes professionnels, comme s'ils portaient encore leur sac d'outils lourds, ont, quand un à un, tout seuls, ils traversent l'immense cour de la gare, — environnée de peuple, mais vide, — l'allure aisée, noble, des grands de la terre qui savent défiler dans une galerie ou sur une avenue, entre deux haies à distance.

ABEL HERMANT. *(Temps.)*

AU VILLAGE.

On vient de rappeler les permissionnaires de la région.

Les villageois ont dit : « Pour sûr, ça sent la guerre. »

..... En face de chez moi il y a le forgeron, qui est dans la réserve et doit partir au premier appel. Et il est très occupé en ce moment, le forgeron, à cause des moissons qui vont commencer. Dès l'aube et tout le jour il redresse des faucilles, il reforge des pièces de charrettes après les avoir chauffées à son grand feu qu'active un soufflet noir ; puis, au fur et à mesure, il jette dans un seau d'eau froide, où elle siffle, leur blafarde incandescence.

J'entre chez lui sous prétexte de lui emprunter une clef anglaise pour réparer ma bicyclette. Sa femme est sur le pas de la porte.

— Eh bien, et la guerre ? dis-je.

— J'crois ben qu'on va l'avoir à cette fois.

Elle prononce « je croués » comme du temps du grand roi.

— Ça n'a pas l'air de vous faire plus d'effet que ça ?

— Voilà si longtemps qu'on en parle ! C'est ennuyeux à la fin. Si ça doit venir, que ça vienne !

Alors le forgeron s'arrête de frapper sur son enclume :

— Ça n'empêche pas, dit-il, levant son visage gai,

couvert de sueur, ça n'empêche pas que si ça vient, y en aura des femmes pour criailler !

Il la regarde avec de la force, de la gaillardise et de l'amour dans les yeux, car il n'y a pas bien longtemps qu'ils sont mariés. Mais elle répond tout doucement :

— Pleurer aujourd'hui ou pleurer demain !...

... Elle vient de prononcer un mot sublime, et ne s'en doute pas. Et c'est bien ce qui m'a frappé, de retrouver dans cette campagne, d'une façon si naturelle et si instinctive, toutes les vertus d'acceptation, de résignation, de résolution et de courage des vieilles générations : ce qu'il faudra faire, on le fera. Voilà tout !

Et voilà maintenant, en quelques heures, la mobilisation, la déclaration de guerre, tout ce formidable orage qu'on avait vu grossir si vite — et qui crève. En quelques heures, une fois l'ordre de mobilisation affiché, le village se vide de sa jeunesse et de sa maturité : et tous ces hommes ont gagné si vite les gares d'embarquement que je ne les ai pas vus partir. Je ne m'en aperçois qu'à l'aspect étrange des champs et des vergers, où l'on ne voit plus que des femmes, des enfants, des vieillards.

Dans l'autobus que je prends pour aller à Poissy, c'est une femme qui tient le volant de la lourde machine et perçoit l'argent. Solide, massive, d'une pulpe dure, et chargée en couleur, elle a l'air d'une Sémiramis champêtre, et mène son monde à la baguette. Il n'y a que des femmes dans la voiture et toutes ces voyageuses pleurent : une vieille surtout, un type de haute bourgeoise des anciens jours, avec une capote de veuve, bordée de blanc, sur ses cheveux blancs. Alors la conductrice essuie à son tour une larme et dit brusquement : « Allez, allez ! C'est votre métier de pleurer. C'est pas le mien ! »

A Poissy... j'entre dans un bureau de tabac et la débitante m'annonce : « Un colonel — et elle me le nomme — vient de passer ; il paraît qu'il y a eu déjà une bataille à la frontière. Cinq mille tués et blessés du côté allemand, deux mille du côté français. » Je juge immédiatement que la nouvelle est fausse, et la buraliste voit battre très légèrement mes paupières. Elle se méprend sur la cause de ce mouvement imperceptible et me dit :

— Eh bien, quoi ? Quand on va à la guerre, il faut s'attendre à mourir.

Un vieux à barbe blanche, qui l'écoute, approuve, puis ajoute :

— Mon fils est sergent, tout près d'Avricourt. C'est une bonne place pour taper tout de suite : *il est bien.*

Il n'a pas même pris un ton grave, ou stoïque, ou héroïque. Non. Il a dit ça d'une voix tout ordinaire.

Plus de train pour aller à Paris. J'abats les trente kilomètres à bicyclette et j'entre dans un bureau de poste pour envoyer un télégramme. Un ouvrier d'aspect délicat et usé avant l'âge s'approche de moi :

— Je ne sais pas écrire, fait-il. Est-ce que je ne pourrais pas vous dicter une dépêche pour ma femme.

J'écris sous sa dictée, et ça n'est pas long :

« Madame Saverdon, Mamers. — Suis appelé, mobilisation, partirai mardi, t'inquiète pas. »

Et voilà tout. Oh ! les braves gens !...

PIERRE MILLE. *(Temps.)*

* * *

Le nombre des étrangers qui ont tenu à offrir leurs services à la France est considérable. Il y en a, comme le général Joubert, qui sont venus de fort loin.

Le général Joubert.

Le général boer, François Joubert, qui fut un des héros de la guerre du Transvaal il y a quatorze ans, et qui est le descendant d'une lignée française, est à Bordeaux et va mettre son épée au service des alliés. Il a demandé à M. Millerand d'aller combattre en France, aux côtés du général French, son ancien adversaire en Sud-Afrique, qu'il considère comme le meilleur et le plus remarquable des chefs de l'armée britannique.

(*Temps*, 2 octobre.)

Les engagés étrangers.

Bordeaux, 4 octobre.

Parmi les unités que, dans les villes du Midi, j'ai vu former et préparer pour le prochain envoi à la ligne de feu, il y avait un régiment étranger. Dans les terrains vagues, le long du grand fleuve, les sergents faisaient travailler les escouades ; se mettre à genoux, se coucher, surtout viser, se relever, c'était le principal exercice. Pendant le repos, j'ai causé avec des hommes : Espagnols, Ottomans, Belges, Suédois, Japonasi (les Italiens et les Grecs, très nombreux, formaient un corps à part), de toutes les nationalités, sauf l'allemande, de toutes les races, — la plupart des ouvriers ou des employés qui étaient en France à la déclaration de guerre ; d'autres venus de loin, de Smyrne, de Beyrouth, pour s'engager.

Ils se disent contents. J'ai causé aussi avec le sergent, un gaillard de six pieds, à barbe rousse, maigre et déluré, couvert de médailles coloniales. Il jugeait ses hommes individuellement, me les montrant : « Celui-là sera bon et celui-ci, — celui-là, moins. Ceux-là ont déjà fait la

guerre dans leur pays... » Il compte sur le feu pour achever de les former ; il n'avait pas l'air de les embêter, il leur expliquait des expériences pratiques qu'il avait faites. Les hommes disaient : « Il a l'air terrible, mais au fond, c'est un bon bougre... » Il n'y avait point de tension sur les figures : au contraire, elles étaient épanouies. Il m'a semblé que la discipline était comprise plutôt comme une adaptation que comme une règle mécaniquement imposée, ou si l'on aime mieux, un tout ordonné, dans lequel chacun conserve sa franchise d'allures. C'est un cadre très strict, assurément, mais au dedans on est libre.

Il en est de même au fond pour l'armée française proprement dite, autant que je peux en juger d'après bien des détails aperçus et bien des récits. Et cela n'a-t-il pas été toujours le caractère des institutions de la France comme de son art : une grande ordonnance au dehors, beaucoup de liberté au dedans ?...

Il semble que ces qualités qui groupent déjà autour de la France tant de concours divers, doivent aussi lui assurer la victoire : cette grandeur et cette simplicité de l'ordonnance qui ne fait pas seulement les beaux palais et les beaux tableaux, mais encore les belles armées, manœuvrant sous la main d'un seul chef, et avec cela l'élan incomparable que laisse, que donne la liberté.

F. Ch. (*Gazette de Lausanne.*)

* * *

Les soldats blessés dans les premiers combats demandent à retourner au feu au plus tôt. Beaucoup de retraités s'engagent. Les territoriaux font preuve d'autant

d'énergie, de bonne volonté, d'enthousiasme que leurs jeunes camarades de l'armée active.

... Voici un tout jeune officier, le lieutenant D... Il a reçu une balle entrée sous l'œil et ressortie derrière l'oreille. Il a été ramené à Paris et il lui a été accordé un congé renouvelable de trois semaines, pour le Midi. Cinq jours plus tard il reparaît, la figure toujours bandée.

— Je n'ai pas de fièvre, dit-il au médecin-major chargé de prononcer sur les congés et réintégrations. Si vous voulez bien, Monsieur le major, je vous demande la permission de rejoindre mon corps. Je ne souffre guère ; ça me gêne bien un peu pour manger, mais ça ne m'empêche pas de conduire mes hommes.

... Le lieutenant-colonel Royal, officier de la Légion d'honneur, vient de demander à reprendre du service. Cet officier supérieur, qui porte la médaille militaire, le ruban de Mentana et le ruban vert et noir de 1870, est âgé aujourd'hui de soixante-dix ans. Il a demandé à reprendre du service comme simple soldat. Il a été versé au dépôt du 146e d'infanterie, son ancien régiment.

Les territoriaux normands.

Habillés, équipés en vingt-quatre heures, les gars normands du 10e territorial partaient le surlendemain de leur arrivée pour une destination nouvelle. Après toute une nuit de chemin de fer, ils faisaient vingt-deux kilomètres sac au dos, et pas un homme ne fut laissé en arrière.

L'esprit de nos territoriaux est encore pareil à celui des premiers jours : ils voudraient aller à la bataille et



ont un peu honte de consacrer leur temps aux services des places, à la police des voies ferrées, à la protection des réservoirs d'eau, fabriques et entrepôts d'utilité publique ; mais leur sentiment du devoir est au-dessus de tout éloge. Ils se résignent, font plus qu'on ne leur en demande et ne désirent qu'une chose : ne pas rentrer dans leurs foyers sans avoir foulé le sol de l'Alsace-Lorraine reconquise.

... Une de ces dernières nuits j'avais relevé les sentinelles, et un ouvrier parisien, une « forte tête », se trouvait, par le roulement du service, au pont-levis du fort. A trois heures du matin, le caporal fit la relève. A quatre heures je fis une ronde. Je fus assez étonné de trouver mon soldat toujours l'arme au pied, là où je l'avais placé trois heures auparavant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? le caporal a donc oublié de faire la relève ?

— Non, sergent, mais Lefèvre qui devait me remplacer était un peu fatigué, je l'ai renvoyé se coucher.

Il faut avoir pris des gardes de nuit dans des moments de tension grave (un malandrin a tiré sur une de nos sentinelles la nuit dernière) pour savoir ce que cela représente de fatigue, et apprécier ce geste, fait si simplement et naturellement, par celui dont on suspectait les sentiments patriotiques.

Je sais un de mes camarades, un sergent, chef de poste, qui, voyant ses hommes éreintés par des factions en plein soleil, sur un bastion, a, dans la nuit, alors que personne ne pouvait le voir, pris le fusil de l'un d'eux et monté la garde jusqu'au petit jour à leur place ; ce qui lui valut cette remarque d'une des sentinelles éloignées qui rentrait et passait devant lui : « Eh ben ! j'ai attendu trente-

six ans pour voir ça : un gradé qui monte la garde ! »

Il n'est pas jusqu'à un lieutenant qui s'est spontanément offert à suivre cet exemple pour soulager un peu les hommes dont le service est réellement intensif. Cet instinct de solidarité est caractéristique du tempérament français, et cette guerre l'a remis en lumière. Officiers, sous-officiers, soldats ne sont plus que les artisans d'une même cause, sans distinction de grade ou de situations sociales...

Voilà l'esprit des territoriaux normands.

(*Temps.*)

Les mobilisés des services auxiliaires.

Au jour du triomphe, dans le flamboiement des drapeaux déployés, l'étincellement des armes et l'éclat des fanfares, ceux qui ont combattu recueilleront la gloire de l'effort. Il en est d'autres qui auront contribué pour une grande part à la victoire, mais qui, pour avoir travaillé obscurément, resteront dans l'ombre. S'il est équitable d'accorder un prépondérant hommage à ceux qui furent en péril, il ne faudrait pas cependant oublier à l'heure de la reconnaissance ceux qui, en qualité d'auxiliaires de la lutte, rendirent de très importants services à la défense nationale...

On vit ces braves gens, en général de constitution peu robuste, qui avaient, comme les autres, laissé femme et enfants, accepter joyeusement les travaux les plus pénibles, dans le désir de se rendre utiles. A *Excelsior*, c'était le cas d'un de nos confrères, qui, de journaliste, s'était mué en coiffeur [1]. La même bonne volonté se rencontra partout. J'ai vu un homme d'une quarantaine d'années,

[1] Voir plus loin l'histoire du coiffeur improvisé.

affecté aux services auxiliaires, aller à Paris et en revenir chaque jour en taxi-auto pour donner un coup d'œil à la marche de ses affaires. Or, le même homme, à midi et le soir, a été chargé, *sur sa demande*, de laver la vaisselle des sous-officiers. Dans un autre groupement, une dizaine de jeunes gens appartenant à l'élite fortunée, se réunissent : « Nous sommes plus cultivés, c'est à nous de donner l'exemple. » Et on les vit au premier rang pour toutes les corvées de balayage et de nettoiement.

Du côté des gradés, le dévouement est analogue. L'initiative de chacun seconde admirablement l'autorité supérieure obligée de porter d'abord son attention vers les corps actifs. Une solidarité entière s'est établie entre les hommes et leurs chefs, et chacun y mettant du sien, tout s'arrange au mieux des intérêts de la nation. Certains caporaux, brigadiers, sergents, maréchaux des logis, passent des nuits entières sans se coucher pour assurer la subsistance et le coucher des soldats qui leur ont été confiés.

... Il faut l'affirmer hautement, parce que c'est nécessaire, les hommes des services auxiliaires ont bien mérité de la patrie. Ils font plus pour elle en demeurant à leur poste, en donnant courageusement tout leur effort dans le travail auquel ils ont été affectés, qu'en risquant, par désir d'une gloire peut-être plus brillante, d'être un sujet encombrant et inutile. Faire le mieux possible la tâche pour laquelle on a été désigné, voilà le vrai patriotisme. Il n'y a pas deux devoirs, celui des combattants et l'autre. Il n'y a qu'un seul devoir : servir la patrie; de quelque façon qu'on la serve, on remplit ses obligations de bon citoyen et de bon Français.

(*Excelsior*.)

...Tous les ouvrages d'art, les ponts, les viaducs, les tunnels, les croisements, sont gardés par des territoriaux. Les uns — ils sont fort rares — sont en uniforme, la plupart n'ont qu'un képi et un fusil Gras. L'un d'eux, pour se donner une allure plus martiale, a revêtu une veste de chauffeur en cuir et un pantalon de treillis.



LE COIFFEUR IMPROVISÉ.

Un des collaborateurs d'*Excelsior*, affecté comme auxiliaire à un groupement de dépôt dans une commune de la banlieue parisienne, se présente devant son capitaine.

Celui-ci s'enquiert de la profession du nouvel arrivant, afin de savoir à quoi l'employer.

— Ah ! vous êtes journaliste ! conclut-il. Eh bien, il nous manque un perruquier ; c'est vous qui en remplirez les fonctions.

Riant aux éclats, le brave homme mit lui-même une tondeuse dans les mains de notre collaborateur et, le conduisant dans une cour, il le laissa en face d'un placide Beauceron à la tignasse ébouriffée.

Dire que cette première opération se passa sans arracher au patient des plaintes, en même temps que des cheveux, serait mentir incontestablement.

Mais lorsque le nouveau coiffeur eut terminé, le coiffé, le remerciant d'une poignée de main chaleureuse, s'écria :

— Comme cela, je puis aller à Berlin, je ne crains plus les « totos ».

Cependant, bien qu'il eût conscience d'avoir sauvegardé sa victime d'une invasion de parasites, notre collaborateur ne put sans sourire contempler son œuvre, ...une tête rasée en lamentables escaliers.

(Excelsior.)

* * *

L'esprit calme, confiant, mélange d'ardeur contenue et de sérénité qui régnait parmi les mobilisés, qui n'a jamais cessé de régner dans les régiments, s'est communiqué tout de suite à la foule. Mais ce qui est le plus remarquable, c'est que cet état d'âme a duré, dure encore, soit à Paris, soit en province.

Comment Paris accueillit la nouvelle de la victoire de la Marne.

Paris, dimanche 13 septembre.

Après cinq jours d'attente, les journaux ont enfin publié ce matin le communiqué décisif annonçant la retraite générale des armées allemandes, c'est-à-dire le résultat indiscutablement favorable pour nos armes, de ce gigantesque combat qu'on a déjà baptisé « la bataille de la Marne ». Mais, le croira-t-on ? La nouvelle n'a provoqué aucune de ces manifestations bruyantes dont Berlin fut le théâtre du 20 août au 10 septembre. Décidé-

ment, la population parisienne fait montre, devant le succès comme devant les revers, d'une maîtrise de soi-même, d'une simplicité d'allures et d'un sang-froid impressionnants.

Les gens s'abordent sur le trottoir :

— Eh bien, vous avez lu les journaux ?

— Oui, certes. Et je crois bien que nous les tenons.

— Hum ! Nous aurons encore des efforts à faire et du mal à éprouver.

— Personne n'en doute. Mais nous aurons le dernier mot.

Et c'est tout. Je regarde les groupes d'hommes et de femmes qui se dirigent à pas lents vers les églises où on prie pour nos soldats : les visages ont la même sérénité qu hier, qu'avant-hier et que tous les autres jours ; à peine plus souriants.

Je sais bien qu'à dire vrai, Paris n'a pas souffert ; son ravitaillement a été constamment assuré; sa défense a été organisée sans dommage, du moins pour tout le noyau enfermé dans l'enceinte des fortifications. Mais c'est égal, j'aurais parié dix contre un que la nouvelle d'une belle victoire comme celle de la Marne aurait déchaîné de l'enthousiasme, au moins sur les boulevards.

A quoi donc tient ce calme, cette tranquille confiance ? Il suffit, pour le savoir, d'avoir pénétré l'âme de la foule parisienne, de s'être mêlé à tout ce monde à qui la guerre crée des loisirs, d'avoir écouté les conversations au coin des rues : ce calme tient à la certitude qu'a le peuple de notre victoire finale. Aux plus mauvais jours de la campagne, alors même que les Prussiens entraient à Creil et que les « Taube » survolaient Paris, il a toujours cru que nos armées se cramponneraient quelque part, pas

bien loin de Paris, et culbuteraient l'ennemi. Cela, il l'a admis comme inévitable.

Hier, une tenancière de kiosque à journaux s'entretenait avec un garçon boucher.

— 10 000 Russes arrivent par le nord, disait ce dernier.

— Peuh ! faisait la commère.

— Et puis 50 000 Indiens arrivent par le midi.

— Pfutt !

— Et puis 10 000 Canadiens...

— Bah !

— Et puis, peut-être des Espagnols et des Italiens...

— Et après ?

— Ça ne vous suffit pas ! Qu'est-ce qu'il vous faut, alors ?

Et la commère de conclure simplement :

— Croyez-vous qu'on aura besoin de tout ça ?

(Temps.)

* * *

VOLONTAIRES ALSACIENS-LORRAINS.

Beaucoup d'Alsaciens-Lorrains demandent à s'engager en France. La plupart habitaient la France lors de la déclaration de guerre. Mais il s'en trouvait quelques-uns en Alsace ou en Lorraine annexée. Ils ne sont parvenus qu'à travers les plus grands dangers à gagner la frontière française.

Nous avons pu nous entretenir avec l'un de ces derniers, un jeune, qui servait hier dans l'armée allemande... Avec plusieurs Alsaciens de la même compagnie que lui, ce jeune soldat décida de passer à la première occasion la frontière belge.

Vers le 15 juillet dernier, étant dans un poste avancé

sur la frontière, avec ses compatriotes, il pensa que le moment était venu ; les neuf hommes déposèrent leurs armes et leurs ceinturons sur la terre allemande, et franchirent le ruisseau qui, à cet endroit, marque la limite du territoire germanique. Une patrouille allemande à proximité s'étant aperçue de leurs mouvements, tira plusieurs coups de feu dans leur direction et tua deux hommes de la petite troupe. Les autres purent néanmoins se mettre à l'abri et rejoindre un peu plus loin les premiers postes belges. Les Alsaciens furent alors habillés de vêtements civils et, ayant demandé à gagner la France, furent envoyés à Lille par le chemin de fer. Mais quand ils arrivèrent dans cette ville, ils ne purent trouver de train pour Paris, toutes les voies étant occupées par la mobilisation ; de sorte qu'ils durent faire à pied la route de Lille à Paris.

(Temps.)

Les engagés volontaires alsaciens a Besançon.

Une chose par-dessus tout a, dans ces journées, donné à la ville une physionomie bien particulière : l'arrivée des Alsaciens qui, par milliers, viennent s'enrôler sous nos drapeaux et qu'on dirige de tous les points de la frontière voisine sur la place de Besançon. Un air d'allégresse les transfigure tous. Ils marchent en rangs serrés, au pas, déjà spontanément militarisés, malgré l'habit civil et le baluchon en bandoulière. Toute la journée, ils défilent, agitant leurs casquettes, chantant la *Marseillaise*. Pour éviter des méprises dont ils pourraient pâtir à cause de leur accent alsacien, on leur a mis à tous au bras droit un brassard tricolore. Beaucoup ne parlent que le patois alsacien. J'en avise un dans la rue, un tout jeune à l'air candide. Je lui demande en son patois (que je con-

nais fort mal d'ailleurs), d'où il vient. « De Mulhouse ! » me dit-il. Il a dix-huit ans. Je lui demande pourquoi il n'a pas craint de venir s'engager ainsi au milieu de tous les dangers qu'il courait à passer la frontière, et de ceux qu'il courra encore, et il me fait cette simple réponse dont il ne soupçonne pas la sublime tristesse : « Mutter ist gestorben. (Je n'ai plus ma mère.) » Je le quitte, voulant rester sur l'impression que me cause ce mot.

CH. NORDMANN. *(Revue des Deux-Mondes.)*

* * *

La même attitude calme et ferme nous frappe dans les pays alliés. Si la conviction qu'ils luttent pour la justice et le bon droit les électrise et soutient leur ferme volonté de vaincre, la pensée des sacrifices auxquels ils sont résolus semble contenir leur enthousiasme, et prêter à l'esprit collectif de ces foules une dignité qui ne comporte ni le délire ni les fanfaronnades.

EN BELGIQUE.

Avant le départ des troupes belges pour le front, le roi adressa à l'armée une proclamation dont voici le principal passage :

« Sans la moindre provocation de notre part, un voisin orgueilleux de sa force a déchiré les traités portant sa signature ; il a violé les territoires de nos pères.

» Parce que nous avons refusé de forfaire à l'honneur, il nous attaque.

» Le monde entier est émerveillé de notre attitude loyale. Que son estime et son respect vous réconfortent !

En voyant son indépendance menacée, la nation a frémi, ses enfants ont bondi à la frontière.

» Vaillants soldats, je vous salue au nom de la Belgique : vous triompherez, car vous êtes la force mise au service du droit.

» Gloire à vous, soldats de la liberté, défenseurs de vos foyers menacés ! »

De son côté, le général Leman, commandant à Liége, dont il dirigeait la magnifique défense, adressa aux habitants de la province la proclamation suivante :

AUX HABITANTS DU PAYS DE LIÉGE :

La grande Allemagne envahit notre territoire après un ultimatum qui constitue un outrage.

La petite Belgique a relevé fièrement le gant.

L'armée va faire son devoir !

La population de Liége accomplira le sien !

Aussi ne cessera-t-elle de donner l'exemple du calme et du respect des lois. Son ardent patriotisme en répond.

Vive le roi, commandant en chef de l'armée !

Vive la Belgique !

Liége, le 4 août 1914.

Le lieutenant-général, gouverneur militaire de Liége :
LEMAN.

La Belgique affirme à cette heure un principe supérieur qui est à la base de toute société humaine et de toute justice, à savoir que *nul n'a le droit de renoncer à son propre droit*. Elle défend, au prix de souffrances inouïes, les idées de fidélité, d'indépendance, de dignité nationale.

G. WAGNIÈRE. *(Journal de Genève.)*

L'ARRIVÉE DES SOLDATS FRANÇAIS.

D'un village de la province belge de Luxembourg, on fait par lettre, à l'*Indépendance belge*, le récit suivant :

Hier nous avons vu défiler des Français toute la journée et leur entrain, leur gaieté, leur désir de nous aider et de taper sur les Allemands nous ont tous remontés ; on leur a donné à boire et à manger, on leur a donné du tabac, des cigares et beaucoup de chocolat. Chacun de son côté faisait tout ce qu'il pouvait. En vue de leur passage nous nous étions munis de pain depuis plusieurs jours ; nous avions fait cuire un grand quartier de lard maigre et nous leur en mettions une tranche entre deux tranches de pain. Nous partions avec une pile de tartines dans les bras.

Les Français étaient tous à cheval ou à vélo ; ils ne descendaient pas : on allait tout près, tout près des chevaux, on tendait aux militaires une tartine, une plaque de chocolat, un cigare, un verre de bière, une tasse de café. En général, les haut gradés remerciaient et disaient : « Donnez à nos hommes. » Mais il y a deux ou trois officiers qui m'ont demandé « un morceau de pain, s'il vous plait... » Un autre officier m'a demandé un cigare avec la même ardeur qu'il aurait mise à demander grâce pour la vie...

Nous avions mis des petits drapeaux belges tout le long de la grille et des drapeaux français dans les arbres. Un dragon à qui je venais de donner une tartine me dit : « Un petit drapeau, s'il vous plait, un petit drapeau ! » Il a fallu leur donner tous les petits drapeaux, et ils partaient fièrement en criant : « Vive la Belgique ! » On répondait : « Vive la France ! » Tout cela sous la pluie battante ininterrompue.

Ce qu'il y a de beau à voir, c'est la façon dont ils se partagent tout ce qu'on leur donne ; pas un n'aurait pris deux pitances : « Pour mon camarade, j'en ai déjà eu... » Parfois on en voit deux, côte à côte, mordre alternativement dans une tartine ou une tablette de chocolat. Près du cimetière, ils ont dû s'arrêter ; ils ont entonné la *Brabançonne*, puis tout le monde a chanté avec eux la *Marseillaise*.

* * *

En Angleterre.

Assez surprise tout d'abord de se trouver entraînée dans une guerre, l'Angleterre ne met pas moins d'ardeur à s'y préparer que ses voisines. Très vite, elle se rend compte que sa petite armée de terre, constituée en corps expéditionnaire, est tout à fait insuffisante pour une lutte aussi gigantesque. Elle s'adresse à ses colonies qui, dans un magnifique élan de patriotisme, rivalisent de zèle, mettant au service de la métropole leurs troupes, leurs vaisseaux, les produits de leur sol, leur fortune. Puis lord Kitchener, ministre de la guerre, lance un appel à la nation, il demande un million de volontaires que l'on équipera, qu'on dressera, et dont 500 000 seront prêts à affronter le feu dans les premiers mois de 1915. Les engagements se produisent si nombreux que l'on est bientôt obligé de rendre les conditions d'enrôlement plus sévères. Phénomène étrange pour qui ne connaît bien l'âme britannique: à chaque nouvelle un peu décourageante correspond une recrudescence d'engagements.

« Les revers de la retraite du Nord, disent les *Débats*, les longues listes de tués n'ont fait que redoubler le nom-

bre des engagements : si demain les Allemands, s'ingéniant avec leur psychologie balourde à décourager l'Angleterre, envoyaient des «Zeppelin» ou des «Taube» jeter des bombes sur Londres, les bureaux de recrutement seraient absolument submergés. »

Les Irlandais qui paraissaient à la veille d'une guerre civile s'unissent contre l'ennemi commun. Volontaires de l'Ulster et volontaires nationalistes se battront côte à côte. Partout les soldats font l'exercice avec un entrain, une bonne volonté, une ardeur admirables.

Tous les Anglais, jusqu'au dernier des « tommies »[1], sont entièrement convaincus qu'ils luttent d'une façon absolument désintéressée pour une cause juste et noble pour le triomphe de la France, c'est-à-dire de la liberté, de la démocratie, de la civilisation, sur la tyrannie, le militarisme et la barbarie.

« Je voudrais, écrivait lord Roberts, que nous poursuivions cette campagne comme nous l'avons commencée. Oublions nos préférences de parti, toutes nos divisions, et demeurons unis sous la conduite de notre gouvernement. Ce gouvernement a sauvegardé l'honneur du nom anglais dans le monde, en repoussant avec mépris la basse proposition qui lui fut faite de manquer à sa parole, et de rester les bras croisés tandis que nos amis seraient battus et volés.

» L'indignation justifiée que manifesta le gouvernement britannique en réponse à ces « propositions infamantes », a trouvé un écho chez les Anglais dans le monde entier. La certitude que nous sommes entrés dans cette guerre les mains propres, sans aucune arrière-pensée de profit personnel, sans autre mobile que d'être fidèles à notre

[1] Tommy, ou Tommy Atkins, sobriquet donné au soldat anglais.

alliance et de défendre le droit des faibles à l'existence, a fait vibrer les cordes profondes partout dans le pays. L'enrôlement d'un demi-million de volontaires en l'espace de peu de semaines est la preuve évidente que les citoyens de la Grande-Bretagne sont prêts, lorsqu'il s'agit de servir leur roi et leur pays. »

Un des traits qu'on aime à rencontrer chez les Anglais et dans leur armée, c'est un certain esprit chevaleresque dû à leurs habitudes sportives, qui leur permet d'admirer la valeur, le courage, l'esprit d'initiative, même chez l'adversaire, et qu'on retrouve jusque dans les communiqués officiels.

Et que dire de leur loyauté à révéler au monde leurs défaites avant même que l'ennemi les ait signalées ! Il est inutile de souligner le contraste entre ces procédés et ceux qui sont en usage dans le camp adverse...

Pourquoi les mineurs s'engagent.

Un grand nombre d'Anglais s'engagent, ainsi qu'en fait foi l'anecdote suivante, par compassion pour la Belgique, dans un grand désir de venger ce noble peuple qui a préféré la ruine à la servitude, et de l'aider à reconquérir son territoire.

Je demandai à l'un de mes mineurs comment sa femme se débrouillerait en son absence, raconte une dame qui a tenu, comme beaucoup d'autres, à loger des volontaires.

— Oh ! dit-il, la femme et les gosses s'en tireront très bien. Outre ma paie, ils auront le subside du syndicat des mineurs, en tout trente-deux shillings par semaine.

— Ils seront donc presque aussi à leur aise que quand vous étiez à la maison.

— Non, Mam'selle, pas tout à fait. Dans une bonne

couche de houille, je gagne jusqu'à une livre sterling par jour.

— Alors pourquoi vous êtes-vous engagé ?

Dans ses yeux passa un regard que je n'oublierai point :

— Voilà ! quand nous avons appris ce que font ces diables, comment ils traitent les femmes et les enfants des mineurs de la Belgique, nous avons été deux cents dans notre mine à aller tout droit nous engager. Nous aurions bien voulu partir tous, mais on avait besoin de nos camarades pour fournir du charbon aux vaisseaux de guerre... Ah ! quand nous les tiendrons, vous en entendrez parler !

L'Entente cordiale au milieu du mois d'aout.

...Ceux de nos concitoyens, dit un journal du nord de la France, qui ont assisté depuis samedi au passage des trains transportant les soldats anglais, n'oublieront jamais ces minutes qu'ils ont vécues sur le quai de la gare.

Certes, pareil spectacle est inoubliable, et plus d'un se sentait la gorge serrée, la paupière tremblotante, à voir avec quel enthousiasme ces braves s'en allaient là-bas combattre avec les nôtres, pour la cause de la civilisation et de la liberté.

Et quand dans un vagon s'élevait l'air de la *Marseillaise,* dont la foule massée sur le quai chantait en chœur les fières paroles, chacun était secoué d'un frisson patriotique, et tous, Anglais et Français, communiaient en un même sentiment, en une même pensée, qui supprimaient les nationalités et faisaient de tous ceux qui étaient là un seul et même peuple, animé de la même volonté et des mêmes espoirs.

La réception faite par nos concitoyens aux soldats an-

glais fut extrêmement chaleureuse. Le long du train, « Femmes de France », membres de la Croix-Rouge, soldats français, et civils, tous se pressaient, pour distribuer à ceux qui partaient à la bataille, fleurs, gâteaux, cigares et cigarettes qui étaient acceptés avec joie par les Anglais, heureux de se voir aussi chaudement accueillis, heureux de manifester, eux aussi, leurs sympathies pour la nation amie.

Ne sachant comment remercier, ils distribuaient de leur côté des insignes, des boutons qu'ils arrachaient de leurs vêtements, des souvenirs divers. Ils agitaient de petits drapeaux tricolores en poussant des hourras en l'honneur de la France.

Et le train était déjà loin de la gare, que les hourras retentissaient encore et que les bras s'agitaient toujours à toutes les portières.





CHAPITRE II

Autour de la bataille.

> Chacun de nous a plus ou moins en lui la monnaie d'un héros ; il n'a qu'à vouloir. PELLETAN.

Nous réunissons sous ce titre des tableaux de la vie dans les tranchées, où nos soldats et leurs alliés montrent un si sublime mépris du danger, des descriptions de soldats belges, anglais ou hindous, des épisodes de voyages entrepris dans les régions envahies par l'ennemi, enfin quelques récits dans lesquels nous verrons que nos frères les animaux se comportent parfois aussi crânement à la guerre que leurs maîtres.

Dans les tranchées.

I

— Atout : pique.

— Manillon de cœur.

— Roi de cœur.

— Je coupe...

N'allez pas croire que je vous écris dans un café, sur le coin d'une table de marbre et que mes voisins sont de petits rentiers, des employés qui se réunissent après le bureau pour jouer aux cartes. Non. Les Allemands sont là, à deux kilomètres. Mes camarades ont placé leur fusil chargé à côté d'eux, dans la tranchée. Ils font une manille en attendant.

Ils attendent depuis six jours...

Il ne suffit pas aux soldats d'être courageux. Il faut aussi qu'ils aient de la patience, beaucoup de patience. Car la guerre, aujourd'hui, est bien différente de ce qu'imaginent les petits garçons qui font manœuvrer des soldats de plomb sur des parquets cirés.

Depuis le début de la campagne, mon régiment a pris part à neuf combats, dont trois grandes batailles. Il a été cité à l'ordre du jour. Eh bien, il y a des compagnies entières qui n'ont pas tiré un coup de fusil. Pas un. Ce ne sont pas les compagnies qui ont été le moins éprouvées, d'ailleurs. Elles avaient reçu la mission de « soutenir » une batterie ou un groupe d'artillerie. Vous savez en quoi cette mission consiste : la plus ingrate, la plus périlleuse, la plus poignante de toutes.

Des soldats sont là, derrière une crête. A côté d'eux, à cinquante mètres, des canons tirent. L'ennemi est loin.

Mais sa cavalerie est mobile. Un peloton de uhlans, bien conduit, peut essayer d'enlever les pièces. De l'infanterie est nécessaire pour les protéger. A présent, les canons allemands répondent. Ils ne savent pas où est notre batterie. Ils la cherchent. Leurs obus se rapprochent peu à peu... Les soldats ne voient pas l'ennemi. Ils tiennent entre les jambes leur fusil inutile. Ils regardent. Quoi ?.., Les obus qui sont tout près maintenant... Un fracas effroyable. Une vague de terre a recouvert la section. On se relève. On se compte. Non. Cette fois, rien encore. Cependant, le prochain coup... Va-t-on partir ? Et la batterie française qui va continuer à tirer ! Qui la défendra ? — Elle n'est pas en danger. Les avions n'ont signalé aucun parti ennemi aux environs. — N'importe. On ne sait jamais. Il faut rester. Et l'on reste.

Les obus allemands, maintenant, éclatent au-dessus de nous. Nous sommes accroupis dans la position prescrite, afin d'offrir le moins de surface possible. Malgré cela...

Un obus éclate à droite. Le sergent a sa gourde crevée par un morceau de fonte. Il l'a échappé belle. Obus à gauche : deux blessés, dont l'un... Obus au centre. Rien, par miracle... Nous avons cinq blessés qu'on secourt d'urgence, comme on peut. Les autres attendent, muets, figés dans leur volonté, un peu pâles, se disant : « Le prochain !... » Encore un blessé ! Va-t-on partir ? Non. La batterie est toujours là...

— Debout... Derrière moi, et en ordre !...

On part. Enfin ! Enfin ! Mais, jusqu'au bout, nous aurons la coquetterie de notre attitude. Et nous défilons au pas, sans hâte, sur la crête. Les derniers s'attardent, aidant les blessés.

On est moins exposé dans les tranchées. Même, on y joue aux cartes.

Vous n'imaginez pas le nombre de tranchées que nous avons creusées depuis notre arrivée sur la ligne de feu. Des tranchées de toutes sortes : de simples trous, des taupinières ; d'autres, plus grandes, qui pouvaient dissimuler un homme à genoux. Celles où nous sommes aujourd'hui sont le modèle du genre. On a parlé des tranchées allemandes. Les nôtres ne leur sont pas inférieures. Et nous y trouvons réuni tout le confort moderne.

Nous avons commencé à les creuser il y a cinq jours. La situation était simple. De l'infanterie allemande, soutenue par de la grosse artillerie, devait essayer de forcer la ligne en un point déterminé. L'état-major lui a opposé de l'infanterie — nous — qu'un certain nombre de canons de gros calibre appuient, de crêtes lointaines.

Cela dure, comme je vous le disais, depuis six jours. L'infanterie allemande n'avance pas, car elle redoute nos canons. Nous, nous couchons sur nos positions.

Par-dessus nos têtes, de furieux duels d'artillerie se livrent. Souvent, trop souvent, nous en faisons les frais. Deux capitaines ont été blessés hier. Aujourd'hui, ç'a été le tour du général et du colonel...

Eh bien, là, très sincèrement, nous n'y pensons plus. Quand nous reconnaissons, au sifflement très net qui l'accompagne, qu'un obus approche, nous ne sommes presque plus émus.

Nous sommes devenus tous fatalistes. Nous avons eu sous les yeux de tels exemples de précautions inutiles et vu de tels miracles... Je vous disais qu'un sergent de ma compagnie avait eu sa gourde crevée par un éclat d'obus. Dans le même temps, une balle a traversé son sac et brisé

une bouteille de médicament. Une autre l'aurait blessé à l'oreille, s'il n'avait à ce moment précis, eu la main juste à l'endroit où la balle a frappé. Il s'en est tiré avec une écorchure à l'index.

Alors... Un obus vient de tomber à dix mètres de nous. Mes camarades n'ont pas interrompu leur manille.

La partie continue.

Les autres dorment. Un caporal a trouvé dans la bibliothèque d'une école les *Contes choisis*, de Maupassant. On s'inscrit pour les lire. Tous ne savent pas très bien qui est l'auteur. Mais c'est de peu d'importance. Quelques-uns cousent, mettent des pièces, posent des boutons. Un paysan ronfle dans un coin sur une digestion difficile.

Nos tranchées sont profondes. A l'intérieur, nous avons étendu de la paille. Une banquette nous permet de nous asseoir. Nous avons fiché nos baïonnettes dans la paroi. Elles nous servent de porte-manteaux. Pour sortir, des panneaux mobiles qu'on rabat la nuit.

Mais on ne peut pas faire la cuisine dans les tranchées. C'est interdit. Il faut aller au village, à quatre kilomètres. Deux cuisiniers par escouade y vont matin et soir. Ces cuisiniers sont à leur façon des héros. Car les Allemands guettent leur apparition. Ils connaissent l'heure. A peine le dernier cuisinier est-il sur la route, qu'une pluie d'obus commence à tomber sur la petite troupe. Les canons la suivent, allongeant à chaque coup leur tir de cinquante mètres, jalonnant la route. Tous les jours, un, deux, quelquefois trois cuisiniers sont blessés pendant le trajet, ou bien dans le village, que les Allemands bombardent sans arrêt. Et le lendemain, les « rescapés », ceux qui la veille ont « eu la chance », repartent, leur marmite à la main, sans hésitation. Tou-

jours les mêmes ! Il ne s'en est pas trouvé un seul pour rendre un tablier si lourd...

(Figaro.)

II

Samedi, 3 octobre.

Enfin, nous voilà tranquilles, nous autres de la brigade ; on nous a tout de même sortis de nos tranchées où nous végétions depuis 18 jours. Dix-huit jours que nous nous battions, c'est long !

Quand je dis que nous nous sommes battus dix-huit jours, il ne faudrait pas croire que nous avons passé notre temps à tirer des coups de fusil et à charger à la baïonnette. Cette bataille si longue, qui d'ailleurs dure encore, est bien différente de ce qu'on pourrait s'imaginer.

Voici à peu près la physionomie du petit coin où nous avons donné. Imaginez une grande vallée de cinq à six kilomètres de large, dominée de part et d'autre de collines assez importantes. Dans le fond, un canal et une route nationale, parallèles l'un à l'autre ; d'un côté les Français, de l'autre les Allemands ; sur la crête l'artillerie ; dans le fond et à flanc de coteaux l'infanterie, complètement enterrée dans des tranchées. Les tranchées profondes, étroites, inconfortables, humides, tel fut notre logement pendant dix-huit jours. Heureusement que la paille ne manquait pas, et puis nous avons pu de loin en loin creuser des chambres de repos, des trous pour couler les jambes et s'étendre un peu.

A vivre ainsi toujours accroupis, avec défense de se lever, recevant souvent une pluie abondante sur le dos,

il est aisé de deviner quel plaisir on trouvait. Et cependant, à la longue, nous finissions presque par nous attacher à notre trou, que nous avions arrangé à notre guise, creusant de petites tablettes dans la terre pour y déposer nos affaires, disposant tout le mieux possible.

La bataille? Un formidable duel d'artillerie, chaque parti cherchant à atteindre les positions ennemies ; nous autres de l'infanterie, nous n'avions qu'à recevoir sans bouger les obus sur la tête. De temps à autre une sortie, une charge à la baïonnette, une attaque de nuit, une contre-attaque à repousser. Nous avons eu pourtant quelques journées de calme presque complet où les obus ne nous ont pas inquiétés. Le temps se passait alors à jouer aux cartes, causer et fumer (car nous avons du tabac, et beaucoup même !) et c'étaient de vraies vacances.

Les autres jours, c'étaient des émotions fortes, les obus, toujours les obus ; nous y étions tout de même habitués et il fallait qu'ils tombassent bien près pour nous inquiéter. Il est juste de dire qu'ils ne nous ont pas causé de grandes pertes. Presque tous les hommes perdus l'ont été au cours des attaques, une surtout, une charge à la baïonnette terrible et meurtrière.

Oh ! nous sommes devenus très adroits à reconnaître au son le canon qui parle : « Français » — « Allemand » — « Allemand » — « Français », disions-nous, selon que c'étaient nous autres ou eux qui tiraient. « Ça c'est le 75 », « 120 court », etc. C'était notre grande préoccupation. Et tout le temps l'étrange bourdonnement des gros obus qui passaient au-dessus de nous, lentement, si lentement qu'on aurait cru possible de les voir.

Quant à notre état physique, il se laisse deviner ! A vivre dans la terre on devient rapidement terreux.

Oh ! nos pauvres capotes, nos malheureux pantalons « collection de guerre », qu'est-ce qu'ils ont pris ! Et nous-mêmes ! Frémissez d'horreur, mais pendant dix ou douze jours, je n'ai pas pu me laver les mains, ni la figure. Ma chemise, je la porte depuis le 15 août. Mes chaussettes, (abomination !) depuis plus d'un mois; mais n'insistons pas.

Et malgré tout, malgré la crasse, la pluie, le froid, je ne me porte pas trop mal. Evidemment, il y a bien quelque chose à dire : je crois que j'aurai fort à faire à soigner les douleurs que j'aurai récoltées dans ce trou. Mes pieds, particulièrement, sont atteints de rhumatisme, je crois, et puis j'ai les doigts morts et insensibles. Mais ce sont de bien petites souffrances à côté de ce que nous voyons.

La grosse question dans nos tranchées, c'est la nourriture. Pour manger, je crois que nous nous serions fait couper en morceaux. D'abord je dois dire qu'à part une ou deux fois les vivres sont venus régulièrement, mais ce n'était pas tout d'avoir du riz, de la viande, du café, il fallait aussi les faire cuire, et du feu, impossible d'en faire; les artilleurs allemands veillaient et les obus seraient bien vite venus mettre fin à nos travaux culinaires. Aussi il fallait voir de temps en temps, à la pointe du jour surtout et à la tombée de la nuit, un homme chargé de plats, de sacs, etc., se glisser subrepticement hors des tranchées jusqu'au village voisin pour faire cuire la popote. De quelles acclamations son retour n'était-il point salué, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût !

Lettre d'un combattant. (*Gazette de Lausanne.*)

III

... Et alors, nous avons inauguré la guerre de forteresse en rase campagne. Des tranchées, des tranchées et encore des tranchées. Des fils de fer et des fils de fer. De l'artillerie lourde et de la légère, et des mitrailleuses. Tout le monde invisible — ou presque. Le moins de mouvement possible. On s'observe. Mission : tenir le front qu'on occupe. Elle est manifestement la même de chaque côté.

Chaque régiment a son secteur. Et dans notre régiment, le service est ainsi réglé : trois jours en tranchée de première ligne, trois jours en tranchée de réserve, trois jours au repos.

Depuis avant-hier soir, nous sommes en première ligne. Demain soir, on nous relèvera et nous irons trois jours nous reposer.

Donc, avant-hier mardi, à 17 h. 30, les hommes de liaison du bataillon que nous allions relever sont venus nous chercher en un endroit convenu. Ils conduisaient chaque compagnie à son emplacement respectif. Nous avons une longue marche sous bois à faire, par un mauvais petit sentier tout criblé de trous d'obus et tout barré d'arbres entiers que les gros explosifs de l'artillerie lourde ont coupés d'un coup comme nous briserions une allumette. Comme ces obstacles ne suffiraient pas, de temps en temps un réseau de fils de fer barbelés, bien dissimulé à 50 centimètres du sol. L'homme qui nous conduit connaît heureusement leurs emplacements et nous prévient. Mais je plains l'ennemi, s'il s'aventure par là... Et partout, c'est pareille organisation. Je vous le disais : position

inexpugnable, d'un côté comme de l'autre. Pour vous donner quelque idée des effets de l'artillerie, nous contournons un trou d'obus que je mesure : 1 m. 50 de profondeur sur 4 m. 50 de diamètre ; un peuplier coupé comme à la scie faisait 0 m. 75 de diamètre. Pas mal, n'est-ce pas ? Et pourtant, ça ne vous tue pas davantage qu'une toute petite balle ou qu'un petit éclat de shrapnell. L'effet moral est plus grand, voilà tout, — ou plutôt, était plus grand, car maintenant nous sommes fixés.

Donc, nous avançons à travers bois. Marche assez difficile, naturellement, et nous arrivons sur nos positions à la nuit noire. C'est ce qu'il faut.

Les chefs de section prennent les consignes. La position est bonne. Bonnes tranchées. Abris suffisants. L'ennemi parfaitement calme, à la condition de ne pas se montrer : tout le mouvement en dehors de la tranchée en rampant et à quatre pattes. Le plus grand silence. Nos cuisiniers sont restés à deux kilomètres en arrière, naturellement. La soupe sera un peu froide, parbleu ! mais on n'y regarde plus.

En silence, les hommes échangent leurs places. Inutile de recommander de ne pas parler ou de ne pas fumer, je vous assure. On se serre les mains. Bonne chance ! La compagnie que nous relevons s'en va.

Nous sommes trois sections déployées, une en réserve, un peu en arrière, au poste du commandant de la compagnie. C'est précisément le tour de la mienne de se reposer ce soir. Une vaste tranchée, couverte de paille à l'intérieur, de branchages à l'extérieur. Ma couverture. Une pipe avant de m'endormir. Et la nuit passe, parfaitement tranquille, sans un coup de fusil, sauf une vive fusillade dans le lointain. Des coups de canon,

naturellement. Mais on entend toujours le canon depuis un mois. Les artilleurs tirent par principe, pour se montrer mutuellement qu'ils sont toujours là, sans doute. Les uns et les autres semblent, d'ailleurs, avoir renoncé à taper sur les troupes déployées en première ligne. Il est certain que ces minces rideaux enfoncés dans des tranchées offrent des objectifs bien peu vulnérables. Projectiles français et projectiles allemands de grosse artillerie et d'artillerie de campagne se croisent au-dessus de nos têtes, et s'en vont éclater très loin, devant et derrière.

Nuit magnifique. Mais vers le matin une épaisse gelée blanche nous tombe sur le corps. Nous sommes à peu près à l'abri dans nos tranchées couvertes et garnies de paille.

Le soleil se lève. Encore une journée magnifique, d'une pureté complète. Avions allemands et français commencent leurs randonnées quotidiennes. C'est le meeting habituel, auquel nous sommes conviés chaque jour. Puis, derrière une crête, le ballon captif allemand s'élève ; en face de lui, le français monte peu à peu. Voilà ! Tout est en place. Le décor ne changera pas jusqu'au soir.

Comme je m'ennuie, oisif, que j'ai un peu froid et que je suis d'un naturel curieux, je vais rendre visite à mon ami le sergent-major, chef de la première section, actuellement déployée à la lisière du bois. Aller : à quatre pattes. Nous rampons de poste d'observation en poste d'observation. De jolis petits postes, bien creusés et entourés de faux arbustes. En avant, les lorgnettes ! Si n'importe qui était là, il se demanderait, après cinq minutes d'observation, si nous ne sommes pas un peu fous de ramper ainsi dans la rosée, dans ce pays désert.

Devant nous, des coteaux à peu près découverts, dont la ligne de crête passe à 200 mètres environ de notre lisière ! Et personne en effet, pas un casque à pointe, pas un fusil, pour qui n'est pas habitué. A la lorgnette, cet immense paysage s'anime et devient passionnément intéressant. D'abord, tous ces coteaux sont creusés comme une taupinière... Nous savons ce que c'est qu'une tranchée, allez ! et nous arrivons vite à découvrir les leurs. Alors, on les scrute de longues minutes, on recherche leur orientation, leurs points d'accès. Et, peu à peu, on voit deux ou trois points noirs qui bougent. Ils piochent, ils bêchent, en rampant, eux aussi ; ils vont et ils viennent ; mais ils sont hors de portée : 1500, 1800 mètres.

... Pourtant, à moins de 1000 mètres, en voilà deux ou trois qui ont la colique et qui en donnent des signes manifestes dans un pré bien vert. La colique sévit chez eux comme chez nous sans doute, et, par un besoin de ne jamais se sentir seul, chez eux comme chez nous, elle prend toujours deux ou trois hommes à la même minute. A la lorgnette, je vois le blanc de leurs cuisses qui reluit. La tentation est trop forte. Vite, on prévient la section de mitrailleuses qui est à côté. L'idée plaît également aux mitrailleurs, bien que le tir à cette distance sur trois isolés soit pur hasard. Le petit crépitement méchant emplit soudain le bois. Nous suivons en riant les effets à la lorgnette. Personne de touché, naturellement, mais ils ont entendu siffler les balles et c'est très drôle, je vous assure, de les voir regagner leurs tranchées en courant, culotte basse et bannière au vent.

De nouveau, le silence complet. Je rejoins ma section. Là, nous sommes hors de vue. On peut marcher, courir, agir sans contrainte.

La journée passe assez vite. On commente interminablement les mêmes nouvelles. On lit, on relit ses lettres. On améliore ses abris. On approfondit la tranchée. On muse, on écrit, on fait de longues siestes.

(Liberté.)

* * *

Encore les tranchées !

... Ah ! ils les voient, les Prussiens, ceux d'entre nous qui tiennent la tranchée. Je me souviens des impressions du début de la guerre, quand on se battait contre le vide. On fusillait des bois, des vallées, des rivières, des ponts, des fourmis noires que l'on supposait être ennemies. Maintenant on se regarde dans les yeux, sans se haïr, non, mais avec le besoin inéluctable de s'assassiner pieusement. Et la guerre prend un caractère nouveau de sauvagerie. On oublie le « progrès » pour revenir aux procédés meurtriers d'autrefois. Tout ce que l'imagination des hommes a créé revient à la mode. Non seulement on s'injurie comme les bonshommes de l'*Iliade*, mais encore on recourt aux balistes d'Archimède pour lancer des projectiles à courte distance. Bombardes de Crécy, grenades de Louis XIV, ce sera bientôt la guerre en dentelles et l'on s'enverra des clystères d'huile bouillante. Les sapeurs exultent. Leur ingéniosité que méprisait la nouvelle école est mise à contribution et nous ne parlons plus que parallèles, mines, fourneaux sous-chargés et gabions farcis.

Bientôt on s'abordera le couteau entre les dents. Et pourtant on n'a pas le sentiment du grand combat. Cette lutte est trop personnelle, trop isolée. Si bien qu'un

officier, sortant de la tranchée, au récit que je lui faisais des massacres de Flandre, me répondait :

— Ils ont de la veine là-haut. Ils se battent... Nous sommes front à front sur une ligne interminable, et, dans notre coin, nous faisons du siège en rase campagne.

Alors on s'installe. Des villages nègres surgissent, composés de paillottes savamment construites et artistement décorées. Paille, branchages, pisé, tout est bon pour construire. Là, se réconforteront les réserves, les régiments au repos pendant que les autres tiennent la tranchée, sous bois.

La tranchée ! Nous en avons fait des kilomètres et nos lignes de l'avant ressemblent à une taupinière dont les galeries se recoupent comme dans une cité tracée par les siècles. On y peut vivre, et des hommes — nos hommes — demeurent jusqu'à deux et trois semaines dans ces fosses détrempées. Le courage continu qui est nécessaire pour résister jour et nuit aux intempéries et aux assauts, en dormant peu, en mangeant mal, qui donc pourra le raconter avec assez de puissance pour en faire comprendre l'incalculable grandeur ?

Oui, nous qui depuis des semaines contenons l'ennemi, nous avons l'impression de ne rien faire. Et nous bâillons comme des grenouilles qui attendraient des obus. Nous en sommes réduits à écrire le « Journal des tranchées », que les hommes de garde se passent sous le manteau. Ils lisent des plaisanteries de ce genre et s'en amusent : « Hier soir, MM. les Boches nous ont offert un feu d'artifice de 9 à 10 heures. Eclairage à giorno. » Ou bien : « Deux nobles étrangers portant le casque d'officier sont venus faire une visite à la tranchée ouest du bois de la G... Ils ont été reçus avec les salves et salamalecs

dus à leur rang. Conduits ensuite sur l'arrière, un balai d'honneur leur fut offert dans la cour du quartier général. »

Qu'est-ce qu'un journal porte avec lui ? L'idée de la continuité. Elle n'est point si mauvaise pour des hommes qui doivent demeurer dans un trou, et quelques-uns pendant l'éternité.

La monotonie de leur vie n'est pas seulement rompue par les surprises de l'ennemi. On leur en apporte aussi de l'arrière. Des personnes charitables expédient jusque dans nos champs de mort des petits cadeaux que l'on tire au sort : une pipe, par exemple. Et l'on joue, pour la posséder, à qui risquera de faire casser la sienne en « mettant » le plus possible dans les cibles d'en face.

Et puis, il y a les petits paquets, qui arrivent tout ficelés de Paris, du gouvernement, de la présidence de la République, peut-être ! Ils sont si solennels ! On les transporte en rampant jusqu'à la tranchée d'avant.

— C'que c'est que c'te belle boîte-là, mon vieux ?

— Passe voir que j'y tâte. Ça c'est des suc' d'orge.

— Des suc' d'orge, c'est fameux, mon vieux !

Et l'on ouvre, et l'on trouve cinq douzaines de brosses à dents expédiées par Mme la marquise de Z..., avec la manière de s'en servir en utilisant le permanganate de potasse, à raison d'une paillette par verre d'eau. D'ailleurs, la généreuse donatrice a joint deux grammes de permanganate à l'usage du corps d'armée, en spécifiant par surcroît que cette drogue est excellente pour les bains de pieds.

Et les hommes s'étonnent gravement qu'il y ait pour eux une fée protectrice capable de penser, comme Dieu lui-même, à de si humbles choses. Leurs pieds ! En effet,

il y a trois semaines qu'ils n'ont pas retiré leurs brodequins. Mais s'ils avaient de l'eau propre, ils commenceraient par la boire...

Sont-ils si dénués ? Ce n'est point qu'ils manquent de quoi que ce soit. Seulement on ne peut pas le leur faire parvenir. Ces naufragés ne sont pas en communication avec la plage. Pour les joindre, il faut se glisser sur le sol, et les Allemands surveillent le mouvement à quelques mètres. Qu'une branche remue et les fusils partent, car il y a des guetteurs jusque dans les arbres. La chute des feuilles commence à les découvrir, mais ils émigrent dans les frondaisons encore touffues qui résistent à l'approche de l'hiver. Allez donc vous promener en liberté dans ces conditions !

A part cela, on est amplement pourvu et l'intendance accumule le vin, la viande, l'alcool, le sucre, le chocolat et les denrées les plus riches de la terre. Jamais le troupier n'a été si bien nourri. Et, maintenant, on lui octroie des couvertures, des flanelles, des tricots, des gants, — des chatteries, quoi !

Notre misère, notre vraie misère, notre seule misère, nous la devons à M. le ministre des postes, qui ne consent à nous faire parvenir que tous les quatre ou cinq jours un courrier dont le retard varie déjà entre dix jours et six semaines.

Et les malheureux agents des postes aux armées sont les victimes désignées de notre ressentiment, malgré leur inlassable amabilité. On prend à partie ceux qui n'en peuvent mais. Le service est défectueux à l'arrière, non dans les corps. Il n'arrive rien. Que distribuer ? Les postiers se garent des coups par la voie administrative et se contentent de suspendre leurs opérations avec un

flegme imperturbable. Ils mettent une pancarte sur leur boutique provisoire :

Les bureaux sont fermés de midi à deux heures.

Et un mauvais plaisant écrit au-dessous :

Les gueules des canons prussiens sont priées d'en faire autant.

J... *(Temps.)*

* * *

Le confort moderne dans les tranchées.

La vie dans les tranchées, qui se prolonge en certains points depuis près de deux mois, offre des anecdotes variées, en plein contraste avec le caractère tragique de cette guerre.

Un officier écrit que dans sa tranchée les soldats sont parvenus à construire une salle de bains qui permet à toute une compagnie de prendre le matin une douche. « Figurez-vous un grand trou de six mètres de diamètre garni de briques blanches trouvées dans une maison démolie, et recouvert d'une plaque de tôle sur laquelle on a répandu de la terre... Tous les généraux sont venus admirer ce confort exquis. Nous avons une boutique de barbier et nous préparons un théâtre pour concerts. Nous possédons un cycliste qui est de son métier acrobate ; il a amené avec lui un chien savant, qui n'abandonne jamais son maître.

Il arrive qu'un lièvre qui passe est assailli par des feux de salve des tranchées allemandes et françaises. Si la bête est tuée, pour ne pas se battre encore au sujet

de cette proie, les Allemands agitent un mouchoir en criant : « Tabac, tabac ! » Alors un soldat français prend un gros paquet de tabac et s'en va ramasser le lièvre en mettant à sa place le tabac que, peu après, un soldat allemand s'en vient prendre tranquillement. Mais si, une minute après, un soldat se hasardait à sortir imprudemment la tête au-dessus du parapet, il serait pris pour cible... »

(Corriere della Sera.)

* * *

Messages allemands.

Un de nos amis nous écrit du front :

« Les soldats allemands bloqués et retranchés dans les carrières des bords de l'Aisne ont réservé à nos troupes une surprise d'un nouveau genre : ils ont chassé vers nos lignes un cheval, au cou duquel ils avaient accroché une pancarte et quelques journaux allemands. La pancarte portait l'inscription : « Bonjour aux Français ! Les Français savent-ils que la Russie est battue sur toute la ligne, qu'Anvers est pris ? » etc.

» Nos fantassins se sont fort divertis de cette plaisanterie teutonne qui met en lumière la façon plus ou moins véridique dont les soldats prussiens sont renseignés sur le cours des opérations allemandes en Russie et ailleurs. »

Un correspondant de la *Suisse*, de Genève, confirme cette tendance des Allemands tapis dans leurs tranchées à entrer en conversation avec les Français.

« Chez les Allemands, là en face, à trente mètres à

peine, explique un sous-lieutenant, c'est à qui chantera le plus fort. Des deux côtés nous avons d'excellents musiciens; là un joueur d'accordéon, ici un flûtiste, et ils s'accompagnent, toutes les fois qu'ils ne s'eng...uirlandent pas. Du reste nous sommes, Allemands et Français, à bonne portée de voix et nous percevons très nettement les commandements des tranchées ennemies. Nous plaisantons souvent aussi, nous nous faisons mutuellement des niches ou nous envoyons des hommages, sans oublier les coups de fusil.

» Nous avons bien ri ce matin : les Allemands nous ont envoyé un bouc portant au cou une adresse ainsi conçue : « Et vous, Messieurs les Français, comment vous portez-vous ? » Ce diable de bouc fit toutes les difficultés possibles, malgré nos appels, pour venir jusqu'à nous, les fils barbelés qui sont établis entre les tranchées ennemies ne lui plaisant qu'à moitié. Enfin il nous parvint, mais ne voulut à aucun prix retourner porter notre réponse, les *komm! komm!* (viens ! viens !) des autres l'effrayant plutôt qu'ils ne l'amadouaient. Ce devait être un bouc français ! »

(*Temps.*)

* * *

Une visite a la tranchée.

Quelques kilomètres plus loin, dans la plaine, sont les tranchées. Nous y allons. Il pleut, il vente; un froid terrible, qui coupe la figure en deux. Aux abords d'un petit village, ravagé par les obus et la mitraille, les sentinelles recroquevillées dans leurs manteaux. Les tran-

chées commencent aux premières maisons. A une centaine de mètres, on voit une autre ligne, à peine perceptible à l'œil. Après, là-bas, ce rideau d'arbres perdu dans la brume, à cinq ou six cents mètres, indique à peu près l'emplacement des premières tranchées allemandes. De temps en temps, un coup de canon ébranle l'air, lourdement. Des coups de fusil résonnent, espacés, comme des coups de fusil de chasseurs un jour de battue. Parfois, au-dessus de nous, dans le village, une tuile dégringole d'un toit. Au bord de la tranchée qui s'ouvre à nos pieds, couverte de planches et de paille, un escalier de dix marches mène en glissant dans une terre argileuse à une porte vitrée, dont la partie supérieure arrive à peu près à un mètre au-dessous du niveau du sol. Nous y frappons, en suivant notre ami le lieutenant; c'est là qu'habite le colonel, près de ses hommes.

La porte vitrée donne sur un petit carré où il y a un poêle en fonte qui chauffe. Des porte-manteaux sont placés dans le mur de terre. A droite, une petite chambre avec quatre lits de camp superposés, comme dans une cabine de navire, de la paille à terre, des planches aux murs en guise de tables de nuit. C'est la chambre à coucher du colonel et de son état-major. Vis-à-vis, de l'autre côté du carré, une autre pièce constitue la salle à manger. Au plafond, fait d'une porte de grange, pend une suspension prise dans ce qui restait d'une maison à moitié démolie au village à côté; des étagères, des patères, de la paille, deux tables servies avec une nappe; et dans un trou creusé dans le mur, la cave : un petit baril y est encastré. Et déjà l'on installe, dans un autre coin, le standard téléphonique apporté de Paris par le lieutenant...

A côté de « l'appartement » du colonel, la tranchée des hommes, aménagée avec moins de confort, sans doute, mais abritée, organisée tout de même contre le froid et l'eau, pour y vivre le moins mal possible ; où l'on a chaud, où l'on est à l'abri des balles, en attendant d'aller relever ceux qui veillent dans la première ligne des tranchées, non recouvertes celles-là ; en attendant aussi l'heure de sortir de ces trous, et de marcher en avant.

... Pendant que nous déjeunons et répondons aux questions des uns et des autres sur les nouvelles de Paris, le canon tonne. Nos artilleurs s'amusent. De temps en temps, une détonation plus sèche annonce que les Allemands répondent. Un obus vient éclater sur l'extrémité du village, à trois cents mètres de la tranchée.

— Tiens, voilà Fritz qui se réveille ! disent les soldats.

Fritz, c'est le pointeur allemand d'en face... Tandis que dans sa tranchée le colonel reçoit les rapports de la division, y répond, vaque aux soins divers de son régiment, que l'on apporte à l'infirmerie le seul blessé de la journée, quelques officiers, peu dissemblables des soldats par leur tenue, se promènent dans le village, attendant leur tour de service ; et dans les ruines, des hommes cherchent des madriers, des planches, des bouts de ferraille qui leur serviront à consolider leurs tranchées ; d'autres s'en vont en patrouille, en reconnaissance. Un officier passe à cheval dans son grand manteau.

Et voilà la guerre, telle que la voient ceux qui la font, neuf fois sur dix : de la boue, du froid, un vent aigre qui siffle aux oreilles, des privations, de l'attente, une volonté constamment tendue, l'espoir de se battre et de rencontrer enfin, pour le rejeter plus loin, cet ennemi invisible que l'on sait là-bas, caché dans ses trous, à quel-

ques centaines de mètres derrière ce rideau de brume, de brouillard, de pluie.

EMILE HENRIOT. (*Temps.*)

* * *

LES ANGLAIS DANS LEURS TRANCHÉES.

Afin de pouvoir dormir, les Anglais ont creusé dans le flanc des tranchées de véritables demeures souterraines auxquelles ils ont donné des noms somptueux ou familiers, tels que hôtel Cecil, hôtel Ritz, rue Dormir *(sic)*...

Les soldats de l'armée britannique chantent beaucoup. Dans les tranchées, en l'absence d'une musique militaire qui les égaie et les stimule, ils chantent, fusil au poing et face aux canons prussiens. Quand un officier leur fait remarquer que chanter dessèche le gosier, ils répondent :

— Si nous ne chantions pas, nous « exploserions ».

Ils ont, du reste, inventé toutes sortes de petits jeux pour se maintenir le moral en forme. Un sapeur anglais les décrit installés dans les tranchées, plaisantant et fumant, décochant de temps en temps à l'ennemi un coup perdu, chantant des rengaines, — dont les Allemands des tranchées reprennent parfois en chœur le refrain, — se racontant des histoires, jouant au football avec des casques prussiens, cherchant à deviner où tombera le prochain obus, quelquefois même faisant des paris à ce propos.

Un officier du régiment de Bedfordshire écrit:

« Je veux vous raconter un incident amusant qui s'est produit dans un bataillon de la Ire division. Les hommes étaient retranchés à moins de soixante-dix mètres des

Allemands. L'un d'eux, un joyeux drille, établit une cible qu'il dressa au-dessus des tranchées.

» Les éclaireurs allemands envoyèrent quelques balles à la cible et aussitôt les coups furent marqués. Quand les tireurs allemands faisaient mouche, il y avait de vives acclamations parmi les Anglais. Ensuite ce fut le tour des Allemands de placer une cible sur laquelle nos hommes s'exercèrent. Des deux côtés s'élevèrent alors des bravos et des chants. »



Mais si les sports et les jeux occupent une large place dans la vie des soldats anglais, les préoccupations sérieuses n'en sont point absentes, comme le prouve le tableau suivant tracé par l'un d'eux :

« Hier, un prêtre est venu, et le soir il a célébré un culte auquel beaucoup de nos soldats ont assisté. Ensuite il nous a donné la communion. C'était un étrange spectacle ! Au milieu d'un bois, dans une obscurité épaisse éclairée seulement par deux bougies ; une caisse d'emballage servant d'autel ; pour calice un gobelet en fer-blanc. Les soldats noircis par la fumée de la bataille,

agenouillés autour de cet autel improvisé. Scène touchante et qui rappelait sans doute les assemblées des premiers chrétiens. »

* * *

Football aux Tuileries.

Dix heures. Une de ces matinées souriantes d'automne qu'on voudrait passer en Champagne dans la joie d'une heureuse vendange. L'air est frais ; la lumière, paisible et colorée, caresse doucement le marbre des statues et, autour des pelouses dont l'herbe est un peu longue, fait resplendir la pourpre des bégonias...

Sous la voûte des marronniers, dont la cime commence à jaunir, une vingtaine de soldats anglais jouent au football. C'est un divertissement si nécessaire pour eux qu'ils s'y livrent sur le champ de bataille, entre deux reprises du combat, et qu'un « Taube », les voyant courir à toutes jambes, a cru que la « méprisable petite armée » était en pleine déroute. Au feu ou aux Tuileries, les Anglais sont vite chez eux. Ils ont pris possession de la grande allée, emprunté au marchand de gaufres ses tables pour y poser leurs vestes et, en manches de chemise, la tête nue, ils mènent une furieuse partie. Ce sont de tout jeunes gens imberbes, que leurs mèches échevelées font paraître plus jeunes encore ; ils apportent à leur jeu une ardeur passionnée et grave ; ils guettent la balle comme l'ennemi, ils tapent dessus comme sur l'Allemand.

Une discipline parfaite ; jamais de discussion ; leurs cris, tout en monosyllabes, ont une brièveté militaire ; ils obéissent en silence au premier coup de sifflet. Au signal, le demi, avec une adresse d'équilibriste, recueille

le ballon sur la pointe de ses doigts, puis l'élève des deux mains au-dessus de sa tête, en un geste d'offrande, pour servir la mêlée ; les trois-quarts, vifs et lestes, se portent aussitôt vers les ailes ; les avants, de stature plus lourde, se réservent pour enfoncer le centre. L'arbitre dirige le combat. Ceux qui n'y prennent point de part jouent avec une badine et fument leur courte pipe, assis sur des chaises réquisitionnées.

Les promeneurs s'arrêtent et font cercle. A cette heure matinale, ils ne sont pas nombreux : un facteur qui, sa tournée finie, rentre avec sa boîte vide ; un pédard appuyé sur sa bécane au repos, l'inévitable mitron, quelques bonnes en tablier blanc, visiblement intéressées par ces beaux gars solides, deux Anglaises qui sourient aux succès de leurs compatriotes, et le gardien décoré qui se montre indulgent si la balle effleure les asters.

Un grand-père élève sur ses bras un poupon tout revêtu et coiffé de tricot rouge : « Tu vois, dit-il, les soldats ? » Le gosse ouvre des yeux ébahis. Du haut de son chandail écarlate, il toise avec un peu de dédain ces militaires incolores dont les uns n'ont pour armes qu'une pipe et une canne, tandis que les autres en molletières, en culotte de cycliste, laissent voir leurs bretelles ou une chaîne de montre sur un gilet civil. « Amis ! reprend l'aïeul, amis, amis, les soldats ! » et il agite la menotte de l'incrédule qui, évidemment, ne comprend rien à l'Entente cordiale...

(*Débats.*)

* * *

Dans la ville d'Amiens.

(Lettre d'un civil.)

Les Anglais ont commencé à arriver ici en grand nombre vers le 8 ou le 9 août.

Ce n'est que lorsque nous avons vu défiler les premiers soldats que nous avons cru réellement à l'intervention efficace de l'Angleterre. Jusqu'à ce moment-là, nous étions restés un peu sceptiques. Nous pensions bien qu'elle agirait sur mer, mais nous ne croyions guère au débarquement d'un corps expéditionnaire. Nous avons été agréablement détrompés et nous étions admirablement placés pour nous faire une idée exacte de l'importance et de la valeur de la coopération des troupes anglaises.

Les soldats sont habillés de kaki et coiffés de casquettes plates. Les premiers que nous avons vus, nous les avons pris pour des chauffeurs d'auto. Ce sont des hommes dans la force de l'âge, de vingt à trente-cinq ans, quarante ans au plus. Ils respirent la vigueur et la santé et sont admirablement tenus. On sent que tout ce monde-là, officiers et soldats, est entraîné par les sports. Leur discipline est parfaite ; les officiers commandent sans rudesse et sans morgue et on constate qu'il y a entre les hommes et les chefs beaucoup de cette camaraderie et de cette confiance réciproque qui existent chez nous. Ils ont été immédiatement très populaires et très choyés ici. Leur matériel est magnifique : des autos luxueuses et puissantes, des tracteurs pour les munitions et les approvisionnements en nombre extraordinaire, tout cela propre, astiqué et paraissant sortir de l'usine.

Ils avaient installé sur notre champ d'aviation un

groupe de cinquante aéroplanes et je suis allé les voir. C'était réconfortant, je vous assure. Avec ces aéros marchaient une soixantaine de tracteurs automobiles, et tout cela prêt à partir au premier signal. Ce que nous en avons vu manœuvrer, ce jour-là ! C'était superbe. Pendant une dizaine de jours, des trains bondés de troupes anglaises, infanterie, cavalerie, artillerie, n'ont cessé de traverser notre gare, où on les acclamait. Quelques régiments ont campé sur les boulevards extérieurs ; nous avons vu là plusieurs compagnies de highlanders avec la petite jupe courte. Aussitôt débarqués, les hommes procédaient à leur toilette auprès de nombreuses prises d'eau qu'on avait installées pour eux. Ils fixaient de petites glaces aux arbres et se faisaient la barbe. Ils amènent tout avec eux et je vous assure qu'ils se soignent bien. C'était curieux de voir leurs cuisiniers découper à même des tranches dans un quartier de bœuf ou de mouton, et avec cela des montagnes de boîtes de biscuits ou de pots de confiture. Voilà des gaillards qui ne vont pas au feu l'estomac vide !

Un soir, à la nuit, nous avons entendu une compagnie d'Écossais chantant leur chant national, c'était émouvant. Tous ces hommes vous donnent une impression de santé morale et physique extraordinaire.

Cette entrée en ligne des Anglais a dû produire en Europe un effet moral considérable et, au point de vue militaire, je vous assure que ces troupes, qui sont de tout premier ordre, pourraient bien être un de nos plus grands facteurs de victoire.

Ce n'est guère que le mardi 25 août que nous avons commencé à nous trouver en face de ce qu'on appelle avec raison les « horreurs de la guerre ». Ce matin-là, en effet, tous les trains venant de Lille ou d'Arras ont com-

mencé à déverser sur nous des flots de pauvres gens arrivant de Belgique ou du nord de la France et fuyant devant l'envahisseur. Non seulement il en arrivait par les trains, mais les routes étaient couvertes d'autos et de voitures archibondées. Nos rues étaient pleines de familles encombrées de paquets, d'enfants, ne sachant où aller et couchant le soir à la belle étoile, sur les trottoirs ou dans les jardins publics. Heureusement que le temps était superbe. Cela a duré deux ou trois jours, c'était lamentable.

Puis le jeudi 27, nous avons commencé à entendre le canon, à une assez grande distance.

L'état-major anglais a quitté Amiens ce jour-là, emmenant avec lui l'ambulance anglaise. C'était mauvais signe. Le lendemain, vendredi, le canon n'a cessé de se faire entendre tout le jour et on a évacué toutes les troupes de dépôt.

...Le samedi 29 août, vers neuf heures, nous avons vu passer deux batteries d'artillerie, sans canons. Les artilleurs, qui n'avaient plus que les caissons et les avant-trains, nous dirent qu'ils avaient dû abandonner leurs canons sur le champ de bataille à Bapaume. Ces soldats avaient bonne allure et ne semblaient nullement démoralisés. Leurs chevaux étaient à peine fatigués. Mais peu après, nous avons vu arriver tout un convoi de pontonniers avec leurs équipages de ponts et de bateaux. Ceux-là étaient complètement désemparés. Ça sentait un peu la défaite.

Le lendemain, dimanche, la canonnade a repris de bon matin et vers onze heures elle était intense. Nous avions alors chez nous huit personnes qui étaient venues nous demander asile, de crainte de bombardement.

... A midi, le bruit du canon a sensiblement diminué pour cesser tout à fait vers une heure. En même temps, nous apprenions que l'ennemi était aux portes de la ville et que l'on parlementait pour l'occupation.

Le lendemain, un premier détachement d'infanterie allemande venait prendre possession de l'hôtel de ville. Je m'y trouvais juste à ce moment-là. Les soldats marchaient au pas de procession, le canon du fusil dirigé vers le sol : on aurait dit un enterrement, c'était sinistre.

Je me suis empressé de rentrer à la maison, le cœur serré. A partir de neuf heures et jusqu'à cinq heures du soir, ç'a été dans toutes nos grandes artères, en ville et autour de la ville, un défilé incessant de troupes de toutes armes, troupes absolument fraîches et, il faut bien le dire, superbes, toutes uniformément habillées d'un drap gris-vert. Des traînards expliquèrent qu'elles arrivaient de Magdebourg, d'où elles étaient allées en chemin de fer jusqu'à Bruxelles et de là à pied jusqu'ici, faisant en moyenne quarante kilomètres par jour ! Quand nous avons vu ce torrent de troupes fraîches rouler vers Paris, je vous assure que nous avons eu peur, d'autant plus que leurs officiers déclaraient qu'ils étaient prêts à sacrifier cent ou deux cent mille hommes, mais qu'ils feraient la trouée comme à Liége.

Heureusement que la victoire de la Marne est venue déjouer tous leurs plans et qu'actuellement, au lieu d'être à Paris, von Kluck est au nord de la Somme. Pendant trois ou quatre jours, nous avons vécu sous la menace perpétuelle d'un bombardement, parce que les réquisitions en argent (200 000 francs) et en vivres ou autres objets (400 000 francs) n'étaient pas livrées assez vite. Treize otages pris parmi les conseillers municipaux, et en plus



Photo. M. Branger

GÉNÉRAL DE CASTELNAU

le procureur général, répondaient sur leur vie de toutes les attaques qui auraient pu être dirigées contre les soldats allemands. Puis ils ont été plus calmes et plus convenables. Le 7 septembre, ils sont partis, mais le 9 ils sont revenus. Enfin le 14 ils ont défilé en disant « grosse malheur » : c'était la défaite sur la Marne. A ce moment-là, ils n'étaient ni fiers ni arrogants, ils couraient presque.

Ils ne sont pas allés très loin, car à partir du mercredi 16 vers midi, la canonnade a recommencé à se faire entendre dans le lointain et depuis elle n'a pas cessé un seul jour — cela fait vingt-six jours ! Car Albert n'est qu'à vingt-cinq kilomètres d'Amiens et Roye à quarante kilomètres. Quand le vent souffle de l'est ou du nord-est, et c'est le cas depuis plus d'un mois, on ne perd pas un seul coup, surtout depuis que de notre côté les grosses pièces de la marine et les obusiers se sont mis de la partie. Cela commence à cinq heures du matin pour ne finir qu'à minuit ; parfois même cela dure toute la nuit. Ce n'est plus une guerre, c'est un siège ininterrompu.

... Cet après-midi, nous avons appris la chute d'Anvers. On s'y attendait un peu ; aussi cela n'a-t-il pas produit beaucoup d'émotion. D'ailleurs les Allemands avaient déjà lu à leurs troupes un bulletin officiel annonçant la prise d'Anvers comme une chose faite, le 31 août, quand ils étaient ici...

... Mais quel admirable peuple que la Belgique ! Quel exemple il donne à l'Europe ! Il n'y a pas de plus beau trait d'héroïsme dans toute l'histoire ancienne et moderne : toute une nation se faisant tuer pour sauver son honneur, au nom de la justice et du droit, pour la grande cause de la civilisation. Jamais les peuples civilisés ne pourront assez lui témoigner leur reconnaissance. Sans les Belges,

nous risquions d'être surpris et écrasés, et avec nous toute l'Europe. Nous ne l'oublierons jamais...

(*Gazette de Lausanne.*)

* * *

Avec l'armée anglaise.

Notre carnet de route ? Nous nous étions tous promis en partant de le tenir scrupuleusement. Mais le moyen d'écrire un journal quand on est tout le jour en selle ou sous la pluie des shrapnells et qu'à la nuit, vaincu par la fatigue, on tombe comme une masse pour s'endormir sur la terre nue ainsi que dans le meilleur des lits ?

Je ne retrouve donc sur ce fameux carnet que des dates jetées en hâte et des noms de localités se chevauchant au galop. Mais le souvenir comble les trous et ces tableaux ineffaçables en l'esprit font pour moi de ces notes tumultueuses les feuilles de route les plus vivantes.

Un tableau tragique tout d'abord et que jamais, celui-là, je n'oublierai. C'était en Belgique dans une grande plaine historique.

Depuis le matin, nous cherchions le contact de l'ennemi. Envoyé, vers neuf heures, en reconnaissance, j'en étais revenu avec les uhlans sur les talons. Tout le régiment d'ailleurs sentait l'ennemi proche et se réjouissait à l'idée de la charge prochaine. Deux heures pourtant se passèrent encore à manœuvrer sur place, à attendre... Tout à coup, un motocycliste rejoint le colonel et lui remet un pli. A cheval ! Au galop, nous traversons le village, puis la voie ferrée. De l'autre côté du pays, le régiment se masse dans un vallonnement et met pied à terre. Le colonel, suivi de son petit état-major, continue son galop et

ne s'arrête qu'un demi-kilomètre plus loin, au pied d'un mur. Ce mur de briques enclôt un grand carré où se dressent quelques croix. C'est le cimetière. Nous n'avons pas le temps d'ailleurs de reconnaître les lieux. Sur l'ordre du colonel, nous sautons à terre, passons dans notre bras la bride du cheval et nous aplatissons sur le sol. Il est temps. Un sifflement, plus exactement un miaulement plaintif, et qui semble interminable, puis l'explosion sourde. Un shrapnell passe à un mètre à peine au-dessus de nos têtes et éclate une cinquantaine de mètres plus loin. A ce moment, un officier d'état-major arrive sur nous au galop, jette en passant un mot d'ordre au colonel et s'éloigne en traversant, penché sur l'encolure de sa bête, la plaine que commence à balayer l'artillerie allemande. L'ennemi l'a vu et un nouveau shrapnell nous le prouve aussitôt. Il n'y a plus de doute possible : nous lui servons de cible.

On a parlé bien souvent, depuis le début de la guerre, de l'imprécision du tir allemand. Cet exemple en est une nouvelle preuve. D'instinct, au premier coup, j'avais tiré ma montre. Il était midi vingt. Nous étions, au pied de ce mur, une trentaine d'hommes. Pendant près d'une heure, de midi vingt à une heure dix très exactement, les Allemands tirèrent sur nous, sans réussir ni à démolir le mur, *ni à blesser un seul d'entre nous !*

Comment dire l'angoisse de ces cinquante minutes passées dans une rage impuissante sous l'avalanche des projectiles éclatant en avant, en arrière, à gauche, à droite, entr'ouvrant de l'autre côté du mur les tombes du cimetière ? Dès le premier coup, j'avais cru très sincèrement ma dernière heure venue et je m'y préparais. Le premier shrapnell ayant explosé à cinquante mètres de

nous, il était impossible, pensais-je, que le deuxième ou le troisième, mieux réglé, n'éclatât pas au milieu de notre groupe. J'eus en cet instant solennel les pensées que tout homme doit avoir en pareil moment ; je réfléchis que ce jour qui devait m'être fatal était l'anniversaire d'une date particulièrement chère... A la quatrième explosion, j'éprouvai une grande surprise d'être encore vivant. A la cinquième, je me tournai vers mon voisin anglais ; il venait de tirer une cigarette et l'allumait très tranquillement ; son sang-froid me servit d'exemple; j'étais sauvé et dès lors j'attendis avec calme, presque avec curiosité, les éclatements suivants.

A une heure dix, l'artillerie anglaise, enfin en position, ayant obligé les Allemands à ralentir leur feu, nous quittions notre mur de cimetière. Mais il fallait partir un à un pour ne pas, en formant masse, servir de cible à l'ennemi, et le dernier resté courait un très gros risque. Ce départ, néanmoins, se fit sans aucune précipitation, dans un ordre parfait. Le cinquième ou le sixième, je sautai à cheval et piquai des deux pour traverser la zone dangereuse et rejoindre le gros du régiment. Jamais temps de galop ne me parut plus délicieux ! Je constatai en arrivant qu'un éclat avait entaillé la croupe de mon cheval sur une longueur de vingt-cinq centimètres ; je n'avais pas une égratignure.

L'Anglais, on le sait, est peu communicatif. L'instant d'après, cependant, avant même que nous l'interrogions, un de nos camarades nous résumait sobrement son impression :

— J'ai bien cru que nous allions y passer la nuit, dans ce cimetière !

Et nous comprenions tous qu'il s'agissait de la grande

Nuit, de celle dont on ne se réveille pas, de celle que dorment dans les plaines de la Marne et de l'Aisne nos innombrables héros de vingt ans...

Ce tableau d'un coin du champ de bataille serait inachevé si je ne le complétais par un trait de la bravoure belge.

Un peu plus tard dans la journée, deux escadrons du régiment s'étaient reformés devant un autre mur qui, celui-là, clôturait la cour de derrière d'une ferme. Les obus tombaient un peu partout, abattant de-ci de-là un cheval, un cavalier. La ferme n'avait pas été évacuée ; les propriétaires, des Belges, courageux et têtus, n'en voulaient sortir que par la force de la brutalité allemande.

Nous pressions ces braves gens de rentrer dans leur maison et de s'y mettre à l'abri. Mais eux avaient adossé contre leur mur une échelle, et au risque de se faire tuer ils ne cessaient de l'escalader en portant des seaux d'eau, pour parcourir nos rangs et donner à boire à nos chevaux. Ils restèrent les derniers sur ce coin du champ de bataille et ne rentrèrent chez eux que lorsque nous fûmes partis, laissant derrière nous des cadavres de chevaux qui gisaient lamentablement les quatre fers en l'air, les pattes rigides...

Une autre scène s'évoque tout naturellement en mon esprit, scène d'enthousiasme et de réconfort, celle-là :

Après une journée d'inaction, nous faisions une marche de nuit à travers une des régions les plus populeuses de Belgique. L'étape était longue ; nous ne devions arriver qu'au matin.

Au bruit des sabots des chevaux sur le pavé, les rues des bourgades et des villes semblaient se vider comme par miracle et nous ne voyions d'abord en y pénétrant que

des volets lugubrement clos. On croyait à l'approche des Allemands. Puis un habitant risquait un œil, apercevait les uniformes kakis...

— Vive l'Angleterre !

L'instant d'après, la rue était pleine d'une foule en délire, de femmes, d'enfants, de gens à peine vêtus, foule si dense que nous devions mettre les chevaux au trot pour parvenir à la fendre. Et tout à coup, ces gens stupéfaits découvraient parmi les rangs kakis les uniformes plus voyants des interprètes français. C'était alors un immense cri d'enthousiasme...

— Les dragons ! Les Français ! Vive la France !

Dans une de ces bourgades, une jeune mère me tendit son enfant pour que je l'embrasse ; je le fis de grand cœur.

Je les reverrai longtemps ces bourgades belges, ces volets clos par la terreur et qui tout à coup s'ouvraient pour laisser échapper cette clameur de soulagement et d'espérance :

— Vive la France !

Jamais je n'ai été si fier de mon uniforme.

Ces impressions sont les plus fortes que j'aie rapportées de cette campagne de Belgique. Après de tels moments nous étions véritablement devenus avec nos amis anglais des frères d'armes; avec eux, nous pouvions aller n'importe où.

H. F. L. *(Liberté.)*

* * *

« Tommy Atkins » se fait chansonnier.

Beaucoup de « tommies » inventent des paroles drôlatiques qu'ils chantent sur des airs connus. Quelques-unes de ces chansons improvisées ont un très grand succès.

En un rien de temps elles se répandent comme une traînée de poudre, tous les soldats les adoptent. Voici la première strophe d'une parodie de *John Peel* :

D'ye know John French, with his khaki suit,
His belt and gaiters, and stout brown boot,
Along with his guns, and his horse, and his foot,
On the road to Berlin in the morning ?

Chorus :
Yes, we know John French, and old Joffre too,
And all his men to the Tricolour true,
And Belgians and Russians, a jolly good few,
On the road to Berlin in the morning !

(Connaissez-vous John French, avec son complet kaki,
Sa ceinture, ses guêtres et ses gros souliers jaunes,
Qui passe avec ses canons, sa cavalerie, son infanterie,
En route pour Berlin, le matin ?

Refrain :
Oui, nous connaissons John French et le vieux Joffre aussi,
Et tous ses hommes, fidèles au drapeau tricolore,
Et les Belges, et les Russes, toute une ribambelle,
En route pour Berlin, le matin !)

« Tommy Atkins » adore les scies. Il en est une, inventée au début de la guerre, qui a acquis une popularité inouïe. Elle a été prononcée en tant d'occasions tragiques, que les civils ne peuvent plus l'entendre sans en avoir les larmes aux yeux. « Quand un obus, ou une décharge de mitraille, vient d'éprouver particulièrement une compagnie, écrit un journaliste, quand les tranchées sont particulièrement humides et froides, et même à l'hôpital dans les longues journées de souffrance, il se trouve toujours un loustic pour crier : *Are we downhearted*? Et tous ses camarades de hurler le refrain : *No !* » (Sommes-nous découragés ? Non !) Cette rengaine ne témoigne-t-elle pas d'une belle crânerie ?

Chansons de route des Anglais.

Le soldat anglais, comme le nôtre, a ses chansons de route ; mais ce ne sont pas toujours les mêmes, et il les



emprunte à l'actualité. Il chante en marchant et, mieux encore, il siffle. C'est curieux d'entendre une marche sifflée par un bataillon. La cadence et le mouvement sont justes, et l'air également, l'ensemble est irréprochable et le chef des chœurs le plus exigeant d'un théâtre lyrique ne trouverait rien à redire à la façon dont les troupiers anglais sifflent une marche en défilant.

En ce moment les airs favoris des soldats réservistes et recrues sont : *It's a long, long way to Tipperary,* et la *Marseillaise.* Le premier est une chanson de café-concert dont les paroles ne présentent aucun intérêt, comme les paroles de quatre-vingt-dix-neuf chansons de ce genre sur cent, mais dont la musique a eu le don de plaire à l'oreille populaire ; elle n'est pas brillante, cette musique, dont le seul

mérite est qu'elle fait une marche passable, bien que peu entraînante. Il s'agit tout simplement, dans cette chanson, d'un Irlandais de Tipperary, égaré à Londres, comme il l'écrit à sa Molly, au pays natal, et à qui Molly répond que s'il ne se hâte pas de revenir, il sera remplacé par Mike Maloney. Hélas ! que Tipperary est loin ! *It's a long, long way to Tipperary !* Voilà tout.

Je doute qu'un Anglais sur dix mille ait connu la *Marseillaise* avant la guerre, car les suffragettes seules la chantaient jusqu'ici. Mais depuis le mois d'août, la *Marseillaise* est chantée et sifflée par tous les soldats anglais, qui ont appris vite et bien le chant national français. Plus d'une fois j'ai remarqué que les troupes anglaises mettent une certaine coquetterie et une touchante et fraternelle intention à le siffler quand ils passent devant l'ambassade de France, en allant manœuvrer ou en en revenant.

Hier, pour la première fois, j'ai entendu des soldats anglais chanter, en guise de marche, un cantique aussi connu des protestants que des catholiques et j'en ai été tout étonné. Devinez ce que c'était. L'*Adesti fideles*, tout simplement ; et rien n'était plus imprévu que ce chant d'allégresse religieuse transformé en marche guerrière, et en une excellente marche même. Essayez.

(Correspondant de Londres du *Journal des Débats.*)

* * *

Un campement anglais.

Un correspondant du *Secolo*, qui a visité récemment l'un des camps anglais, en donne la description suivante :

Nous visitons le camp. Les tentes semblent sortir de la fabrique, tant elles sont blanches et propres. Les soldats

dorment sur la paille, mais ils sont bien protégés du froid et de l'humidité. Au camp aussi bien que hors du camp, le soldat a tout ce qu'il faut pour rendre la vie militaire moins dure. Hors du camp il est bien couvert ; il a une chemise de flanelle, un maillot à manches, des caleçons et des bas de laine (le tout de couleur kaki) et des chaussures imperméables. Au camp, il dispose de nombreuses et chaudes couvertures de laine. Il a, de plus, tout ce qu'il faut pour se raser et se faire la raie tous les matins, même si le canon tonne. On met à sa disposition pour prendre un bain et même une douche, d'amples vasques creusées dans la terre et revêtues de ciment armé. Il peut se vanter — si toutefois il se vantait — d'être le soldat non seulement le mieux équipé, mais encore le plus propre du monde.

— Demain, ces trous seront autant de baignoires, me dit l'officier qui m'accompagne, et les tuyaux que vous apercevez là-bas y amèneront de l'eau en abondance.

Nous pénétrons dans une grande enceinte située entre le camp anglais et le futur camp hindou ; des milliers de moutons y broutent l'herbe. Plus loin, dans un autre enclos, paissent des bœufs par centaines. Plus loin encore est un troisième enclos où s'ébattent mille superbes chevaux.

Entre le parc des moutons et celui des bœufs s'élèvent deux grandes tentes rectangulaires. Ici est la boucherie, sur les parois de laquelle se profilent, vêtues de blanches enveloppes de gaze, des centaines de bêtes écorchées et éventrées. C'est que le soldat anglais dévore énormément. Le matin, il mange du jambon, du pain, des fruits en compote, du fromage et des biscuits, le tout arrosé de thé et de

lait condensé. A midi, il mange de la viande rôtie, du pudding à la semoule ou au riz, des raisins de Corinthe, du sucre, du fromage, des biscuits et du thé.

Dans l'après-midi, *five o'clock*. Le soir, Tommy Atkins achève tout ce qui a pu rester de ses abondantes rations quotidiennes. Il ne meurt pas de faim, le soldat anglais !

Pendant que mon guide me donne des explications, les soldats finissent précisément leur quatrième repas et préparent leurs lits au milieu du brouhaha des voix.

La nuit vient avec sa rapidité des soirs d'automne. La brise, qui apporte les parfums âcres des champs labourés et en imprègne l'air, semble éteindre dans le ciel les dernières lueurs du soleil invisible. Dans le camp, tout à coup, se fait un grand silence, et le murmure des peupliers aux feuilles palpitantes semble être le souffle des soldats endormis.

* * *

Les troupes hindoues a Marseille.

Les troupes hindoues arrivées à Marseille ont été présentées par leur chef au général commandant la 15e région. Leur belle tenue a fait grande impression. On les a acclamées et on leur a offert des fleurs, des fruits et du tabac. Les femmes épinglaient des fleurs aux tuniques et aux turbans des soldats sikhs, qui sont de taille gigantesque, dépassant de la tête les spectateurs, et des petits soldats gourkhas, des Punjabis et des Beloutchis, auxquels on distribuait de petits drapeaux tricolores qu'ils fixaient à leurs fusils. Ils répondaient par de chaleureux : « Vive la France ! » aux cris de : « Vivent les Anglais ! Vivent



les Hindous ! » lancés par la foule et alternant avec la *Marseillaise*, très bien exécutée par les musiques militaires hindoues composées d'instruments étranges.

L'accueil fait aux Hindous par les Marseillais a dépassé, s'il est possible, celui fait aux zouaves, aux turcos, aux Sénégalais et aux Marocains. La belle ordonnance et la magnifique apparence de ces troupes, qui ont à leur tête plusieurs princes de l'Inde, reconnaissables aux ornements en or de leurs turbans et au riche harnachement de leurs superbes chevaux, ont fait l'admiration de nos officiers. Ces troupes sont merveilleusement organisées dans tous les détails et prêtes à l'action.

La foule a surtout applaudi quand ont défilé les Sikhs, magnifiques types d'hommes, hauts de six pieds, et les régiments britanniques des Indes qui sont venus avec les troupes indigènes et qu'a bronzés le soleil oriental.

* * *

En route pour la Belgique.

L'envoyé spécial du *Temps* écrit de Busigny, le 24 août :

J'ai quitté Jeumont hier matin pour Maubeuge. De là j'ai suivi en automobile jusqu'à Lille, où je suis arrivé vers le soir, les sinuosités de la frontière.

Un peu partout, sur ma route, j'ai rencontré des troupes et particulièrement des Anglais, marchant dans la direction de la Belgique d'un train régulier et soutenu. J'en ai profité pour examiner leur costume et leur armement. Chefs et soldats portent un uniforme identique en étoffe de coton assez épaisse et bourrue, de teinte moutarde. Aux pieds, de solides brodequins en cuir jaune ; autour des jambes, des bandes molletières taillées dans la même étoffe que le costume, et surmontées de culottes légèrement bouffantes. Sur le corps, une vareuse percée de quatre poches, deux sur la poitrine et deux sur les côtés. En bandoulière, de droite à gauche, une large cartouchière en cuir fauve garnie de cinq pochettes qui renferment chacune dix cartouches. A la ceinture, même nombre de cartouches dans des pochettes analogues. Carabine et fusil sont d'un modèle massif, assez lourd, qui m'a rappelé le Mauser des Allemands. Sur la tête, une large casquette entièrement recouverte d'étoffe, même sur la visière. Aucune distinction entre les officiers et les hommes, sauf d'imperceptibles étoiles, galons ou chevrons, dont les fils d'or ou d'argent sont mêlés de tant de fils de coton ou de laine qu'ils font l'effet de ton sur ton et ne sont perceptibles qu'à dix mètres au plus. Même les Ecossais, dont on sait l'attachement invincible pour leur traditionnel costume bariolé, ne le

portent pas d'une manière ostensible. Leur *kilt*, ou jupon, est recouvert d'une étoffe kaki et la vareuse kaki est universellement portée par les *Scotch Horse*, ou chevau-légers écossais, et par les fusiliers écossais comme par la garde noire écossaise. La coiffure seule les distingue des soldats anglais. Ils ont gardé un béret fendu, allongé, orné d'un chardon argenté et terminé en arrière par une pointe d'où retombent deux rubans noirs. Ce béret est orné d'une ceinture quadrillée dont les couleurs, pour chaque régiment, sont diverses. Les genoux nus au-dessus du bas de laine sombre, jettent aussi dans cet ensemble monotone un soupçon de pittoresque.

Les canons courts et trapus, peints en bronze vert foncé, ont un diamètre au moins double de nos élégants et fins 75. Mais c'est le train des équipages qu'il faut voir, avec ses canons ou ses voitures à bâches en nombre incalculable, et chargées à profusion non seulement des munitions, mais des approvisionnements les plus variés, d'une



renversante abondance : foin comprimé en ballots quadrangulaires, pour les bêtes ; caisses de thé, caisses de cacao, caisses de sucre, boîtes de légumes et de viande en conserve, pots de confiture hauts d'un pied, pour les hommes. Trains d'équipages encore pour les aéroplanes, dont le nombre est énorme en comparaison de celui des hommes. Nous avons là une armée de renfort disciplinée, vigoureuse, bien en main, qui ne le cède ni en solidité ni en courage à la meilleure des nôtres, et qui montre autant de prévoyance que de courage. Dès l'arrivée au point de stationnement, tout est prêt : des fourriers ont précédé la troupe au campement, et les hommes, au bout de quelques minutes, ont devant eux un repas chaud.

J'ai assisté aux préparatifs d'une de ces réceptions. Dans un village belge, des lits sont dressés dans l'école pour les sous-officiers. En plein air, devant la cuisine roulante, des maîtres d'hôtel improvisés découpent, avec une sage lenteur et une habileté méthodique, des moutons qu'on vient de retirer d'un appareil frigorifique, et dans les bouilloires, déjà sur le feu, l'eau commence à chanter sur le thé. A toutes les haltes, à tous les cantonnements, c'est ainsi.

L'étonnement que j'ai ressenti devant ce souci du bien-être des hommes et devant cet instinct national du confort, ne me rend pas injuste pour les services d'arrière qui approvisionnent avec une régularité incomparable nos troupes. Deux fois par jour, entre Charleroi et Jeumont, je les avais vus fonctionner, portant à nos soldats leur stock indispensable de vivres et de compléments de munitions dans des autobus au nom familier, — Madeleine-Bastille, Clichy-Odéon, Trocadéro-Gare de l'Est, — ou dans des voitures de livraison du *Printemps*, du *Bon-Marché* ou du

Louvre, — et j'avais constaté avec une admiration sans réserve à quel point notre intendance, elle aussi, a poussé cette préoccupation de la vie matérielle des troupes, dont nos ennemis ont paru tant de fois dépourvus.

THIÉBAULT-SISSON.

* * *

MADELEINE-BASTILLE.

« Nous avons ravitaillé hier une brigade de cavalerie au moyen des autobus, » écrit de la frontière, — et même d'un peu au delà, — un père à son fils ; car c'est le père qui est parti, laissant le fils qui, lui, se morfond et se ronge de n'avoir que seize ans : seize ans, rien à faire, hélas ! quand on n'a encore que seize ans !...

Il faut le distraire, ce garçon, et la lettre que son père lui envoie est toute plaisante :

« Croirais-tu que mon autobus de ravitaillement, c'était précisément un de nos braves, un de nos excellents et chers *Madeleine-Bastille !...* »

« Madeleine-Bastille » : ce ne sont pas des noms de bataille, mais à voir écrit ainsi « Madeleine-Bastille », à cette simple évocation de « Madeleine-Bastille », il paraît y avoir là une escouade de Parisiens, dont le cœur a tressailli d'émotion et d'aise...

Et ces hommes qui ne sont pas des gamins, — je vous ai dit que l'auteur du récit avait un fils de seize ans, — ces hommes qui dans « Madeleine-Bastille » allaient peut-être à la mort, — le canon tonnait au loin et les uhlans rôdaient tout près, — ils se sont mis à *jouer à l'autobus*, comme des gosses...

« L'un de nous s'est improvisé le receveur ; à travers la

campagne que nous parcourions, et où tout a été dévasté, rasé, brûlé par les Allemands, — ah ! les Vandales !... — on criait «Place de l'Opéra !...» — « Porte Saint-Denis !...» — et le « receveur » a encaissé le prix des places, que chacun de nous lui a remis très scrupuleusement. A l'arrivée, l'argent recueilli a servi à améliorer l'ordinaire de la compagnie, — pas la Compagnie des omnibus, la nôtre, — bien que cet ordinaire soit déjà extraordinairement abondant... C'est égal, tu vois, mon petit, que nous avons encore de la chance : des autobus qu'on ne risque pas de rater, ceux-là, et qui nous donnent, tout à point, l'illusion de circuler sur les boulevards... »

FRANC-NOHAIN. *(Echo de Paris.)*

* * *

LES SOLDATS BELGES.

Je n'ai encore vu jusqu'ici, en fait de troupes belges, sauf quelques détachements d'artilleurs ou de lignards, que celles qui ne sont pas destinées, en principe, à affronter l'ennemi. Le service intérieur à Bruxelles est uniquement assuré par les gardes civiques, et j'ai été frappé de la belle tenue sous les armes, de l'allure décidée et nerveuse de cette sorte de garde nationale que les Belges ont tant plaisantée autrefois. On me dit — et je n'ai aucune peine à le croire — qu'ils marcheraient au feu avec la même crânerie que les troupes régulières. Sous leur longue capote verte et leur chapeau de feutre noir à l'espagnole, agrémenté d'une tresse rouge, ils ont une mine superbe et l'on éprouve la sensation, en face d'eux, non seulement d'un corps aguerri et bien discipliné, mais d'une troupe d'élite.

J'avais vainement cherché jusqu'ici à me mettre en rapport avec des Liégeois qui eussent assisté aux terribles journées de l'autre semaine. Le hasard enfin m'a servi. Je me suis rencontré au ministère de la guerre avec un jeune homme de dix-huit à vingt ans, fils d'un grand manufacturier liégeois. Après avoir signé, au début des hostilités, son engagement dans un régiment de cavalerie, le volontaire n'avait pas pu rejoindre son corps, tant la ville avait été rapidement investie. Aucun corps de troupes n'avait voulu l'accepter, pour prendre part à la défense de la place. Cinq jours durant, il était resté chez son père, dont l'habitation, située sur le mont Saint-Martin, qui domine la ville, constituait un poste d'observation merveilleux. Ce qui l'avait le plus frappé, c'était le spectacle du ciel, tandis que les forts du nord canonnaient les positions allemandes. Il s'était très vite habitué aux détonations formidables qui ébranlaient l'atmosphère, mais il ne pouvait se lasser de regarder la gigantesque aurore boréale dont le ciel s'illuminait toutes les nuits. Serpenteaux et fusées, gerbes de lumière et d'éclairs déchiraient l'espace en tous sens, et l'on eût dit d'un



feu d'artifice colossal déchaîné sur une étendue de plusieurs lieues.

Dans les moments d'accalmie, il descendait avec précaution dans la ville et se risquait parfois de l'autre côté de la Meuse, dans l'intervalle de deux forts. Il parvint ainsi, un matin, jusqu'au village de Barchou, dominé par le fort sur lequel s'était concentré la veille l'effort des Allemands. « A peine étais-je sorti du village que je m'arrêtai, saisi d'horreur, à un kilomètre environ des glacis. De tous côtés, des flaques de sang, des monceaux et des monceaux de cadavres. Et par une amère ironie, à une croisée de routes, au-dessus de ce champ de carnage, se dressait un poteau surmonté d'une plaque d'émail bleu que les obus avaient respectée et sur laquelle, en lettres blanches, on lisait : « Traitez avec douceur les animaux. »

THIÉBAULT-SISSON.

* * *

TOURKANTSCHIK, LE CHEVAL COSAQUE.

Le bivouac d'une sotnia [1] de Cosaques se trouvait à une petite distance du camp des Autrichiens. Le jeune chef de la sotnia retenait à grand'peine la bouillante ardeur de ses hommes qui désiraient se battre. Enfin, il leur permit de tenter un raid. Les vaillants soldats s'abattirent comme un ouragan sur l'ennemi. Mais, dans leur fougueuse attaque, ils ne se rendirent pas compte qu'ils tombaient sur toute une division de cavalerie. En entendant les cris sauvages des Cosaques et en voyant briller leurs longues lances, les Autrichiens crurent d'abord avoir affaire à un régiment entier de ces terribles guerriers ; ils eurent une

[1] Compagnie de cent Cosaques

minute de désarroi et d'hésitation ; mais bientôt ils s'aperçurent qu'ils n'avaient devant eux qu'un petit détachement et ils s'élancèrent furieusement sur la sotnia. Le



combat fut acharné, quoique de courte durée ; les Cosaques durent céder devant le nombre écrasant des ennemis.

— Diadia Matveï, cria l'un des Cosaques, il faut se replier ! Regarde en quel nombre ces diables nous entourent !

— Avale ta langue, Wassiouk, je le vois bien moi-même ; tiens ferme ! riposta un vieux Cosaque à barbe rousse, et, têtu, il continuait d'asséner des coups terribles, semant la mort autour de lui. Plusieurs de ses camarades n'avaient plus de lance, ils frappaient dans le tas, criblant l'ennemi de coups de sabre, à gauche, à droite, devant, derrière..., ils n'avaient plus le temps de tirer, ni de charger les fusils. La mêlée fut épouvantable, un enfer ! Des cavaliers blessés ne pouvant presque plus se tenir sur leurs hautes selles, se raidissaient, de peur de tomber : le Cosaque ne veut pas tomber ; il ne veut pas être piétiné par les sabots des chevaux, et craint plus encore d'être capturé par un ennemi sans pitié.

— Gorioune ! Gorioune ! s'écrie un Cosaque, regarde notre chef !

Et il montrait le jeune officier qui glissait de sa selle. Aussitôt ils l'entourèrent ; le pauvre jeune chef était mort : une balle lui avait traversé l'œil. L'enlever de son cheval pour le placer sur une de leurs bêtes fut l'affaire d'une seconde. Puis la barbe rousse commanda la retraite, et toute la bande, aidant les blessés, se chargeant des morts, se défendant furieusement, réussit à se frayer un passage à travers la masse ennemie et disparut comme un ouragan qui passe. Les Autrichiens essayèrent de les poursuivre, mais autant vouloir poursuivre le vent sauvage dans les plaines !...

— On a bien travaillé, ce fut chaud ! dit d'une voix

satisfaite l'un des Cosaques qui tenait sa monture de la main droite, la gauche pendant inerte le long de son corps.

— Oui, frère, c'est bien vrai, riposta la barbe rousse, mais malheur à nous, nous avons perdu notre chef, ils l'ont tué, les maudits !

Le Cosaque se tut. Tous gardèrent le silence. Plusieurs essuyèrent furtivement les larmes qui roulaient lentement le long de leurs joues basanées. Tous plaignaient le jeune chef qui était du même bourg qu'eux et qui laissait une veuve et un petit enfant.

— Qu'en penses-tu, Pankratitsch, ne serons-nous pas punis pour avoir perdu notre chef ? dit quelqu'un de la sotnia.

Il n'y eut pas de réponse. Tous se taisaient, trop de chagrin remplissait leur cœur.

— Et où est Tourkantschik, demanda tout à coup la barbe rousse, se peut-il que nous l'ayons laissé à l'ennemi ?

Tous se souvinrent du fier coursier du défunt. C'était un pur sang, élevé par les Cosaques, une bête d'une rare beauté et d'une grande intelligence, le cheval favori de tout le régiment où chacun le connaissait.

— Eh ! poltrons que vous êtes, cria à ses camarades la barbe rousse, n'est-ce pas une honte d'abandonner une bête pareille ? N'importe qui en donnerait un prix fou, et l'argent irait à la veuve de notre chef.

— Ne ferions-nous pas bien d'aller le reprendre ? proposa timidement l'un des plus jeunes.

— Allons, allons, Gorioune, imagines-tu que nous puissions le reprendre ? Tu as vu toi-même combien de milliers d'ennemis nous entouraient, lui cria Pankratitsch, d'un ton maussade.

Le jeune Cosaque, tout intimidé, se tut.

Les Autrichiens étaient maintenant bien loin en arrière, ils ne poursuivaient plus les Cosaques. Les hommes lâchèrent les rênes, et leurs intelligentes montures, comme si elles comprenaient leur peine et s'y associaient, se mirent à marcher à pas lents, en baissant la tête. La monotonie de la marche n'était interrompue que par le battement des corps inertes posés en travers sur les chevaux, et par la plainte douloureuse de l'un des blessés. C'était morne et triste, triste à mourir...

L'officier supérieur loua la bravoure de ses hommes, mais, les menaçant du doigt, il ajouta :

— Vous méritez des éloges pour ce combat, mais c'est malheureux de perdre un officier.

La barbe rousse et Pankratitsch baissèrent la tête d'un air contrit. En leur qualité de doyens de la sotnia, c'est à eux qu'incombait le devoir de faire le rapport au supérieur.

— C'est la volonté de Dieu, Votre Seigneurie, répondit la barbe rousse en soupirant.

— Je sais, je sais, mais c'était un brave parmi les braves, et l'officier supérieur leur fit signe de se retirer. Puis, se ravisant : Eh ! toi, le roux, attends un peu ! Où donc avez-vous mis le cheval du défunt ? C'était une admirable bête que je me serais volontiers appropriée.

Les deux Cosaques, plus morts que vifs, comprirent qu'il fallait avouer la perte du coursier.

— Perdu, Votre Seigneurie, les *Austriaks* l'ont emmené, répondit Pankratitsch, d'une voix mourante.

Soit que l'air malheureux des Cosaques adoucît le colonel, soit qu'il comprît qu'ils n'étaient pas fautifs, il leur fit signe de la main en disant :

— Tant pis ! allez à vos affaires.

Bien que l'officier ne leur eût fait aucun reproche, les Cosaques se sentirent atteints dans leur honneur et leur amour-propre.

— Que je ne m'appelle plus Matveï, si je n'arrache pas notre bête à l'*Austriak* ! jura la barbe rousse.

— Allons, allons, ami ! ne te vante donc pas. Comment veux-tu le retrouver, à l'heure qu'il est ? Les *Austriaks* l'ont sûrement emmené bien loin d'ici. Penses-tu qu'ils ne sachent pas distinguer une bonne bête ?

La barbe rousse ne put accomplir son projet, car l'ordre fut donné de n'attaquer l'ennemi qu'au moment où il serait possible de tourner ses avant-postes.

Voici ce qui était arrivé à Tourkantschik pendant ce temps. Quand la barbe rousse eut enlevé le chef mort de dessus son dos, il voulut s'enfuir avec les autres chevaux cosaques. Mais les rênes de la pauvre bête s'accrochèrent à un obstacle, et, malgré tous ses efforts, Tourkantschik ne put se libérer. Il avait beau tirer, remuer la tête, se cabrer, sauter, il écumait, ses yeux s'injectaient de sang, il étouffait, — peine perdue : la courroie ne voulait pas céder. Les vains efforts du cheval cosaque furent aperçus par les Autrichiens, et un jeune adjudant, habile cavalier et grand connaisseur en chevaux, s'approcha de la bête affolée. Son œil exercé reconnut tout de suite la valeur et la beauté de l'animal. D'une main il saisit les rênes, de l'autre il trancha la courroie d'un coup de sabre. Le cheval se cabra, mais une main ferme le tenait. Choisissant un moment propice, l'officier sauta sur sa nouvelle monture. Tourkantschik fit un bond furieux en sentant un étranger sur son dos et, cherchant à se débarrasser de cet intrus, il s'élança d'une allure folle dans la direction où avaient disparu ses camarades des steppes...

L'Autrichien le laissa galoper un moment à sa guise, puis tirant fortement sur les rênes, il obligea la bête à faire demi-tour. Le beau coursier, qui n'avait pas l'habitude d'un traitement si dur, se cabra, et fit tous ses efforts pour jeter cet inconnu à terre. De nouveau l'adjudant lui asséna un terrible coup de cravache et lui enfonçant les éperons dans les flancs, il se fit obéir.

En rentrant au camp, le jeune homme alla trouver ses camarades :

— Regardez ce que je vous amène, leur dit-il, un vrai cheval des steppes ; il ne court pas, il vole... Admirez-le !

Tous les cavaliers mirent pied à terre et examinèrent avec intérêt l'animal sauvage qui, tremblant, couvert d'écume, roulait de tous côtés des yeux affolés. Ils admirèrent ses jambes fines, comme sculptées, le dessin élégant de sa tête, l'harmonie et la beauté de tout le corps. L'heureux adjudant se mit à caracoler devant l'assistance. A ce moment, le général du régiment s'approcha du groupe des officiers. Interpellant le jeune homme, il lui dit :

— Lieutenant Horsek, vous avez fait là une belle capture ; on dit ces coursiers des steppes très endurants et plus rapides que les autres. Vous êtes un cavalier émérite. Voici des documents qu'il s'agit de porter au plus vite à notre principal corps d'armée. Partez ; vous devrez y être avant l'aube. Prenez soin d'éviter les avant-postes russes. Soyez prudent. Rappelez-vous que ces documents contiennent le plan d'attaque que nous comptons exécuter demain soir. Partez à la tombée de la nuit ; cela vous permettra de passer sans être aperçu. Je compte sur vous.

Enivré par ce témoignage de confiance, le lieutenant Horsek se mit immédiatement à ses préparatifs.

Il décida de laisser à son nouveau cheval son harnache-

ment habituel, trouvant la selle cosaque plus commode et pratique que celle de la cavalerie autrichienne ; ce qui lui plaisait, c'étaient les deux sacs mobiles attachés à la selle ; on pouvait y mettre beaucoup de choses. Horsek y glissa le paquet de documents. La nuit était tombée quand il partit. C'était une nuit noire et chaude, presque sans étoiles ; à peine pouvait-il distinguer la tête du cheval.

. . . .

Horsek chevauchait silencieusement, l'oreille aux écoutes. Bientôt il approcha du vallon où avait eu lieu quelques heures auparavant le sanglant combat contre les Cosaques. Le souvenir du carnage se dressa devant ses yeux ; il croyait y être encore... Le cheval renifla ; lui aussi reconnaissait l'endroit... Horsek se raidit... il tira sur les rênes, et, de peur que la bête ne reconnût la route qui menait au camp des Cosaques, il le força d'obliquer à droite. Le cheval obéit. La nuit devenait de plus en plus sombre. Horsek s'arrêta et réfléchit : il comprenait que les avant-postes russes étaient proches et qu'il fallait user de beaucoup de prudence. Un instant il laissa sa monture galoper librement et, voyant la direction que le cheval prenait, il le ramena du côté opposé, sûr d'éviter ainsi toute mauvaise rencontre. Puis il accéléra l'allure de son coursier. Le camp des Autrichiens était encore fort éloigné et il fallait l'atteindre avant l'aube.

Tout à coup, Horsek s'aperçut que depuis un moment le cheval galopait sur l'herbe ; il avait évidemment abandonné la route, mais, dans sa course folle, l'adjudant n'y avait point pris garde. Le cheval cosaque l'emportait à présent dans un élan vertigineux et le cavalier, s'imaginant que l'intelligente bête, enfin domptée et obéissante,

servait son nouveau maître comme il l'entendait, se laissait aller au charme de cette chevauchée.

Ils galopèrent longtemps, toujours plus vite... Enfin les ténèbres se firent moins denses. Horsek entendit des hennissements de chevaux, il distingua des voix d'hommes, sans toutefois saisir leurs paroles.

. . . .

— Qui va là ? cria tout à coup en russe une voix rude.

Horsek faillit tomber de saisissement. Où était-il ? Pourquoi ne l'interpellait-on pas en allemand ou en hongrois ?...

En un clin d'œil le pauvre garçon fut entouré de Cosaques à longues barbes. Il se vit dépouiller de tout son équipement; de fortes mains le descendirent de cheval comme un enfant.

— Hé ! mais c'est notre ami Tourkantschik ! c'est toi, mon chéri ! s'écria Pankratitsch. Voilà une bête intelligente. Non seulement il est rentré chez les siens, mais il nous apporte un cadeau ! Viens ici, brave bête, que je baise ton museau !

— Il n'a pas voulu de l'avoine des *Austriaks*, fit une voix.

Dans leur joie naïve et enfantine, les Cosaques entouraient, caressaient, embrassaient la brave bête, comme si c'eût été un être humain. N'y tenant plus, la barbe rousse entra en coup de vent chez le colonel :

— Votre Seigneurie, c'est Tourkantschik !...

Le colonel, qui causait avec ses officiers, s'interrompit, tout interloqué, et demanda :

— Quel Tourkantschik ? que veux-tu dire, Matveï ?

— Mais notre cheval, Votre Seigneurie, que nous avons perdu tantôt...

— Explique-toi, interrompit le colonel avec impatience.

— Il est rentré et il nous a rapporté un *Austriak*, comme s'il voulait nous dire : « Voici un cadeau de ma part ; vous m'avez laissé dans la peine, tout seul, mais je ne vous en veux pas, j'ai pu me libérer, » raconta le Cosaque tout d'une haleine, sa barbe rousse tremblant d'émotion.

Le colonel se fit amener le cheval. Les Cosaques lui présentèrent aussi le prisonnier tout déconfit.

L'officier russe regarda négligemment le brillant adjudant, sourit, et lui demanda en allemand :

— Où donc êtes-vous allé faire votre promenade nocturne, mon officier ?

L'Autrichien ne répondit pas. Il rougit de dépit.

Le jour se levait. Les soldats continuaient à entourer Tourkantschik. Ils lui apportaient du foin, de l'avoine. La bonne bête, tout heureuse de se sentir parmi les siens, hennissait doucement.

— Il y avait quelque chose dans les sacs, Votre Seigneurie, dit soudain Pankratitsch, et, sortant le fameux paquet, il le tendit au colonel.

Les yeux du vieux Cosaque brillèrent, son visage s'anima dès qu'il eut jeté les yeux sur le paquet et déchiffré son contenu.

— Une ordonnance, au plus vite !

Un instant après, celle-ci galopait ventre à terre, portant au grand état-major les documents saisis.

Vers le soir, la cavalerie russe fit échouer, par une attaque inattendue, tout le plan des Autrichiens ; ils durent se replier en toute hâte. Dans leur désarroi, ils laissèrent aux mains des Russes quantité de prisonniers, des pièces de canon et tout le train de ravitaillement.

(Abrégé du *Novoié Vremia.*)

Les braves toutous.

A la fin d'un combat entre Belges et Allemands, on vit revenir du front un chien blessé à la patte. C'était un des fidèles auxiliaires du service sanitaire de l'armée belge qui, au moment où il allait porter secours aux blessés, reçut un éclat d'obus qui lui fit une blessure pénétrante.

Une estafette belge a un fidèle toutou qui s'installe dans le side-car de sa motocyclette et la suit partout. *Prusco,* c'est le nom de ce compagnon d'armes à quatre pattes, n'a pas quitté son maître depuis le commencement de la campagne et lui a, paraît-il, rendu de grands services.

Nos chiens de police français, promus à la dignité de chiens de guerre, viennent de faire très brillamment leurs preuves.

Dans plusieurs combats ils ont pu être efficacement utilisés. Grâce à un long et habile dressage, ils sont parvenus à distinguer entre un mort et un blessé. A maintes reprises, on en a vu qui, tenant dans leur gueule le képi d'un blessé, revenaient à l'ambulance et, sans jamais se tromper, conduisaient les médecins, les infirmiers et les brancardiers à l'endroit où le malheureux attendait du secours.

Nos chiens de police égalent en courage, en dévouement et en flair, les chiens du Grand-Saint-Bernard eux-mêmes. Après la guerre, il y aura quelques belles pages à ajouter à l'histoire des bons animaux.

* * *

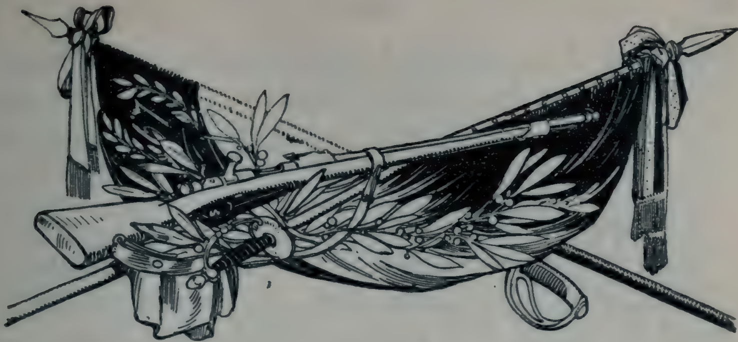
UN SINGE GUERRIER.

Jacko, le singe familier du cuirassé anglais *Loyal*, n'a pas fait moins de trois campagnes.

Né au sud de l'Afrique, pendant la guerre du Transvaal, Jacko devint le favori de tout le régiment. Il accompagna les troupes sur un ou deux champs de bataille. Puis un marin l'adopta et l'emmena à son bord. Au moment de la révolte des Boxeurs, il était en Chine avec la compagnie de débarquement. De retour en mer, il passa de vaisseau en vaisseau.

Il vient d'assister au récent combat que le *Loyal* livra aux torpilleurs allemands. En vieux soldat qui s'y connaît, il reconnut le bruit de la canonnade et, au premier obus, il courut se réfugier dans la poissonnière, dont il ne ressortit, vif et gaillard, qu'une fois la bataille terminée...





CHAPITRE III

Quelques Généraux des Armées Alliées.

ALBERT Ier.

De grandes figures illustrent toutes nos armées ; mais le héros des héros est incontestablement le noble roi des Belges, Albert Ier. Depuis le refus indigné qu'il opposa, au nom de son petit peuple, aux déshonorantes propositions de la grande et puissante Allemagne, jusqu'aux fières paroles adressées au début du bombardement des forts d'Anvers au peuple de cette bonne ville, massé sur la place du palais: — « Je compte que chacun fera son devoir et j'espère que je serai le premier à en donner l'exemple. Vive la Belgique ! Vivent nos alliés ! » — chacun de ses discours, chacun de ses actes a été admirable. La reine

Elisabeth est de tout point digne de son époux. Durant ces longs mois de malheur, elle a montré une fermeté d'âme qui fait penser à celle des femmes romaines, tandis que sa bonté active, son ingénieuse charité sont d'une philanthropie toute moderne.

Aucun doute que l'un de nos grands écrivains ne tienne à honneur de donner bientôt à notre jeunesse une biographie de ce souverain ami, dont l'héroïsme a peut-être sauvé la France d'un désastre difficilement réparable, de ce roi dont l'exemple nous électrise tous, comme aussi de la tendre et fière reine sur les traces de laquelle toutes nos jeunes filles ont résolu de marcher. Ce livre sera d'une lecture aussi attachante que saine et réconfortante. En attendant qu'il paraisse, voici deux ou trois articles tirés des journaux français.

Les Belges sont fiers de leur roi.

L'envoyé spécial du *Temps*, écrivant de Bruxelles le 13 août, cite les paroles d'un Belge :

« Dites bien haut à nos amis de France à quel point nous sommes fiers d'un souverain qui a conscience, comme le roi Albert, de son devoir et qui le remplit dans toute son étendue, avec tant de dignité, tant de droiture et tant d'élévation. Il est l'homme de ses proclamations, et le langage qu'il a tenu devant le monde et dont le monde entier s'est ému, n'est pas une vaine rhétorique : c'est le langage naturel de son âme.

» L'Allemagne n'a pas encore renoncé à essayer de persuader la Belgique qu'il est contraire à son intérêt de continuer la lutte par les armes, et qu'elle ferait beaucoup plus sagement de se résigner à laisser les armées de Guillaume II cheminer paisiblement jusqu'en France, à tra-

vers la vallée de la Meuse. L'Allemagne en revanche lui assurerait, non seulement l'intégrité, mais l'agrandissement de son territoire, une fois la guerre terminée. Le roi des Belges, d'accord avec ses ministres, s'est refusé à tous pourparlers. « L'Angleterre, la France et la Russie, a-t-il dit, ont pris l'engagement formel de nous soutenir dans la lutte que nous avons engagée. Les armées française et anglaise accourent à notre appel et déjà elles sont sur notre sol. Dussent-elles être impuissantes à nous préserver d'un désastre, l'honneur ne nous permettrait pas de reculer... Repoussons ces propositions insultantes et laissons la question se décider par les armes. »

Un Anglais, écrivant de Londres, le 31 octobre, rapporte une conversation qu'il a eue avec un réfugié belge intelligent et cultivé. C'était un riche fabricant ; son usine et sa maison ont été détruites de fond en comble. Aussi l'Anglais s'attendait-il à entendre le Belge se plaindre de ce que la Grande-Bretagne eût laissé si longtemps la petite Belgique lutter seule contre son puissant adversaire. Il n'en fut rien. Le Belge comprenait fort bien que le devoir des Alliés était avant tout de battre les Allemands et que, pour y mieux arriver, il avait pu être nécessaire d'abandonner momentanément la Belgique à son sort.

— Nous autres Belges, ajouta-t-il, nous avons joué de notre mieux notre petit rôle.

— Votre petit rôle ! Comment donc ! vous avez joué celui des Spartiates aux Thermopyles. Vous avez donné au monde une admirable leçon d'héroïsme et d'abnégation. Vous avez étonné l'humanité tout entière.

— Personne n'a été plus stupéfié que nous-mêmes, fit le Belge. Franchement, monsieur, nous n'avions jamais supposé, même en rêve, que nous pourrions nous conduire

aussi bien. Vous comprenez, nous sommes un petit peuple paisible, un peuple d'industriels et de fermiers : nous ne nous intéressons pas beaucoup à la politique et à la guerre. Pour nous transformer, il nous fallait un chef ; c'est à notre roi que nous devons tout. D'une nation de commerçants, d'industriels et d'agriculteurs, il a fait une nation de héros. Quand la guerre sera terminée, il régnera sur un petit pays dévasté et sur un petit peuple ruiné, mais il sera quand même un des plus grands rois du monde !

Le roi Albert parmi ses soldats.

Depuis le début des hostilités, écrit un journal d'Anvers, le roi n'a cessé de parcourir les lignes d'avant-poste, acclamé par les troupes.

Mais le roi ne veut pas qu'on l'acclame. Il ne veut même pas qu'on le salue: il descend de son auto simplement et, souriant, la main tendue, il parle aux hommes « en camarade ». Le mot est de lui :

— Nous sommes des camarades, nous devons tous nous aider et nous serrer la main !

Et, s'adressant à un soldat qui tient une enveloppe :

— Vous avez écrit à vos parents ? Donnez-moi cette lettre, je m'en charge...

Il ramène ainsi des paquets de lettres au quartier général...

Mais il faut entendre les petits soldats ! A peine le roi est-il remonté en auto que ce sont des trépignements de joie et d'enthousiasme dans les rangs :

— Tu l'as vu ? Il est épatant, hein, notre Albert !

(Temps.)

Le roi montre autant de sollicitude pour les soldats

lorsqu'ils sont blessés. Avant de partir pour le front des troupes, il mit son palais de Bruxelles à la disposition de la Croix-Rouge.

Caractère du roi Albert.

... Le roi Albert s'est formé tout seul, par ses propres moyens d'investigation, n'ayant comme unique guide que sa volonté ardente de voir et de savoir, de mieux comprendre son devoir, d'accomplir totalement sa mission, d'être enfin une pure conscience.

Conscience, — je m'arrête au mot, — car ce roi est la conscience faite homme. Le devoir prend chez lui une signification si haute, si noble, si forte, qu'il a quelque chose de religieux. Il est des heures de détente nerveuse et morale où les meilleurs trichent un peu avec le devoir, parce que le cœur est faible et qu'il est parfois doux de se mentir à soi-même ; mais quand ceux qui assument la responsabilité des destinées d'un peuple trichent avec le devoir, ils préparent les désastres et les écroulements. Il faut qu'ils se dressent, de marbre et d'acier, contre eux-mêmes et qu'ils aillent droit devant eux, — fût-ce vers l'ombre et la nuit.

C'est ainsi que le roi Albert a fait son devoir. Il fallait une heure tragique comme celle que nous vivons, pour que ce chef pût s'affirmer dans toute sa noblesse, pour que ce souverain pût donner toute sa mesure.

...Le roi Albert, on ne l'a connu et il ne s'est connu que lorsque, au lendemain de l'ultimatum allemand, il s'est présenté au palais de la nation devant les représentants du peuple pour pousser le cri de guerre contre l'envahisseur. Ceux qui l'ont vu là ne l'oublieront jamais. L'homme timide d'allure, un peu gauche de geste, à la voix un

peu lente et étouffée avait disparu. On voyait un roi dans toute la rayonnante splendeur de ceux qui tiennent haut le glaive, et sa voix vibrait comme une lyre où chante le vent. Stature superbe, les épaules larges, les traits forts, tendus par l'émotion, le regard droit dans les yeux clairs, le geste net, précis, bref, — le geste de ceux qui ne discutent pas, ne transigent pas, ne pardonnent pas, — il symbolisait si bien la nation qui ne veut pas mourir, que des larmes joyeuses montaient à tous les yeux, et que, des bancs socialistes, partit une clameur émouvante qui lança le frisson jusqu'aux entrailles.

...Ce fut le roi Albert, payant de sa personne, partageant avec les soldats toute joie et tout péril, qui mena l'armée, il y a trois jours, à cette belle attaque de Malines, par laquelle il obligea les Allemands, aux prises avec les Français et les Anglais au sud, à ramener vivement 40 000 hommes en arrière.

A l'heure où il risquait sa couronne et où se jouait la vie de son peuple, rien n'a subsisté en lui que la volonté ardente, impérieuse et inflexible de faire son devoir, tout son devoir, quel qu'il fût, le devoir avec toutes les larmes, tout le sang, toutes les ruines, mais aussi toute la gloire qu'il comportait.

Et c'est pourquoi il est entré vivant dans l'histoire. C'est pourquoi, dans ce pays de Belgique, où nous sommes fortement imprégnés de l'esprit de la révolution et où, de tempérament libéral et frondeur, nous n'avons jamais été flatteurs des grands, ni esclaves des princes, nous saluons le roi comme étant le premier de nos héros. Et que demain nous apporte la victoire ou la défaite, nous l'appellerons dans notre histoire : Albert le Victorieux !

ROLAND DE MARÈS. (*Temps.*)

Le 9 août déjà, le roi Albert reçut du gouvernement français la médaille militaire, la plus haute distinction qui puisse, en France, honorer un officier général. En la montrant à son ministre de la guerre, M. de Broqueville, le roi lui dit à quel point l'octroi de cette distinction, et dans de pareilles circonstances, l'avait ému et touché.

Ordre du jour a l'armée belge.

Bruxelles, 8 août.

Voici le texte de l'ordre du jour que le roi adressa à l'armée, après la prise des forts de Liége :

Nos camarades de la troisième division d'armée et de la quinzième brigade mixte vont rentrer dans nos lignes après avoir défendu en héros la position fortifiée de Liége. Attaqués par des forces supérieures, ils ont repoussé tous les assauts. Aucun fort n'a été enlevé ; la place de Liége est toujours en notre pouvoir : des étendards et une quantité de prisonniers sont les trophées de ces journées.

Au nom de la nation, je vous salue, officiers et soldats de la troisième division et de la quinzième brigade mixte ; vous avez rempli tout votre devoir ; vous avez fait honneur à nos armes et montré à l'ennemi ce qu'il en coûte d'attaquer injustement un peuple paisible, mais qui puise dans sa juste cause une force invincible.

La patrie a le droit d'être fière de vous.

Soldats de l'armée belge, n'oubliez pas que vous êtes à l'avant-garde d'armées immenses dans cette lutte gigantesque et que nous n'attendons que l'arrivée de nos frères d'armes pour marcher à la victoire.

Le monde entier a les yeux fixés sur vous. Montrez-lui par la vigueur de vos coups que vous entendez vivre libres et indépendants.

La France, ce noble pays qu'on trouve dans l'histoire associé aux causes justes et généreuses, vole à notre secours et ses armées entrent sur notre territoire.

En votre nom, je leur adresse un fraternel salut.

ALBERT.

Le correspondant hollandais du *Lokal-Anzeiger* écrit, au milieu de novembre, que les récents combats sur l'Yser furent très acharnés. Il ajoute que le roi Albert, en uniforme de sous-lieutenant, dirigeait lui-même le feu des tranchées, tandis que la reine Elisabeth soignait les blessés. Malgré la surveillance hollandaise, de nombreux Belges repassent la frontière, rejoignant leur armée.

LA PETITE REINE.

C'est elle, la reine Elisabeth de Belgique.

Physionomie attachante, visage d'attirance qu'illuminent de charme et d'intelligence des yeux gris bleuté, tranquilles et doux, quoique extraordinairement mobiles. Elle semble frêle et si délicate qu'un souffle de printemps pourrait l'emporter. Et cependant, voici bientôt trois mois que, par un prodige d'héroïque courage, sans un jour de repos, sans une nuit de calme, loin des aises coutumières des demeures royales, tantôt à proximité des champs de bataille, tantôt dans les murs de la grande citadelle assiégée, tremblant là chaque nuit pour ses enfants menacés par les bombes aériennes, se prodiguant le jour dans les hôpitaux ou les lazarets entre les blessés et les mourants, elle se refuse à quitter le roi, son époux, et suit la vaillante armée qui, sous la conduite d'un héros, défend ardemment le dernier lambeau du sol des Flandres.

Exemple rare et merveilleux d'énergie féminine et

d'amour. Exemple unique et profondément émouvant de fidélité au devoir, accompli sans forfanterie, avec la modestie précieuse d'une grâce qui veut s'ignorer et d'une charité qui refuse de se faire connaître. Car personne, en dehors de quelques initiés, ne sait où elle se trouve exactement... Sa trace ne se révèle que par les œuvres de bonté et de douceur qu'elle accomplit à l'arrière des champs de bataille, au milieu des populations encore proches des bombardements, au bruit du fracas crépitant de la mitraille.

...Mille traits charmants de délicatesse ont créé, entre les souverains belges et le peuple, un courant extraordinaire de sympathie et d'union que le malheur n'aura fait que cimenter davantage. La « petite reine » a pour elle toutes les femmes, toutes les mères. Elle a gagné leur cœur à ce point qu'un chef du parti socialiste me disait un jour qu'un mouvement antidynastique en Belgique était désormais exclu des possibilités. Sa bienfaisance se produit par des actes de la plus touchante spontanéité du cœur.

Il y a quelques années, en visitant une exposition, elle apprit qu'un jeune peintre déjà célèbre, — pourquoi ne pas le nommer, — Eugène Laermans, était menacé de cécité. Le lendemain, elle se présentait dans l'humble demeure que l'artiste habite avec sa vieille mère. Experte dans l'art de l'oculistique qu'illustra son auguste père le duc Charles-Théodore de Bavière, elle lui offrit ses soins, alla le voir plusieurs fois comme ferait un médecin, et eut la satisfaction de lui rendre, avec la vue, le courage et la force morale.

Elle est une Grâce et une Charité. L'année dernière, dans une de ces laborieuses houillères du bassin de Char-

leroi, aujourd'hui silencieux et dévasté, éclatait un « coup de grisou », ce gaz asphyxiant, dont les ravages sont terribles. Elle l'apprit. Sans prévenir personne, accompagnée d'une dame d'honneur, elle partit en automobile pour le lieu du sinistre et, de porte en porte, dans l'humble village ouvrier où régnait la désolation, elle distribua des consolations et des secours aux familles des victimes. Les pauvres gens ne savaient même pas qui était cette « bonne dame ». C'est seulement au moment où elle allait remonter dans son automobile, que l'arrivée du bourgmestre, du commissaire, du directeur de l'usine, et des autorités se confondant en salamalecs et en excuses, révéla à la foule qui elle était.

...Au lendemain de la déclaration de guerre, au grand effroi des marquises, dans l'antre même du socialisme, à la Maison du Peuple de Bruxelles, où une ambulance avait été installée, et dans le grand auditoire où tant de fois avaient été vitupérés la monarchie et ses représentants, des mains calleuses et des yeux humides se tendirent vers elle au milieu d'acclamations sans fin.

Maintenant elle parcourt les lazarets, semant autour d'elle le réconfort, les consolations et les secours à ceux qui ont bien mérité de la patrie traîtreusement violée. Rien, ni les considérations de santé, ni la crainte du danger couru, ni même les angoisses de l'amour maternel qui l'appellerait plutôt à Londres, où elle conduisit elle-même, il y a quelques semaines, ses trois délicieux enfants, n'ont pu l'arracher à l'accomplissement de ce qu'elle considère comme son devoir d'épouse et de souveraine : être auprès de ceux qui combattent pour la plus juste cause autour du plus courageux des rois.

A son œuvre de séduction, de grâce et de charité,

s'ajoute ainsi une œuvre de haute beauté morale. A tous ceux qui, dans un exil involontaire et cruellement douloureux, attendent l'heure de la délivrance, son image apparaît dans un mirage lointain, comme une fleur d'espoir et d'amour au milieu des ruines fumantes de la patrie.

LUCY et MAURICE KUFFERATH. *(Journal de Genève.)*

Dans sa dernière assemblée générale, l'Association des Dames de France (Croix-Rouge française) a décerné à la reine des Belges la grande médaille d'honneur du dévouement.

HOMMAGES A LA REINE DES BELGES.

Paris, 23 novembre.

Des bouquets à profusion et des secours aux réfugiés belges : Paris a fêté hier dignement la fête de la reine Elisabeth. Une femme française, écrivain de talent, a réussi, après bien des difficultés, à franchir la frontière belge pour offrir personnellement un bouquet de chrysanthèmes à la reine des Belges à l'occasion de sa fête.

« Nous voici, écrit-elle, à F..., sur la place centrale. On se croirait dans quelque étrange pays exotique, un jour de marché. Ecossais, Indiens, Sénégalais sont réunis par groupes. Quelques vendeuses offrent des fruits et des douceurs, une enfant joue avec sa poupée, une bonne vieille femme tricote. Comme la ville est tranquille sous la canonnade ! Qui croirait jamais qu'on se trouve à trois kilomètres à peine de la bataille ! Hors de la ville, on prend un raccourci et l'on arrive à la résidence de la reine. C'est une modeste petite villa de briques rouges.

» — Elle est aussi simple que celle qui l'habite, me dit

une jeune paysanne, accompagnée de deux enfants frisés. Ah ! lorsque nous la voyons le dimanche à la messe, sur les bancs à côté de nous, comme sa voix et son sourire nous encouragent ! Elle ne fréquente pas seulement les hôpitaux, ne savez-vous pas qu'elle soigne aussi les blessés sur le champ de bataille ? Avant-hier, je l'ai vue laver les pieds à un soldat blessé ! »

(Gazette de Lausanne.)

* * *

Le généralissime.

Le général Joffre naquit le 12 janvier 1852 à Rivesaltes, Pyrénées orientales. Après une brillante carrière militaire dans les colonies, il rentra en France définitivement en 1892. Promu général de brigade en 1901 et général de division en 1905, il commanda la sixième division d'infanterie à Paris, puis le deuxième corps d'armée à Amiens. Il passa ensuite au Conseil supérieur de la guerre et fut nommé chef d'état-major général de l'armée, ce qui, dans notre hiérarchie militaire, est la plus haute situation et fait de celui qui en est le titulaire, le généralissime en temps de guerre.

Joffre le taciturne.

Le Dr P. Pujade, ancien député des Pyrénées-Orientales, trace dans le *Matin* le portrait suivant du généralissime de l'armée française :

Très jeune, il était un silencieux, très bon et très doux. Silencieusement il fut reçu, avant la fin de sa seizième année, bachelier ès sciences, avec la mention très bien, et neuf mois après, fait unique dans les annales de notre

grande école, avant d'avoir dix-sept ans révolus, il était admis à Polytechnique, avec le numéro quatorze.

Surpris par la guerre de 1870, à la fin de sa première année d'école, il fit, comme tous, admirablement son devoir. Après la guerre, il fut chargé d'organiser les nouvelles défenses de Paris et c'est par lui, sur ses plans, que furent créées les fortifications du secteur d'Enghien. Ce fut sur le talus d'un fort que le maréchal de Mac-Mahon, entouré de tout son état-major, appela un jeune lieutenant qui ne parlait pas et lui dit : « Je vous félicite, *capitaine* ! »

Capitaine à vingt-deux ans. C'était beau.

On l'envoya dans l'Est pour organiser les ouvrages défensifs de Pontarlier.

— C'est très joli, me disait-il, mais je ne saurai plus faire que des fortifications. Je voudrais bien cependant commander des troupes.

Après Pontarlier, on l'envoya au Tonkin faire des fortifications et même des casernes.

Heureusement Courbet arriva, qui enleva la truelle au capitaine qu'il avait remarqué, — et Courbet se connaissait en hommes, — pour lui dire d'aller, l'épée à la main, gagner des batailles. Joffre, à la tête de ses troupes, gagna, l'épée à la main, toutes les batailles dont on voulut bien lui confier les destinées. Il alla à Formose avec Courbet et, sous le feu de l'ennemi, organisa la défense de l'île. Puis on l'envoya à Madagascar construire les fortifications de Diégo-Suarez, qui passent pour les merveilles du genre. Il partit enfin pour le Dahomey, avec le colonel Bonnier qui fut battu et tué par les Dahoméens. Joffre, qui commandait l'arrière-garde, rallia les fuyards, culbuta les ennemis, et sans mot dire, pénétra le premier à Tombouctou.

Depuis lors, il n'a plus quitté la France. Professeur à l'Ecole de guerre, directeur du génie, général de brigade, général de division, commandant de corps d'armée, il a pu donner à son génie de stratège et d'organisateur son plein développement. En parlant de ses instructions, le lieutenant-colonel Rousset écrivait, il y a dix-huit mois, dans la *Liberté* : « C'est du Napoléon Ier et de la bonne époque ! »

A l'unanimité, il a été désigné comme chef suprême de nos armées, par les membres du Conseil supérieur de la guerre, sur la proposition du général Pau lui-même.

Il n'avait pas dit un mot pour obtenir cet honneur suprême. Il n'a pas dit un mot pour le refuser.

Et maintenant, un souvenir.

J'étais à Dresde en 1911, à l'époque d'Agadir. La délégation des parlementaires dont je faisais partie avait été invitée officiellement à un grand dîner par le maire de la capitale saxonne. La gravité des circonstances fermait nos lèvres. Pendant le dîner, la conversation restait, si j'ose dire, strictement protocolaire. A la fin les langues se délièrent. Au fumoir, le président de l'exposition d'hygiène de Dresde, qui pensait sans doute que je serais plus prolixe que mes collègues, me dit à brûle-pourpoint :

— Que pense-t-on de la situation actuelle, en France ?

Je ne répondis pas.

Il renouvela la question.

Je ne répondis pas davantage.

L'Allemand, francophobe comme toute la bourgeoisie allemande, s'exaspéra :

— Oui, je sais bien qu'un soldat français vaut deux soldats allemands, mais vous n'avez ni discipline, ni généraux !

Je suis comme les cigales. Quand on me gratte le ventre, je fais de la musique.

— Nous n'avons pas de discipline ? Vous avez raison. Nous n'avons pas de discipline. Nous n'avons pas « votre » discipline. Nous l'avons remplacée par l'amour des officiers pour leurs soldats et par l'amour des soldats pour leurs officiers, grâce à quoi nos officiers feront passer leurs soldats par des trous d'aiguille. Nous n'avons pas de généraux ! C'est entendu. Et vous ? Et lesquels ? Et sur quelles preuves ?... En fait de généraux français, je n'en connais qu'un, mais je le connais bien. C'est le généralissime. C'est le général Joffre. Je vous engage à ne pas vous frotter à lui.

L'Allemand ne répondit pas.

Joffre le Taciturne va répondre.

Portrait du Général Joffre.

Le général est d'apparence robuste, de taille un peu au-dessus de la moyenne ; la moustache et les cheveux sont blonds, très grisonnants, les sourcils épais et très longs, en broussaille. L'œil gauche plus petit que le droit est atteint d'un léger strabisme.

Le général ressemble bien au portrait que l'on voit partout sur des cartes postales... Mais ce que la photographie ne rend pas et ce qui apparaît tout de suite chez le général Joffre, c'est la distinction de la personne, son extrême simplicité, son manque d'apprêt, l'autorité de son geste sobre, le regard sérieux d'un homme qui a conscience de ses responsabilités.

G. Wagnière. *(Journal de Genève.)*

Caractère du généralissime.

Parfois, le haut commandement se montre ombrageux. Dans l'intérêt de la discipline, il impose en bloc ses décisions et ne saurait admettre qu'elles soient contestées et discutées. Pour les chefs animés de cet esprit, toute objection devient une offense. Moins absolus, les êtres vraiment supérieurs savent qu'ils peuvent se tromper. Ils sont autoritaires, ils exigent de leurs subordonnés une stricte obéissance, mais, avant d'ordonner, ils se renseignent. Ils ne négligent aucun moyen d'information et ne se sentent point humiliés d'accepter d'un émule ou d'un inférieur l'avis judicieux qui les mènera à la victoire. Dès qu'il s'agit du salut de la patrie, la jalousie et la vanité cessent d'élever la voix. L'opinion unanime de ceux qui l'ont vu à l'œuvre accorde au général Joffre ces vertus : la modestie, la simplicité. Il ne s'emballe ni sur lui-même, ni sur autrui. Il va au fond des choses, se méfie des jugements superficiels. Son esprit lucide ne s'accommode pas de demi-certitudes et ne s'abandonne pas à l'illusion. Lorsqu'il fut envoyé en mission auprès du gouvernement russe, afin d'étudier l'organisation militaire de nos alliés, il poursuivit l'enquête que facilitait d'ailleurs la courtoisie fraternelle de ses hôtes, avec une méthode, un souci du détail, une intelligence pratique et une largeur de vues qui lui valurent de chauds compliments... Nicolas II fit part à l'ambassadeur de France, M. Delcassé, de cette favorable impression :

— Ce qui me plaît en votre généralissime, c'est qu'il parle peu et préfère ne pas parler s'il n'a rien à dire...

L'empereur ajouta malicieusement :

— Ce doit être un homme du Nord...

— Il est du Nord comme moi, répondit en souriant M. Delcassé. Je suis né dans l'Ariège et lui dans les Pyrénées-orientales. Nous sommes voisins.

(*Débats.*)

* * *

A côté de Joffre figurent parmi les chefs de l'armée française tout un groupe de généraux remarquables par leur héroïsme souriant, leur simplicité d'allures, leur attachement au devoir. Nous en nommons deux ou trois, au hasard des articles de journaux qui nous sont tombés sous les yeux.

Le général Galliéni.

Paris est sous les ordres d'un vrai grand chef, d'un homme de guerre. Sa proclamation nous a réchauffés ; elle est d'un soldat ; pas de verbomanie : « J'ai reçu le mandat de défendre Paris. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout. » Ce général est un homme, il ne vous promet pas des choses extraordinaires, il vous dit : « Je ferai mon devoir. » Parisiens ! Français ! Vous avez un chef qui fera son devoir ; quel encouragement, à vous les petits qui êtes la foule, qui avez montré tant d'abnégation, tant d'enthousiasme même, le jour où la patrie appelait pour la défendre ceux qui vous étaient le plus chers : vous avez à votre tête un chef qui fera son devoir et tout son devoir.

(*Temps.*)

* * *

Le général Pau.

Un de nos généraux les plus aimés est sans contredit le général Pau, qui perdit son bras droit dans la campagne de 1870.

En août 1870, après le combat de Wœrth, le général Pau, alors lieutenant, écrivait à sa mère et à sa sœur la lettre suivante, qui fera connaître et aimer davantage le commandant en chef des troupes d'Alsace :

Bonne mère,

Comme je ne sais si aucune des lettres que je t'ai fait écrire est parvenue à son adresse, ou plutôt comme j'ai de fortes raisons pour croire que rien n'est arrivé, tandis que cette fois je puis espérer que tu recevras mon autographe, je vais donc te narrer mes aventures tout au long.

Et d'abord l'originalité des sept lignes précédentes a dû te faire supposer que c'est d'un pied et non d'une main qu'elles furent tracées.

Détrompez-vous et ne riez point des premiers efforts d'une main inexercée, non plus que du style. Outre que je parle maintenant presque exclusivement l'allemand, je vous jure que les phrases élégantes ne coulent pas de source, quand il faut cinq minutes pour tracer une ligne.

Mais j'oublie que je ne vous ai pas encore dit le principal. Je suis blessé, mais vous le voyez, pas trop dangereusement. C'était le 6 août, au combat de Wœrth. J'avais eu jusqu'alors la chance de n'être pas touché, au milieu d'une véritable pluie de fer et de plomb, lorsqu'un obus brisant un arbre près de moi, un éclat de bois m'atteignit à la main droite et me mit deux doigts hors de combat. Une heure après, je regrettais beaucoup moins la perte des susdits doigts, car une balle bavaroise me fracassait la même main et venait se loger entre les deux os de mon poignet, d'où je la retirai délicatement. Je reçus alors l'ordre de me rendre à l'ambulance, et c'est pendant que je m'y traînais, qu'obligé de passer sous le feu des batteries prussiennes, je reçus un éclat d'obus dans



Photo. M. Branger

GÉNÉRAL PAU

la cuisse droite. Maintenant, inutile de vous dire que cela va très bien ; il est vrai qu'il a fallu me faire l'amputation du poignet, mais l'opération a donné les meilleurs résultats. Et comment en serait-il autrement ? Je suis chez les meilleures gens du monde, soigné comme l'enfant de la maison ; les visites, toutes plus affectueuses les unes que les autres, ne me manquent pas.

Assez de moi.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis inquiet... et puis notre pauvre Lorraine et notre pauvre France !...

Serai-je longtemps pour voler vers Nancy « traînant l'aile et tirant le pied » ? C'est La Fontaine qui nous fait la réponse. En attendant, mille baisers et à bientôt.

GÉRALD PAU.

L'héroïsme de cette lettre se passe de commentaire.

* * *

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU ET SA FAMILLE.

La famille de Castelnau nous fournit un sublime exemple d'héroïsme patriotique. Au début de la campagne, le général de Castelnau avait cinq fils sous les drapeaux.

Le 30 août, le général commandant l'armée citait à l'ordre du jour «le sous-lieutenant Xavier de Castelnau, du quatrième bataillon de chasseurs, qui a fait preuve du plus grand courage au cours du combat du 20 août. Ayant pris le commandement de sa compagnie, il a tenu tête à l'ennemi pendant cinq heures et a été tué au moment où il venait de le rejeter en arrière par une vigoureuse contre-attaque. »

Ce jeune officier servait dans l'armée que commande

son père. La façon héroïque dont celui-ci reçut la fatale nouvelle doit être relatée.

Le général de Castelnau dictait des ordres quand un officier se présenta devant lui.

— Qu'y a-t-il ? demande le général en se retournant.

— Mon général, répond l'officier d'une voix qui tremblait, votre fils Xavier vient d'être tué d'une balle au front en donnant l'assaut à l'ennemi, qui a été repoussé.

Le général reste silencieux une seconde. Puis, s'adressant à son état-major :

— Messieurs, continuons.

Et il reprend la dictée de ses ordres pour le combat.

Le 8 septembre, Gérald de Castelnau, fils aîné du général, lieutenant au septième de ligne, était grièvement blessé sur le champ de bataille où son père commandait.

Le lieutenant fut transporté auprès du général. En présence du père, entouré de tout son état-major, on s'empressa de prodiguer au jeune et vaillant officier les soins que comportait son état. Mais la blessure était extrêmement grave, — un obus allemand lui avait arraché une épaule, — et trois heures après avoir été atteint, le lieutenant rendit le dernier soupir.

Le général de Castelnau se pencha sur son enfant et l'embrassa. Il dit ensuite cette simple phrase :

— Va, mon fils ! Tu as la plus belle mort que l'on puisse souhaiter. Je te jure que nos armées te vengeront en vengeant toutes les familles françaises.

Et ayant recouvert de son mouchoir le visage de son enfant, il fit le salut militaire et se retira.

Les témoins de cette scène d'une si grandiose simplicité, et du serment qui l'avait close, n'avaient pu retenir leurs

larmes, mais comprenant l'exemple de magnifique fermeté d'âme de leur général, ils les essuyèrent vivement.

Et, le suivant, ils se remirent à l'œuvre, pour tenir le serment fait par leur chef en leur nom à tous.

La femme de ce général héroïque, la mère de ces nobles enfants, est animée du même courage stoïque. Elle vit depuis le commencement de la mobilisation dans le Midi. Ceux de ses enfants qui ne sacrifient pas en ce moment, à côté de leur père, la vie qu'elle leur a donnée, sont demeurés auprès d'elle.

Lorsque survint au château la nouvelle de la mort de Xavier de Castelnau, personne n'osait en avertir la pauvre mère. Mlles de Castelnau chargèrent le curé de ce soin.

Le lendemain matin, à la première messe, Mme de Castelnau, selon son habitude, s'approche de la sainte table. Le prêtre n'a pas osé encore lui faire part de la terrible nouvelle, mais en se trouvant brusquement devant elle, il est si vivement ému que sa main qui présente l'hostie tremble comme une feuille dans le vent.

Mme de Castelnau, qui s'étonne, relève la tête, aperçoit le visage bouleversé du prêtre et comprend. Alors, à mi-voix, aussi pâle que l'hostie qu'on lui offre, aussi stoïque devant l'autel que son mari là-bas sur le champ de bataille, elle demande simplement, dans un souffle : « *Lequel* ? »

La mort du lieutenant Gérald de Castelnau.

Entre Sompuis et Somsois, à douze ou quinze cents mètres au sud de Meix-Tiercelin, est une ferme sur laquelle les Allemands, pendant toute une journée, firent pleuvoir un ouragan de mitraille. Le vieux cultivateur

qui me guide me montre du doigt une tranchée qui défend les abords de la ferme.

— Il y avait là, me dit-il, une compagnie du septième de ligne. Elle était commandée par un lieutenant qui n'avait guère plus de vingt-cinq ans et qui traitait ses hommes en camarades, avec une gentillesse, une bonne humeur, une gaieté « qu'ça faisait voir que c'était du bon monde ». J'avais entendu le matin un de ses chefs lui dire : « Vous resterez là jusqu'à ce qu'on vienne vous relever. Il faut tenir, et le plus longtemps possible. » Il avait répondu avec un bon sourire : « C'est bien, mon commandant, nous tiendrons. » Et il a tenu des heures et des heures. Un moment avant que les Allemands se soient repliés, un obus a éclaté sur la tranchée, fauchant six hommes et enlevant le bras et l'épaule du lieutenant. Quand on a pu le retirer de là, il était déjà épuisé par une hémorragie terrible, mais il n'avait pas perdu connaissance. « Je suis bien faible, dit-il, pansez-moi ! » Et peu à peu, tandis qu'on le transportait à l'arrière, dans une ambulance, il s'éteignit, répétant toujours : « Pansez-moi. » J'ai su depuis que c'était le fils aîné du général de Castelnau.

THIÉBAULT-SISSON. *(Temps.)*

* * *

LE GÉNÉRALISSIME RUSSE.

Le grand duc Nicolas Nicolaiévitch est peu cosmopolite, il est foncièrement russe. C'est un petit-cousin de l'empereur. Il a épousé il y a quelques années l'une des filles du roi Nicolas de Monténégro.

Avant d'être appelé à l'honneur de commander les

armées russes, le grand-duc Nicolas commandait le corps de la garde, ces admirables régiments qui viennent de donner toute la mesure de leur courage. Sous ce chef sérieux, payant de sa personne, la garde impériale a été vraiment une élite. Chaque année le tsar lui rendait visite au camp de Krasnoïé-Sélo, à l'issue des manœuvres, et il n'était pas de joie meilleure pour le grand-duc que de présenter à son souverain, le jour de la revue finale, — à laquelle par deux fois a assisté M. Poincaré, — ses troupes merveilleusement assouplies et disciplinées. Les remerciements impériaux aux régiments qui avaient défilé allaient au cœur de leur commandant en chef, qui rayonnait.

Le grand-duc Nicolas fut notre hôte il y a deux ans. Il vint assister aux grandes manœuvres de l'Est. Nancy a gardé de lui un souvenir ineffaçable. C'est à dater de ce séjour en France que nous comptâmes en lui le plus sûr des amis, le plus chaud des défenseurs. Il avait quitté la Russie avec la conviction que des armées républicaines ne pouvaient être autre chose que des milices sans cohésion ni discipline. On s'imagine aisément quelle fut sa surprise.

« Son Altesse est revenue du tout au tout de son erreur, » nous disait quelques jours après son retour un des personnages de sa suite.

...L'année suivante, ce fut le général Joffre qui vint en Russie. Il fit littéralement la conquête de son collègue princier. Les deux chefs s'estimèrent à leur juste valeur ; comme affinité, n'avaient-ils pas tous deux une semblable modestie ? Le grand-duc Nicolas n'eut que prévenances et amabilités pour notre généralissime, lequel put, à son tour, se convaincre *de visu* des qualités de l'armée alliée.

(*Temps.*)

Impressions de journalistes.

Au commencement d'octobre, le gouvernement russe autorisa une dizaine de journalistes russes et étrangers à se rendre sur le front. Ils quittèrent Petrograd le 8 octobre. A leur arrivée au grand quartier général, ils furent reçus par le généralissime grand-duc Nicolas. Voici quelques passages de la première lettre que M. Phedorof vient d'envoyer à son journal, le *Rietch* :

« Le grand-duc est grand et bien bâti ; il est plus grand de taille que le peintre Kravtchenko et que Ludovic Naudeau, qui jusqu'ici étaient dans notre groupe des géants. Le grand-duc nous enveloppe à son entrée d'un regard attentif et pénétrant : il s'avance, nous tend la main à la ronde, puis retourne à sa place. Je regarde alors attentivement son visage expressif qu'allonge une barbiche grise, et dont tous les traits disent la race et la volonté de fer. »

Le grand-duc souhaite la bienvenue aux journalistes et leur donne des instructions générales. Il dit sa confiance absolue dans le succès final et déclare compter sur la presse pour lui faciliter son œuvre.

« Il parle tranquillement, avec une sincérité qui se marque non seulement dans les paroles, mais dans la voix, dans chaque geste, dans chaque mouvement des traits. Parfois ces traits impérieux s'éclairent d'un sourire et, en s'animant, respirent la bienveillance.

— Oh ! il a l'air du chef ! l'air du chef ! s'écrie et répète avec conviction Ludovic Naudeau. »

* * *

Comment le prince Georges a été blessé.

Nisch, 15 octobre.

La *Tribune* de Nisch raconte comment le prince Georges de Serbie a été blessé :

Le 19 septembre, le prince quitta Belgrade en automobile pour se rendre sur les positions de Krupany, afin d'y suivre la bataille acharnée, engagée entre les armées serbe et autrichienne.

Dès que le prince arriva près de la position de Matchkowa Glava, il monta à cheval et gravit une petite colline du sommet de laquelle il observa le champ de bataille.

Au premier coup d'œil, il vit que la situation était très critique. Trois bataillons du 5me régiment qui opéraient sur cette position étaient repoussés par des ennemis de beaucoup plus nombreux. Les Autrichiens chargeaient avec fureur et s'approchaient des batteries serbes.

C'est alors que le prince remarqua un bataillon serbe qui se trouvait entre lui et le champ de bataille. Se demandant : « Quelle est cette troupe qui ne se bat pas ? » il pique des deux et rejoint au galop le bataillon.

— Bonjour, mes braves, dit-il en arrivant sur les tranchées.

— Bonjour, commandant, répondent les soldats, à la vue d'un jeune homme en uniforme d'officier supérieur.

— Que faites-vous ici ?

— Nous, nous sommes de réserve.

— Et ne voyez-vous pas ce qui se passe là-bas ? dit le prince en leur montrant le champ de bataille. Vous savez que l'ennemi est en train de nous prendre nos

canons et vous restez tranquillement, les bras croisés, dans vos tranchées ?

— Nous n'avons pas d'ordres.

— Où est le commandant ?

— Nous n'avons pas de commandant. Il a été tué ou blessé.

— Allons, mes braves, suivez-moi, je serai votre commandant.

Un instant le bataillon hésite à suivre un officier qu'il ne connaît pas, mais le prince se poste au milieu du front, tire son sabre et s'écrie :

— Soldats ! Je suis Georges, fils de votre roi Pierre. Qui est un brave, qu'il me suive !

A ces mots tout le bataillon fut secoué comme si un courant électrique avait passé. Tous sautèrent hors des tranchées et aux cris de : « Vive le prince ! » s'élancèrent en courant sur les traces du chef qui leur montrait la direction avec son sabre, et criait : « En avant ! »

Les bataillons en retraite du 5me régiment, voyant leur bataillon de réserve arriver au pas de course, conduit par le fils du roi, à cheval (et non à pied, comme veut le règlement), firent face à l'ennemi sans attendre des ordres.

— Hourrah ! s'écria le prince.

— Hourrah ! hourrah ! répétèrent trois mille voix, et tout le régiment s'élança sur les Autrichiens qui commencèrent immédiatement à se retirer. L'artillerie, délivrée, recommença son feu sur l'ennemi et, une demi-heure plus tard, la position était prise.

Vers la fin de ce combat épique, le prince, qui s'était retourné pour féliciter les soldats de leur courage, fut atteint par une des dernières balles tirées par les Autri-

chiens, et renversé de son cheval. Mais le combat de Matchkowa Glava était gagné.

* * *

LORD KITCHENER ET LA FRANCE.

Tout le monde sait que lord Kitchener, le ministre anglais de la guerre, s'est engagé dans l'armée française en 1870. Mais peut-être ignore-t-on que ses relations avec la France ont été de tout temps fort étroites. C'est en France que vivait le colonel Henry Kitchener, père de lord Kitchener. Sa belle-mère, — le colonel Henry Kitchener s'est marié deux fois, — résidait encore il y a peu d'années à Dinan. C'est là que chaque année le futur ministre de la guerre venait passer ses vacances...

PROCLAMATION DE LORD KITCHENER.

Lord Kitchener a fait distribuer à chaque soldat du corps expéditionnaire les instructions suivantes :

Vous avez reçu l'ordre de partir à l'étranger comme soldat du roi pour aider vos camarades français contre l'invasion d'un ennemi commun.

Vous avez à accomplir une tâche qui exigera de vous du courage, de l'énergie et de la patience.

Rappelez-vous que l'honneur de l'empire britannique dépend de votre conduite individuelle. Ce sera votre devoir non seulement de donner l'exemple de la discipline et de la bravoure sous le feu, mais aussi de maintenir les relations les plus amicales avec ceux que vous aidez dans cette lutte.

Les opérations auxquelles vous allez participer se dérouleront pour la plus grande partie dans un pays

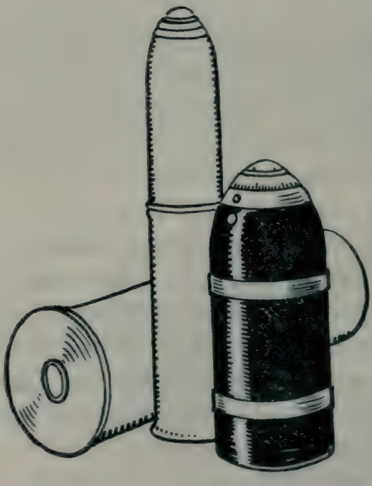
ami, et vous ne pouvez rendre un plus grand service à votre pays que de vous montrer en France et en Belgique sous le vrai caractère du soldat anglais.

Soyez invariablement courtois, attentionnés et bons. Respectez la propriété d'autrui, et considérez toujours le pillage comme une action indigne.

On se prépare à vous accueillir et à vous accorder la plus entière confiance. Votre attitude doit justifier cet accueil et cette confiance. Votre devoir ne pourra être accompli que si votre santé est bonne, aussi soyez constamment en garde contre les excès de toute nature...

Faites votre devoir bravement, craignez Dieu, honorez le roi.

LORD KITCHENER.





CHAPITRE IV

Scènes de combat.

L'ATTAQUE D'UNE FERME A TRACY-LE-MONT (OISE).

Le récit qui suit fut communiqué au *Temps* par un caporal brancardier, blessé lui-même à la fin de l'engagement. Il est poignant surtout parce qu'on y saisit sur le vif le tranquille héroïsme d'hommes décidés à remplir tout leur devoir, même en face de la mort.

L'action est maintenant engagée. Le duel de notre « 75 » et de leurs obusiers tapageurs a commencé. Là-bas, en deçà de la ferme de X..., — qui, vers l'est, se détache sur le ciel dans une grosse masse de verdure, — et de chaque côté, deux batteries inondent l'ennemi d'une pluie d'obus qui vraisemblablement fait merveille. Un crépitement lointain indique que l'infanterie, elle aussi, est aux prises. Les mitrailleuses allemandes, dont nous entendons l'exaspérant roulement de moulin à café, pouvant causer du

dommage dans les rangs français, il y a lieu, pour le service de santé, d'avancer le plus près possible du centre de l'action, afin de secourir ceux qui vont peut-être tomber... La ferme de Quennevières nous avait été signalée comme servant de refuge à de nombreux blessés français et allemands. Mais le tir de l'artillerie en rendait l'approche, sinon impossible, du moins périlleuse. Sur une longueur de deux kilomètres, le chemin de l'exploitation étendait son blanc ruban, déjà marqué par places de taches noires qui étaient des trous d'obus. La perspective d'une promenade sur ce chemin n'avait vraiment rien de réjouissant.

Les docteurs A..., de la Flèche, et T..., de Mamers, n'hésitèrent pas un instant. Je suivis mes deux chefs, non sans douter du succès de cette hasardeuse tentative. Nous atteignîmes sans encombre la hauteur des batteries françaises qui de chaque côté du chemin faisaient rage sur l'ennemi. Le danger en somme ne commençait qu'en cet endroit.

A droite et à gauche, la terre, comme une écumoire, était crevée d'obus; dans un champ, trois vaches étaient couchées côte à côte; elles semblaient dormir. En nous approchant, nous vîmes que toutes les trois, en enfilade, avaient été traversées par un même obus. Un peu partout, sur la terre féconde, chaude déjà sous le gai soleil, des soldats reposaient dans leur dernier sommeil.

Nos obus passent maintenant au-dessus de nos têtes, Les détonations, fortes et brèves, se succèdent de près, quatre par quatre, et des sifflements ébranlent les couches d'air. Nous nous regardons en riant : « Ce qu'ils doivent prendre, là-bas ! » Mais tout à coup, on cesse de rire : au loin, un grincement connu; un bruit de roue de charrette

mal graissée ; puis, c'est un ronronnement de rouet, qui soudain grandit et passe dans un hurlement atroce pour s'arrêter tout à coup ; l'obus a touché terre, cent mètres en arrière, où il éclate dans une gerbe de pierres et de morceaux d'acier, avec un bruit effroyable.

L'obus passé, on reprend la conversation interrompue.

Cependant, nous arrivons à la ferme ; des deux côtés du chemin, les arbres se dressent, aux troncs balafrés, fendus même dans toute leur hauteur, aux branches déchiquetées et brisées par les balles et par les éclats d'obus. Partout, à droite et à gauche, devant nous sur la route, des excavations profondes, en entonnoir, marquent la place où les obus sont tombés ; le sol est jonché d'éclats d'acier, aux bords déchiquetés et tranchants et d'un poids souvent inimaginable. Les murs de clôture de l'exploitation, qui semble fort importante, sont abattus par places. Tout indique que les canons allemands s'acharnent sur cette ferme qu'ils supposent sans doute servir de rempart à notre artillerie.

Mais voici que le petit grincement se fait entendre à nouveau, et cette fois avec un son particulier, qui se grave à jamais dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu une fois. L'obus vient droit à nous. Un ronflement de moteur, un mugissement furieux... En un clin d'œil, nous sommes à terre, à plat ventre, le nez dans la boue. Heureux qui trouve une rigole, un caniveau ! L'attente est longue, hélas ! Et chacun de nous a le temps de faire des réflexions fort désagréables : « Est-ce pour cette fois ? Va-t-il tomber plus loin, ou bien va-t-il me clouer ici, dans cette position ridicule ? » Et, de nouveau, le flot des souvenirs monte à la tête, — et l'avenir rêvé apparaît une dernière fois, radieux !

Pourtant, la trombe passe ; quatre, cinq, six obus déchirent l'air dans un rugissement ; l'instant est terrible ; nous nous aplatissons sur le sol. Quelques secondes s'écoulent et des milliers de débris s'abattent en rafale sur les murs et les arbres.

On se relève, tout crotté, — on se remet sur ses jambes, tout grognon. Une vague odeur de dynamite emplit l'atmosphère. Tout un pan de muraille a été abattu par l'explosion. Pas de blessés. Tout va bien.

Nous passons le portail ; la grande cour intérieure entourée du logis du maître et, de trois côtés, par les bâtiments de service, est calme ; tout est en ordre. Par les portes ouvertes des étables, nous voyons de bonnes vaches paisibles, ruminant indifférentes. Rien n'indique, dans cet intérieur de ferme cossue et tranquille, la lutte tragique qui se déchaîne à l'entour.

Seul un chien, abominablement maigre, semble inquiet ; il jappe tristement, en tournant autour de quelque chose : c'est une grande tache rouge sur le sol, une mare de sang, du sang déjà caillé. La pauvre bête aboie sans trêve, lamentable appel à son maître qui est tombé là.

Nous entrons. La cuisine et trois chambres, au rez-de-chaussée, sont pleines de blessés : uniformes français et allemands pêle-mêle ; quelques officiers. Six soldats allemands valides, dont trois porteurs d'un brassard de la Croix-Rouge, soignent les uns et les autres, — nous devons le dire à leur honneur, — avec une égale sollicitude. Nous retrouvons avec plaisir un médecin et des infirmiers français, dont le concours nous sera précieux.

Beaucoup de ces malheureux, étendus sur la paille sanglante, avaient des blessures horribles. Il en venait toujours, un peu de partout. La ferme leur apparaissait

comme un refuge suprême, et ils se traînaient comme ils pouvaient vers cette retraite, qui pour plusieurs d'entre eux allait être un tombeau.

Au bout d'une heure, il y en a dans tous les coins, jusque sur les marches de l'escalier. Les plus gravement atteints sont étendus sur des lits et des matelas. Un soldat demande à boire ; et quand il se soulève, tendant la main vers le verre d'eau qu'on lui présente, une balle, au travers du volet, vient le frapper en plein cœur. Le malheureux s'affaisse sans une plainte. Les témoins ne font pas un geste, ne prononcent pas un mot. A quoi bon parler ? Leur tour va peut-être venir dans un instant.

A quoi bon se plaindre ? Ils en ont déjà tant vu ! Le cœur est mort pour la souffrance. Et tout à l'entour, les balles et les obus font rage, sapant les arbres, éventrant les murs.

Pourtant, une accalmie permet aux brancardiers d'évacuer la plupart des blessés. Les docteurs A... et T... restent seuls avec les derniers blessés et avec les Allemands, qui apportent un courage réel à les aider.

Il est trois heures de l'après-midi. Le tir, après s'être apaisé un instant, a repris, plus violent qu'auparavant. Les obus sifflent sans discontinuer.

Un adjudant qui a une blessure effroyable nous supplie : « Mes bons amis, je vous en conjure, par pitié, mettez-moi dans la voiture ! » Etre dans la voiture qui, dans la cour, attend une seconde accalmie du tir pour emmener de nouveaux blessés, c'est, aux yeux du malheureux, la garantie de son évacuation. Nous nous rendons à son désir. A peine repose-t-il dans la voiture qu'un shrapnell éclate, l'étendant mort dans cette carriole, qu'il considérait comme son salut.

Le tir, soudain, se fait plus précis. Je vois les médecins, indifférents au danger toujours plus menaçant, se prodiguer aux blessés. Les obus tombent en des points toujours plus rapprochés de la partie de l'habitation que nous occupons. Déjà la plupart des bâtiments de service se sont effondrés. Dans l'étable, les vaches beuglent, épouvantées.

Dans la cuisine, un blessé m'appelle. Le malheureux, atteint d'une balle en pleine poitrine, halète. Il se soutient sur un bras, qui glisse toujours sur la paille ensanglantée. De l'autre main, il cherche sur sa poitrine, dans sa capote raidie, empesée par le sang figé, une lettre qu'il me tend, les yeux pleins de larmes :

« C'est pour tout à l'heure ; n'est-ce pas ? dit-il. Nous y passerons sans doute tous les deux. Mais, si tu en réchappes, tiens, voilà une lettre. »

Il s'interrompit. Un obus passait, pour s'abattre vingt mètres plus loin sur le chemin. Le pauvre garçon me regardait, en souriant tristement, à travers ses larmes. Je pris la lettre qu'il me présentait : « Ma fiancée ! » murmura-t-il.

Et je vois entre ses doigts rouges de sang, une petite mèche de cheveux noirs, qu'il presse sur ses lèvres dans un baiser d'une tendresse infinie.

Je m'assieds près du blessé, l'oreille aux aguets, dans une tension de tous les nerfs et de tous les muscles. Nous attendons la mort avec impatience maintenant. Après avoir employé toutes nos énergies à lutter contre elle, notre devoir accompli, nous la désirons presque, cette grande libératrice de toutes les angoisses et de toutes les souffrances. Et comme si elle répondait à notre appel, la voici tout à coup. En levant les yeux vers le plafond, je

vois le plâtre se fendre en une étoile gigantesque, et paraître, par une crevasse béante, la partie antérieure d'un obus monstrueux.

Le plafond s'affaisse en entonnoir ; en même temps retentit le craquement sinistre des poutres et l'effrayante détonation de l'obus. En un instant, la nuit se fait dans mon cerveau ; je n'entends même pas les éclats frapper les murs. Puis je reviens à moi, à demi asphyxié par la poussière et les gaz de la dynamite brûlée.

Je me dégage, non sans peine. J'étais pris entre la poutre maîtresse, dont une extrémité était appuyée contre la muraille et dont l'autre reposait sur le sol, et la chaise, maintenant brisée, sur laquelle j'étais assis au moment de l'explosion ; renversé en arrière sur le parquet, j'avais la tête enfouie sous des briques, plâtras et débris de toutes sortes.

L'air, irrespirable d'abord, se renouvelle maintenant. La maison s'est abîmée de haut en bas, et le ciel bleu et serein nous apparaît par le toit effondré. Les hommes les moins éprouvés dégagent leurs camarades. Un Allemand affolé gesticule. « Zum Keller ! Zum Keller ! » (A la cave !) braille-t-il. Et sa mimique et son cri jettent une note comique dans cette scène terrible. Presque tous sont en sang. Le pauvre fiancé est mort, broyé ; la plupart des blessés ont été atteints à nouveau par l'explosion.

La situation est atroce. Les obus ont abattu la maison de deux côtés. Dans la partie restée debout, un sergent mortellement frappé regarde, l'œil indifférent, le plafond s'incliner dans un craquement, prêt à s'écrouler sur lui.

Nous descendons les blessés dans la cave. La voûte, épaisse et massive, semble solide ; mais pourra-t-elle résister longtemps aux énormes obus allemands ? Oh !

cette cave, pleine en un instant de l'odeur fade du sang, d'une fumée âcre, — et où retentit sans cesse la plainte monotone des blessés ! Je vois encore un jeune médecin-major qui, ayant pu atteindre la ferme au moment de l'explosion, a été étourdi par la commotion. Il cherche à panser un blessé ; mais ses efforts sont vains, et je dois prendre sa place. Je n'oublierai jamais le regard de reconnaissance que me jette ce vaillant médecin, qui, vaincu par la souffrance, voit avec désespoir qu'il ne peut plus remplir sa mission sacrée.

Cependant je m'entretiens avec les Allemands. Fort surpris de la courtoisie française, ils s'épanchent avec moi, donnant libre cours à leur exaspération. Ils n'ont pas mangé de pain depuis trois jours. Une tasse de café, voilà tout ce qu'on leur a donné. Les troupes sont à bout de forces, et surtout à bout de patience. Aussi bien, pourquoi cette guerre, ces souffrances, ces massacres ? On les mène à la bataille à coups de fouet. Pourquoi continuer la guerre, briser tant d'existences, puisque la défaite est inévitable ? Ils l'attendent, cette défaite, la désirent plus que la victoire, comme la délivrance nationale.

« Ma pauvre femme ! Mes pauvres enfants ! » disait l'un d'eux, frappé d'un éclat d'obus dans le ventre. Et un autre ajoutait : « Ma femme à moi, est Française, et j'ai vu mon beau-frère dans un groupe de prisonniers ! »

A ce moment, dans un angle obscur, nous entendons un long sanglot. Une voix de femme, d'une tristesse navrante, s'élève dans l'ombre :

« Tous mes enfants à moi sont morts, et mon mari a été tué là-bas dans la cour ! »

C'est la propriétaire de la ferme. Elle a assisté, impuissante, à l'œuvre de destruction. Enfants, mari, fortune,

elle a tout perdu. Elle vient d'entendre la plainte des Allemands que je traduisais à haute voix, et elle pleure, elle aussi, son bonheur écroulé. Et là-haut je revois le chien, le pauvre chien maigre, hurlant dans la cour devant le sang figé de son maître !...

La situation était toujours fort grave.

Il fallait à tout prix emmener les blessés hors de cette cave, où les obus pouvaient les ensevelir d'un instant à l'autre. A l'asphyxie sous cette voûte qui d'ailleurs pouvait s'effondrer, la mort par les balles sur la plaine était encore préférable. Tenter de ramener tout de suite les blessés à Tracy-le-Mont, c'était pour eux la seule chance de salut.

Ceux-ci sont rapidement chargés sur la voiture, et le docteur T... les emmène au galop. Nous regardons avec admiration le jeune médecin auxiliaire dont le dévouement doit sauver la vie à tous ces malheureux.

Je demeure dans la maison avec le docteur A..., afin de secourir deux blessés dont l'état, fort grave, ne permet pas le transport, et tous ceux qui peuvent encore chercher un refuge à la ferme. L'heure de la délivrance n'a pas sonné pour nous.

C'est de nouveau l'attente angoissante dans la cave, avec une femme et deux hommes à l'agonie. Quatre heures terribles, pendant lesquelles nous ne cessons d'entendre les obus s'abattre sur la maison. Nous étouffons dans cet espace étroit, éclairé d'une lanterne fumeuse dont les reflets sinistres projettent autour de nous des ombres grimaçantes. L'air n'arrive dans notre refuge qu'à travers une crevasse, creusée par l'explosion d'un obus. Les soins que nous donnons aux blessés trompent notre anxiété.

A sept heures, la ferme entière était effondrée, mais la mitraille tombait toujours aussi drue. Dans un de ces silences, mornes et pesants, qui séparaient les rafales d'obus, un grand cri s'éleva : « Le feu ! » Faut-il tenter un effort suprême ? En aurons-nous la force ? En nous entr'aidant, nous combattons l'incendie sous la pluie des obus. Quelques seaux d'eau judicieusement employés ont provisoirement raison des flammes.

Ce devait être notre dernière épreuve. A neuf heures, le bombardement avait pris fin. Nous abandonnions les ruines fumantes encore de la ferme, emportant nos blessés sur une petite voiture à bras. Quelques lumières tremblaient dans le lointain ; çà et là, des ombres entrevues s'évanouissaient dans la nuit, ombres fugitives et sinistres de bandits pillant les morts.

...Nous marchions silencieux, pénétrés de pitié pour tous ces héros. Le ciel s'illuminait par instants de rapides clartés : les projecteurs français fouillaient les nuages. Derrière nous, un reflet d'incendie : la ferme flambait maintenant, et, lugubres, les flammes dansaient à l'horizon profond.

Nous atteignîmes Tracy-le-Mont. Le docteur T... échappant à des dangers toujours renaissants, avait eu le bonheur d'y conduire tous ses blessés. Pendant que le docteur A... confiait les nôtres aux soins diligents des sœurs de l'hôpital, je me sentais pénétré de



respect et d'admiration pour ces deux jeunes médecins qui, au prix d'un sacrifice cinquante fois renouvelé, avaient conservé à la France cinquante de ses enfants.

PIERRE DE LORRAINE. (*Temps.*)

* * *

L'ATTAQUE DE SAILLY-SUR-LA-LYS.

Nous avons dormi au cantonnement, à l'arrière des lignes, roulés dans une couverture de cheval et serrés contre les dragons pour avoir chaud. Le jour point. Un jour gris, lugubre. De la terre monte un brouillard qui pénètre et glace. Un vent se lève qui souffle le froid avec une régularité monotone. On entend un bruit sec comme le claquement d'un fouet de roulier. Un coup de fusil, puis deux, et toute une suite de détonations déchirantes... C'était une aurore de victoire française.

On va à l'attaque du pont de Sailly-sur-la-Lys, point de passage important. On avance à travers champs. On ne voit pas bien devant soi ; cependant l'atmosphère devient plus claire et on arrive à huit cents mètres environ de l'objectif. A gauche, une route, celle qui conduit au pont ; à droite, un immense champ de pommes de terre et un bâtiment de ferme trapu. En avant, l'ennemi invisible et plus loin le village. Deux escadrons de dragons s'installent dans les tranchées. Du fossé de la route, je les vois nettement prendre position, préparer leurs carabines, viser. Je vois le lieutenant abrité derrière un mur de la ferme, qui se penche de temps en temps, jumelle aux yeux, pour reconnaître l'ennemi. J'entends le bruit de la bataille.

Mais pour l'instant, je n'aperçois rien d'autre. On m'a conté ce qui s'est passé.

L'ennemi a envoyé des reconnaissances vers nos tranchées. Aucune n'est revenue. Nos hommes ont abattu ainsi une trentaine d'Allemands dont les cadavres sont restés autour du pont. Alors, il a tenté une attaque, elle a été repoussée. Il y a eu un instant d'accalmie. On ne voyait plus rien. Tous les combattants étaient terrés. Puis, onze individus vêtus en paysans se sont avancés vers nos lignes. Ils portaient une pioche et une pelle sur l'épaule. On ne savait pas qui ils étaient. On n'a pas tiré sur eux. Ils sont arrivés ainsi jusqu'à une quarantaine de mètres de nos tranchées. Par le même mouvement tous ont levé le bras droit et ont tiré avec leur revolver. En même temps, des tranchées ennemies sur le côté, partait un feu de salve. Le lieutenant qui était contre le mur de la ferme était sans défiance. Son maréchal des logis à côté de lui entendant passer une balle venait de lui dire : « Encore une qui ne m'aura pas !... » Il avait souri. A la décharge, il fléchit atteint au bas-ventre. Il se nommait le lieutenant Wallon. C'était un des plus brillants officiers de notre cavalerie, un champion des concours hippiques de France et d'ailleurs. Je veux raconter comment il est mort. Nous devrions écrire ainsi pour les familles et les amis l'histoire de leurs héros.

Le maréchal des logis prit sous les bras son officier pour l'emporter vers les secours. Il dit : « Rossa, voyons, laissez-moi. Vous savez bien qu'un homme blessé ne vaut plus rien. Retournez donc à la tranchée. On a besoin de vous. » Mais le sous-officier n'en fit rien. On ne quitte pas son chef blessé. Comme il put, sous les balles, il l'entraîna. Le lieutenant Wallon devint très pâle. Un instant il fléchit. Puis

il ouvrit les yeux et reprit : « Voyons, Rossa, vous allez me laisser. Je n'ai plus besoin de personne. Maintenant vous me remplacez, allez vers nos hommes. — Non, mon lieutenant, je ne vous abandonnerai pas. » Trois dragons étaient là. Ils allèrent chercher une voiture. On trouva



une petite carriole ; on jeta dessus trois bottes de paille et dans cet équipage le lieutenant Wallon, victime de la fourberie allemande, s'en fut vers l'ambulance pour mourir. Voilà la guerre qu'on nous fait.

Les onze Allemands costumés étaient tombés frappés

par un feu de salve. C'était, paraît-il, des gradés. Le pont fut pris ; une mitrailleuse installée sur ses débris balaya les environs. On voyait l'ennemi fuir par grappes. L'après-midi, les dragons entrèrent dans le village.

Le soir au cantonnement, on se réjouissait. « Tu parles d'un bon boulot, » disait un homme. « Ces salauds de Boches, faisait un autre, crois-tu qu'on les a eus ! » et ils se contaient leurs histoires. Le maréchal des logis nous parlait de son officier : « Ah ! c'était un bon chef, mon officier, et puis un cavalier ! Quand il riait, celui-là, c'était pas souvent, mais c'était pour quelque chose. Jamais il ne disait un mot plus haut que l'autre. Quand il faisait une observation, c'était doucement, et on ne le voyait pas attraper un première classe devant un seconde classe. Non ! » Les hommes avaient appris la mort de leur chef. On leur avait annoncé qu'il avait reçu la croix et qu'elle avait été envoyée à sa famille : « C'est tout dire, quoi ! » Ils étaient tristes dans cette soirée de gloire. « Le colo a pris sa jument, faisait l'un, une bête qui pouvait encore faire un concours hippique ! » Un autre disait : « Tout de même, on en a vu de rudes, mais ce coup-là c'est un coup dur. Ça vous fait quelque chose. On va nous envoyer un réserviste. Un peloton foutu, quoi ! » La voix était serrée. Dans la nuit noire, il n'y avait d'autres lueurs que le feu des cigarettes ; et de sentir que ces soldats, qui, tout à l'heure, parlaient si rudement de saigner un Boche, avaient des larmes aux yeux, je les imaginais plus farouches et plus beaux.

FERNAND DE BRINON. *(Débats.)*

La cavalerie dans les tranchées.

Quand on parle d'actions de cavalerie, on se représente des escadrons face à face et des charges furieuses. Ce n'est plus cela du tout. Le temps des chevauchées héroïques est passé ; les Allemands ont adapté l'art de la guerre à leur tempérament. Chaque fois, durant la campagne, qu'un de leurs régiments de cavalerie, fût-il des hussards de la mort chers au kronprinz, s'est trouvé devant un des nôtres, il a tourné bride. La lance des uhlans est plus longue de dix centimètres que celle de nos dragons, mais cela ne suffit pas à leur faire affronter le choc ; ils n'aiment pas l'arme blanche. En revanche, ils n'ont pas leurs pareils pour organiser une embuscade, se tapir derrière une haie et, invisibles, prenant tout leur temps pour viser, abattre minutieusement une reconnaissance. Nos hommes enragent, mais c'est ainsi. Il faut accepter la guerre qu'on nous fait et pour tout plaisir de cavalier chasser la patrouille allemande par petits groupes.

Ce ne sont pas seulement ces raisons, qu'on pourrait nommer psychologiques, qui ont obligé notre cavalerie à un métier qu'elle pratique peu, c'est encore et surtout la nature du terrain des Flandres... Les grands mouvements sont impossibles parmi tant d'arbres, d'obstacles, de ruisseaux ou de canaux. On ne passe plus les rivières à la nage. Les combats de cavalerie dans le Nord ont été dans la réalité des combats d'infanterie.

Une division opère dans la contrée. Là, un régiment met pied à terre. On attache les chevaux les uns aux autres par peloton. Des factionnaires sont placés auprès d'eux ; les hommes avancent portant carabines et revolvers, un fourgon suit avec des pelles et des pioches pour creuser les

tranchées. A huit cents ou mille mètres des chevaux, on établit un poste de liaison. Ce qui reste du régiment, cinq cents hommes environ, se déploie en tirailleurs et marche plus loin. Parvenue au contact ou à l'endroit fixé, la petite troupe ouvre le feu ou prépare ses retranchements. Ainsi les chevaux sont à l'abri des balles, tandis que leurs cavaliers combattent. Presque tous les engagements vont de même ; au bout d'une dizaine d'heures ou plus, on relève les hommes des tranchées. C'est un dur métier. Qu'on se représente, en effet, que les cavaliers portent leur repas froid dans le paquetage qui reste sur les chevaux, qu'ils demeurent souvent longtemps sans pouvoir retourner à l'arrière, que dès qu'ils le peuvent ils doivent avant toutes choses panser leurs bêtes, les faire boire et manger, et ne se préoccuper d'eux-mêmes qu'ensuite. Il est vrai que dans la région du Nord, un des soins les plus nécessaires et les plus difficiles a été simplifié. Quand il faut aller à la découverte d'une fontaine et emplir les seaux, l'opération est autrement longue que d'amener les bêtes devant une nappe d'eau. Leur abondance dans le Nord a permis de trouver facilement des abreuvoirs. Il n'en allait pas de même dans la Marne.

C'est par de pareilles manœuvres et en de tels combats que la cavalerie de France vient d'ajouter aux exploits des grands anciens. L'ennemi répondant à nos mouvements gagnait dans le Nord ; il occupait des points de passage importants, nombre de bourgs de la frontière franco-belge. Le 8 octobre, une soixantaine de cyclistes et de uhlans étaient venus jusque dans la gare d'Hazebrouck, ayant tué une sentinelle, deux employés de chemin de fer, et éventré d'un coup de baïonnette une petite fille de dix ans. On attendait pour le lendemain une troupe impor-

tante ; les habitants étaient préparés à l'invasion. Déjà on pensait à organiser la défense de Saint-Omer menacée. Mais la cavalerie avait reçu l'ordre de tenir coûte que coûte contre des forces près de deux fois supérieures. Elle a tenu. Non seulement elle a tenu, mais avec nos magnifiques alliés britanniques elle a repoussé les Allemands, à vingt kilomètres en arrière : en trois jours toute la région d'Hazebrouck a été dégagée. Elle a permis d'accomplir en toute sécurité une importante manœuvre ; quand on connaîtra les détails de ces combats, on sera confondu d'admiration devant ce qui a été fait. Combien d'exploits et combien de succès les communiqués n'annoncent pas !

Les villages des Flandres, qui tous se ressemblent, gris, paisibles, tristes et froids, avaient été abandonnés par leurs habitants qu'on voyait errant par les rues d'Hazebrouck ou de Saint-Omer, lamentables et hébétés. Depuis une semaine, les Allemands étaient maîtres chez eux. Mais Vieux-Berquin, Neuf-Berquin, Merville, Bailleul, Estaires ont été repris. Je les ai parcourus ; ils étaient pleins du souvenir des combats. Les soldats britanniques les occupaient. Ils allaient s'amusant encore du bruit des bombes et, superbement indifférents, ils sifflaient des airs de gigue.

FERNAND DE BRINON *(Débats.)*

L'ODYSSÉE D'UNE COMPAGNIE DU 332e D'INFANTERIE.

Une compagnie du 332e d'infanterie vient d'accomplir, au milieu des lignes ennemies, un voyage qui n'a pas duré moins de quinze jours et dont, comme on le pense bien, les péripéties sont profondément émouvantes.

Cette compagnie était laissée, dans la nuit du 31 août au 1er septembre, comme soutien dans le parc division-

naire d'artillerie. C'était l'époque où nos armées se repliaient pour préparer, suivant les ordres du haut commandement, la bataille de la Marne. Le parc ayant été dirigé sur Lille, la compagnie fut désignée pour l'arrière-garde, et à la suite d'une attaque opérée par des forces allemandes plus nombreuses, elle se trouva coupée dès le 2 septembre de la division dont elle faisait partie.

A partir de ce moment, le capitaine est obligé de marcher avec sa compagnie dans une région envahie par l'ennemi, combattant sans cesse, à la recherche d'un cantonnement sûr, se faufilant à travers les bois, tandis qu'à son corps la compagnie était portée comme disparue. Le journal de marche est un véritable roman. Le 3 septembre, dans la région de Laon, le capitaine, coupé de sa colonne, fait rompre le combat par échelons et se retire dans un village, où il se barricade. Il envoie ses cyclistes en reconnaissance et apprend qu'il est cerné. Après avoir repoussé une attaque ennemie, il décide de se replier sur Reims. Une section de la compagnie n'a pu rejoindre, mais le capitaine ramasse des isolés appartenant à divers corps et se lance à travers bois.

Au cours de sa marche, la compagnie se heurte, dans la nuit du 5 septembre, à des colonnes allemandes qu'il parvient à éviter, mais il est obligé d'abandonner la voiture de blessés qu'il avait amenée.

Le 6 septembre, la compagnie s'arrête dans le bois de Vauchère et y reste engagée jusqu'au soir, profitant de la nuit pour reprendre sa marche vers l'Aisne.

Les ponts étant gardés, le capitaine se met à la recherche d'un point non occupé par l'ennemi et réussit à faire traverser la rivière à ses hommes, en bac. Il gagne alors Cormiey, où il s'installe en cantonnement d'alerte. Attaqué par un détachement allemand venu en auto, le capi-

taine réussit à quitter Cormiey, après avoir eu trois tués, dix blessés et trois disparus.

Cette retraite invraisemblable se poursuit en bel ordre, les jours suivants, dans la direction de Verdun, à travers bois, dans la forêt de l'Argonne. Pendant cinq jours, nos hommes tentent vainement de se frayer un passage. Une reconnaissance dirigée par un lieutenant de la compagnie tombe entre les mains de l'ennemi.



L'odyssée continue jusqu'au 15 septembre, date à laquelle le capitaine parvient à faire sa liaison avec un corps de cavalerie française. Ainsi, après quinze jours de marche et de combats, le capitaine parvenait à ramener sa compagnie dans les lignes françaises, faisant preuve d'une rare énergie et d'un remarquable ascendant sur sa troupe. De leur côté les hommes ont montré une superbe endurance et un profond esprit de discipline.

C'est dans ces conditions que deux officiers et 155 sous-officiers et soldats ont pu accomplir une randonnée qui fait le plus grand honneur au chef et à sa troupe.

(Temps.)

La défense du fort de Troyon.

Le fort de Troyon, situé sur la rive droite de la Meuse, à vingt-quatre kilomètres au sud de Verdun, petit fort des Côtes de la Meuse, entre Verdun et Toul, dont le rôle normal est de servir de point d'appui aux troupes de couverture en cas de retraite, a joué, du 8 au 13 septembre, un rôle des plus importants.

Les troupes allemandes venant de l'est tentaient de se rendre maîtresses de la trouée de Spada.....

Le bombardement a commencé le 8 septembre au soir et a continué jour et nuit jusqu'au 13 septembre, à deux heures du matin. Les batteries allemandes : 77 de campagne, mortiers de 21 et 28 cm., ont tiré environ 4000 coups. La garnison n'a eu que quatre tués et quarante blessés. Bien que le tir ait été précis, et que toute la superficie du fort ait été inondée de projectiles, les dégâts n'ont rien compromis. Quelques projectiles de gros calibre, probablement 28 cm., ont produit des effets très sérieux; l'un a éventré la gaine d'une caponnière, crevant 2 m. 50 de terre, 1 m. 50 de maçonnerie.

Pendant ce bombardement, la batterie de 120 était intenable, mais les pièces de 90, les mortiers lisses de 16 cm. et les tirailleurs, ont constamment tiré, même sous un feu très violent.

Dans la nuit du 8 au 9, le capitaine X... les lieutenants M... et N... ont été blessés ; le sous-lieutenant N... a pris le commandement de l'infanterie et le lieutenant S... celui de l'artillerie. Le fort a subi deux assauts importants, poussés jusqu'au réseau de fils de fer, dans la nuit du 8 au 9 et dans celle du 9 au 10.

Les assauts, précédés d'un bombardement intense,

étaient effectués par des fantassins qui s'étaient recouverts de gerbes de blé. Dévoilés par les guetteurs du fort, ils ont été repérés grâce aux grenades éclairantes, et chaque fois repoussés par le tir de l'infanterie, des pièces de 90 et des mortiers de 16 cm.

Grâce à l'appui des troupes mobiles (division de réserve), le bombardement s'est ralenti.

Toutefois, les défenseurs du fort croyaient leur dernière heure arrivée, le 12 après-midi, en voyant s'installer une batterie de 28 cm., lorsque, fort heureusement, cette



batterie fut prise à partie par une batterie de 75, établie sur la rive gauche de la Meuse. La batterie de 28 se replia sans ouvrir le feu.

Dans la nuit du 12 au 13, le bombardement, devenu plus lent, cessa à deux heures du matin. A six heures, un coup unique — le coup de l'étrier — tomba encore sur le fort et le tir de l'ennemi cessa.

Le 13, à dix heures, l'ennemi battit en retraite vers le nord-ouest.

Le fort a reçu deux fois la visite d'un parlementaire à cheval, qui le somma de capituler en ces termes : « Au nom de Sa Majesté impériale, je vous somme de vous rendre sans conditions. » Chaque fois la réponse fut : « Jamais ! » .....

Les défenseurs ont constaté qu'aussitôt que le parlementaire était rentré dans ses lignes, le bombardement reprenait avec une intensité effrayante. On a compté deux cent trente-six coups en une demi-heure.

Les officiers sont unanimes à constater le bon état d'esprit et le moral solide de leur personnel pendant ces cinq chaudes journées. Privés de tout sommeil, ne pensant même pas à manger, se soutenant avec un peu de vin ou de café, ces héroïques défenseurs ont rempli un rôle glorieux dont ils n'avaient pas connaissance, uniquement par devoir et pour accomplir leur mission initiale : « Tenir jusqu'au bout. »

Ajoutons, écrit l'*Est républicain*, une précision qu'ignorait le rédacteur de cet intéressant récit, puisqu'il était dans l'intérieur du fort : on évalue à 7000 le nombre des cadavres ennemis gisant autour du fort de Troyon.

(Temps.)

UN CHAMP DE BATAILLE.

C'est dans les marais de Saint-Gond que la garde prussienne, tout impériale qu'elle était, fut décimée au mois de septembre et subit d'énormes pertes. Nous avons traversé du sud-est au nord-ouest cette région de marécages difficiles, où le pied, quand on l'y pose, enfonce dans une tourbe noirâtre qu'autrefois on faisait sécher pour s'en servir comme combustible. Au premier abord, le voyageur non prévenu prendrait ces grandes étendues recouvertes d'herbages roux et de joncs dorés, pour de vastes bruyères, coupées çà et là de basses oseraies. L'eau, à fleur du sol, reste invisible. Mais le terrain mouillé cède sous le pas, et la jambe enfonce, puis le corps, jusqu'aux épaules. Les colosses blonds de la garde impériale du kaiser ont connu là, sous le feu terriblement meurtrier de nos mitrailleuses, les angoisses de l'enlisement. Huit jours après la bataille, une femme des environs qui a traversé le pays en rentrant à Epernay, nous dit que leurs blessés s'y débattaient encore, au milieu des morts, et de ce champ d'horreur elle conserve un tel souvenir qu'elle n'ose plus le soir se coucher et dormir...

La lutte ici fut terrible. Le champ de bataille, depuis un mois, a été évacué, nettoyé, soigneusement débarrassé des armes abandonnées, des blessés, des cadavres et des traînards cachés dans les touffes d'herbes sèches. Mais vingt villages déserts, ruinés, incendiés, qui bordent la route jetée au milieu de ces marais, sont là pour témoigner de l'ardeur du combat. Voici Brousses-le-Grand, à demi détruit, précédé de tombes récentes fleuries par des mains pieuses. De grands trous d'obus çà et là, font, dans la glèbe où ils ont éclaté, des sortes de mottes montrant

une terre noire, grasse et végétale. L'église a eu son clocher écorné. Des pâtés de maisons sont incendiés ; quelques pans de mur se dressent encore, si désolamment nus que l'on se demande si l'incendie n'a pas fait ces ruines avec des maisons déjà détruites et abandonnées depuis longtemps. Mais non... au milieu des cendres, une carcasse de lit, un poêle tordu, quelque ferraille, attestent que dans ces murs, il y a deux mois encore, on vivait... A Bannes, le spectacle est pareil. Sur l'angle d'une ferme brûlée, seuls êtres vivants au milieu des ruines, une troupe de pigeons fidèles sont revenus se percher et cherchent leur colombier qui n'est plus. — Coizard, Courjeonnet, Saint-Frise, ce sont les noms des villages que nous avons vus, et que nous ne pouvons oublier. — A Coizard, nous rencontrons une vieille paysanne, très vieille, appuyée sur une béquille. C'est une des cinq ou six personnes que nous apercevons depuis une vingtaine de kilomètres. Nous lui demandons notre chemin et nous essayons d'obtenir d'elle quelques renseignements sur la bataille. Elle ne l'a pas vue. A cause de ses quatre-vingt-trois ans, ses petits-enfants l'ont emmenée.



— J'ai quatre-vingt-trois ans, nous dit-elle. Je suis bien âgée... J'ai vu l'autre guerre...

Un silence se fait. La bonne vieille pleure. Et puis, en agitant son

pauvre poing de vieillarde, avec une voix qu'on ne peut décrire :

— Ah ! les cochons !... Ah ! les salauds !... Ah ! les vaches !...

Au sortir du village, sur une petite éminence, une bouffée de vent, hélas ! nous apprend soudain que des cadavres ont dû être enterrés par là. En effet, voici une tranchée refermée, qui a dû servir de tombe à d'anonymes héros. Plus loin, un petit tertre, une croix de planches, et cette inscription plus émouvante qu'aucun livre :

« 4e zouaves, 4e cuirassiers, 8 septembre 1914. »

Devant la croix, un petit bouquet fané, et une baïonnette tordue, fichée en terre... Un peu plus loin, je heurte du pied un débris de ferraille ; c'est un fusil cassé par un obus, en deux morceaux que la bandoulière retient encore ensemble. Le canon du fusil présente la forme d'un 6 complètement fermé : la violence du choc a fait de ce tube d'acier solidement trempé un nœud comme on en ferait d'un fétu...

(Temps.)

Un assaut de la garde prussienne.

Le 21, au lever du jour, nos avant-postes se repliaient brusquement sur M... et sur D... C'était l'attaque allemande qui commençait. Elle avait été confiée à une brigade prussienne : c'est assez dire l'importance qu'attachait l'état-major ennemi à la prise de notre ligne. Nos adversaires avaient profité d'un brouillard intense pour s'approcher de nos positions sans être signalés, et il avait fallu que leurs têtes de colonnes se heurtassent littéralement contre nos sentinelles pour que nous nous apercevions de la présence des attaquants.

L'ennemi espérait ainsi nous surprendre à l'improviste. Il escomptait un assaut facile, vu la nature du terrain. Le village de D..., particulièrement, se prête mal à une action défensive. Dans une plaine découverte, sans abri naturel, D... semble d'un accès aisé pour des assaillants résolus. Mais la garde prussienne avait compté sans nos travaux et nos terrassements, et ses lorgnettes n'avaient pu, de loin, discerner l'enchevêtrement de fossés et de fils barbelés qui attendaient son assaut. Elle n'avait surtout pas compté sur les adversaires qu'elle avait à combattre.

Depuis trois jours, M... et D... étaient occupés par un gros détachement d'infanterie légère d'Afrique. Et en trois jours nos « bat' d'Af » avaient fait de ces villages découverts un extraordinaire chaos de chausses-trapes, d'escarpes et de taupinières.

La garde, qui se croyait invincible, et qui ne prévoyait pas un pareil luxe défensif, aborda nos positions à l'instant même où le soleil, perçant le brouillard. venait éclairer les casques à pointe. Attentifs, le doigt sur la gâchette, nos braves attendaient le commandement. Et l'ennemi, trompé par notre silence, avançait toujours. Ses sapeurs se mettaient déjà en devoir de couper les premiers fils de fer, lorsqu'une note brève de nos clairons déchira l'air matinal.

« Feu de salve par peloton ! Par peloton feu ! »

La première ligne ennemie tomba d'un seul coup ; un flottement ébranla la seconde. On voyait distinctement dans le brouillard les officiers prussiens encourager leurs hommes. On percevait nettement leurs commandements gutturaux.

Du côté de M... parmi les fils de fer moins serrés, la

garde s'était lancée au pas de charge, aux sons des fifres et des tambours plats. C'était le régiment même dont avait été colonel autrefois le kronprinz, le régiment de la garde d'élite prussienne, l'orgueil du kaiser, une de ces troupes où il ne faut pas moins de quatorze quartiers de noblesse pour porter l'épaulette. Et, par une ironie du sort, c'était cette fine fleur de l'aristocratie teutonne que l'on opposait à nos hommes du bataillon d'Afrique !

« Vorwärts ! »

A ce cri répondit le claquement bref des lebels. Héroïquement, la garde tentait de résister. Mais c'était la fin.

Devant nous, il ne resta bientôt plus qu'une compagnie debout, puis cette compagnie se réduisit à un peloton. Un à un, les derniers Prussiens, héroïquement, tombèrent. Il ne restait plus qu'un beau « unterlieutenant », revolver au poing, monocle à l'œil ; quelque fier hobereau, sans doute. Une dernière balle d'un « bat' d'Af » siffla, et ce fut le tour du beau « unterlieutenant ».

L'attaque de l'ennemi avait échoué, l'ancien régiment du kronprinz avait vécu.

(Ouest d'Angers.)

UNE CHARGE DE TURCOS.

Une fois de plus nos vaillants Turcos se sont couverts de gloire et, par leur intrépidité, deux mille d'entre eux ont, dans une charge héroïque, décidé du sort d'un combat.

Un officier de tirailleurs algériens, légèrement blessé au cours d'une violente rencontre à X..., rentré à Paris dans la soirée, nous a conté avec émotion, les yeux mouillés de larmes, le nouvel exploit de nos indomptables Turcos :

Il fallait à tout prix enlever une forte position, nous a-t-il dit. Cet honneur échut à nos braves tirailleurs.

Quand cette position fut suffisamment balayée par nos obus, le général fit sonner la charge. Deux mille Turcos s'élancèrent, baïonnette au canon, vers le point dési-



gné. L'attaque fut splendide, grandiose. Tels des lions déchaînés, les Turcos avancèrent au pas de course, sous une grêle de balles. Ils atteignirent bientôt les retranchements ennemis et firent un carnage de leurs défenseurs. Plusieurs pièces de canons, quelques mitrailleuses, tombèrent entre leurs mains.

Artilleurs, fantassins, arrivèrent bientôt derrière ces intrépides soldats pour les soutenir : la position stratégi-

que fut alors solidement occupée. Après cette charge sublime, les Allemands se virent contraints de battre en retraite.

(Débats.)

* * *

La retraite de Mons.

La vaillante petite armée britannique avait reçu du général Joffre l'ordre de couvrir les troupes françaises occupant la région de la Sambre. Le dimanche, 23 août, le général French, commandant en chef de l'armée britannique, avait pris position, à cet effet, sur le front Condé-Mons-Binche. Mais ce jour même eut lieu la bataille de Charleroi, après laquelle les Français durent se replier. Le général French reçut cette nouvelle vers cinq heures de l'après-midi. Il apprit en même temps que trois corps d'armée allemands se massaient en face de lui, tandis qu'un quatrième tentait, par un immense mouvement tournant, d'envelopper son aile gauche. La position était intenable : la retraite s'imposait. Elle commença le dimanche soir pour ne se terminer que quatre jours plus tard, au milieu de combats incessants. De ces journées héroïques, citons quelques traits particulièrement saisissants.

Pendant toute la journée du lundi 24 août, les troupes britanniques, qui se repliaient sur la ligne Maubeuge-Valenciennes, eurent à lutter contre des adversaires de plus en plus nombreux et firent preuve d'une bravoure inouïe. Appelé au secours d'une section d'artillerie du Royal Horse en détresse, le régiment irlandais de Munster se jeta en travers d'un escadron de lanciers qui l'attaquait,

et les refoula avec une impétuosité terrifiante. Tout le jour les Irlandais défendirent les canons sous le feu de l'ennemi, et quand l'ordre de se replier leur fut donné, refusant d'abandonner les pièces qu'ils avaient si vaillamment défendues, ils s'attelèrent aux affûts et traînèrent les canons en lieu sûr. Une seule batterie fut perdue dans cette retraite, les autres sortirent de l'épreuve absolument indemnes.

Les ennemis étaient fermement résolus à ne pas lâcher prise. La nuit tomba. Pendant de longues heures les Allemands luttèrent pour venir à bout des colonnes en marche et les anéantir. Les troupes de couverture, la garde entre autres, leur tinrent tête, bien décidées à ne pas se laisser annihiler. Toute la nuit les rayons mouvants des projecteurs scrutèrent la campagne pour repérer la position des troupes britanniques, les inondant de leur lumière inhumaine, tandis que les obus s'abattaient sur elles comme un ouragan meurtrier. Quand les projecteurs faisaient trêve, les aéroplanes les remplaçaient : ils survolaient l'armée en retraite, laissant tomber sur elle des bombes éclairantes qui illuminaient la contrée à des kilomètres à la ronde, permettant de diriger à coup sûr le feu de leurs mitrailleuses et de leurs canons. Mais tous leurs efforts demeurèrent inutiles ; quand le jour se leva, la retraite continuait sans hâte, s'accomplissant en bon ordre.

L'ennemi avait réuni toutes ses forces pour envelopper l'aile gauche ; il voulait ou écraser les Anglais, ou les obliger à se réfugier dans la place forte de Maubeuge, où il pourrait les enfermer pour les anéantir au moyen de ses énormes canons de siège. Ce plan n'eut qu'un défaut, ce fut d'être percé à jour et déjoué par le général French.

Tout le jour suivant, l'armée britannique tint bon,

appuyée à la forteresse de Maubeuge, tandis que les troupes de front reculaient et s'installaient dans de nouvelles positions. Précédées d'une pluie de shrapnells, les colonnes serrées de l'infanterie allemande s'avançaient pour rompre les lignes anglaises, sans réussir à les entamer. Cependant la pression était terrible et la cavalerie du général Allenby dut venir au secours des régiments menacés. Elle se comporta héroïquement : chargeant ventre à terre, elle brisa l'effort désespéré des Allemands.

Devant elle quelques batteries d'artillerie ennemie tenaient les lignes anglaises sous un feu d'enfer. Leurs ca-



nons étaient si bien cachés sous des gerbes de paille, que les artilleurs anglais n'arrivaient pas à les repérer pour les réduire à l'impuissance. Le 9e des lanciers reçut l'ordre de les déloger. Le colonel Campbell fit avancer ses escadrons et, comme les trois premiers entraient en danse, le quatrième, refusant de rester en arrière, exécuta un mouvement tournant d'une extrême audace, en poussant des hourras. Un commandement bref retentit et, sur le terrain criblé d'obus et arrosé de mitraille, aveuglés par la fumée, accablés sous les balles, les lanciers du 9e se ruèrent à l'assaut des canons. Des rangs entiers furent fauchés par les obus ; des fils de fer dissimulés dans l'herbe faisaient trébucher les chevaux. Mais, d'un élan incomparable, les cavaliers surmontèrent tous les obstacles et s'emparèrent triomphalement des canons. Après les avoir rendus inutilisables, il fallut songer au retour.

Ce retour fut terrible, car la troupe prise de flanc fut harcelée avec persistance par un ennemi furieux. C'est à l'héroïque capitaine Grenfell qu'elle dut son salut. Blessé aux deux jambes, il réussit néanmoins à conduire les hommes de son escadron jusqu'à un remblai du chemin de fer, où ils purent trouver un abri. Après leur avoir donné le temps de respirer, il chargea de nouveau et fut encore blessé ; mais il parvint à rallier ce qui restait de ses hommes. Conduit dans une ambulance, il refusa d'y rester et reprit sa place à la tête de son escadron.

La journée du 25 août fut la plus critique. Les Allemands avaient reçu des renforts considérables. Dans le voisinage du Cateau, les troupes britanniques subirent une attaque épouvantable, sous le feu des canons de siège accompagnant celui de l'infanterie ennemie et de son artillerie de campagne. A dix heures du soir, soutenues sur leur droite

par le général d'Amade, elles atteignirent Landrecies où elles bivouaquèrent. Une surprise de l'ennemi échoua, grâce aux héroïques soldats de la garde qui, au nombre de cent cinquante seulement, opérèrent d'effroyables ravages dans les rangs allemands, pendant que leurs compagnons d'armes goûtaient enfin quelques instants d'un sommeil réparateur.

L'aube du 26 août se leva menaçante. Le général Smith-Dorrien, qui commandait à l'aile gauche le second corps d'armée, dut faire face à la concentration de trois corps d'armée allemands — trois cent mille hommes — décidés à l'envelopper. Ses soldats n'étaient qu'un contre quatre. La défaite paraissait certaine : vaincre semblait impossible ; reculer, c'était s'exposer à une destruction complète. Pas de renforts à attendre du général French. La cavalerie française, appelée à l'aide, était trop épuisée pour accourir.

Mais le sang-froid et l'énergie du général Smith-Dorrien, surtout la confiance illimitée qu'il inspire à ses hommes et grâce à laquelle il obtient d'eux un héroïsme tranquille et soutenu, eurent raison de cette situation en apparence désespérée. La lutte inégale se poursuivit presque toute la journée. Six fois l'ennemi tenta de rompre les lignes britanniques ; six fois il fut repoussé.

Impossible de signaler toutes les actions d'éclat qui firent de ce 26 août une date inoubliable. Le bataillon d'infanterie légère de Somerset, qui marchait depuis vingt-sept heures, chargea d'une façon si audacieuse qu'après la bataille deux cents hommes seulement répondirent à l'appel. Aux prises avec la cavalerie allemande très supérieure en nombre, le régiment d'Essex combattit cinq heures durant, sous une trombe d'obus, et quand il dut enfin se retirer, on le vit traverser sans sour-

ciller un terrain exposé de toutes parts au feu de l'ennemi.

Il devint évident que si le général Smith-Dorrien ne voulait pas voir ses troupes anéanties, il fallait se résigner à reculer encore. Il le fit sans cesser de combattre. Lentement, posément, ses hommes se retirèrent, sans que l'ennemi, épuisé par leur intrépide résistance, pût leur infliger une défaite. Sa cavalerie et son artillerie couvrirent la retraite avec autant de vaillance que de dévouement. Smith-Dorrien avait sauvé son armée, il avait barré la route de Paris.

« L'aile gauche que je commandais le matin du 26 août, a dit le général French dans son rapport, n'eût pu être tirée de sa position critique sans le concours de ce commandant d'un sang-froid, d'une énergie et d'une intrépidité rares. »

Le 27 août ce furent les fusiliers irlandais du Royal Munster qui subirent l'attaque allemande et, le vendredi 28 août, les troupes britanniques atteignaient le front Noyon-Chauny-La Fère et y trouvaient enfin une sécurité relative.

Ajoutons que si le corps expéditionnaire anglais s'était laissé écraser, sa défaite eût pu entraîner toute l'armée des Alliés dans un désastre irréparable.

Comment le major Charrier tomba.

Mme Charrier, — veuve du major F. A. Charrier, qui commandait les fusiliers du Royal Munster durant l'action désespérée du 27 août, au moment où le bataillon qui s'était distingué deux ou trois jours auparavant fut si cruellement éprouvé par des forces ennemies très supérieures en nombre, — a reçu la description suivante de la mort glorieuse de son mari. La lettre est écrite par le capitaine H. S. Jervis, des fusiliers du Royal Munster, actuellement prisonnier de guerre :

France, 29 août 1914.

Chère madame Charrier,

Il m'est profondément douloureux d'avoir à vous écrire pour vous annoncer que notre admirable commandant est tombé pendant l'action d'avant-hier, alors qu'il luttait vaillamment contre des forces supérieures.

Le régiment avait été placé à l'arrière et durant quelques heures lutta sous la direction personnelle de votre mari qui, — bien qu'il connût l'impossibilité d'un succès, — continua à donner les ordres avec la précision que tous lui connaissaient à Aldershot.

Les Allemands réussirent un mouvement d'enveloppement et nous coupèrent complètement. La clé de leur position se trouvait être une maison percée de lucarnes qui leur servaient de meurtrières. Le major se mit personnellement à la tête de deux charges et fit un magnifique effort pour s'en emparer. Dans la première il fut blessé, mais il insista pour conserver le commandement et releva le courage de tous. Peu après il fut atteint de nouveau, mais cette nouvelle blessure ne l'éloigna pas de ce qu'il considérait comme son devoir. Il continua héroïquement à diriger l'action jusqu'au coucher du soleil, six heures de combats intermittents.

M. Gower vint lui rendre compte de l'action et le trouva près d'un de nos canons qui avait été mis hors de service. Il répondit à M. Gower : « Bien, nous longerons la haie, suivez-moi. » Il dirigeait encore et servait d'exemple à tous lorsqu'une troisième balle l'atteignit, mortellement cette fois. Il tomba sur la route.

Hier, un groupe de nos hommes fut envoyé pour chercher les morts et les enterrer. Ils trouvèrent Paul Charrier,

couché, comme il était tombé, la tête tournée vers l'ennemi. Le sergent m'a dit qu'il semblait endormi...

Personnellement, j'avais reçu de lui dans la journée bien des ordres, j'étais venu lui faire bien des rapports, jamais je n'avais eu l'impression qu'il fût soucieux, préoccupé de notre sécurité.

L'action qui amena la perte d'un bataillon entier, tant tués que blessés et prisonniers, peut être considérée par quelques-uns comme un désastre, et le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un officier supérieur est de dire que dans des circonstances pareilles, il conserva la confiance de tous jusqu'au dernier moment...

(Morning Post.)

Comment une poignée d'Anglais prirent douze canons.

Un correspondant du *Daily Mail* conte l'incident que voici :

Le colonel demanda quelques volontaires pour gravir la berge opposée de la rivière et voir ce qui se passait aux alentours. Des obus tombaient depuis quelque temps sur les tranchées, et il était utile de savoir d'où ils étaient envoyés. Quelques hommes seulement étaient nécessaires, cinq en tout. C'était une aventure dangereuse et chacun voulait en être.

Les cinq hommes escaladèrent la berge. Ils rampèrent jusqu'au sommet avec beaucoup de précaution, car ils n'y étaient pas plus abrités que sur une dune de Sussex. En quelques minutes ils l'eurent atteint et là ils levèrent la tête, prudemment, centimètre par centimètre, pour observer la vallée au-dessous d'eux. Aussitôt une tempête de shrapnells et de balles s'abattit sur eux : cet ouragan dura plusieurs minutes. Tous les cinq s'aplati-

rent à terre, pour attendre une accalmie ; quand elle survint, trois seulement des cinq éclaireurs reprirent leur route, les deux autres avaient le sommet du crâne emporté.

Les trois camarades allèrent de l'avant, rampèrent le long de la berge sous une nouvelle tourmente de plomb, trouvèrent un abri et demeurèrent là, cherchant d'où pouvaient provenir ces désagréables obus. Ils conclurent que tout le mal venait d'une usine située dans les bois, à leur gauche. Toujours en rampant, ils rebroussèrent chemin, passèrent près de leurs deux camarades sacrifiés et rentrèrent dans les lignes.

Combien y avait-il d'Allemands autour de l'usine ? Il leur était impossible de répondre à cette question, car la végétation, au-dessous d'eux, avait empêché toute observation précise. Ils n'avaient vu personne, mais ils croyaient qu'il y avait plusieurs pièces dissimulées derrière les bâtiments de l'usine.

On choisit alors soixante-dix hommes qui reçurent la mission de faire taire ces pièces. Les trois survivants de la première équipe participaient à l'expédition. Quelques heures passèrent durant lesquelles les tranchées anglaises eurent à repousser plusieurs attaques soudaines de l'ennemi. Il suffit, pour les rejeter dans leurs terriers, de feindre une charge.

Soudain, de l'usine, un obus arriva en sifflant et tomba dans la tranchée où se tenaient les trois éclaireurs. Il n'en laissa que deux de vivants, et ceux-ci furent lancés en l'air, pareils à des pigeons d'argile, et tombèrent à vingt pieds derrière les tranchées, où ils restèrent comme assommés pendant une demi-heure. Puis ils rentrèrent dans leurs tranchées en disant qu'ils n'avaient rien senti

lors de l'éclatement de l'obus et que l'incident était vraiment trop insignifiant pour qu'on y fît attention.

Mais l'ordre arriva de faire avancer les soixante-dix hommes. Ils traversèrent le terrain découvert entre les tranchées en chargeant à la baïonnette sous un feu meurtrier, pourchassèrent les Allemands jusqu'au sommet de la colline, les pressant, les frappant, les écharpant quand ils pouvaient les atteindre, ce qui n'était pas souvent le cas, car les ennemis ne les attendaient pas pour fuir. Enfin, ils atteignirent l'usine que les Allemands évacuaient pour aller grossir la retraite générale. Il y avait là douze canons, mais leurs servants avaient fui.

Toute l'affaire n'avait pas duré une heure : moins de soixante-dix hommes — beaucoup moins hélas ! — avaient dispersé quatre cents ennemis comme un obus brise une motte de terre, et s'étaient emparés de douze pièces. Les projectiles gênants étaient arrêtés, et le colonel était content.

Des cinq éclaireurs, un seul survivait maintenant. Une balle avait traversé son sac, transperçant même une boîte de « singe » ; amortie par le choc, elle n'avait que déchiré sa vareuse et meurtri la peau de l'épaule.

En somme, c'était une bonne journée, mais en me parlant de ses quatre compagnons, le survivant était sombre. Depuis les journées de Mons, les cinq camarades avaient traversé ensemble toutes les épreuves. Sur l'Aisne, la semaine passée, il n'en restait qu'un seul et aujourd'hui il est couché, immobilisé par un rhumatisme au cœur.

Une charge des Highlanders.

Le général commandant des forces anglaises réclame le privilège d'attaquer les Allemands à La Bassée.



Photo. M. Branger

GÉNÉRAL FRENCH
COMMANDANT DES TROUPES BRITANNIQUES.

On voit alors les Ecossais, sans un instant d'hésitation, s'élancer au milieu de la grêle de shrapnells. Ils atteignent les batteries sans avoir été trop éprouvés, s'arrêtent soudain pour mettre baïonnette au canon, et commencent au son de leurs fifres bien-aimés une charge endiablée.

Leurs jupes au vent, ils chargent comme les héros de Sir Walter Scott. Ni les tranchées, ni les fils de fer barbelés n'arrêtent l'élan de ces guerriers ardents. Leur course folle les conduit droit aux batteries dont ils exterminent en quelques secondes les servants.

La voix tonnante des canons se tait. L'affaire n'a pas duré plus de dix minutes.

(Daily Mail.)

Les Hindous entrent dans la lutte.

Aux environs de Lille, massés derrière une petite colline, les Allemands s'élancent sur les tranchées anglaises comme un torrent irrésistible.

Canons, mitrailleuses, fusils, sèment la mort parmi les Anglais et les chassent de leurs retranchements.

Si les Teutons avaient été sages, ils s'en seraient tenus à cette victoire. Emportés par l'élan, ils s'excitent et vont de l'avant ; mais les voilà face à face avec les réserves anglaises composées de troupes indiennes.

Héroïquement, follement, les Gurkhas et les Sikhs, baïonnette ou koukris au poing, se précipitent sur les Allemands ; les Anglais se ressaisissent et renforcent les Hindous. Une terrible mêlée s'engage : les koukris tournoient dans un éclaboussement de sang.

Enfin les Allemands prennent la fuite, laissant 20 000 hommes sur le champ de bataille. Les Anglais non seulement regagnent le terrain perdu, mais conquièrent deux

mamelons. Deux mille seulement des leurs étaient tombés dans ce combat.

Une attaque de nuit.

Depuis quelques jours, les troupes anglo-belges qui se battaient autour de Nieuport étaient gênées par le tir d'une batterie allemande dont on n'avait pu repérer l'emplacement, malgré les recherches des avions.

Impossible de s'en débarrasser directement ; une information du service de renseignements permit cependant d'en venir à bout. On apprit, en effet, le 22 octobre, qu'un parc d'artillerie était installé à Slype, à quelques kilomètres de Rattevalle. Si l'on s'en emparait, on réduirait du coup la batterie au silence.

Mais comment faire ? Le parc était à dix kilomètres de la côte, hors de portée des croiseurs anglais. En outre, Slype se trouvait en arrière des lignes ennemies et celles-ci s'étendaient sur six kilomètres, garnies de retranchements.

Le 22 au soir, deux canonnières anglaises allaient s'embosser à l'embouchure de l'Yser. Elles embarquèrent une compagnie de troupes indiennes. La nuit était noire et favorable à une surprise. Les deux vapeurs levèrent l'ancre et longèrent la côte vers le nord. Une heure après, leur petit tonnage leur permettait d'accoster au-dessous de Middelkerke, sur une plage solitaire, où les Allemands ne s'attendaient pas à un débarquement.

A minuit, grâce à leur marche silencieuse, sans avoir d'avant-garde, la compagnie entière d'Indiens arrivait en vue de Slype. Le plus dur restait à accomplir.

A un kilomètre en avant du parc de munitions étaient

postées six sentinelles allemandes. Les Indiens s'accroupirent dans un petit bois, d'où leurs yeux guettaient dans la nuit les silhouettes ennemies, l'arme sur l'épaule...

Une demi-heure, la compagnie resta là, tapie dans l'ombre, attendant l'instant propice. Soudain, un croassement grinça dans le silence de la nuit. Alors six Indiens rampèrent, le poignard aux dents, et à la même seconde chacun se jeta sur une des sentinelles. Toutes tombèrent sans un cri. Puis la compagnie s'avança toujours rampant vers les caissons prussiens.

Vers une heure du matin, l'état-major qui, à Nieuport, attendait avec anxiété, vit s'élever dans la direction de Slype une lueur immense qui embrasa l'horizon. En même temps des détonations sourdes se succédaient, annonçant que le parc allemand avait sauté.

* * *

Épisode de la défense de Liége.

Le fort de Chaudfontaine à Liége a été le théâtre d'un acte d'héroïsme qui affirme avec éclat la valeur de l'armée belge. Ce fort qui défend la voie ferrée d'Aix-la-Chapelle à Liége, par Verviers et le tunnel de Chaudfontaine, était commandé par le major Namèche. Il a été soumis par les Allemands à un bombardement continuel d'une extrême violence.

Lorsque le fort ne fut plus qu'un monceau de décombres et que le commandant jugea la résistance impossible, il barra le tunnel en y faisant entrer en collision plusieurs locomotives, et en mettant ensuite le feu aux fourneaux de mine.

Sa mission était alors terminée. Le commandant Na-

mèche ne voulut pas cependant que le drapeau allemand flottât même sur les ruines de son fort. Il mit le feu à ses poudres et se fit sauter.

UNE LETTRE DU GÉNÉRAL LEMAN, L'HÉROÏQUE DÉFENSEUR DE LIÉGE.

Quand il eut été fait prisonnier à Liége, le général Leman, dont le dévouement magnifique venait de provoquer l'admiration du monde entier, adressa la lettre suivante au roi des Belges :

Sire,

Après d'honorables engagements livrés les 4, 5, et 6 août, je jugeai que les forts de Liége ne pouvaient jouer d'autre rôle que celui de forts d'arrêt.

Je maintins néanmoins le gouvernement militaire pour coordonner la défense autant que possible et pour exercer une influence morale sur la garnison.

Votre Majesté n'ignore pas que j'étais au fort de Loncin, le 6 août, à midi.

Vous apprendrez avec chagrin que le fort a sauté hier, à 5 h. 20 du soir, et que la plus grande partie de sa garnison a été ensevelie sous ses ruines.

Si je n'ai pas perdu la vie dans cette catastrophe, cela tient à ce que mon escorte m'a retiré de la place forte au moment où j'étais suffoqué par le gaz qui se dégageait après l'explosion de la poudre.

On me porta dans une tranchée, où je tombai. Un capitaine allemand me donna à boire, puis je fus fait prisonnier et emmené à Liége.

Je suis certain d'avoir manqué d'ordre dans cette lettre, mais je suis physiquement ébranlé par l'explosion du fort de Loncin.

Pour l'honneur de nos armes, je n'ai voulu rendre ni la forteresse, ni les forts. Daignez me pardonner, sire !

En Allemagne, où je me rends, ma pensée sera, comme elle l'a toujours été, avec la Belgique et le Roi. J'aurais volontiers donné ma vie pour les servir mieux, mais la mort ne m'a pas été accordée.

GÉNÉRAL LEMAN.

...« La défense de Liége sera à jamais le thème d'un des plus beaux chapitres dans les annales de la liberté, » a dit M. Asquith, premier ministre du roi d'Angleterre.

Le *Temps* du 10 août annonce que le gouvernement français a décoré de la Légion d'honneur la ville de Liége, « qui a endigué le flot dont l'invasion barbare nous menaçait vers le Nord. » Il rapporte aussi que la Ligue Jeanne d'Arc a décidé d'offrir par souscription une épée d'honneur au général Leman.

* * *

UNE CHARGE DE COSAQUES.

Tandis qu'en France l'artillerie décide du succès, en Galicie, comme à la frontière serbe, c'est la cavalerie qui joue le rôle important.

La brillante cavalerie hongroise a fait des prodiges de valeur, mais, mal commandée, elle a subi des pertes terribles et des régiments entiers se sont fait anéantir en vain.

La cavalerie russe est excellente, supérieure à toutes les cavaleries modernes, mais que dirons-nous des Cosaques ? Les propos tenus par les blessés autrichiens prouvent que l'ennemi ne comprend même pas leur forme d'attaque. « Les Cosaques, disent-ils, ont peur de nous ; à

peine sont-ils près de nos lignes qu'ils disparaissent : nous ne pouvons les atteindre. » Cette remarque témoigne de la stupéfaction des soldats autrichiens devant une tactique inconnue. Les Cosaques se ruent sur les lignes autrichiennes ; arrivés à une certaine distance ils sautent à terre, s'abritent derrière leur monture, tirent, remontent en selle, tournent bride et disparaissent ! Ils agissent ainsi lorsque leur but immédiat n'est pas de rompre la ligne ennemie ; dans le cas contraire leur charge est franche, désespérée, terrible ! Ils arrivent comme le tourbillon de la steppe, une forêt de lances s'agitent, des hommes tombent, qu'importe ? Le cyclone avance toujours. Des cavaliers sont désarçonnés, d'autres passent sur leurs corps; ils forment un immense triangle, la pointe tournée vers l'ennemi. Couchés sur la bête, les hommes semblent rivés à leur cheval, ils se meuvent au même rythme, ils n'ont qu'une haleine, qu'une volonté ; avec un entrain endiablé, ils avancent gaiement. Gaiement ? oui, car cette course folle à travers l'air est un grand jeu, le plus grand de tous, celui de la vie humaine.

Les chevaux sont petits, maigres, d'une bizarre nuance noisette ; seuls les sabots de devant sont ferrés, les pieds agiles frappent le sol avec le bruit sec de la grêle. La lance a un cran d'arrêt. Les Cosaques atteignent les lignes ennemies. Les rangs s'ouvrent, les cavaliers se couchent sur leur monture, passent comme l'éclair, dans un indescriptible chaos ; ils frappent et hurlent tandis que les chevaux hennissent et passent, laissant le sol jonché de blessés et de cadavres. Bien ordonnée, une charge de cavalerie cosaque est irrésistible.

Les Autrichiens ont été très fiers de capturer quelques chevaux cosaques, mais l'animal fidèle, petite bête chétive

d'apparence, infatigable instrument de guerre, n'obéit qu'à la voix de son maître ; pour tout autre, il est inutilisable... Le cheval cosaque ne supporte que la bride, dont le cavalier se sert à peine d'ailleurs. Sur une pression légère de la jambe, on voit la bête disparaître avec son cavalier, couchés à terre, s'abritant derrière le moindre obstacle. En quelques secondes un régiment s'évanouit. Le Cosaque est capable de franchir la Vistule à la nage et de traverser des marais inabordables pour nos cavaliers français.

En service de reconnaissance, le Cosaque prête l'oreille à tous les bruits; il les distingue tous. Il connaît les bourdonnements et les murmures de la forêt, du marais et de la plaine ; à d'inappréciables sons, il discerne et évalue la distance d'une troupe en marche. Rien n'échappe à son attention. C'est un homme de la nature ; il sait surprendre, il est difficile à surprendre...





CHAPITRE V.

Officiers et soldats.

« *Jamais le renoncement à toute vue d'intérêt personnel, l'abnégation de soi-même, le sacrifice de l'individu à la communauté nationale, le ferme propos d'échapper à toute velléité d'égoïsme n'ont été poussés plus loin que dans l'unanime effort de tous ces courages qui s'opposent depuis trois mois de luttes incessantes, jour et nuit, à l'énorme invasion. Le soldat de 1914 s'est levé contre les Barbares. Il sait pourquoi il combat et quelle cause sacrée se confie à sa prouesse. Debout, ses armes à la main, le cœur intrépide, le front haut, les yeux illuminés d'une clarté radieuse, il est le digne héritier d'une ligne immémoriale, le continuateur d'une tradition plusieurs fois millénaire, le champion de la grande querelle qui ne laissa jamais personne indifférent au pays des chevaliers sans peur et sans reproche, et pour laquelle se sont battus les Français de*

tous les temps... Grâce à lui s'ouvrira une ère nouvelle. Par lui va naître, dans la douleur et dans le triomphe, un monde renouvelé, où les peuples affranchis du joug des Barbares seront enfin libres de respirer, de travailler, d'espérer et de croire... »

RENÉ DOUMIC.

(Discours sur le Soldat de 1914, *prononcé devant l'Institut de France dans sa séance publique annuelle.)*

Le chapitre qu'on va lire contient de nombreux traits de vaillance recueillis un peu partout au hasard de nos lectures. Nous regrettons que quelques-unes des armées alliées en soient absentes et que d'autres y occupent une si modeste place, et cela faute de documents. Nous aurions voulu en particulier que les troupes belges qui incarnent pour nous l'héroïsme durant la guerre actuelle, eussent une large part dans nos récits. Mais, outre la difficulté que présente une sélection de ce genre lorsqu'une armée et un peuple tout entiers sont animés de l'esprit qui fait les héros, les journaux belges ont pour la plupart cessé de paraître depuis l'occupation allemande, ou ne nous sont point parvenus.

LE SOLDAT BELGE.

(D'un correspondant du *Matin* d'Anvers, qui, — du 3 août au 12 octobre, — vécut de la vie des soldats belges, ses compatriotes, aux avants-postes et dans les tranchées.) Fait prisonnier, roué de coups, blessé à la jambe, condamné à mort comme « espion et franc-tireur », il réussit à se sauver à l'heure où commençait, avec l'agonie de la place fortifiée d'Anvers, la plus sublime des pages de l'histoire de la petite mais fière et indépendante Belgique.

Le soldat belge est petit ; il n'est guère fameusement équipé ; il a l'air chétif ; il se plaint volontiers. Mais

sous le feu et au front il est incomparablement calme, décidé...

A Boucelles devant Liége, dans une tranchée, le sergent Benoît, du 9e de ligne, reçoit à mes côtés une balle dans l'œil gauche ; il se lève et dit à son chef : « Commandant, je m'en vais ; ça n'est plus de jeu, ces Allemands ne regardent pas où ils tirent. »

Sur le champ de bataille de Haelen-lez-Diest, et pendant que, dans mon auto, trois généraux visitaient les lieux où nos carabiniers et nos lanciers avaient, en perdant 125 hommes, tué 3 011 « hussards de la mort », un carabinier cycliste met pied à terre, tire cinq balles, abat au loin cinq uhlans, puis, se retournant vers le général divisionnaire qu'il escortait, balbutie : « Excusez, mon général, « ç'a été plus fort que moi ! »

Près d'Aerschot, un sergent du génie aperçoit un train chargé de soldats allemands ; le mécanicien et le chauffeur sont descendus de leur locomotive ; le sergent prend leur place et ramène, tout seul, trois cent vingt prisonniers, leurs armes et leurs munitions.

A Haecht, devant Louvain, le lieutenant Fernand Gilles, du ...e de ligne, tombe, grièvement blessé à la jambe droite ; pour maintenir ses hommes dans la tranchée, il conserve son sang-froid, commande pendant deux heures encore, s'évanouit et, longtemps après la retraite, son sergent et son caporal viennent à sa recherche et le sauvent.

Car nos officiers, très instruits, sont éminemment braves. Ils sont peut-être en nombre insuffisant ; leurs rangs ont été considérablement fauchés, mais ils ne connaissent que leur devoir. Ils se font tuer, comme le lieutenant Clooten, en chantant des airs martiaux ; ils meurent,

comme les commandants De Wit et Piraux, des forts de Waelhem et de Kessel, en faisant sauter leurs positions tandis qu'ils achèvent leur pipe ou leur cigare ; peu d'entre eux sont prisonniers, car ils préfèrent la mort à la reddition. La France n'a-t-elle pas magnifié avec nous le nom du tacticien stoïque que fut le général Leman, tombé avec le fort de Loncin et comme lui mis hors de combat...

J'ai vu à l'œuvre quotidienne de la guerre nos stoïques et braves gendarmes. « Que n'ai-je dix mille gendarmes ! » disait une haute personnalité militaire belge. Les gendarmes de chez nous ont une religion, leur consigne, et, comme ils sont choisis parmi les vétérans les plus intelligents et les plus loyaux, ils sortent à leur honneur des situations les plus pénibles et les plus critiques. On dirait qu'ils sont nés pour la guerre tant ils sont fougueux et ardents, cependant qu'aux heures des retraites et des combats sanglants ils aident perspicacement les vaillantes infirmières de la Croix-Rouge.

Je m'en voudrais d'oublier nos petits *carapat's*, nos carabiniers, ces « diables verts » dont les Allemands ont mis la tête au prix de 25 marks, ces tireurs merveilleux et pondérés qui consacrent chacune de leurs cartouches à la mise sur le flanc d'un fantassin ou d'un cavalier ennemi. Seul, ou en groupe, le carabinier belge, piéton ou cycliste, sait qu'il n'a pas à compter sur la miséricorde allemande. A Haelen, une compagnie de cette arme arrêta pendant huit heures un corps allemand tout entier et finit, lorsque des lanciers l'appuyèrent, par obliger l'ennemi à battre honteusement en retraite.

Parlerai-je de nos « piotes », de nos « lignards », dont

les régiments se firent joyeusement décimer, sans jamais se plaindre ? En France, nos 9e, 25e et 23e de ligne eussent, depuis longtemps, reçu la croix de la Légion d'honneur. Ces régiments belges ont perdu leurs officiers, la fine fleur de leurs hommes et sont restés fidèlement à leurs postes, parce qu'ils savent que la guerre, au point de vue belge, c'est la lutte suprême pour l'honneur, la liberté et l'indépendance de la race.

Les Allemands ont, depuis longtemps, rendu hommage à notre division de cavalerie, que dirige le général De Wit ; ils ont, de plus, consacré la réputation de nos artilleurs, dont ils ont coutume de dire que « les pointeurs sont colossalement forts ». Nos pionniers, nos soldats du génie travaillent remarquablement avec des officiers dont la réputation est établie...

D'ailleurs, comment notre armée ne serait-elle pas brave ? Elle a à sa tête de bons généraux, et ce chef énergique et bon à la fois qu'est Albert Ier. Je ne suis ni adulateur ni courtisan ; je tiens cependant à dire pourquoi j'aime et admire le roi des Belges.

Je l'ai vu dans les tranchées. Il goûtait la soupe des guerriers ; pendant les combats, il s'avançait si loin vers le front que j'entendis plus d'un simple soldat me dire : « Faudrait qu'on lui défende de s'exposer ainsi ; pensez donc quel découragement ce serait s'il lui arrivait malheur ! » Il était dans Anvers à l'heure du bombardement ; il commanda la retraite de notre armée... et je le saluai, à l'aube de ce 16 octobre, jour où ce qui restait de civil en Belgique, s'en allait par la mer, par la côte, en bateau, en barque, en auto, à bicyclette et à pied, vers l'Angleterre ou la France hospitalières.

Lui, Albert Ier, roi d'un pays riche hier, et aujourd'hui

pays de miséreux, est demeuré avec sa femme, la reine Elisabeth, et ce qui reste de sa vaillante armée, sur le sol belge. Gloire à Lui !

MAURICE GAUCHEZ.

* * *

PÈRE ET FILS.

Le sous-lieutenant Vincent Folque, fils du colonel Folque, vient de trouver une mort glorieuse dans des circonstances particulièrement tragiques. Sorti récemment de Polytechnique, ce jeune officier avait été attaché au régiment de son père. Vendredi dernier, celui-ci ayant à confier à un de ses officiers une mission périlleuse, vit son fils se mettre sur les rangs et solliciter l'honneur d'être désigné. Le colonel Folque, en dépit du péril menaçant, n'écoutant que son devoir, désigna son fils. Quelques heures après, le sous-lieutenant Folque tombait mortellement blessé.

Honneur à ces deux admirables Français, dont l'héroïsme restera un exemple vivant du plus pur patriotisme.

(Débats.)

HÉROS OBSCUR.

Olivier le Bastard était un jeune Parisien de la classe 1913. Il fut tué au combat de Richaumont. Voici un fragment de la lettre de son adjudant par laquelle ses parents, de braves commerçants de la rue Taitbout, apprirent sa mort :

« Mon élève, dont j'ai été et je resterai fier, a été tué, le 29 août, glorieusement, on peut le dire. Voici dans quelles circonstances : son sergent-major, chef de section, ayant reçu l'ordre de son commandant de com-

pagnie d'occuper une crête restée libre, donna à son tour l'ordre à la section de se déployer en tirailleurs, à deux ou trois pas d'intervalle. La section était à ce moment dans un petit ravin à l'abri des balles et la hauteur étant battue par le feu de l'ennemi (mitrailleuses), la section eut un moment d'hésitation : « Comment, vous hésitez ? s'écria Olivier. Eh bien ! j'y vais tout seul ! » — Il se détacha du groupe et monta : son courage, sa vaillance, son énergie décidèrent la section à faire le mouvement et Olivier, arrivant le premier sur cette hauteur, entama seul le feu contre les mitrailleuses ennemies.

» Hélas ! le mouvement de la section n'était pas terminé, l'espace de deux minutes peut-être, qu'Olivier était atteint en plein front par une balle. La tête a été entièrement traversée et son pauvre corps, par la violence du choc, s'est mis à rouler sur la pente escarpée où il a été arrêté par les hommes de sa section. Olivier comptait beaucoup de vrais camarades. »

Paroles de héros.

Avant de partir pour l'armée, Guy de Cassagnac avait dit :

— Si je meurs frappé à quelques centimètres au delà de la frontière, je mourrai heureux !

Son vœu s'est réalisé, puisqu'il est mort en Alsace, à plusieurs kilomètres d'un poteau frontière que, la veille, il avait renversé de sa propre main.

Un peloton des nôtres reconnaît la lisière d'un bois. Rien de suspect. Grand silence. Les renseignements de la veille ont signalé l'évacuation. Les cavaliers avancent.

D'entre les betteraves, un fantassin sanglant se dresse à demi : de toutes ses dernières forces, il crie :

« Demi-tour !... mitrailleuses ! »

Les cavaliers font volte-face, au galop. La rafale allemande se déchaîne, crible la ligne d'où ils s'évadent.

Le blessé retombe broyé. Le peloton est sauf.

(*Liberté.*)

L'autre jour, en Belgique, une colonne allemande partait à l'attaque du pont de Drie-Drachten, défendu par des zouaves, en poussant devant elle des zouaves prisonniers et en criant : « Cessez le feu ! » Un instant, nos soldats et leurs mitrailleuses interrompirent le tir, lorsque des rangs allemands partit ce cri poussé par un zouave prisonnier : « Tirez donc, n... d... D... ! » Une décharge générale part alors de nos rangs, couchant à terre les assaillants et l'héroïque zouave dont le dévouement avait permis aux nôtres de déjouer la ruse.

(*Temps.*)

Dans la tranchée l'héroïsme est de tous les instants. J'avise un homme au pied d'un grand arbre dénudé. Rien ne le protège contre une attention indiscrète de l'ennemi. Il n'a même pas l'air de s'en soucier.

— Que faites-vous là ? lui dis-je, un peu surpris de ce sans-gêne impressionnant à cinq ou six cents mètres des fusils allemands.

— Je veux monter à l'arbre et faire un croquis de leurs tranchées.

— Mais on va vous voir et vous tirer dessus.

— Si j'entends siffler les balles, je descendrai.

Est-ce qu'on vous l'a commandé ?

— Non, mais je me suis proposé.

Ce tranquille héros était un réserviste, ouvrier peintre à Paris.

PAUL PERRIN. *(Liberté.)*

* * *

IL VEUT RETROUVER SES « ENFANTS ».

Dans le train de Brest, vers une heure de la nuit, dit un correspondant, je suis réveillé par l'entrée brusque d'un voyageur.

— Y a-t-il de la place ?

— Je suis seul.

Le compartiment, comme tout le train d'ailleurs, n'a aucune lumière. Pourtant je devine un soldat blessé, à cause de l'énorme tache blafarde que font des pansements, des bandes, des écharpes.

Aussitôt, je me lève de ma banquette. Mais d'une voix nette, il refuse toute aide. Que tient-il à la main ? Ses bottes. Il les pose. Lentement, péniblement il s'assied, s'allonge, se case. Il me fait peine, mais je n'ose pas insister. Son accent a quelque chose d'impérieux et qui coupe court.

Je me recouche. Le reste de la nuit, autant que je puis voir, le pauvre homme le passe dans l'agitation d'un demi-sommeil de malade. Au petit jour, on se devine, puis on se voit. Je suis devant un lieutenant-colonel, un vrai chef, un type de vieux brave, grand, un peu voûté, à demi chauve, la figure large aux plans accusés, une barbe de quinze jours presque blanche. Dans cette face meurtrie, sous les paupières flétries par la fièvre, les yeux sont excellents de bonté et de volonté claire.

Je me mets de nouveau à sa disposition pour tout ce qui peut l'aider, ou le soulager. Il me répond en termes courts, mais sa rudesse cède un peu, et j'arrive dans la matinée à obtenir de lui une espèce de récit abrégé :

C'était près de Nanteuil-le-Haudoin. *Ça* lui est arrivé (il me montre son épaule droite et son bras) comme il entraînait ses « enfants ». Cinq éclats de mitrailleuse. V'lan, fauché ! On l'entraîne, on l'emporte aux ambulances. Il est étourdi, inconscient. Le lendemain, on le dirige sur Rouen, et de là, sans qu'il sache pourquoi, à travers les lignes encombrées de la Normandie, on l'envoie à Rennes. Quatre jours et quatre nuits de transbordements et de douleur ne l'ont pas diminué. Il arrive, se ressaisit. Il sait son régiment touché, des chefs tombés, ses « enfants » sans lui. Où sont-ils ? Au feu toujours. Et puis il y a un clairon qui au moment où, lui, ne sentait plus ses hommes comme avant, a sonné la charge sans qu'on le lui dise. Ah ! si vous aviez vu l'effet ! Il faut qu'il le retrouve et le fasse citer... Tout cela passe et repasse dans son cerveau, dans son cœur. Que font-ils sans moi ? Cette pensée l'obsède, le domine plus que ses blessures et sa fièvre ; il veut partir. Il part. Il se sauve en chaussons, et, à travers la nuit, il arrive au train, sa vareuse sur le dos manches au vent, tel que je le vois.

Mais, soudain, voici notre train qui s'arrête, quand nous sommes encore à trois kilomètres du Mans ; il est midi. De longs convois de recrues, de soldats français et anglais, d'équipements, de fourrages, d'artillerie, de prisonniers et aussi de blessés, encombrent, obstruent les voies et les quais, et demeurent là, sous la pluie qui commence. Le colonel s'impatiente. Déjà une heure, deux heures d'attente. Le chef de train ni personne ne savent

rien. Peut-être faudra-t-il demeurer jusqu'au soir. C'est trop. Il se lève, demande qu'on le chausse et me prie de l'accompagner à pied. Au Mans, il se débrouillera !

Allez donc rien refuser à un pareil homme ! Un voyageur se joint à nous. En route, tous les trois. Mais la marche le secoue. « Ça lui répond partout. » Je sens la douleur l'enfiévrer ; tout de même il va, sans un mot, la mâchoire serrée. Enfin, quelle chance ! voici la tête de ligne d'un tramway. On l'attend, on l'aide à monter, et après un changement nous arrivons à la gare du Mans. Il est près de quatre heures ; nous déjeunons, chacun lui coupant sa viande, lui servant de bras et de main ; il passe à l'ambulance où l'on refait ses pansements, et puisque le train est toujours à siffler dans le lointain, il se met à la recherche d'une auto.

On lui offre une place pour Chartres. «Soit! Mettez-moi dans la voiture. Là-bas je m'arrangerai. »

Ainsi j'ai vu partir, pour retourner à la bataille, ce vieux brave affreusement blessé, presque impotent. Je l'ai quitté avec une envie de pleurer qui était d'admiration et d'amitié. Et chaque matin, chaque soir, le confondant avec les miens, je cherche dans les nomenclatures de journaux si le lieutenant-colonel Ch... est victorieux ou mort. Mort ? Mon cœur se serre et ne sait pas. Victorieux, j'en suis sûr. Je suis sûr qu'il est arrivé là-bas, qu'il a retrouvé ses « enfants », son clairon, et qu'il les a conduits où il fallait pour le salut de la France. Il a peu parlé, il était bref et presque brusque, mais jamais je n'ai mieux senti ce que peut la volonté et si bien vu ce qu'est un soldat de France.

(*Echo de Paris.*)

* * *

Le grand tonneau.

Ce qui est admirable, c'est leur sérénité !...

Nous, qui sommes loin de la bataille, notre angoisse se penche sur les « communiqués », et nous les « épluchons », et nous épiloguons, et, malgré tout, nous avons besoin de chercher des raisons à notre confiance... Or, savez-vous à quoi ils pensent, ceux qui sont là-bas ?

Un lecteur m'apporte ce billet que lui envoie, du front, un de ses métayers :

« Monsieur va sans doute aller au pays pour les vendanges. *Il ne faut pas oublier de remettre un cercle au grand tonneau.* »

Les obus éclatent, les shrapnells : plaisanterie que tout cela !... L'affaire importante c'est le « grand tonneau ». On avait oublié de remettre un cercle au grand tonneau, voilà la chose grave, et voilà pourquoi le métayer en veut aux Allemands, et s'en veut encore plus à lui-même, de cette guerre : dans la hâte de la mobilisation, le cercle qui manquait au grand tonneau, c'est positif, il avait négligé de le remettre, — oui, c'est cela qui est impardonnable et qui est surtout préoccupant !...

La guerre, c'est un accident ; tandis que les vendanges... Voyez-vous que la bonne récolte qui sera logée dans le grand tonneau, l'excellent vin du retour et de la victoire ait été compromis dans cette précipitation et cette négligence ?...

« *Il ne faut pas oublier de remettre un cercle au grand tonneau !* »

Maintenant, c'est vrai, il y a la guerre... Ça l'intéresse peut-être, le patron, de savoir comment ça se passe ; à la campagne, on est si curieux et si désœuvré... Et le

métayer, pris de scrupule, tout de même, ajoute simplement, en *post-scriptum :*

— « Inutile de dire à monsieur que tout va bien »...

Tout, encore une fois, sauf le grand tonneau...

Et dire que les Allemands se figurent qu'ils produisent une impression énorme sur nos soldats, qu'ils les déconcertent, qu'ils les épouvantent, avec l'appareil formidable et toute la bruyante mise en scène de leurs « Taube » et de leurs 420 : leur « Brummer », leur « grosse Emma »...

Il s'agit bien des mortiers de 420, de la « grosse Emma », comme ils l'appellent !... Parlez-nous du grand tonneau, répond notre homme.

Çes gens-là, qui croient le « démoraliser », ne connaissent pas le soldat français.

FRANC-NOHAIN.

* * *

LES MOTS HÉROÏQUES.

Dans une ville du Sud-Ouest s'est produit le fait suivant, qui du reste n'est pas unique en son genre. Le commandant d'une compagnie ayant désigné un jeune caporal pour rester au dépôt à l'instruction des recrues au lieu de partir pour le front, le petit caporal s'écria : « Mon capitaine, je rends mes galons pour accompagner mes camarades !... » Le colonel, qui venait, dit alors : « C'est bien, tu vas partir comme sergent. »

(Débats.)

Au cours d'une charge, un dragon a son cheval tué. Quelques heures après, une patrouille de son régiment le trouve montant la garde à l'entrée d'un village. Le chef de patrouille questionne :

— Que faites-vous là ?

Et le cavalier répond tranquillement :

— J'occupe le village. Les Boches sont à côté et m'observent ; mais ils n'osent pas avancer, car ils ne croient pas que je suis seul !

(Débats.)

Un gars très dégourdi, le boute-en-train de la compagnie, avait coutume d'émailler ses discours de cette locution familière : « T'en as assez ? » Raillerie ou colère, ces mots lui servaient à tout. Or, sur la ligne de feu, un de ses camarades tombe. « Ah ! pauvre vieux ! T'en as assez ? » fait-il avec pitié. Il achève à peine, qu'une balle l'atteint. Il tourne sur lui-même et s'abat, en blaguant une dernière fois :

— Bon ! J'en ai assez !

C'est ainsi que savent mourir les enfants de France.

(Débats.)

Un petit soldat — Parisien de Paris — écrit à un camarade :

« ... Mon vieux, avant de partir au régiment j'étais garçon boucher ; maintenant, je suis garçon épicier : je mouds du café toute la journée !... »

Vous avez deviné que « moudre du café » pour cet héroïque gavroche, c'est manœuvrer une mitrailleuse, et à lire sa lettre pleine de bonne humeur, on se doute de quelle manière il doit s'acquitter de sa besogne.

La scène se passe dans un hôpital militaire de Bordeaux, salle numéro X, où un nouveau blessé vient d'arriver. L'infirmière de la Croix-Rouge, étonnée de voir un homme entre deux âges, regarde la feuille.

— Quarante-huit ans, dit-elle. Oh ! c'est bien. Vous vous êtes engagé ?

— Je vas vous dire, madame. Il n'y a pas de quoi parler. J'avais un gars, n'est-ce pas, un beau gars, que j'aimais bien. Il est mort, et puis la guerre est venue. Il aurait vingt et un ans. Alors, je me suis dit : je vas le remplacer.

Un Algérien, le jour où on l'apporta à l'hôpital, demanda du papier à lettre pour écrire à son père et, péniblement, il traça ces mots : « Cher père, toi bien battu en 1870, moi bien battu en 1914 contre les Boches. Ton fils. » Le médecin nous fait ce récit devant l'homme qui est assis à côté de son lit, en chemise, et qui paraît un peu gêné et surpris d'avoir écrit, sans le savoir, quelque chose d'héroïque.

G. WAGNIÈRE. (*Journal de Genève.*)

Un jeune fantassin français qui se bat dans les tranchées reçoit un jour la nouvelle de la naissance d'un fils. Toute sa section s'intéresse fort à l'heureux événement et l'on décide de le fêter par un fastueux banquet dont une boîte de biscuits et quelques bouteilles de vin font les frais. Le lendemain, un obus tombe dans la tranchée, blessant quelques hommes. A peine la poussière et l'odeur de la poudre dissipées, qu'une voix interroge :

— Le père de M. le bébé est-il sain et sauf ?

Il l'était, mais la question du troupier est maintenant fort en honneur dans la section. Si les hommes reçoivent un obus, une décharge de mitrailleuse, s'ils essuient une fusillade, aussitôt tous les yeux cherchent le jeune père et l'on entend des voix joyeuses qui clament :

— Tout va bien, le père de M. le bébé est sain et sauf !

(*T. P's Journal of Great Deeds.*)

Les « tommies » anglais ne se plaignent pas souvent. Au contraire, leur bonne humeur est passée en proverbe. Un jour cependant un officier entend un brave troupier qui grogne et se lamente en mangeant sa soupe.

— Qu'avez-vous à geindre ? fait-il.

— Pas moyen de manger ma soupe, mon lieutenant, elle est pleine de terre.

— La belle affaire ! s'écrie l'officier. C'est ce dernier obus qui a soulevé un nuage de poussière. Il y a vraiment de quoi se plaindre ! Rappelez-vous donc que vous vous battez pour la Grande République.

— Oui, répond Tommy, mais je ne savais pas qu'on m'ordonnerait de bouffer son territoire !

(*Great Deeds.*)

Un acrobate héroïque.

Dans un village de la Somme s'est passé il y a peu de jours un petit épisode caractéristique.

Un acrobate de Lyon, appelé sous les armes, et que ses compagnons avaient surnommé le saltimbanque, était devenu l'amusement de tous ses camarades par ses plaisanteries et ses badinages, même durant la bataille. Sa compagnie était mitraillée depuis des heures par un ennemi invisible.

— Si un observateur un peu agile osait grimper sur ce toit là-bas, dit le capitaine, nous saurions où sont les Allemands.

— Me voici, dit le saltimbanque.

Le fusil en bandoulière, il grimpa sur le toit comme un chat. Arrivé au faîte, il repéra la position des Allemands, tout en ne cessant pas un instant de tirer sur les ennemis, sans se laisser émouvoir par la grêle de projectiles

qui sifflaient autour de lui. Mais soudain on le vit abandonner son fusil et tomber en arrière. Tous ses camarades coururent à lui, le croyant mort. Au lieu de quoi, d'un saut léger croisant la jambe gauche sur la jambe droite et ses deux mains levées toutes droites à la hauteur des oreilles, il salua, en criant : « Le saut de la mort ! »

On le propose pour la médaille militaire.

(Corriere della Sera.)

* * *

UNE PAGE DU LIVRE D'OR.

Qu'elles sont éloquentes dans leur brièveté, les citations à l'ordre du jour de l'armée ! En voici quelques-unes choisies au hasard :

Le caporal Clavier, du 152e d'infanterie. Frappé d'une balle qui lui avait coupé l'index de la main droite, a répondu à son chef de bataillon, qui lui disait que, sans index, il ne pourrait plus tirer : « Mais si, mon commandant, je tirerai avec un autre doigt. »

Le caporal Henri Liouville, du 43e d'infanterie. A ramassé son lieutenant blessé grièvement et, sous le feu, l'a transporté, dans un sac à munitions, à trois kilomètres en arrière; a été nommé sergent sur le champ de bataille.

Adjudant Deté, du 69e d'infanterie. A entraîné sa section en avant malgré un feu des plus violents ; puis, voyant tous ses hommes blessés autour de lui, prit le fusil de l'un d'eux, et, pendant que sa section se repliait par ordre supérieur, tira sur l'ennemi jusqu'au moment où il fut tué par un obus.

Soldat Texereau, conducteur d'automobile. Son camion chargé de munitions ayant pris feu par suite d'un retour de flammes du moteur, est resté à son volant malgré des blessures graves et a conduit son camion hors de sa section, évitant ainsi que l'incendie, se communiquant aux autres voitures, ne fût cause d'un grave accident. Malgré ses blessures graves, a refusé d'abandonner son service.

Vignal, médecin auxiliaire au 30e régiment d'infanterie, et Contamin, étudiant en médecine, soldat au même régiment. Ont fait preuve, durant toute la campagne, d'une énergie et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, allant sous un feu violent recueillir les blessés, évacuant souvent les derniers le front de nos troupes pour ne laisser aucun blessé aux mains de l'ennemi.

Roger de Richemont, lieutenant au 23e régiment de dragons. Ayant eu quatre chevaux tués dans sa patrouille, le 19 août, a su ramener sous le feu de l'ennemi ses hommes démontés, donnant sa monture à l'un d'eux, essoufflé. Accueilli, le 21 août, par le feu de l'artillerie, a mis son peloton à l'abri pour se porter de sa personne auprès de l'un de ses cavaliers mortellement blessé, dont il a pris les papiers personnels et qu'il n'a quitté, pour continuer sa mission, qu'après l'avoir confié à un paysan.

LA DRAGONNE BLANCHE.

M. de Corbiac, capitaine commandant le 18e chasseurs à cheval, vient d'adresser à la famille Zwiller, de Lunéville, la lettre suivante, pour lui annoncer la mort de l'un de ses enfants :

11 août 1914.

Monsieur,

J'ai le triste devoir de vous faire savoir qu'au cours d'une reconnaissance qu'il accomplissait avec son officier de peloton, M. Lafontaine, votre fils René Zwiller a été tué par les Prussiens. Il s'était porté au galop, avec un grand courage, sur une crête où il découvrait la présence de l'ennemi. En se retirant son cheval est tombé ; désarçonné et se voyant sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, au lieu de s'enfuir ou de se rendre, comme tous les Allemands que nous voyons tous les jours implorer le pardon des Français et jeter bas leurs armes, lui s'est mis à genoux et a tiré tant qu'il a pu sur les Allemands (50 ou 60) qui couraient sur lui.

Il a été tué presque à bout portant par plusieurs de ses ennemis en même temps. Il n'a donc pas souffert et a donné sa vie en héros. Vous serez justement fier, Monsieur, d'apprendre la mort glorieuse de votre vaillant garçon, qui honore grandement sa famille, son escadron et son régiment. Le nom de votre fils a été mis à l'ordre du régiment, de la division, et le récit de sa mort glorieuse a été lu devant les troupes assemblées.

J'ai recueilli la dragonne blanche de son sabre ; il l'avait gagnée dernièrement par son habileté et son énergie à l'emploi des armes. Je l'ai mise à mon sabre. Lorsque mes chasseurs me verront lever le sabre pour commander l'attaque, ils verront en même temps ce souvenir précieux de notre pauvre compagnon disparu et leur ardeur se doublera du désir de le venger.

Tout le monde, — moi le tout premier, — aimait votre fils pour sa droiture, sa loyauté et son courage. C'était le type du soldat français, avec le patriotisme brûlant

des enfants d'Alsace. La veille de sa mort, il me disait : « Mon capitaine, si les Prussiens ont ma peau, je vous assure qu'ils la paieront cher ! » Il l'a bien montré.

Il est tombé à côté du poteau-frontière, et j'ai fait repérer l'endroit où les Allemands l'ont inhumé. Après la guerre, s'il plaît à Dieu de m'en donner la possibilité, j'irai avec mon escadron rechercher cette place, je ferai exhumer la dépouille mortelle et je vous rendrai le corps de votre fils.

Je vous demande jusque-là, Monsieur, de me laisser sa dragonne blanche, qui à nous tous donnera le courage et portera bonheur. Je vous la remettrai alors comme un précieux souvenir d'un beau et valeureux soldat de la France, dont je suis fier d'avoir été le capitaine.

* * *

Le café.

C'était près du canal de l'Aisne. Le temps mouillé, devenu subitement froid, nous glaçait jusqu'aux moelles. La glaise nous faisait des semelles de plomb, et chacun, imbibé comme une éponge, portait, outre le fourniment et le sac, une charge supplémentaire de pluie. Après une longue nuit de glissement et de reptation, nous étions arrivés tout près des lignes allemandes. Nos 75 devaient les canonner dès l'aube, après quoi nous liquiderions l'affaire à la baïonnette. On s'était collé au sol, sur le revers d'un petit vallonnement semé de buissons et de bouleaux. Mais, aux premières lueurs du matin, on se trouva tellement transi, raidi, ankylosé, qu'il nous paraissait impossible de fournir la moindre action efficace.

A..., caporal tambour, nous annonce :

— Moi, je me charge de préparer le café.

On applaudit, et l'on proteste : la fumée décèlera notre retraite, nous serons canardés.

— Aussi, ajoute notre homme, ne ferai-je pas le café ici.

Il prend les ustensiles, se coule le long des taillis, rampe, court et atteint un petit bois qui se trouve à 300 mètres



de notre position. Au bout d'un moment, l'aube s'éclaire et nous voyons monter là-bas, entre les arbres, bleue dans la grisaille du matin, un peu de fumée qui se mêle à la brume. Hélas ! nous ne sommes pas les seuls à avoir de l'œil. Un arc sifflant se tend dans l'air. Boum ! Un obus éclate dans la futaie, puis un autre, puis un troisième. On entend très bien, après l'explosion, craquer les arbres.

Des buissons s'allument et crépitent. L'artillerie allemande arrose le bois. Nous voilà fort inquiets pour notre caporal et notre café ; j'imagine que l'homme et la marmite sont par terre... Or, vingt-cinq minutes après, un grand seau à la main, A... reparaît. Il doit parcourir trente mètres environ à découvert. Des balles le saluent, on lui fait même les honneurs du shrapnell. Il n'en a cure : il va, très calme, attentif seulement à ne pas répandre notre déjeuner ; un fossé, à la fin, l'abrite et le sauve. Quand il arrive, dans l'arome et la chaude vapeur du moka, savez-vous ce qu'il trouve à nous dire :

— En dépit des Allemands, je l'ai fait passer bouillant et en douceur, et il n'y a pas de chicorée !

* * *

Ce que l'officier anglais pense du « pioupiou ».

Sous son uniforme un peu négligé, le soldat français est un « chic type ». Il est en général solide et nerveux et ceux qui ne l'avaient jugé que sur l'apparence ont été fort surpris en voyant comment il supporte l'épreuve exténuante du service actif. Malgré un certain laisser-aller et l'irrégularité que cause dans ses rangs l'inégalité des statures, le « pioupiou » est un des meilleurs marcheurs des armées européennes ; au milieu des vicissitudes d'une campagne, il supporte une dose de fatigues qui, ailleurs, mèneraient en peu de temps un régiment d'élite aux ambulances. Et, à travers tout cela, il garde son sourire et son entrain endiablé.

C'est l'ardeur qui anime le Français qui le rend si formidable à la guerre. Le pioupiou est gai, fougueux, impressionnable, imprévoyant et débrouillard, électrisa-

ble et patriote. La combinaison chimique de ces dispositions fait de lui un combattant dont l'élan est effroyable. Naturellement il souffre quelque peu de leur excès ; il est facilement déprimé, découragé par l'insuccès, il demeure parfois hésitant au moment critique. D'autre part, elles lui profitent plus qu'elles ne lui nuisent. Grâce à elles, il est le plus terrible adversaire à rencontrer dans une lutte ouverte. Ordonnez-lui de marcher et toutes les légions du kaiser ne l'arrêteront pas : ce sera la victoire ou la mort. Ses charges à la baïonnette sont irrésistibles. A Charleroi, au début de la guerre, les régiments d'infanterie français emportèrent six fois à la baïonnette la pauvre ville bombardée. Dans la retraite sur Paris, on assure que les Turcos chargèrent à plus de trois kilomètres sous un feu violent pour atteindre et tuer les Allemands détestés. Il est certain que sans cesse les officiers ont grand'peine à retenir leurs hommes, tant ils ont hâte d'attaquer l'ennemi à l'arme blanche.

(T. P's *Journal of Great Deeds.*)

SOURIRE ET LUTTER.

L'admirable état d'âme du pioupiou français est aujourd'hui l'esprit de la France entière : il la soutient et la rend invincible sur les sanglants champs de bataille. C'est la volonté de tout donner pour son pays et de le donner avec un visage souriant et joyeux. « Très bien, nous le défendrons, et notre mot d'ordre sera : Sourire, » s'écriait le colonel Doury, du 5e d'infanterie, au moment où il recevait l'ordre de défendre un pont contre des forces d'une écrasante supériorité. Il fut tué à son poste peu d'instants après, mais son âme ne fut pas tuée : « Sourire et lutter », c'est l'âme de la France, et elle vit encore.

(T. P's *Journal of Great Deeds.*)

SOLIDARITÉ.

... Sur le champ de bataille, chez nous, il n'y a que des égaux. Le plus orgueilleux des écuyers de Saumur se sent le frère de l'humble cavalier qui, près de lui, essuie la canonnade. Ils se soutiennent, s'encouragent, se tendent la main, se font le sacrifice mutuel de leur vie. Depuis un mois, que d'actes de sublime abnégation s'accomplissent obscurément et ne nous seront jamais révélés ! J'ai eu l'occasion d'interroger des soldats blessés. Ils parlent de leurs chefs avec une sorte de tendresse exaltée. Ils ne se contentent pas de les admirer, ils les adorent. L'un d'eux me narrait ses impressions. Il arrivait du feu. Il n'avait échappé que par miracle à la mort.

— Ça tapait dur ! Une grêle de balles, les obus, les shrapnells ! Un potin d'enfer. On tirait au hasard, dans la fumée. Tous les officiers de la compagnie avaient été démolis, à l'exception d'un seul, le sous-lieutenant. Il nous cria : « Hardi ! les enfants ; maintenant, c'est moi votre capitaine. » Et, pour nous prouver qu'il n'avait pas peur, il alluma une cigarette...

Le colonel X... me vantait hier avec émotion ce parfait accord qui rapproche ceux qui obéissent de ceux qui commandent.

— Nous achevions, me racontait-il, une marche exténuante... Trente kilomètres sous un ciel lourd, par des routes poussiéreuses. Pas moyen de s'offrir un long repos entre les étapes. Ordre d'aller vite. Les troupiers traînaient la jambe, l'un d'eux particulièrement, un pauvre petit bonhomme, haut comme ma botte, et qui butait à chaque pas. Le lieutenant le gronda et le blagua d'abord

pour le piquer d'émulation devant les camarades. Puis, le voyant à bout de forces, il s'approcha : « Donne-moi ton sac, espèce de gourde ! » Il prit le sac, le mit sur son dos, et cria gaiement au traînard : « Maintenant, ne bronche plus ! » Ah ! le regard que lui lança le petit ! Ses yeux reconnaissants parlaient. Ils disaient : « Soyez tranquille, mon lieutenant, je me rattraperai ; vous serez content de moi... » Le soir, je revis le jeune officier ; il avait les pieds en sang, mais personne ne s'en était aperçu. Il ne s'accordait le luxe de boiter qu'après l'extinction des feux...

(Annales.)

SAUVÉ PAR SON COLONEL.

Montpellier. — Un réserviste du 343e, blessé, nous a fait le récit suivant, qui prouve une fois de plus de quelle sollicitude les officiers entourent nos soldats :

Je lis tous les jours dans les journaux, dit-il, les exploits de mes camarades se dévouant pour sauver leurs vaillants officiers ; mais j'estime qu'il ne faut pas non plus oublier un officier qui expose sa vie pour sauver celle d'un malheureux soldat. Je trouve le geste cent fois plus admirable, surtout quand on le compare aux agissements des officiers allemands vis-à-vis de leurs hommes.

Voici dans quelles circonstances j'ai été sauvé de la mort la plus horrible pour un soldat français devant l'ennemi, et sauvé par un colonel.

J'avais été blessé une première fois, mais peu grièvement, à la bataille de X... J'avais rejoint ma compagnie. Dans la nuit, nous passons en réserve au-dessus de la petite ville de Y... Ma section occupait une tranchée à côté de celle de notre colonel, avec le drapeau.

Depuis le matin, les obus pleuvaient de tous côtés, mais assez loin. Vers midi, ils se rapprochent ; ils finissent par passer juste au-dessus de nos têtes et à petite hauteur, pour aller tomber dans la ville.

Tout à coup, sans que j'en sois averti par le sifflement habituel, un obus tombe devant moi, exactement à un mètre. En une seconde, je suis littéralement enterré vivant. Tous mes camarades se sauvent et me laissent dans la tombe, malgré mes appels. Je n'étais qu'un peu étourdi et aucun d'eux n'était blessé. J'étais agenouillé, la tête entre les jambes, pouvant à peine respirer.

J'appelai au secours de toutes mes forces. Combien de temps dura ce supplice ? Je ne saurais le dire ; mais je sentais l'asphyxie venir et je suppliais Dieu de ne pas me laisser mourir d'une façon si horrible. Enfin, j'entends une voix qui me dit : « Où es-tu ? » Je réponds en criant le plus fort possible. On fouille la terre, un rayon de lumière, un peu d'air arrivent. Je suis bientôt en présence de mon sauveur ; mais quelle surprise : je reconnais mon colonel ! Je lui serre les mains, mais je peux à peine le remercier. Il s'échappe d'ailleurs rapidement sous les obus qui continuent toujours à tomber autour de moi.

(Débats.)

* * *

Les prêtres héroïques.

Les traits d'héroïsme accomplis sur le champ de bataille par des prêtres ne se comptent pas. En voici un ou deux à titre d'exemple :

Un prêtre était avec nous, raconte un blessé parisien ; je l'ai vu monter sur le remblai, afin qu'on pût le voir de toutes les tranchées, et, restant là au milieu d'une

volée de balles, faire la prière pour le bataillon et donner la bénédiction. Il était sur la brèche, on peut bien le dire... Il n'a pas été touché.

Il n'est pas une liste de morts tombés au champ d'honneur et portés à l'ordre du jour de l'armée où ne figurent des prêtres. Celui-ci était porte-drapeau ; cet autre, proposé pour la Légion d'honneur, s'est fait tuer le jour même; un troisième, voyant fléchir sa compagnie, — il était lieutenant, — a bondi en avant : « Je suis prêtre ! je ne crains pas la mort ! En avant, tous ! » Il a emporté la position, mais il est tombé criblé de balles.

Et on nous raconte encore ceci : après la bataille, parmi les blessés et les agonisants, un soldat moins blessé rampe et souffle à l'oreille des mourants : « Je suis prêtre, recevez l'absolution. » Et il bénit, d'une main mutilée...

Fraternité inter-ecclésiastique.

Voici, venant du front, une anecdote humoristique :

Un corps d'armée français était accompagné à la fois d'un aumônier catholique et d'un rabbin juif. L'abbé N... et le grand-rabbin G... vaquaient souvent ensemble à leur mission commune auprès des blessés. Un soir qu'ils avaient tous deux peiné durement, secourant les blessés, consolant les mourants, ils ne trouvèrent, en rentrant au village, qu'un seul lit disponible. Tous deux étaient épuisés de fatigue ; ils s'y couchèrent tout habillés. Au moment de s'endormir, l'abbé se tourne vers le grand-rabbin et lui dit : « Quel dommage qu'il n'y ait pas ici un photographe pour prendre un instantané : l'Ancien et le Nouveau Testament dormant dans le même lit ! »

* * *

« A QUOI ÇA SERT ? »

Vous racontez, en admirant, un acte héroïque accompli par un homme — nous n'en manquons pas — qui a su « dompter la bête ». Il est rare que votre voisin, — on a toujours ce voisin-là, — ne s'écrie : « C'est sublime, mais c'est stupide... On n'a pas le droit de jouer ainsi sa vie... A quoi ça sert ? »

Oui, « à quoi ça sert ? » Eh bien ! voulez-vous me permettre de vous le dire ? Et la meilleure façon d'expliquer « à quoi ça sert », c'est encore de citer un exemple.

A M..., dans la Meuse, un régiment d'infanterie se trouva pour la première fois sous le feu de l'artillerie



allemande. Les hommes hésitèrent. Ils eurent un léger mouvement de recul. Si léger qu'il fût, il n'échappa pas au lieutenant, qui comprit.

Alors, voici ce que fit le lieutenant pour rendre le calme à ses hommes et les mettre en confiance.

— Halte ! commanda-t-il. L'arme au pied !

Et, tranquillement, comme s'il se fût trouvé dans la cour du quartier, tournant le dos à l'ennemi, — c'est la première et seule fois, — il photographia sa section — « Ne bougeons plus ! » — sous la rafale des obus.

Puis le régiment se remit en marche, étonné, mais tout de même réconforté.

Vous comprenez sans doute, n'est-ce pas, « à quoi ça sert » ? Et que si ce brave n'avait pas donné l'exemple de l'héroïsme, — à la guerre, la parole ne suffit pas, il faut l'acte, — ses hommes n'auraient pas fait figure de héros...

FRANC-NOHAIN.

LA BRAVOURE D'UN NOIR.

C'est un brave Sénégalais, un cuisinier, qui, tranquillement, sous une pluie d'obus, s'avançait pour ravitailler ses camarades dans les tranchées.

Sur la tête la marmite à soupe, dans une main la casserole à rata, dans l'autre le café, il marchait. Les soldats lui crient : « Couche-toi, abruti ! » Rien n'y fait, il marche toujours, et quand il arrive près de ses camarades, il dit tout simplement : « Moi, pas peur ; obus pas entrer dans peau noire ! »

UN RESCAPÉ.

Un soldat du 38e régiment de ligne raconte un trait d'héroïsme de son sergent, nommé Jacobini.

Ce sergent, accompagné de quinze hommes, était une

nuit de faction aux avant-postes, quand la sentinelle lui signala une petite troupe d'hommes qui s'avançaient à la faveur de l'obscurité. Interpellés, ils répondirent en anglais et en français : « Nous sommes Anglais, ne tirez pas. » Le sergent avait des doutes, mais pour ne pas exposer son peloton au danger d'une surprise, il s'avança seul à la rencontre des arrivants, tandis que ses hommes restaient prêts à faire feu. Tandis qu'il s'approchait, ils continuèrent à lui parler en anglais jusqu'au moment où il fut au milieu d'eux. Alors instantanément, ils s'emparèrent de lui, et l'officier, braquant le revolver sur sa tête, murmura : « Pas un cri, ou vous êtes mort. »

Le sergent n'hésita pas : « Feu ! cria-t-il à ses hommes. Ce sont des Allemands. » En même temps, il se jeta de côté ; la balle du revolver siffla à son oreille. La première décharge des avant-postes français tua le plus grand nombre des Allemands et, parmi eux, leur officier, qui tomba mort avant d'avoir pu tirer un second coup.

Mais par une étrange bonne fortune, l'héroïque sergent, debout au milieu des ennemis, ne fut pas même effleuré.

Uhlans frustrés.

Fragment d'une lettre dans laquelle un jeune soldat de dix-neuf ans raconte à sa mère comment il a pu échapper à un détachement de uhlans qui l'avaient fait prisonnier :

...Vers huit heures du matin, je me remettais en route pour rejoindre mon régiment. Quelques instants seulement après mon départ, j'étais dépassé par un cycliste allant à toute allure, qui me prévint qu'une patrouille de uhlans était à quelques centaines de mètres de moi. La route que je suivais ne laissait pas beaucoup de chances de salut, bordée d'un côté par des rochers à pic et de l'autre par un cours d'eau assez large. Le temps d'y ré-

fléchir, la patrouille était sur moi. J'hésite à saisir ma carabine et à faire feu sur la bonne douzaine de uhlans qui s'avancent, mais la résistance aurait été inutile.

Bref, le chef, un sous-officier, il me semble, me fait signe de lever les bras. Je suis aussitôt questionné, fouillé et confié à la garde de deux cavaliers qui doivent me conduire en sûreté pendant que les autres continuent leur route. Dès ce moment, j'ai envisagé le moyen de lâcher mes gardiens. Au bout d'une heure j'en ai trouvé l'occasion. La route que nous suivions alors était bordée d'un côté par un mur haut d'un mètre environ, surplombant un fossé profond. Un bond de côté sous la tête du cheval d'un des cavaliers, le mur enjambé, le fossé dégringolé, me voici debout et en fuite. Mes deux uhlans, stupéfaits, cherchent à toute bride un endroit pour descendre à ma poursuite, ce qui fut fait en quelques minutes ; mais là je n'hésite plus. Je tire sur mes deux gardiens qui prennent la fuite. Je suis sauvé, car, débouchant d'une autre route non loin de moi, j'aperçois une auto conduite par un officier belge, qui me prend immédiatement avec lui et à qui je raconte en quelques mots ce qui vient de m'arriver.

Nous n'avions fait que quelques kilomètres à toute vitesse quand, soudain, au tournant de la route, nous nous trouvons presque en face d'autres uhlans. Nous nous arrêtons, bien décidés à nous défendre et à libérer un cuirassier blessé qu'ils emmenaient. L'officier, revolver au poing, et moi avec ma carabine, nous faisons feu sur le groupe. Un des uhlans, atteint par moi, tombe, pendant que les autres se sauvent. Je m'empare rapidement de la lance et du casque de mon homme et nous filons à toute vitesse sur Namur, dans la crainte d'une nouvelle

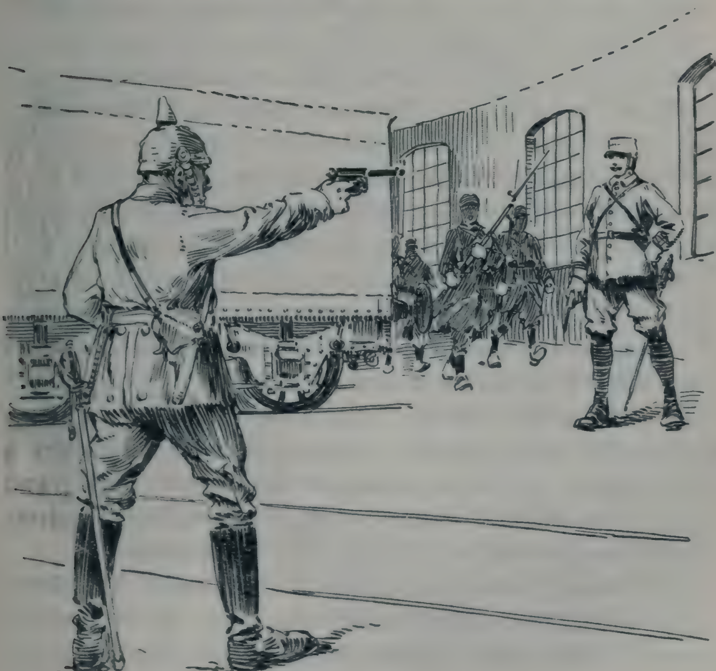
rencontre de patrouille. Te dire combien j'ai été fêté à Namur est impossible....

Officier chevaleresque.

Le 28 août, un bataillon d'infanterie entrait à Mézières, où il devait garder les ponts de la Meuse.

Arrivé à hauteur du pont du chemin de fer, l'officier commandant la pointe d'avant-garde est avisé qu'une patrouille allemande est cachée dans la gare. Il s'y rend aussitôt avec une escouade et se trouve bientôt en contact avec un détachement ennemi, commandé par un officier.

Un combat très vif s'engage à travers les tas de char-



bon et les bâtiments de la gare. Aidé du reste de sa section, l'officier français arrive à disperser l'ennemi et poursuit l'officier allemand (65e d'infanterie allemande), qui pénètre dans le dépôt des machines ; il le découvre, dissimulé derrière un tender. Les deux hommes se dévisagent; un accord tacite s'établit entre eux, et tous deux, à quinze pas, se placent dans la position du duel. «Veuillez tirer ! » lui crie le Français. L'Allemand tire, mais manque son but. Le Français lève alors le bras, et d'une balle abat son adversaire.

Beau sang-froid d'un officier d'artillerie.

Nord de la France, 23 novembre.

On vient de me faire le récit d'une action remarquable d'un officier d'artillerie français, dont le sang-froid et la bravoure ont sauvé la batterie qu'il commandait. Cette batterie était composée des fameux 75. L'ennemi avait très bien repéré l'emplacement des canons français, et il les soumettait à un sévère bombardement. Le feu était si juste que la position des Français devenait intenable. L'officier commandant la batterie de 75 n'avait pu, par contre, déterminer l'emplacement des canons ennemis, et il venait de donner l'ordre à sa batterie de se replier vers une position mieux abritée.

A ce moment, l'un des obus allemands tomba devant la batterie sans exploser. Le lieutenant donna l'ordre à ses hommes de ne pas bouger et, avec le plus grand calme, malgré une pluie d'obus, il se rendit à l'endroit où l'obus non explosé était tombé, et l'examina.

Il se rendit compte ainsi que l'obus aurait dû éclater à 5 600 mètres. Retournant alors vers sa batterie, il donna l'ordre à ses hommes de faire feu à 6 000 mètres.

Le résultat ne se fit pas attendre : au bout de quelques minutes, les canons allemands étaient réduits au silence.

(*Times*.)

* * *

Visite a un blessé.

... J'avais un peu d'appréhension, je l'avoue, en entrant à l'hôpital. Nos soldats, si courageux sur le champ de bataille, l'étaient-ils autant sur la civière d'ambulance ? N'allions-nous pas frémir malgré nous, en entendant leurs gémissements, leurs plaintes, leurs cris de souffrance ? Et mon pauvre neveu, dans quel état pouvait-il être en ce moment ?

... Une infirmière qui nous précède pousse la porte et nous entraîne dans la vaste salle. Là, soixante blessés sont réunis : les uns, étendus dans leur lit, les autres, assis à côté, causant doucement ou jouant aux cartes en fumant. Pas de cris ni de lamentations, point d'autre bruit que le chuchotement des conversations. Léon est couché. Dès qu'il m'aperçoit, il lève le bras gauche, en disant: « Tante ! » Aussitôt, je cours à lui, je l'embrasse sur le front avec précaution, et je lui demande : « Souffres-tu beaucoup ? — Un peu. — Ta blessure est-elle profonde ? — Peuh ! trois doigts écorchés. » En parlant, je le regarde : comme il me paraît pâle et amaigri ! Je reprends : « Voyons, dis-moi franchement la vérité. — Eh bien ! je crois que les trois doigts sont partis, mais il m'en reste encore deux de ce côté et cinq de l'autre. J'en aurai plus que le général Pau. Et puis, j'apprendrai à mes élèves à écrire de la main gauche; c'est ça qui sera original ! » Et il sourit. Moi, je ne puis retenir deux larmes et ma col-

lègue détourne la tête pour cacher les siennes. Alors, Léon : « Vous pleurez : pourquoi ? » Ne sachant trop quoi dire, je réponds : « Mais tu aurais pu être tué ! — Cela eût été plus beau que de mourir d'une fluxion de poitrine. »

Le sourire d'un martyr.

... Les blessés de samedi soir, des Français, amenés de Montereau, avaient reçu quelques soins, et ils étaient à peu près propres. Mais leurs blessures, déjà vieilles de quatre ou cinq jours, pansées une seule fois, sommairement et trop tard, les faisaient cruellement souffrir. Des douze pourtant, aucun ne se plaignait ; un seul, sous les élancements de la douleur, fermait les yeux et serrait les lèvres ; les autres gardaient la force de maîtriser leurs dures sensations. Il y en avait un surtout, un homme du peuple, dont l'apparition ne s'effacera pas de ma mémoire. Je vois entrer sur le brancard, enroulé dans la couverture, son pauvre corps si long, si maigre, si meurtri ; je vois sa figure presque noire, aux pommettes saillantes, ses yeux luisants de fièvre et son sourire, oui, son sourire, mais d'une beauté, d'une résignation, d'une douceur à rappeler les martyrs chrétiens regardant le ciel parmi leurs supplices. Le docteur me dit qu'il est blessé à la tête, à la jambe, au bras. « Vous souffrez bien ? » lui demandai-je... Il me répondit : « Non. Un peu fatigué de l'automobile. »

(Abbé Félix Klein, aumônier à l'ambulance américaine de Neuilly.)

Les tombes des braves.

D'une lettre d'un soldat ardéchois :

« Et maintenant voulez-vous savoir comment sont enterrés ceux de nous qui tombent au champ d'honneur?

Ce matin, avant l'action, nous avons donné la sépulture à quatre chasseurs alpins. Ils étaient morts en braves ; leurs fusils étaient brisés à côté d'eux, leurs membres crispés gardaient encore l'attitude de la lutte. Nous avons retiré leurs plaques d'identité ; puis nous les avons ensevelis dans un jardin. Mes camarades ont planté sur le tertre une humble croix, faite de deux branches attachées. Nous y avons suspendu un chapelet, trouvé dans la poche d'un de ces héros ; nous avons répandu autour quelques fleurs, ensuite, ayant piqué une bougie en terre, nous l'avons allumée. Et puis nous sommes allés nous battre. »

A la sortie du village, dans la campagne, entre la route et une haie, s'étend une de ces larges tombes où l'on enterre les soldats côte à côte; le tertre est planté d'une croix où sont inscrits les noms, il est bordé de branches de pin et orné d'un gros bouquet. A un pas d'intervalle, une autre tombe plus petite; elle a les mêmes branches de pin, une même croix, et dessous : « Ici reposent trois soldats allemands du 177e de ligne, laissés à X... : Schönere, Busch et un inconnu. Inhumés le 15 septembre. »

(*Gazette de Lausanne.*)

Mots de blessés.

Deux blessés conversent. L'un demande :

— Où es-tu atteint ?

— Au bras.

— Auquel ?

— Au droit.

— Mauvais...

— Je m'en fiche, je suis gaucher.

C'est un tout jeune soldat. Dans le troisième combat auquel il prenait part, un éclat d'obus lui a broyé la main droite.

A l'ambulance, le major parle d'une amputation nécessaire.

— Ça ne te fait pas peur ? dit-il au blessé.

Et le petit soldat lui répond :

— Non... Mais comment écrirai-je à maman ?

M. Clemenceau visite des blessés à la Seyne-sur-Mer. L'un d'eux lui dit en riant :

— Voyez, monsieur, on a dit du mal du 15e corps; j'en suis, moi, et je m'en vante. Voyez, j'ai sept balles dans le corps et toutes par devant !

Un blessé, tordu de sciatique, se contente de dire : Voilà qui vient à point pour me distraire de « ça ». Or, « ça », c'est une plaie énorme qui traverse sa cuisse de part en part.

On amène à l'ambulance, sur une civière, un petit chasseur qui a sept balles dans le corps. Aucune n'est mortelle. Le médecin-major le rassure. Le blessé dit :

— Ce n'est pas possible, ils doivent me connaître, pour avoir tous tiré sur moi !

* * *

Héroïsme dun père.

Le journal russe *Sviet* rapporte le trait d'héroïsme suivant :

Le colonel Lapoukhine, commandant du régiment de la garde à cheval, après la première grande bataille en Galicie, se fit lire le rapport :

— Nous avons perdu deux cents tués et blessés.

— Combien de soldats tués ? demanda Lapoukhine.

— Tant.

— Combien d'officiers tués ?

— Un seul.

— Quel est le nom de cet officier ?

— Le lieutenant Lapoukhine.

Pas un muscle du visage du colonel Lapoukhine ne tressaillit.

— Où se trouve l'officier tué ? demanda-t-il.

On lui indiqua l'endroit où se trouvait le cadavre. Quand il fut arrivé près du corps de son fils unique, il descendit de cheval, baisa le front et les lèvres de son enfant, fit sur lui le signe de la croix, puis remonta à cheval et continua de donner des ordres.

(Temps.)

Humanité d'un soldat russe.

C'était dans un petit village, près de Lemberg, en Galicie. Des troupes autrichiennes l'occupaient. Pour les en déloger, l'artillerie russe le bombarda. Puis, quand la plupart des maisons furent en flammes, l'infanterie russe s'avança et ouvrit une violente fusillade sur les soldats autrichiens qui se repliaient. Soudain, dans la rue que balayait le feu des mitrailleuses et des carabines, on vit s'avancer à quatre pattes une petite fille sortie d'une des maisons en ruines. La mère était morte, sans doute, et dans la demeure déserte il ne restait personne qui pût surveiller la petite. Bravement, elle se mit à traverser la rue.

Soudain, un grand gaillard de Russe se précipite.

— Tu es fou, hurlent ses camarades, reviens !



Mais le bon géant continue sa course éperdue. Une décharge de mitrailleuses éclate, juste sur l'enfant. Le soldat russe a eu le temps de se jeter sur elle pour lui former un rempart de son corps. Il reçoit plusieurs balles dans le dos. On accourt, on le relève. Il est grièvement blessé, l'enfant n'a pas une égratignure.

On emporta le soldat avec sa petite protégée, et les infirmières ne furent pas peu surprises de voir cet étrange couple arriver à l'ambulance, comme de vieux amis.

* * *

Les aventures d'un canonnier.

Les lignes suivantes, raconte le correspondant du *Daily Mail*, sont le récit fidèle et authentique des aventures du canonnier V... de la 10e batterie de l'artillerie royale. Il me le conta lui-même, lambeau par lambeau, et comme à contre-cœur, tandis que nous faisions une partie d'écarté dans un estaminet. Je le rapporte tel qu'il me fut fait par un homme trop hébété et trop épuisé de fatigue pour observer aucune perspective de temps et de lieu.

Le canonnier V... était des premiers Anglais qui firent le coup de feu contre les Allemands. Mais la 10e batterie,

qui était la sienne, fut repérée par les Allemands, et les hommes reçurent l'ordre de se retirer provisoirement sans s'inquiéter les uns des autres.

Le pays était fort accidenté ; le sergent V... s'y égara. Des Allemands le firent prisonnier. Il fut amené devant des généraux et interrogé. Pendant trois heures, il demeura immobile, sans daigner remuer les lèvres. Le soir, on le remit à la garde d'une sentinelle, et au matin l'interrogatoire recommença avec le même succès !

Bientôt le nombre des prisonniers anglais s'éleva à une ou deux centaines. A mesure que les Allemands avançaient, ils les emmenaient avec eux, les obligeant à creuser des tranchées et à enterrer les morts, souvent dans des endroits dangereux ; quelques-uns furent tués par des obus anglais. Ceux qui s'avisaient de prononcer une parole irrespectueuse étaient fusillés sur-le-champ. On se servait de la baïonnette pour aiguillonner les paresseux, — du moins lorsqu'un officier était présent, car laissés à eux-mêmes, les soldats allemands étaient humains.

La nuit, on obligeait les prisonniers à s'étendre sur le sol, en une longue rangée, la tête de l'un touchant les pieds de l'autre. Un soir, après une journée extraordinairement pénible, V... se trouva être l'avant-dernier de la lignée. C'était non loin d'un bois. L'espoir de s'évader s'empara de lui. Il réussit à imiter avec de la terre une vague forme humaine, sous sa couverture. La sentinelle dormait si profondément qu'il eut l'idée de fouiller dans sa poche pour en retirer ses papiers, mais il n'y trouva rien d'important.

Cela fait, il se glissa en rampant jusqu'au bois. Il y resta caché en dépit des clameurs qui se firent entendre

bientôt, et se faufilant à travers la forêt, il arriva à une rivière assez large qu'il traversa à la nage. Mais au moment où il gagnait la rive, on l'aperçut. Les balles se mirent à pleuvoir ; l'une l'atteignit au sourcil gauche. Le coup le renversa, mais sans l'étourdir complètement, et il réussit à s'enfuir dans une forêt qui touchait à la rivière. Au sortir du bois, il trouva un vieux cheval fourbu. Un bout de ficelle et la chaîne de son couteau lui firent une bride improvisée, fort courte, hélas ! et monté sur sa Rossinante, il franchit plusieurs milles sans encombre. Alors, rendant la liberté à sa bête, il se remit en route à pied, sans savoir le moins du monde où il allait, décidé à « tenter sa chance ». Pendant bien des jours, il ne se nourrit que de feuilles et d'avoine trouvée dans les champs. Combien de temps avait-il été prisonnier, depuis combien de jours marchait-il, d'où s'était-il échappé, où s'en allait-il ? Il n'en avait pas la plus lointaine idée.

Le terrible carnage qui avait précédé sa capture, les privations endurées et les travaux pénibles, le temps passé à errer seul dans une contrée inconnue, sa blessure et le manque de nourriture, l'avaient complètement hébété. Il paraît probable que sa captivité dura une quinzaine de jours et qu'il vagabondait depuis un mois quand il rencontra une patrouille de cavalerie anglaise.

Il assista ensuite à quelques combats, mais la plus grande partie de son temps se passa à s'annoncer successivement à des officiers et à obtenir d'eux des laissez-passer. Quand je le rencontrai, il était presque au bout de ses pérégrinations. Il atteignit probablement son quartier-général le jour suivant.

Je lui souhaite de tirer le dernier coup de feu contre



Photo. Syral

ALBERT Ier

ROI DES BELGES.

les Allemands, comme il a tiré le premier. Ce serait le digne couronnement de ses aventures.

L'héroïsme d'un Highlander.

Un soldat du génie anglais, revenant à Lagny, raconte le trait d'héroïsme suivant, accompli par un highlander :

Cent cinquante soldats de cette arme étaient chargés de tenir un pont. Soudain les Allemands, dissimulés derrière un bois, ouvrirent le feu, et un détachement ennemi beaucoup plus considérable que celui des highlanders se précipita vers le pont. Malgré une défense énergique, les soldats écossais succombèrent sous le nombre.

Tous furent tués, à l'exception d'un seul, qui, chargeant sur ses épaules le seul canon Maxim dont la petite troupe disposât, le transporta à l'extrémité du pont et, bravement, fit face à l'attaque allemande. Tranquillement assis derrière sa pièce, il tira, tira... jusqu'à ce qu'enfin il tomba mort à son tour.

Mais son magnifique dévouement n'avait pas été inutile ; les Allemands avaient été retardés suffisamment pour que des renforts vinssent leur donner la chasse avec succès.

Le corps de l'héroïque highlander, relevé par des soldats, ne portait pas moins de trente blessures.

Un Irlandais.

C'était un de nos hommes, un simple soldat du régiment royal irlandais. Nous apprîmes qu'il avait été capturé la veille par une troupe de cavalerie allemande en maraude, et retenu prisonnier dans la ferme où nos ennemis s'étaient mis en embuscade. Il éventa leur plan et, bien

qu'il sût qu'au moindre mouvement il serait fusillé, il résolut de s'enfuir pour nous avertir de ce qui nous attendait, et il y réussit.

Il fut atteint de plus de douze balles et blessé à mort. En attendant la fin du combat, nous le transportâmes dans une maison voisine. Le lendemain, nous l'enterrâmes avec les honneurs militaires. On ne trouva sur lui ni médaille, ni quoi que ce soit qui permît de l'identifier. Nous ne pûmes donc inscrire sur sa tombe que le témoignage rendu naguère à un plus grand que lui : « Il a sauvé les autres ; il n'a pu se sauver lui-même. » Pas un œil ne resta sec quand nous le déposâmes à sa dernière demeure, dans le petit village.

(T. P's Journal of Great Deeds.)

Comment un fusilier gagna la « Croix de Victoria ».

Les Allemands étaient terrés à moins de 80 mètres sur le revers d'une colline, et leurs retranchements étaient beaucoup plus forts que les nôtres. Les obus et les balles ne tardèrent pas à pleuvoir de toutes parts. Nos hommes tentèrent de prendre la colline d'assaut : hélas ! ils tombaient, l'un après l'autre, sous la grêle des projectiles. Les ennemis étaient au moins douze contre un, mais nos hommes tenaient bon, combattant comme je n'ai jamais vu combattre personne. Nous avions un vrai chef, le major Robb, qui entraînait ses hommes à merveille.

Le lieutenant Twist tenta de gravir la colline avec une compagnie ; mais il fut bien vite abattu. Je le vis tomber, et malgré les shrapnells et les balles qui pleuvaient drus comme grêle, je réussis à le ramener dans les tranchées.

Je vis alors tomber le fusilier Howson, un garçon de

Darlington, et je fus assez heureux pour l'emmener à l'abri. Le pauvre diable avait eu le cou et l'épaule traversés par une balle, je crois pourtant qu'il a survécu. Je retournai à la ligne de feu et je pus en ramener le fusilier Maughant.

Ma dernière expédition fut la plus difficile de toutes. J'avais à franchir la crête de la colline jusqu'à 30 mètres des tranchées allemandes : je ne sais vraiment comment j'ai échappé ! Je rampai à plat ventre et avançai de mon mieux ; j'eus ainsi le bonheur de ramener le major Robb, à la barbe même des Allemands. Ce fut un rude travail de le rapporter ; en chemin je reçus une balle dans le dos et je tombai, mais nous étions à portée de nos hommes.

(*Great Deeds.*)

QUELQUES TRAITS DE BRAVOURE.

Quinze jours durant, un certain régiment n'avait pas quitté ses tranchées. On annonça aux hommes qu'ils pouvaient se retirer pour faire place à des troupes fraîches. Mais ils répondirent gaiement : — Non, merci, nous sommes très bien ici. Nous connaissons toutes les ficelles, nous autres, tandis que ceux qui nous remplaceraient pourraient bien avoir à souffrir de leur ignorance. Mieux vaut nous laisser où nous sommes.

(*Great Deeds.*)

Le capitaine T. Scott, de la Royal Field Artillery, arrivé blessé du front, raconte l'histoire que voici :

Le combat autour d'Ypres fut d'un acharnement sans pareil. Par moments, c'était une vraie boucherie. La résistance de nos troupes fut extraordinaire. D'une compagnie d'un de nos régiments de la garde, il ne res-

tait qu'un seul homme. Des centaines d'Allemands s'avançaient sur lui, mais il ne voulait ni se rendre ni s'enfuir. Les ennemis ne purent s'empêcher d'admirer son sang-froid et lui crièrent de se rendre.

— Me rendre ? Allez au diable ! Un soldat de la garde ne se rend pas. Venez me prendre !

Il était posté derrière un arbre abattu. Recommençant de fumer sa cigarette, il tira ses dernières cartouches, puis il se dressa de toute sa hauteur et mit la baïonnette au canon. L'officier allemand donna l'ordre de tirer très bas, de manière à blesser notre camarade aux jambes. Alors il tomba à genoux et reçut la dernière décharge en pleine poitrine.

Le caporal Walter Kerr, ambulancier, écrit :

Un sergent du corps des Royal Engineers vient d'être proposé pour la croix de Victoria. Dans un mouvement de retraite, nos soldats avaient passé un certain pont. Il s'agissait, sous le feu de l'ennemi, de détruire ce pont afin de mettre les Allemands dans l'impossibilité de continuer la poursuite. On y plaça des cartouches de dynamite, mais la mèche avait un défaut, impossible de l'allumer. L'un après l'autre, huit soldats du Royal Engineers tentèrent vainement de la faire brûler, et furent fauchés par les mitrailleurs allemands.

Le sergent de la compagnie chargée de cette tâche périlleuse ne voulut pas envoyer à une mort certaine un neuvième homme. Il décida d'y aller lui-même et s'avança en rampant vers la mèche. Ses camarades retenaient leur respiration, s'attendant à le voir réduit en miettes comme les autres. Mais son héroïsme fut récompensé, la mèche prit feu et le pont sauta. Les Anglais étaient sauvés.

ÉPISODE DE LA GUERRE COLONIALE.

(Lettre d'un motocycliste dans l'Afrique orientale anglaise.)

L'autre soir, comme la nuit tombait, le capitaine demanda un homme de bonne volonté pour porter un message au camp voisin, et je fus désigné pour cette tâche. Il fallait faire vingt-trois milles sur un sentier qui court en pleine jungle. Je partis pour la randonnée la plus passionnante que j'eusse jamais entreprise.

J'étais équipé d'un fusil d'ordonnance, d'un revolver, d'un couteau de chasse, d'une gourde, d'un havresac et de munitions, portant le tout sur mon dos, une affaire de cinquante livres environ. Je rencontrai d'abord une troupe de babouins, dont certains n'avaient pas moins de cinq pieds de haut. Pendant un mille, ils coururent devant ma lanterne, refusant de se garer et glapissant comme des fous. Je passai à deux mètres d'une de ces brutes, et pour rien au monde je n'aurais voulu tomber entre ses pattes. Enfin ils bondirent dans les broussailles et disparurent.

Impossible de décrire tout le gibier qui rôdait aux alentours du sentier: je me promettais d'en tirer quelques pièces le lendemain. Je vis entre autres deux superbes léopards; l'un d'eux me laissa approcher à trois mètres, puis il crut plus prudent de se mettre à l'abri de ma lumière aveuglante et du ronflement de mon moteur. Il ouvrit la gueule et poussa un rugissement, puis il fit un bond de côté. Je filai à toute vitesse, de crainte qu'il ne s'avisât de me poursuivre.

Quand j'arrivai au camp, tout le monde était debout: on m'avait entendu de loin. Je remis mon message au capitaine qui me fit entrer dans sa tente et me donna à

boire et à manger. Je lui narrai l'incident des léopards et il me raconta qu'avant mon arrivée deux sentinelles avaient été enlevées par des lions.

(Daily Mail.)

* * *

HEUREUX LES ÉPIS MÛRS !

Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre...
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu...
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles...
Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

CHARLES PÉGUY
(tombé au champ d'honneur le 5 septembre).





CHAPITRE VI

Aviateurs et marins.

Les « Taube » ont tant fait parler d'eux que nous en avons parfois un peu oublié les exploits plus utiles et tout aussi brillants de nos courageux aviateurs belges, français, anglais ou russes. Les quelques récits qui suivent, choisis au milieu d'un grand nombre d'autres, montrent que nous aurions tort de les méconnaître.

Les débuts d'un passager en aéroplane.

Maintenant c'est l'aube aigre après une nuit de vent et d'ondées. De grands nuages se bousculent dans le ciel encore obscur et des rafales passent. Près du monoplan, maintenu par les sapeurs arc-boutés, le capitaine F..., appuyé sur sa canne, donne ses dernières instructions au pilote. Celui-ci, hier encore, courait, champion fameux, les aérodromes et les meetings ; maintenant il fait son devoir militaire. Bardé, casqué, masqué de cuir, il écoute avec une déférente attention le capitaine qui dit, amical et familier :

— Mon petit, vous allez prendre ce passager et ces dépêches et filer droit au nord jusqu'à X... La consigne est d'arriver ; pas de prouesses en route, si vous êtes descendu, détruisez tout ; si vous échappez, rejoignez X... le plus tôt possible et présentez-vous au général avec votre passager, qui transmettra son message verbal.

Puis il nous salue et, nous serrant la main :

— Bonne chance, amis, et faites vite !

Insensiblement, le jour grandit ; une grande brise d'est nettoie le ciel, un éblouissement jaune et rouge marque la place où va jaillir le soleil.

Tandis que le pilote examine l'appareil, je m'installe à mon poste de passager, le paquet pour le général entre les jambes et une carabine de chaque côté, le long du fuselage.

Nous sommes prêts, l'hélice lancée ; le moteur, démuselé, pousse sa clameur héroïque ; l'appareil roule en cahotant, puis insensiblement s'élève. Devant moi, le pilote, lié à son siège, immobile et attentif, règle la montée à petits coups de ses commandes... Nous allons grand train, droit au nord, bousculés par cette brise d'est qui nous fait dériver, fouettés d'air vif, et nous montons toujours. Maintenant, c'est la monotonie de la route au-dessus de la campagne confuse. Le pilote, cramponné à ses commandes, paraît immobile ; de temps à autre, les grandes rafales d'est nous secouent et nous jettent hors de notre route.

Subitement, le moteur coupé, on n'entend plus que le ronflement du vent dans les agrès ; le monoplan, cabré, s'immobilise presque, et le pilote, tourné vers moi, me montre de petites fumées noires qui courent dans le vent au-dessous de nous ; il me fait signe d'écouter ; mais

je n'entends que le sifflement du vent dans les agrès, le bourdonnement de l'hélice et le cliquetis du moteur entraîné. Puis l'allumage est remis, et la formidable chanson du moteur recommence, couvrant tout.

Les petites fumées se font plus nombreuses et plus voisines. Nous essayons encore de monter, quand un grand souffle nous couche sur le côté ; prodigieusement prompt, le pilote a redressé, mais aussitôt une nouvelle et plus effroyable secousse nous dresse presque verticalement, et nous perdons de l'altitude ; les éclairs et les fumées peuplent maintenant notre voisinage et de grands souffles d'air nous bousculent.

Nous fonçons droit devant nous, au milieu de ce danger ; cramponné au fuselage, j'attends l'inévitable, sans pensée, à bout d'émotivité.

Et puis le calme revient, la zone terrible est franchie ; au-dessous de nous s'étend une forêt immense, coupée de ravins. C'est dans le calme revenu, alors que nous semble reconquise la sécurité, que le danger reparaît immédiat et formidable. A peine échappés de la zone infernale, nous commençons à pencher sur une aile. Le pilote, à bout de gauchissement, arc-bouté, coupe l'allumage, tourne à demi la tête et me montre des yeux un lambeau de toile déchirée qui flotte au vent sur notre aile gauche.

Je n'ai pas le temps de réfléchir : la descente vertigineuse commence et s'accélère aussitôt en chute. Avant que j'aie pu reconnaître le sol au-dessous de nous, un atterrissage brutal et cahoté nous jette au fond d'une étroite clairière. Ce pilote seul pouvait tenter et réussir une telle manœuvre. Calme, bien que le visage encore crispé d'angoisse, il saute sur le sol en criant : « Prenez les armes, pendant que je réparerai ! » et il se hâte de

coller une pièce sur l'aile endommagée tout en disant : « Vite, vite! Si les Boches arrivent, tirez dessus, et puis je mettrai le feu à l'appareil et nous nous sauverons. Vite, vite!... » Et pendant que je surveille la clairière, la carabine en main, le pilote continue son travail et répète machinalement : « Vite, vite ! » Puis il me fait signe de soulever la queue de l'avion, s'y attelle lui-même, et nous voilà essayant de traîner l'appareil à l'autre bout de la clairière. Ce diable d'homme veut tenter de repartir en vol !

Mais les racines nous accrochent, les pierres menacent de nous faire verser; accablés, à bout de nerfs, nous allions laisser retomber la queue du monoplan quand le pilote, pâle, contracté et suant, et qui répète comme une obsession : « Vite, vite ! » bondit et met son revolver sous le nez d'un homme hérissé et fangeux que nous n'avions pas vu approcher. Je saute sur une carabine, tandis que l'homme, très calme, parle du fond de sa barbe : « Nous sommes d'ici, nous devons guider les nôtres dans les bois. Depuis que les Boches sont là, nous sommes cachés. On va vous donner un coup de main, les autres ne sont pas loin. » En effet, à son appel, les « autres », pareillement boueux et pareillement hérissés, s'approchent et s'attellent au monoplan. En un instant nous sommes à notre poste et prêts à partir.

L'hélice lancée, rudement secoués d'abord, nous prenons franchement notre essor, mais les arbres de la clairière viennent au-devant de nous. Ils grandissent ; nous ne passerons pas. Subitement, d'un saut presque vertical, nous franchissons l'obstacle, frôlant les hautes branches, puis nous voguons de nouveau sur l'océan des cimes feuillues.

Maintenant nous allons notre route, détendus, presque joyeux... Nous retrouvons les lignes françaises et nous accomplissons la tâche ordonnée.

(Journal.)

La mission du docteur Reymond.

Le docteur-sénateur-aviateur Reymond partit le 22 octobre pour une reconnaissance importante qui, pour donner les résultats qu'on en espérait, devait être accomplie dans les conditions les plus périlleuses : il importait en effet de voler assez bas. Le docteur Reymond le savait, il brigua l'honneur de la mission ; le brigadier-aviateur Clamadieu demanda à être son pilote.

Les Allemands avaient aux environs de Saint-Mihiel des positions extrêmement fortes, et nous nous efforcions de les en déloger stratégiquement, guerre lente, difficile et coûteuse en hommes. Nous cherchions à nous emparer, depuis vingt jours, d'une forte position qui domine la Voëvre — elle était inexpugnable.

Comme les deux aviateurs volaient au-dessus des tranchées allemandes sur le front de notre armée, très bas, les Allemands tirèrent sur eux et les atteignirent.

Voici comment un de ses aides raconte les derniers moments du docteur :

23 octobre 1914.

A l'heure où j'écris, le pauvre sénateur Reymond est mourant, s'il n'est déjà mort. Hier il partait de N..., à deux heures un quart, avec le brigadier C..., pour faire une reconnaissance. Il passait au-dessus du bois de M..., occupé par les Allemands, à la lisière duquel se profilaient les tranchées françaises et ennemies, distantes de 200 mètres les unes des autres, lorsque l'adjudant G...,

qui volait au-dessus de lui, vit l'appareil de Reymond accomplir deux spirales, puis descendre pour atterrir normalement.

Aussitôt, l'ennemi se rue hors de ses abris et tire sur l'avion. Les nôtres s'élancent à leur tour, et presque à bout portant fusillent les agresseurs. Un combat sanglant s'engage, tandis que l'autre avion français, avec l'adjudant G..., et son observateur, le lieutenant F..., s'efforce de détourner sur lui les coups de l'ennemi. Dès les premières balles, le brigadier C... fut tué. Reymond, blessé, fit le mort pendant quatre heures, puis, à la faveur de la nuit, malgré sa blessure, malgré son âge, il se dégagea de l'appareil, et en rampant gagna nos lignes, d'où il fut immédiatement transporté à l'hôpital de Toul.

C'est là que j'allai le voir dès le matin. Il avait pleine connaissance. Toute intervention chirurgicale était impossible, les reins et les intestins étant perforés ; mais malgré son état il avait gardé son joli sourire d'homme aimable et bienveillant. « Il faut télégraphier à ma femme pour la faire venir, » me dit-il d'abord. Puis il se reprit : « Non, ce n'est plus la peine, la mort ira trop vite et il sera trop tard. » Il réclama alors un peu de morphine, me serra la main ainsi qu'à mon capitaine, et il parut s'endormir. Il restait étendu sur son lit, les yeux clos ; de temps à autre, son corps était agité de soubresauts. Alors il nous regardait et il s'efforçait de sourire. Avant de partir, je contemplai longuement celui qui fut si bon pour nous ; je voulais emplir mes yeux de son image. Quand je l'eus quitté, je pensai à toutes ses bontés. J'avais eu l'honneur et le bonheur de l'avoir comme soutien et comme guide dès le début de la guerre. Chaque matin, me serrant la main, il me réconfortait d'une bonne parole. A son âge

et grâce à sa haute valeur, il eût pu être chef de service dans un hôpital, mais il ne le voulut point, tant son âme était restée jeune,tant était fort son amour de l'aviation. Je garde de lui un souvenir ineffaçable de droiture et de courage ; sa belle mort n'aura pas été inutile parce que, pour chacun de nous, elle reste comme un exemple.

M. P. sapeur avionnier.

Entre le moment où il fut recueilli dans une ambulance et celui où il rendit le dernier soupir, le docteur Reymond rédigea un long et clair rapport sur la reconnaissance qu'il avait accomplie. Son rapport terminé, il put dire :

— Je vais mourir, mais j'ai la satisfaction de savoir que mon sacrifice n'aura pas été inutile.

Non, il ne fut pas inutile ; il fut même doublement utile. Par sa mort brave et sereine, le docteur Reymond servit deux fois l'armée à laquelle il était attaché. En effet, d'une part, il lui fournit des renseignements extrêmement précieux; d'autre part, après le corps à corps qui suivit la descente de son avion, les Français prirent le dessus, reconduisirent l'ennemi tambour battant jusqu'à trois kilomètres au delà des tranchées, s'emparèrent du coup de quelques canons et avancèrent leur front jusqu'au delà de la position allemande, qui était conquise. Ce résultat inattendu et précieux, le pauvre Reymond l'aurait délibérément payé de sa vie et sa mort nous l'a procuré.

* * *

VÉDRINES ET GARROS.

Un sapeur du génie, fils d'un conseiller municipal de Nevers, nous conte un nouvel exploit de Védrines :

Le convoi auquel appartenait le sapeur venait de quitter son cantonnement, quand soudain apparut un avion allemand.

Dès qu'ils l'aperçoivent, les sapeurs se groupent et exécutent contre l'aéroplane des feux de salve nourris ; l'avion ennemi continue ses évolutions inquiétantes, — car on sait que la mission des aviateurs allemands est non seulement d'accomplir des reconnaissances, mais de signaler à l'aide de fusées la place des troupes, de l'artillerie et des convois, afin de guider le tir de leur artillerie, — lorsque s'élance dans les airs l'aviateur Védrines, attaché au parc d'aviation qu'escorte le génie.

Védrines pilote un monoplan de combat, léger et rapide, fort de 180 chevaux. Il s'est mis à la poursuite de l'avion, qui se sentant gagné de vitesse, tente de prendre de la hauteur en vue du combat qu'il est forcé d'accepter. Durant huit angoissantes minutes, l'avion français et l'avion allemand luttent en courbes serrées, pressés l'un et l'autre de prendre le dessus, la victoire étant à celui dont le vol domine en altitude le vol de l'autre.

Haletants d'émotion, les Français suivent le duel engagé : enfin Védrines prend le dessus ; il évolue maintenant plus haut que son adversaire ; aussitôt il va se placer dans son axe, le pourchasse à coups de mitrailleuse, l'atteint, et, comme une masse, le monoplan allemand et son pilote s'abattent à une allure terrifiante sur le sol.

La rencontre avait duré seize tragiques minutes.



Garros vient de prendre à un aviateur allemand son « Taube » et de rentrer sain et sauf avec cet appareil dans les lignes françaises. Il y fut accueilli par une volée de balles, car les soldats crurent avoir affaire à un Allemand ; toutefois, il réussit son atterrissage au milieu de la stupeur générale.

— C'est de la folie ! lui dit un officier. Comment se peut-il faire que vous, Garros, vous arriviez à bord d'un « Taube » ?

— Mon capitaine, ce n'est pas difficile à comprendre : j'étais allé donner la chasse à un « Taube », quand mon moteur se mit à fonctionner mal. Je jugeai prudent d'atterrir au plus vite et je le fis dans une de ces descentes rapides qui sont une spécialité de meetings. En réalité, je feignis la chute. Les Allemands sans doute me crurent tué. Ils virèrent, descendirent en vol plané et à peine avaient-ils mis pied à terre qu'ils se précipitèrent de mon côté pour me dépouiller des ordres dont ils me supposaient porteur. Je fis le mort un instant, mais quand le pilote ennemi fut à quelques pas, je me dressai d'un bond et je l'abattis de deux coups de revolver avant qu'il eût pu dire « ouf ». Je blessai aussi son passager. Puis je confiai mon appareil français à un fermier du voisinage qui le rangea sous un hangar et je me servis pour revenir du « Taube », dont la manœuvre est des plus simples

En examinant l'avion, les soldats s'aperçurent que deux balles l'avaient atteint, heureusement sans commettre d'irréparables dégâts. Le courageux aviateur fut chaudement félicité de ce peu banal exploit.

* * *

Un « Zeppelin » détruit.

Un communiqué du secrétaire de l'Amirauté britannique annonce qu'une escadrille aérienne, sous le commandement du capitaine de frégate Spencer Grey et des lieutenants de vaisseau Marix et Sippe, a réussi une attaque du hangar des « Zeppelin », à Dusseldorf.

Les bombes du lieutenant Marix, tombant d'une hauteur de 160 mètres, ont frappé le hangar, traversant le toit et détruisant un « Zeppelin ». Les flammes se sont élevées à plus de 150 mètres, par suite de l'inflammation des gaz du navire aérien.

Les trois officiers sont sains et saufs, mais leurs aéroplanes ont été perdus. L'exploit de ces officiers est remarquable, étant donnée la distance qu'ils ont dû parcourir sur terrain hostile, et aussi la surveillance étroite des ennemis, déjà mis en garde par une attaque précédente. On se souvient en effet que le hangar de Dusseldorf a été déjà attaqué le 22 septembre par une escadrille anglaise d'aéroplanes.

(Temps.)

Le raid de Friedrichshafen.

Le 21 novembre, vers 12 h. 45, trois biplans anglais apparaissaient brusquement au-dessus du lac de Constance et bombardaient les ateliers de construction des « Zeppelin », à Friedrichshafen. Les mitrailleuses allemandes ayant aussitôt ouvert le feu, les avions durent repartir à peine leurs bombes lâchées. Deux des hardis aviateurs sont rentrés sains et saufs à Belfort, d'où ils étaient partis ; le troisième est prisonnier à Friedrichshafen. Voici, d'après le *Temps*, la description des deux

aviateurs et le récit fait par l'un d'eux de leur raid audacieux.

... Je vois, face à l'entrée du hangar, deux hommes jeunes, imberbes et sans armes, qu'on prendrait, à leur casquette dépourvue de tout insigne, à leur vareuse et à leur pantalon noirs, pour de simples pékins, n'était le galon d'or qui contourne leur manche. Ce sont les aviateurs anglais. L'un, très grand, très osseux et très maigre, a dépassé de peu la trentaine ; c'est le lieutenant-aviateur de marine Sippe. Le second, petit et menu, n'a certainement pas plus de vingt-trois ans : c'est le lieutenant-aviateur Babington.

Le lieutenant Babington m'a conté de la façon la plus simple et comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle, le fait d'armes auquel il a pris part.

« Hier matin, à dix heures et demie, sur les biplans que nous avions amenés d'Angleterre, nous nous élevions tous les trois, le lieutenant Sippe, le lieutenant Briggs et moi, du champ d'aviation. Nous avons piqué droit sur l'Alsace. Nos appareils se suivaient à cinq minutes d'intervalle. Après nous être repérés sur la ligne du Rhin, nous avons remonté le cours du fleuve, en le laissant constamment sur la droite, pour éviter de voler sur le territoire suisse. En deux heures et demie, nous avions parcouru les 200 kilomètres qui nous séparaient du lac de Constance. Nous nous étions tenus, pendant toute la durée du parcours, à une hauteur moyenne de 750 m. Sur le lac, nous nous sommes séparés, pour attirer moins l'attention, et, redescendant à 150 mètres environ, nous avons survolé à très faible vitesse Friedrichshafen, où nous sommes arrivés de trois côtés différents, l'un du lac, les deux autres du nord et du sud.

» Nous disposions chacun de six bombes. Sippe a pu lancer toutes les siennes. Je n'en ai pu jeter que cinq, l'appareil de lancement ne s'étant pas déclanché au moment où j'y déposais la sixième. J'ignore ce qu'a fait Briggs, qui volait derrière nous, et je ne saurais pas davantage vous dire si les hangars contenaient ou non des « Zeppelin » et quels dégâts nos projectiles ont causés. A peine avions-nous été signalés qu'une furieuse pétarade éclatait au-dessous de nous. Volant bas, nous offrions de trop belles cibles pour ne pas songer uniquement à la fuite.

» Quand nous nous sommes retrouvés, deux seulement, au-dessus de la rive droite du Rhin, après avoir décrit force cercles pour reprendre de la hauteur, nous nous sommes aussitôt mis en marche en suivant la même route qu'au départ. Nous l'avons parcourue dans le même espace de temps que le matin. On nous a fait ici (à Belfort) un accueil que nous n'oublierons pas. Le gouverneur ne s'est pas contenté de nous féliciter. Il a télégraphié au général Joffre en lui demandant pour nous la Légion d'honneur, et le généralissime la lui a immédiatement accordée. C'est une récompense à laquelle nous étions loin de nous attendre et qui dépasse nos mérites. Nous en jouissons sans arrière-pensée, un télégramme arrivé par voie hollandaise nous ayant appris tout à l'heure que Briggs, désemparé et blessé légèrement, a été forcé d'atterrir en territoire badois, et que, s'il est prisonnier, il est sain et sauf. »

Il est à noter que les aviateurs anglais ont choisi pour leur bombardement l'heure du dîner des ouvriers, afin de blesser le moins possible de civils.

Trois exploits d'« Alliés ».

Un aviateur français, le capitaine Tricornet de Rose, l'un de nos plus anciens et plus habiles pilotes militaires, avait dû atterrir, faute d'essence, dans un village du territoire annexé. Il remplissait son réservoir, quand une forte patrouille allemande fut signalée. Sans se troubler, l'officier continua de vider ses bidons.

Les Allemands, étonnés, ne comprenant pas, se tinrent à 200 mètres, sans tirer, craignant un piège. Le réservoir plein, l'aviateur mit son moteur en marche et partit. A ce moment, les Allemands se voyant joués tirèrent sur lui. Il était trop tard, l'appareil et son pilote sont rentrés sains et saufs.

Deux aviateurs belges, en regagnant leur centre, avaient dû, à la suite d'une panne, atterrir dans le voisinage d'un groupe de uhlans. Il était impossible de réparer ; les aviateurs s'échappèrent donc et rentrèrent dans les lignes belges. Leur avion était considéré comme perdu, quand, deux jours plus tard, on apprit qu'il se trouvait toujours à la même place, gardé par des uhlans. On arma aussitôt d'une mitrailleuse une automobile de 80 HP, traînant une remorque. On se porta à grande allure près de l'avion ; on surprit les uhlans qu'on mit en fuite, et qu'on tint en respect grâce à la mitrailleuse. Pendant ce temps, les hommes démontaient l'avion, le chargeaient sur la remorque, y prenaient place eux-mêmes. Un instant après, le convoi filait, à la barbe des Allemands stupéfiés de tant d'audace.

Le capitaine aviateur russe, Nesteroff, vient de trouver la mort dans un exploit d'un sublime héroïsme.

Attaché à une escadrille aérienne d'une armée russe, le capitaine Nesteroff, au cours d'une reconnaissance en aéroplane, aperçut un avion autrichien qui planait au-dessus des troupes slaves avec le projet de jeter des bombes sur leur camp.

Dès qu'il l'eut aperçu, le capitaine se lança dans la direction de l'aviateur ennemi, se mit à sa poursuite, s'en rapprocha, le rejoignit, et alors, fonçant sur l'aéroplane autrichien, il l'atteignit, le brisa, le culbuta, le précipita à terre, entraîné lui-même dans la chute qu'il avait provoquée.

Dans ce coup d'une héroïque folie, le capitaine Nesteroff avait détruit l'avion ennemi et causé la mort de ceux qui le montaient, mais il avait payé de sa vie son acte intrépide.

* * *

Si nos aviateurs sont braves, les marins des flottes alliées ne le sont pas moins. Jusqu'à présent ce sont surtout les matelots anglais qui ont fait parler d'eux, diverses unités de la flotte britannique ayant pris part à des engagements importants. La plupart des traits d'héroïsme qui suivent se rapportent donc aux équipages de croiseurs et de sous-marins anglais.

Lettre d'un français, officier de marine.

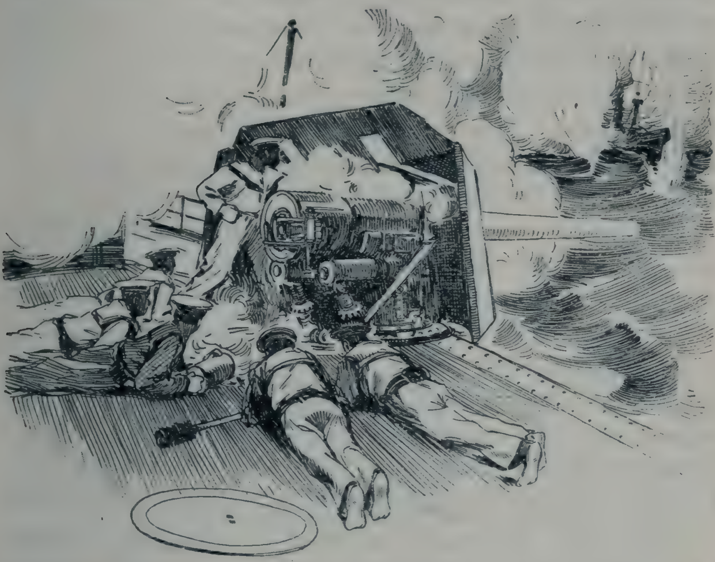
... Je descends d'un quart, de dix heures du soir à trois heures du matin. Jamais la splendeur de notre métier de marin ne m'a paru plus belle. Il faisait une nuit noire, un vent terrible, une houle monstrueuse : c'est le vent qu'on appelle « bora » dans l'Adriatique et que les Grecs appelaient borée. Tous les feux sont éteints. Plus sombres que la nuit, sans le moindre bruit à bord,

les bâtiments, l'un derrière l'autre, surveillent la mer pour ne rien laisser passer. Il y en a partout, à dix milles au nord et au sud, qui font leur croisière aveugle.

Tout semble dormir. Notre matelot d'avant et celui d'arrière, perdus dans l'ombre, ont l'air de fantômes qui roulent et tanguent sans que personne à bord sorte d'un impressionnant silence. Mais les canons sont braqués : un homme derrière chaque pièce chargée, le doigt sur la détente, ne ferme pas les yeux, du moment où il arrive à celui où on le relève. Là-haut les projecteurs sont prêts, d'un coup de bouton, à éclairer, à fouiller, à harceler. Et sur la passerelle, l'officier de qui dépendent mille existences, l'officier de quart veille seul devant Dieu ; les yeux dans la jumelle, il fouille pendant des heures et des heures cette nuit noire et cette houle. Il ne lui faut pas une défaillance du regard, de l'esprit, de la décision. Cette seconde de défaillance serait peut-être celle où l'ennemi tapi entre deux lames enverrait la torpille, ou sèmerait la mine.

Par moments, dans un lointain irréel, on voit les grands pinceaux des projecteurs : ils tâtent le ciel et la mer, s'arrêtent soudain, et le vent apporte le bruit d'une rafale de projectiles. Et puis, plus rien, projecteurs et canons se taisent. C'est la nuit, la houle et le silence. Mais le cœur bat plus vite. « Ils » sont par là rôdant. Tout à l'heure peut-être ce sera mon tour. On voudrait crever les verres des jumelles et illuminer l'étendue. D'où viendront-ils ? Et soudain quelque chose de blanc comme la moustache de l'eau sur l'étrave, luit sur une crête. « Alerte ! 1500 mètres ! 80° à tribord ! Projecteurs, éclairez ! Plus à gauche ! Dérive 58 ! Commencez le feu ! » Toutes les ombres couchées ont bondi aux pièces. Dans le faisceau blafard, surgit un spectre à trois ou quatre chemi-

nées, qui fonce comme un lévrier sur l'écume. Quinze canons crachent à la fois sans s'arrêter ; le vaisseau fantôme est devenu un volcan. « Plus à droite ! Mille mètres ! » Le torpilleur ennemi disparaît dans une auréole de coups, de gerbes d'eau toutes blanches sous l'électricité livide, mais il approche avec la mort. « 800



mètres ! » Les coups se rapprochent, font un mur d'eau et de fer, et voilà que dans l'auréole des gerbes, on voit quelque chose de rouge, de noir, de fauve, comme un coup de poing sur l'œil. Un obus a éclaté dans le ventre du torpilleur et tout saute. « Cessez le feu ! Projecteurs, suivez le but ! » On y va voir, recueillir les morts, les blessés... Il ne reste rien, à peine quelques bouts de bois ; l'artillerie française est diabolique. « Eteignez ! »

On reprend la route, la veille, le silence, l'obscurité.

Les servants se recouchent, le pointeur debout attend et l'officier de veille qui a sauvé mille existences fouille à nouveau ce noir plein de danger. Le bateau roule et tangue, il fait froid et triste, mais la mer est un peu plus libre et la France mieux protégée.

Et puis, vers trois heures du matin, une voix chuchote à l'oreille de l'officier : « Je prends la suite. — Bien. Tout le monde est à son poste. Bonne veille. — Bonne nuit. » On descend, on s'allonge tout vêtu et on dort comme un plomb; on a une confiance implicite dans celui qui est là-haut, car on n'aurait même pas le temps de se réveiller si le malheur survenait et l'on sait que celui qui est là-haut ne faillira pas.

(Temps.)

* * *

Deux épisodes du combat naval d'Héligoland.

Le 28 août, de grand matin, une opération d'une certaine importance fut tentée dans la baie d'Héligoland. Un fort détachement de contre-torpilleurs anglais, soutenu par des croiseurs légers et des croiseurs-cuirassés agissant de concert avec deux sous-marins, a repoussé une attaque des croiseurs et des contre-torpilleurs allemands qui gardaient les abords du littoral germanique.

Un lieutenant de vaisseau à bord du croiseur anglais *Defender*, écrivant au *Morning Post*, raconte en ces termes l'exploit du sous-marin *E-4 :*

« Le *Defender* ayant coulé un bâtiment ennemi mit à l'eau une baleinière pour repêcher les survivants ; avant que cette baleinière pût rejoindre notre bord, un croiseur allemand survint, qui donna la chasse au *Defender* ; celui-ci fut donc forcé de s'éloigner et d'abandonner sa baleinière dont l'équipage se trouva dans une situation critique, sur un bateau non ponté, sans provisions, et à une distance de vingt-cinq milles de la côte la plus rap-

prochée. Cette côte était, par surcroît, une forteresse allemande et les marins anglais n'avaient autour d'eux que le brouillard et des ennemis.

» Soudain, ils entendirent tout près d'eux un bruissement. Et que virent-ils émerger de l'eau ? Le sous-marin anglais *E-4* qui ouvrit son capot, prit à bord tous les occupants de la baleinière, referma son capot, plongea, et ramena tout le monde en Angleterre, à 250 milles de distance ! N'est-ce pas romanesque comme du Jules Verne ? »

C'était au plus fort du combat. Le commandant Rose, du contre-torpilleur *Laurel*, avait reçu un éclat d'obus à la jambe gauche. Ses hommes le supplièrent de quitter la passerelle pour se faire panser. Le commandant n'en voulut pas entendre parler ; s'appuyant de tout son poids sur sa jambe droite, il continua à donner ses ordres comme si de rien n'était. Bientôt un nouvel éclat d'obus l'atteint à la jambe restée indemne et il tombe. Mais pas plus que la première fois, il ne consent à se laisser emporter. Tout ce que ses hommes obtiennent de lui, c'est la permission de couper ses vêtements, afin qu'ils ne puissent infecter ses plaies. Puis le commandant Rose, assis sur la passerelle, continue à dicter ses ordres jusqu'au moment où, affaibli par la perte de son sang, il s'évanouit.

Une longue journée sous l'eau.

Voici une anecdote concernant les hommes d'un sous-marin occupé au service d'éclaireur.

Quand le navire remonta à la surface, l'ennemi tira sur la tourelle du poste d'observation, sans l'atteindre cependant ; le sous-marin plongea et resta sous l'eau. Au

bout de quatre heures, l'atmosphère devenant un peu épaisse, il remonta pour prendre de l'air. L'ennemi visa de nouveau le poste qui fut traversé d'une balle. Les marins réparèrent à la hâte l'avarie et submergèrent de nouveau le navire, puis ils attendirent jusqu'à ce que la nuit leur permît enfin de s'échapper. Quand le jeune officier présenta son rapport, on lui demanda comment ils avaient passé ces heures d'attente : « Je n'ai pas trouvé le temps long ! répondit-il ; nous jouions au bridge aux enchères, et j'ai gagné 4 shillings et 11 pennies et demi. »

Courage des pêcheurs anglais.

Dans un récit détaillé du désastre du vapeur *Runo*, le correspondant du *Daily Telegraph*, à Grimsby, raconte que la plupart des passagers furent sauvés par des chalutiers à vapeur.

Les capitaines de ces bateaux montrèrent une bravoure extraordinaire. Un de ces petits vapeurs réussit à approcher de l'épave, par une route infestée de mines. Informé du danger qu'il courait, le capitaine répondit simplement : « Le diable emporte les mines ! Notre devoir est de sauver des vies ou de perdre la nôtre. »

Comment trois croiseurs anglais furent coulés.

Le *New-York Herald* a publié le rapport du commandant Otto Weddinger, du sous-marin allemand U-9, qui coula les trois croiseurs anglais *Aboukir*, *Cressy* et *Hogue :*

Le sous-marin U-9 naviguait à la surface quand les navires anglais furent signalés. Il était 6 h. 10 du matin quand il vit l'un des croiseurs à 18 milles de la côte de Hollande, à plus de 200 milles de sa base. Il plongea

aussitôt, sans même laisser émerger le périscope. Lorsqu'il fut assez près pour lancer une torpille, le commandant donna un coup d'œil par le périscope et s'étant mis en position, il lâcha sa torpille et remonta à la surface pour voir l'effet du coup, qui avait porté. Le navire torpillé coula en quelques minutes. Son équipage était brave et, même en face de la mort, restait à son poste.

Le sous-marin replongea, mais il était resté assez de temps à la surface pour reconnaître le *Cressy* et le *Hogue*, qui allaient à toute vitesse au secours de l'*Aboukir;* c'est sur le *Hogue* qu'il prononça son attaque, mais la torpille ne porta pas sur les soutes; si bien que le croiseur resta vingt minutes blessé, à la surface, avant de couler. Le troisième croiseur prenait alors ses dispositions de combat, mais il semblait plus désireux de secourir les marins qui étaient en train de se noyer, que de se sauver lui-même.

Il était évident pour tous à bord du *Cressy* que leur seule chance de salut eût été de fuir à toute vitesse pour éviter les torpilles ; mais aucun homme ne pensa à ce moyen, aucun n'eût voulu abandonner ses camarades.

Le *Cressy* marchait en zigzag, si bien que le sous-marin dut se rapprocher davantage, et lorsqu'il fut assez près, il lança deux torpilles, voulant faire un « coup double certain ». Le croiseur s'inclina, une chaudière explosa et il coula.

« Le naufrage de l'*Aboukir*, dit le rapport officiel publié hier à Londres, est un incident normal dans le service d'exploration. Mais le *Hogue* et le *Cressy* ont été coulés parce qu'ils s'étaient portés au secours de l'*Aboukir* et qu'ils avaient arrêté leurs machines pour essayer de sauver

les marins qui se noyaient, offrant ainsi une cible facile et sûre aux sous-marins pour de nouvelles attaques. Un sentiment naturel d'humanité a provoqué dans cette affaire de lourdes pertes, qu'une stricte observation des règles militaires aurait fait éviter. »

Le rapport officiel rappelle que la règle est de laisser les navires hors de combat se tirer d'affaire par leurs propres moyens.

... Un marin du *Hogue* raconte comme suit la perte de son bâtiment :

« J'entendis notre capitaine nous crier quelque chose comme : « Du sang-froid, mes gaillards ! Nous sombrons. Nous devrons peut-être, tout à l'heure, nous jeter à l'eau. Débarrassez-vous de tout ce qui pourrait vous encombrer. » Nous nous élançâmes vers le bastingage, et tandis que nous nous apprêtions à sauter à la mer, je l'entendis prononcer cet ordre, le dernier que j'aie recueilli : « Chacun pour soi maintenant ! » Jamais je ne vis homme aussi calme et aussi intrépide que notre capitaine.

» Une fois dans l'eau, je regardai autour de moi ; notre pauvre vieux *Hogue* était presque de niveau avec la mer. Je le vis descendre doucement, puis disparaître. La dernière chose que je distinguai, ce fut la passerelle, sur laquelle le capitaine se tenait debout ; puis je vis la passerelle s'enfoncer dans la mer et le capitaine fut balayé par les vagues. C'est ainsi que je l'aperçus pour la dernière fois, fidèle à son vaisseau jusqu'au bout.

» Notre baleinière qui était allée au secours de l'*Aboukir* revint alors et recueillit une grande partie de notre équipage. On m'y hissa avec d'autres naufragés. Mais c'était un bâtiment qui, d'habitude, ne contenait guère

que 70 hommes. Quand il en eut recueilli à peu près 130, je me dis qu'un de plus le ferait couler, et qu'étant bon nageur, je pouvais laisser ma place à un autre. Alors je me jetai de nouveau à la mer... »

... Le marin Woodhead, de l'infortuné *Cressy*, raconte en ces termes comment mourut un de ses camarades :

« Ceux qui périrent passèrent le fleuve de la mort le visage souriant et un hourra sur les lèvres. Ils moururent en vrais loups de mer. Au moment où le navire sombra, les canons tiraient encore et l'un des marins, qui fumait une cigarette à son poste, s'écria : « Encore une bouffée ! » En disant ces mots, il disparut avec le navire. »

* * *

Un adversaire peu banal.

Nous avons déjà constaté que les Anglais prennent plaisir à rendre hommage à la loyauté et à la bravoure, même lorsque ces qualités se rencontrent chez leurs adversaires les plus acharnés. C'est ainsi que le *Daily Mail* consacre plusieurs articles à la croisière de l'*Emden* et aux hauts faits de son commandant, le capitaine von Muller. « Il fit son devoir jusqu'au bout, dit ce journal, et il le fit en gentleman... Si tous les Allemands ressemblaient au capitaine von Muller, cette guerre serait moins désolante. Il a été admirable d'audace, d'ingéniosité, d'habileté. Il a montré une hardiesse dans la navigation digne de nos grands marins du XVIe siècle. Bien qu'il mît une grande ardeur à lutter contre nous, il observa toujours les lois de la guerre et traita invariablement les non-combattants avec courtoisie et générosité... »

Au début de la guerre, le petit cuirassé allemand *Emden*

était mouillé dans la rade de Tsing-Tao ; il prit le large avant que ce port fût bloqué par les Japonais et le 10 septembre, le capitaine von Muller inaugura sa lutte à mort contre le commerce maritime anglais. En quatre jours, il coula six vapeurs britanniques, après avoir transbordé leurs équipages sur un septième bâtiment, épargné afin de servir de prison aux nombreux captifs, en attendant qu'on pût les débarquer. Ces prisonniers racontent que le commandant de l'*Emden* et ses officiers, au nombre desquels se trouvait un jeune parent du kaiser, le prince François-Joseph de Hohenzollern, leur témoignèrent beaucoup d'affabilité.

Après ces exploits, l'*Emden* croisa pendant plusieurs jours dans le golfe du Bengale. Son commandant attendait probablement un très grand vapeur, le *City of Rangoon*, mais ce vaisseau échappa au danger qu'il courait, grâce à l'avertissement que lui donna le capitaine du steamer italien *Loredano*.

Le 22 septembre, l'*Emden* surgit à l'improviste dans le port de Madras et se met à bombarder la ville ; les forts ayant ouvert le feu sur le croiseur allemand, celui-ci s'éloigne à toute vitesse. Le 30 septembre, l'Amirauté britannique apprend que l'*Emden* vient de capturer, au large de Ceylan, six vaisseaux anglais qu'il a traités comme les six premiers. Le 1er octobre, on aperçoit subitement le petit bâtiment ennemi dans le port français de Pondichéry. Ce port n'étant pas fortifié, l'*Emden* s'y approvisionne de charbon, tout paisiblement ! Le 15 octobre, le croiseur anglais *Yarmouth* s'empare près de Sumatra du *Markommania* et du *Pontoporos*, qui attendaient l'*Emden* pour le ravitailler. Mais le commandant ne se laisse pas abattre par ce fâcheux contretemps

et le 20 octobre il se trouve au large de la côte sud-ouest de l'Inde, où il prend sept vapeurs ; il en coule cinq ; l'un d'eux transportait sept mille tonnes de charbon qui tirent d'embarras le capitaine von Muller.

Vers le 27 octobre, le croiseur allemand surgit soudain près de Singapore et y coule le vapeur japonais *Kamasata Maru*. Après cet exploit, on le maquille jusqu'à le taire ressembler à s'y méprendre aux croiseurs japonais qui depuis quelque temps lui donnaient la chasse. Grâce à une cheminée postiche et à une couche de vernis, la transformation est complète. Alors, battant pavillon japonais, l'*Emden* paie d'audace et entre dans le port anglais de Penang. Avant qu'on ait eu le temps de découvrir la supercherie, il lance une torpille qui coule le croiseur russe *Jemtchug*, puis s'attaque au torpilleur français *Mousquet*, qu'il détruit, bien que le petit bâtiment se défende crânement. Ces prouesses accomplies, l'Allemand repart à toute vapeur.

Plusieurs croiseurs français, anglais, russes et japonais, ainsi que deux « dreadnoughts » australiens, le *Melbourne* et le *Sydney*, parcouraient en vain l'Océan à la recherche de l'*Emden*. Enfin, le 12 novembre, la station télégraphique anglaise des îles Cocos lançait dans toutes les directions radiogrammes et câblogrammes, pour annoncer l'approche de l'*Emden*, qui arrivait précisément dans l'intention de détruire cette station. C'est là, dans un site enchanteur, que devait se terminer la carrière mouvementée du croiseur allemand.

La présence d'esprit des télégraphistes et leur promptitude permirent au *Sydney* d'accourir à temps. Une lutte acharnée s'engagea entre les deux bâtiments, de taille si inégale, mais l'*Emden* fut bientôt mis hors de

combat ; il prit feu et le capitaine le fit échouer sur la côte. On dit que deux cents officiers et marins allemands ont péri dans cet engagement ; le commandant et le prince de Hohenzollern furent faits prisonniers. Les Anglais leur laissèrent leur épée et tous les survivants reçurent les honneurs militaires.

La fortune sourit aux audacieux.

Le consul général d'Angleterre à Rio de Janeiro a adressé à sir Edward Grey la lettre suivante, qui raconte le voyage de l'*Ortega* ramenant de Valparaiso en Europe 300 réservistes français.

L'*Ortega*, paquebot commandé par le capitaine Douglas Reid Kinneir, est arrivé à Rio le 1er octobre, venant de Valparaiso. En approchant de l'entrée ouest du détroit de Magellan, il avait vu apparaître un croiseur allemand du type *Dresden*, qui lui donna la chasse. L'*Ortega* marche seulement à 14 nœuds, tandis que ce croiseur en faisait 21. Dans ces conditions le capitaine prit une résolution héroïque. Il demanda des volontaires pour aider au chauffage des machines; des ouvriers, des ingénieurs et d'autres, quittant leurs vêtements, se mirent aussitôt à l'œuvre et, en poussant le feu, donnèrent une vitesse de 18 nœuds au navire. Le capitaine se dirigea alors vers un passage connu sous le nom de détroit de Nelson et s'y jeta à pleine allure, chaudement pourchassé par le croiseur allemand, qui tirait sur lui avec deux de ses gros canons. Par bonheur, aucun projectile n'atteignit l'*Ortega*, qui réussit à entrer dans la passe, où l'ennemi n'osa le suivre.

Pour comprendre la hardiesse de cette action, il faut savoir que le détroit de Nelson n'est pointé sur aucune carte, que cet étroit et tortueux passage est pour les

navigateurs un véritable cauchemar, à cause de ses écueils, de ses courants et de ses falaises qui ne fournissent aucun ancrage. J'en puis parler par expérience, ayant fait la traversée autrefois sur un petit bateau à voiles. Cependant le capitaine parvint à en tirer son navire sain et sauf, ayant eu soin de se faire précéder de canots pour sonder le passage, mètre après mètre. C'est un miracle de chance et d'adresse que l'*Ortega* soit sorti de ce canal sans une égratignure.

Si l'on se rappelle qu'aucun navire de quelque importance n'avait jamais franchi ce périlleux détroit, on admettra que l'action du capitaine qui a sauvé un steamer de 8 000 tonnes constitue un exploit de courage et d'habileté nautique ; elle prouve que les vieilles traditions d'audace et de ressource sont encore vivaces dans notre marine marchande.

(*Débats.*)





CHAPITRE VII.

Les civils.

Les civils qui subissent les horreurs de l'invasion et les brutalités de l'ennemi, sans avoir même le droit de se défendre, ont besoin eux aussi d'un beau courage. Des populations entières ont fait preuve d'un sang-froid remarquable : des maires sont restés à leur poste, discutant avec l'envahisseur les conditions de l'occupation. Celui de Senlis a été fusillé ; celui de Verneuil a été frappé d'un obus en enterrant les cadavres de chevaux qui infectaient le pays ; le bourgmestre de Bruxelles a été incarcéré et menacé plusieurs fois de mort. Des fonctionnaires de tout ordre ont accompli leur tâche jusqu'au bout.

(*Temps.*)

Le maire de Badonviller.

M. Benoît, maire de Badonviller, connut en une journée tragique toutes les douleurs. Sa maison de commerce fut brûlée, sa femme assassinée. Avec un courage admirable, il ne cessa de veiller aux intérêts de sa commune, sans un instant de repos, sans une minute de défaillance, en soutenant les forces morales de tous.

Le lendemain de ses malheurs, les Allemands ayant évacué Badonviller, un prisonnier allemand fut amené au village. La population frémissant des atrocités subies, entourait et menaçait le prisonnier. Le maire Benoît s'interposa, rappela le respect dû à tout prisonnier ennemi, et lui sauva la vie.

Le président de la République a signé le décret qui confère à M. Benoît la croix des braves.

Belle parole du maire d'Embrun.

Dans sa proclamation à ses concitoyens, le maire d'Embrun, Joubert, sachant qu'un convoi de 800 prisonniers allemands devait arriver incessamment dans sa ville, exhorta toute la population au respect du vaincu. « Le Français, dit-il, ne frappe ni n'injurie un soldat vaincu et désarmé. »

L'abbé Lemire, maire de Hazebrouck.

Un correspondant du *Journal des Débats*, qui a visité Hazebrouck pendant les premiers jours de l'occupation anglaise, écrit ce qui suit :

... Au premier étage de la mairie flotte le drapeau britannique au-dessous du drapeau français. La place entière est remplie de canons, de voitures, de chevaux, de sol-

dats... Sur les piliers de l'hôtel de ville, on lit de petites affiches manuscrites : « Au nom du général commandant les forces britanniques et gouverneur d'Hazebrouck, il est enjoint aux citadins de marcher uniquement sur les trottoirs, d'être rentrés chez eux dès huit heures du soir, de tenir leurs chiens enfermés et de ne publier ni recevoir de journaux. — Le député-maire interdit aux enfants de s'approcher des soldats. Hier, un enfant en voulant jouer avec un fusil a provoqué un accident grave. Il a blessé le soldat et s'est blessé lui-même. Il ne faut pas que le fait se renouvelle. — Le député-maire invite toute la population aux funérailles des onze soldats anglais morts au champ d'honneur. Les réfugiés devront se tenir sur le parcours, tête découverte. » La foule des évacués des régions envahies fait lentement la lecture...

Le bruit diminue sur la place. On voit le peuple se ranger sur les trottoirs et progressivement le silence se fait. Un impressionnant cortège avance. En tête marche un employé des pompes funèbres, le ventre ceinturé aux couleurs de la ville, et à quelques pas derrière lui un magnifique highlander qui tient sa carabine dans la main droite, le canon incliné vers la terre. Sans presque tourner la tête il règle le défilé ; de temps en temps sa main gauche se dresse pour indiquer l'alignement. Vingt de ses compagnons d'armes viennent derrière lui, raides et graves, puis les enfants de chœur portant la croix et le goupillon, puis un prêtre en surplis qui psalmodie, puis un clergyman en tenue militaire, botté, revolver au flanc, le plastron noir dépassant le col, un livre de psaumes à la main. Alors viennent les onze morts portés chacun par quatre hommes du pays. Dix sont pliés dans des couvertures cousues. On reconnaît la forme rigide des corps ; sur les

poitrines on a posé des feuillages grêles et de rustiques fleurs mauves qui s'harmonisent avec les linceuls bruns. Le onzième corps est dans une bière de bois blanc, couverte de fleurs, elle aussi. C'est celui d'un officier, la hiérarchie militaire demeure dans la mort.

Le cortège est long. Après les morts, avancent les soldats, les autorités d'Hazebrouck, l'abbé Lemire, le sous-préfet, enfin la foule. Sur la place il n'y a aucun bruit, sauf le choc ferré des sabots des chevaux sur le pavé et, au loin, — car depuis le matin la bataille dure, — la voix sourde du canon qui semble rythmer la marche funèbre.

L'enterrement a passé. On est revenu du cimetière...

Mais voici que, à la suite de l'abbé Lemire, arrive jusqu'aux degrés de la mairie un autre cortège, le lamentable cortège des émigrés qui ont fui les villages envahis et portent sur eux dans une musette ou dans un mouchoir tout ce qui leur reste. Ils se hâtent derrière l'abbé comme vers la Providence.

L'abbé Lemire, dont le rôle a été magnifique durant les jours de crainte, aime à dire qu'il est devenu le « tyran d'Hazebrouck », mais il en est aussi le saint Vincent de Paul. Son zèle a organisé des secours pour tous les misérables qui viennent à lui. Il les reçoit, il les réconforte, il les loge, il les nourrit. Précisément, monté sur la plus haute marche, il va leur parler. Tous font silence. L'abbé dit quelques mots, puis les entraîne vers l'hospice. Là, des religieuses distribuent une soupe abondante ; ailleurs, dans une école, on fait de même et encore dans un autre établissement. L'abbé Lemire répartit ses réfugiés entre tous. Sa tournée finie, il retourne à l'hospice, où la bonne sœur supérieure est toute rouge du travail accompli, peut-être aussi de contentement. Tout le monde a

mangé, l'abbé revient aux marches de la mairie : « Je suis content. dit-il. Ce soir tout a bien été. On ne s'est pas bousculé. On s'est bien mis en rangs, aussi tout le monde a été servi. Et ces dames ont été contentes. On a tiré poliment sa casquette. On a dit : merci, madame la supérieure, ou merci, madame, en s'en allant. Et toutes m'ont dit qu'elles étaient heureuses et prêtes à continuer tant qu'il faudrait. Ça va-t-il ainsi, mes amis ? — Oui, monsieur le maire, répond la foule d'une voix... — Et maintenant, continue l'abbé, vous allez vous coucher tranquilles. Vous êtes tous de bons Français, mes amis. Venez avec moi. »

Entraînant ses hommes, le député d'Hazebrouck va encore, deux heures durant, chercher un gîte et de la paille pour ceux qui n'ont plus ni toit ni lit.

FERNAND DE BRINON. *(Débats.)*

* * *

La moisson s'est faite même plus rapidement qu'en temps ordinaire, grâce à l'aide mutuelle des agriculteurs. Jamais plus belle leçon de solidarité n'aura été donnée au pays. L'entente mutuelle a succédé aux anciennes rivalités de clocher ou de hameau. Partout l'on a vu les femmes, les jeunes gens, les prêtres qui n'étaient pas sous les armes, les enfants, se mettre courageusement à la moisson. Citons deux traits entre mille :

Un pauvre curé de campagne achète de ses deniers une moissonneuse et va faucher les blés de ses paroissiens partis pour chasser l'ennemi.

Un vieil ouvrier agricole, dont les deux fils sont à la

frontière, répond à un cultivateur qui lui demande ses services :

— Oh! non, monsieur. Je dois aider maintenant ceux qui sont partis.

Et il donne généreusement, et gratuitement, ses peines et son temps aux femmes et aux enfants des cultivateurs qui sont à la guerre.

Il a fallu souvent de l'héroïsme pour s'acquitter des travaux agricoles dans les régions où se poursuivaient des opérations militaires. La vendange en Champagne en est un exemple frappant. « Les vignerons de Mailly, près Sillery, écrit un journaliste, travaillent la nuit, toutes lumières éteintes, au clair de la lune, au bruit du canon des Allemands qui tonne. »

Tommy Atkins et les paysans de France.

Les soldats anglais admirent la campagne française où, disent-ils, « il n'y a pas un pouce de terrain perdu. » Ils aiment aussi les campagnards : « Ce sont les gens les plus cordiaux que j'aie jamais rencontrés, écrit l'un d'eux. Ils nous donneraient tout, jusqu'à leur cœur, s'ils le pouvaient. »

Certes, nos paysans sont prêts à tout donner aux braves qui sont accourus à leur aide. Quand les troupes anglaises passent à travers les villes et les villages, vieillards, hommes et femmes, apportent ce qu'ils ont de meilleur. On les voit souvent donner aux malades le lait qui avait été réservé pour le biberon ; en conséquence, le bébé devra se contenter d'eau pendant vingt-quatre heures. Ou bien, ils offrent leur unique bouteille de champagne ou de vin vieux précieusement conservée. Parfois, c'est dans les belles tasses gardées soigneusement

pour les grandes occasions, qu'ils servent aux soldats du thé, du café, du chocolat.

Un troupier du Lancashire montre avec émotion une médaille du mérite agricole qu'un pauvre vieux lui a offerte. Et pour excuser les larmes qui brillent dans ses yeux, il explique : « Ce n'est pas grand'chose en soi, mais j'ai pu voir qu'il n'y avait rien dont il fût plus fier ; aussi je la conserve avec grand soin. »

Le vieil entomologiste Fabre.

... Une seule chose émeut à cette heure le grand entomologiste : ce qui se passe à la frontière. Voilà pourquoi il se penche passionnément sur la carte de France comme autrefois sur un ver luisant ou un scarabée.

La guerre, voilà ce qui nuit et jour le hante. Il m'en parlait ce matin avec colère ; ses yeux brillaient, et pour qualifier l'empereur Guillaume il se servit d'un mot que je n'ose écrire ici. C'est que les Allemands ont déjà fait du mal à un être qui lui est cher. Son neveu, Henri Fabre, celui qui venait parfois lui déclamer des vers, revient en effet du champ de bataille, la jambe trouée par une balle. Il était parti beau capitaine dans l'artillerie de réserve et il est rentré hier à Avignon avec des béquilles.

Et ce n'est pas tout encore. Son fils Paul, le dernier né de son second mariage, est à la caserne depuis huit jours. Il partira bientôt pour la frontière. Et la séparation a été une scène d'une beauté et d'une simplicité antiques. Autour de ce vieillard de quatre-vingt-douze ans, ses filles se groupaient toutes trois en larmes : « Je vous défends de pleurer, leur dit-il ; et toi, Paul, embrasse-moi, et cours faire ton devoir ! »

Depuis ce jour-là, Fabre n'a plus qu'une pensée : la

guerre. Ses yeux, qui ne pouvaient plus lire, ont retrouvé la force de suivre la marche de notre armée sur une carte. Il ne voudrait pas mourir, il ne mourra pas avant d'apprendre notre victoire.

CH. FORMENTIN. *(Temps.)*

* * *

Les ecclésiastiques de toutes confessions ont en mainte occasion donné l'exemple du dévouement, de l'héroïsme et de la vraie grandeur d'âme.

Nous n'en voulons citer que trois exemples.

C'était en Voëvre. Le curé de la petite commune d'Essey-en-Maizerais discutait avec un officier allemand qui prétendait que des signaux pour avertir les troupes françaises avaient été faits du haut du clocher de l'église.

Le prêtre protestait de son innocence. Vains discours, inutiles serments. C'était l'exécution sans jugement.

— On va vous fusiller !

A ce moment, un obus s'abat sur les deux hommes. L'explosion les projette sur le sol.

— Tout étourdi par le choc, racontait le digne ecclésiastique, je me relève... Je secoue la poussière qui couvre ma soutane... Et j'aperçois, à mes pieds, le cadavre du capitaine allemand... Ma foi, je l'ai béni quand même !

Le pasteur protestant de Fourmies (Nord) était infirmier volontaire à l'hôpital qui dut être évacué lors de l'occupation allemande. Apprenant que de nombreux blessés français gisaient encore sur le terrain, il y court, au risque d'être fusillé ; il passe deux jours à les panser et à les réconforter. Puis, à force d'audace, sans savoir

un mot d'allemand, il obtient d'un officier ennemi, qui croit à un droit de réquisition, une charrette et même une escorte ! Il se rend à Amiens, obtient du médecin-major allemand un médecin, des infirmiers, une automobile, et revient chercher les blessés, dont un grand nombre furent sauvés.

MENSONGE HÉROÏQUE.

(Récit d'un témoin oculaire.)

Les troupes allemandes avaient occupé, abandonné, puis occupé de nouveau, un gros village de la région de Francorchamp, aux environs de Spa. Le soir venu, alors que les habitants, en proie à une mortelle inquiétude, étaient enfermés chez eux et n'avaient aucune intention de chercher noise aux Allemands, des coups de feu éclatèrent. Il s'agissait d'une de ces méprises comme il s'en est produit à chaque instant, dans des circonstances analogues : les soldats occupant le village, voyant arriver de nouveaux venus et trompés par l'obscurité, les prenaient pour des ennemis et leur tiraient dessus, alors qu'il s'agissait en réalité de leurs propres troupes.

Pour excuser leur déplorable erreur, ils racontèrent aux officiers que c'était la population civile qui tirait. Le capitaine fit alors sortir des maisons, au hasard, cinq civils, qui furent alignés contre un mur et fusillés sans autre forme de procès.

Il semblait que cette exécution dût suffire, mais dans la nuit du lendemain, les mêmes faits recommencèrent. S'agissait-il de nouveau d'une confusion, ou bien, cette fois-ci, mus par un sentiment de révolte plus fort que la raison, les parents des fusillés de la veille vou-



lurent-ils venger la mort brutale de leurs proches ? Il ne fut pas possible de le savoir.

Le capitaine rassembla les notables du village et leur déclara que, puisqu'un premier exemple n'avait pas suffi, il était obligé de prendre des mesures encore plus sévères. Une vingtaine de personnes, choisies au hasard, furent averties qu'elles allaient partager le sort des victimes de la veille...

Au moment où l'on allait emmener ces malheureux, quelques hommes courageux s'avancèrent vers le capitaine et lui firent remarquer qu'il n'était pas possible de consommer un pareil attentat et qu'il vaudrait mieux faire une enquête pour chercher à découvrir les véritables coupables, ou, tout au moins, celui qui avait tiré le premier.

L'officier allemand répondit qu'il n'avait pas le temps de faire tant d'embarras, mais que si le coupable voulait se dénoncer, il serait seul passé par les armes, tandis que les autres auraient la vie sauve.

Quelques secondes s'écoulèrent dans un profond silence, puis on vit sortir des rangs un prêtre, un bon vieux prêtre aux cheveux blancs, à la figure douce et tranquille. Il s'avança vers le capitaine et lui dit :

— C'est moi qui ai tiré.

L'officier ne fut pas dupe de ce mensonge sublime. Il comprit qu'il allait faire mourir un innocent et devint blême. Il hésitait visiblement. Enfin il dit au curé :

— Voulez-vous jurer que c'est bien vous qui êtes le coupable ?

Le prêtre leva la main et dit :

— Oui, c'est moi. J'en fais le serment.

L'officier fit un geste et détourna la tête.

Ses hommes emmenèrent le vénérable prêtre, et quelques minutes plus tard, six détonations confondues en une seule, apprenaient à ceux qui avaient été les témoins de cette scène tragique, que « justice était faite ».

* * *

Dévouement des instituteurs.

Les fédérations et amicales d'instituteurs ont montré un dévouement magnifique. Dès les premiers jours, les foyers de ceux qui ne sont point mobilisés s'ouvrent aux réfugiés belges et accueillent leurs enfants. Les sacrifices de toute sorte ne coûtent point ; et l'on voit telles amicales consacrer un dixième des traitements à combattre la misère.

Faire son devoir à toute force, faire le bien comme le premier devoir, se donner tout à tous, et s'unir à tous dans la souffrance en commun, tel est l'esprit qui anime en ce moment les maîtres de notre enseignement primaire

(*Temps.*)

Les instituteurs et professeurs mobilisés se sont vaillamment battus, nombre d'entre eux sont morts au champ d'honneur, beaucoup d'autres se trouvent parmi les blessés. Un instituteur, tombé à la tête de sa section, la cuisse broyée par un éclat d'obus, et que l'on a dû amputer, écrit de l'hôpital aux hommes « au milieu desquels il n'aura plus l'honneur de combattre » : Ne vous alarmez pas sur mon sort ; une béquille ne va pas mal à un maître d'école.

« Vous avez raison, monsieur l'instituteur, » s'écrie Franc-Nohain, en contant cet incident aux lecteurs de

l'*Echo de Paris*. « Votre béquille, quelle plus héroïque et plus glorieuse leçon ? »

L'IMAGE ET LA CHANSON.

La bonne gaieté aide à supporter bien des désagréments, et distrait un instant des préoccupations et des angoisses. Le peuple français a gardé au milieu de son sérieux, de son énergie et de sa décision, une pointe de malice et d'humour, qui perce non seulement dans les conversations, mais dans les chansons et les caricatures.

Les plaisanteries des cartes postales de 1914 sont d'un sel un peu gros. En voici cependant une qui a de la finesse. Elle s'intitule la *Ronde des enfants bien appris* et représente les nations alliées tournant autour d'un gâteau qu'un gigantesque couteau va partager. Hors de la ronde, une petite Napolitaine hésite. On lui dit :

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse :
Sautez, dansez,
Et vous aurez
C'que vous voudrez.

Voici les couplets d'un *Carillon de Victoire*, paru dans la *Guerre sociale*, sous le nom de Silvain Pitt :

Tous les noms de France sont beaux !
Noms de villes, noms de coteaux,
Noms de forêts, noms de hameaux,
Noms de chênes et noms d'ormeaux.
Noms de gens et noms de pays,
Noms de vins, noms de cidre aussi,
De Bretagne ou de Normandie,
D'Ile-de-France ou Picardie !
Noyon, Guiscard et Coucy !
Quertancourt ! Lassigny !
Compiègne !
Compiègne !

Buvons à la santé de la Franc', mes amis,
Et Bordeaux et Bourgogne, et Champagne et Cléry !
Amis de l'Angleterre, amis de la Russie,
Amis de Cracovie, amis de Varsovie,
Que chaque coin de terre repris à l'ennemi,
Lavé par notre sang nous devienn' plus chéri !
Montmirail ! Luzancy !
Meaux ! Nanteuil ! Château-Thierry !
Pologne !
Pologne !

Comme nous, verre à verre,
Cœur contre cœur,
Sonnez, cloches ; canons, tonnez dans l'air
Sans reproche et sans peur.
Sonnez pour nos parents, sonnez pour nos amis !
Sonnez pour ceux qui naissent, pour ceux qui se marient !
Sonnez seconde et quart, tierce de Picardie !
Sonnez pour ceux qui meurent au front de la Patrie !
Pour Liége et pour Louvain, et pour Bruxelles aussi,
Pour Compiègne et Maubeuge, pour Reims et pour Nancy !
Saint-Quentin ! Saint-Denis !
Senlis ! Soissons et Corbie !
Péronne !
Péronne !

La France est en danger !
Si le bronze vient à manquer,
Cloches et carillons,
Sortez de vos clochers,
Devenez des canons !
Quand la Patrie sera ressuscitée,
Les nouvell's Pâques quand il faudra chanter,
En cloches nous vous refondrons !
Blévancourt ! Carlepont !
Sens ! Tonnerre ! Clermont ! Dijon !
Argonne !
Argonne !
Châteaudun, Domrémy !
Lyon, Rennes, Strasbourg et Paris !
Versailles !
Versailles !

Certaines chansons ont la note franchement comique. M. Montehus se réjouit ironiquement de ce que la censure nous distribue si parcimonieusement les nouvelles de la guerre :

> Heureusement qu'nous avons la Censure.
> Sans ell', chaqu'jour, on s'ferait du tourment ;
> C'est qu'vous savez, les mauvaises lectures,
> Cela influ' sur le tempérament.
> Pas de nouvell's, comm'on dit, bonn's nouvelles.
> Puis, ça repos' messieurs les rédacteurs ;
> La guerr', comm'ça, nous paraît moins cruelle ;
> Vivent les Censeurs !

Le chansonnier Botrel.

Millerand a fait une jolie chose. Il a chargé Botrel, le chansonnier que vous connaissez, de se rendre « dans tous les cantonnements, casernes, ambulances et hôpitaux, pour y dire et chanter aux troupes ses poèmes patriotiques. » Et depuis le commencement de septembre, le bon chansonnier circule au milieu de nos troupes de l'Est, amusées et intéressées. Je rêvais de l'entendre et de voir son public, et justement voici qu'à Belfort, au rez-de-chaussée de l'hôtel où vivent familièrement tous les officiers et l'aimable préfet patriote, quelqu'un me dit :

— Botrel est ici.

— Ah ! c'est un brave garçon plein de cœur et qui sait son affaire. Je voudrais beaucoup l'applaudir.

— Rien de plus aisé. Matin et soir, on groupe autour de lui les soldats, et dans l'intervalle il s'en va chanter auprès des blessés.

Le lendemain matin, fort aimablement, on est venu me chercher et me conduire au quartier, dans l'immense



Photo. Syral

LE GRAND DUC NICOLAS NICOLAIÉVITCH

GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES RUSSES.

salle du manège où deux mille soldats en bon ordre étaient déjà rangés devant une estrade très haute et peu solide, gentiment décorée de faisceaux tricolores. On m'installe, j'en suis tout confus, dans le fauteuil présidentiel, au milieu du petit groupe des officiers ; mais, faute de place, les deux mille soldats demeurent debout et fort serrés. Diable ! me disais-je, c'est moi qui ne voudrais pas être à la place de Botrel ! Comment va-t-il dégeler son monde et se dégeler lui-même ? Comment va-t-il, dans cette salle plutôt froide et sombre, saisir la pensée de ces hommes à jeun et la faire rayonner ?

Il arrive d'un pas ferme, un peu balancé, à la manière des matelots ; il monte là-haut, la figure avenante et tranquille, et il se met à chanter :

« N'attendez pas, mes camarades, — que j'aille amollir votre ardeur... — petit sergent de Déroulède, — j'ai vingt ans sonné du clairon... »

Ces héros en puissance, des paysans pour le plus grand nombre, regardent le chanteur avec ébahissement et circonspection, comme la lampe mystérieuse des contes magiques. Eux qui possèdent une telle puissance de calorique latent, ils s'émerveillent de cette petite flamme de lumière et de chaleur. Beaucoup d'entre eux, simples gens de la campagne, trouvent pour la première fois une expression à leurs sentiments. Botrel les attendrit, puis il les fait rire ; il les réunit en leur proposant des pensées chères à tous et surtout en leur donnant physiquement un rythme.

Il nous faut la victoire, pour venger le drapeau, leur chante-t-il sur un vieil air boulangiste. Et puis c'est la *Lettre du soldat à sa grand'mère :*

Si je meurs, — il faut tout prévoir, —
Priez Dieu pour moi chaque soir,
Et réconfortez la Marie ;
Dites-vous, — fières de cela, —
Que je suis mort en bon soldat,
Pour la Patrie.

Mais, au moins, n'allez pas larmoyer ! Voici sur l'air de *Malborough* un « *Guillaume s'en va-t-en guerre* » qui déchaîne un immense rire. Et quel succès pour *Les Goths*, chanson d'actualité :

Je viens d'explorer en Champagne,
Châteaux et maisons de campagne
D'où l'état-major allemand
Vient de déguerpir lestement.

La propriétaire revient :

A ses hôtes d'une semaine,
Montrant le sac de son domaine,
Elle dit, jupon haut troussé,
Et le nez gentiment pincé :
La France a subi les ravages,
Messieurs, de trois hordes sauvages :
Goths, Ostrogoths et Visigoths;
Il lui manquait les Saligoths !

Avouez que ça n'est pas mal...

MAURICE BARRÈS.

L'AGENCE DES PRISONNIERS DE GUERRE A GENÈVE.

On se fait à tout, sauf à l'incertitude. Ce qui ronge, c'est de ne pas savoir, c'est de rouler dans son esprit les mille suppositions qui font de l'espoir même une douleur de plus. « Où est-il ? Vit-il ? Peut-être agonise-t-il sur le champ de bataille ? Est-il prisonnier en Allemagne, en France ? Qui me dira ? » Ainsi ceux qui sont restés au

logis et qui attendent souffrent souvent davantage que ceux qui ont été frappés dans le combat.

La Croix-Rouge miséricordieuse prend soin des blessés. Doublement miséricordieuse, elle a pensé à ceux-là aussi qui, à l'abri des balles, sont mille fois transpercés par le poignard de l'incertitude. Sous l'égide de M. Gustave Ador, président du comité international de la Croix-Rouge, les bureaux de l'*Agence des prisonniers de guerre* se sont ouverts à Genève, dans les premiers jours de septembre ; quelques planches de sapin servant de tables, des chaises, ce qu'il faut pour écrire, et des paniers, bien vite remplis de lettres venues des divers pays belligérants, voilà tout l'ameublement. Mais bientôt ces bureaux ont dû émigrer dans des locaux plus vastes, aménagés dans un musée désaffecté.

Oh ! ces pauvres lettres fraternellement mélangées, lettres d'Allemagne, lettres de France, lettres d'Autriche, toutes lettres d'angoisse ! On plonge ses mains, ses bras, dans le tas, — le tas des douleurs humaines. Il en vient des plus humbles comme des plus puissants :

« Je vous prie, Monsieur le directeur, écrit une pauvre femme de l'un de nos villages, pourriez-vous *lui* passer ce petit bout de lettre ? » Et une autre : « Retrouvez mon mari, ils l'ont emmené en Russie ; veuillez, je vous en supplie, répondre à ma pauvre lettre. » D'un seul petit village de France, on envoie une liste de douze disparus.

Ou bien c'est M. Delcassé, inquiet de son fils, c'est sir Edward Grey, inquiet de son neveu, et tous deux sans moyens directs d'avoir de leurs nouvelles, malgré toute leur influence. Le recteur de l'Université de Munich demande des nouvelles de son fils prisonnier en Angle-

terre. Un soldat belge envoie des cartes de blessés allemands qui agonisent à l'hôpital ; les malheureux ont pu encore signer, mais le nom du second n'est pas achevé. Un général allemand qui ne pouvait le faire lui-même, sa consigne le lui interdisant, prie avec instance le comité de Genève d'envoyer de bonnes nouvelles, par dépêche, à la femme d'un colonel français prisonnier à Carlsruhe.

Cette agence improvisée fonctionne comme une administration de vieille date. Ce n'est pas que son travail soit aisé. Il faut lire les lettres, les annoter, les trier, les classer ; il faut dresser des listes, rédiger des fiches, copier ; il faut demander des renseignements aux divers comités nationaux de la Croix-Rouge ; il faut trouver des pistes, comparer, répondre, annuler et tenir à jour des listes de plus en plus longues.

Plus de trois cents travailleurs volontaires consacrent à cette œuvre de charité toutes leurs journées, fidèlement, généreusement. Dix-huit mille lettres passent chaque jour par leurs mains. Des étrangers, en particulier des Français et des Alsaciens, travaillent avec zèle aux côtés des Genevois. Une équipe de nuit a été formée. Elle est composée essentiellement de négociants qui donnent leurs veilles après avoir terminé leurs travaux quotidiens.

(D'après l'*Essor* et le *Journal de Genève*.)

Les populations arrachées à leurs foyers sont devenues aussi l'objet d'une sollicitude active. Dans plusieurs villes de Suisse, l'Agence des internés civils et l'Agence des réfugiés belges font des prodiges pour retrouver des disparus, rattacher le fil brisé entre des parents ou des

amis et rendre provisoirement un foyer à ceux qui n'en ont plus.

Voici la description de l'arrivée d'un convoi de réfugiés belges dans une ville suisse :

Neuchâtel, 9 novembre.

L'événement de la semaine dernière a été pour nous l'arrivée d'un premier convoi de réfugiés belges. Il était temps. Les Neuchâtelois commençaient à désespérer d'en voir ; il leur fallait leurs Belges... Les quatre-vingt-quatre que nous avons reçus nous feront prendre patience jusqu'au prochain convoi.

Pour éviter les manifestations bruyantes, le comité de secours s'était abstenu d'annoncer le jour et l'heure de l'arrivée. Le public en fut pourtant informé. Et vendredi soir une foule nombreuse couvrait l'esplanade de la gare et bordait la longue avenue qui conduit en ville.

Quand le train s'arrêta et que j'en vis descendre tous ces malheureux chargés de leur chétif bagage, toutes ces figures altérées par tant de souffrances, je me sentis saisi d'émotion...

...Je me disais : « Bénissons le ciel! Il a daigné, dans sa bonté, réserver à notre patrie la plus admirable des tâches ; il l'a destinée à être la sœur de charité des nations... »

Près de moi un jeune ouvrier, blessé convalescent revenu du front de bataille, murmurait à mon oreille, avec un accent que je n'oublierai pas : « Oh ! comme on nous *accepte !* »

Oui, on les « accepte », avec tous les devoirs que comporte l'accueil. Chez nous, non moins qu'ailleurs, c'est un véritable élan de compassion et de sacrifice. L'expression à la fois naïve et sublime de ce sentiment,

je la trouve dans la lettre d'une femme de vigneron, mère de cinq enfants, qui motivait son droit à recueillir un bébé par cet argument si simple : « Je n'en ai pas eu cette année !... »

Mais des orphelins, il ne s'en trouve presque pas dans les convois arrivés en Suisse ; ou, s'il y en a, ils sont aux soins de femmes qui leur tiennent lieu de mères et dont on ne saurait les séparer. L'œuvre de secours devra donc s'adapter aux circonstances. Il ne sera pas possible de confier des enfants à tant de personnes qui en demandaient. Il faudra plutôt créer des foyers, de petites colonies, où resteront ensemble ceux que leur malheur a réunis.

Tout cela s'arrangera. Déjà nos arrivés de l'autre jour sont repartis. Ils vont gagner leur lieu de refuge. Il y en a quelques-uns pour chaque district du canton, afin de ne pas faire de jaloux. Et nous espérons qu'un convoi très prochain permettra de satisfaire cet appétit de charité que fait paraître notre peuple.

PHILIPPE GODET. (*Gazette de Lausanne.*)

La Suisse a entrepris aussi de servir d'intermédiaire au rapatriement des internés civils, qu'elle ravitaille et qu'elle fait accompagner par des personnes de bonne volonté depuis le moment où ils entrent sur son territoire jusqu'à celui où ils touchent le sol de leurs patries respectives.

Voici, au sujet du passage d'un de ces convois à Genève, quelques détails navrants tirés du *Journal de Genève :*

Depuis le début de la guerre, nous n'avons pas eu de contingent d'internés plus lamentable que celui venu d'Allemagne par train spécial, jeudi matin, à 6 h. 30 (10 décembre).

Ils étaient 300 vieillards, femmes, enfants et infirmes. Habitant la région de Saint-Mihiel, ils avaient été emmenés par l'ennemi, après avoir vu leurs maisons pillées, incendiées ou bombardées. Ils racontent des choses atroces. Les moins misérables ont dû donner jusqu'à leur dernier sou pour sauver les otages du peloton d'exécution. Une fois en Allemagne, ils ont été bien traités.

Quel douloureux spectacle que cette arrivée dans l'aube grise, sous la pluie ! Un groupe de petites vieilles, toutes ridées, des enfants gémissants, des infirmes, des paralytiques...

On a réconforté tout ce pauvre monde et les Samaritains ont prodigué des soins aux malades. Après quoi un service spécial de tramways les a menés à Annemasse, sur terre française. Dans la grande voiture de tête du convoi, convertie en véritable ambulance, on installa les vieillards et plusieurs paralytiques amenés sur des civières. Dans les autres tramways se serrèrent des femmes et des enfants.

Il faut noter l'admirable solidarité, la générosité anonyme du peuple. Un passant se précipite dans un magasin de tabac et en ressort les mains pleines pour les vieux. Des femmes accourent avec des vêtements chauds pour les enfants.

Personne ne put rester insensible à ce spectacle de douleur. Les hommes même avaient les yeux gros de larmes.

C'est ici le lieu de rapporter ce trait tiré de la *Semaine littéraire :*

L'autre jour, en vertu d'un hasard qu'on avait tout fait pour éviter, une colonne de vieillards et de jeunes garçons français rencontra dans une rue de Genève le convoi des internés allemands, au grand émoi de leurs

cicerones. Le résultat fut inattendu. Un vieil homme français a soulevé son chapeau en disant :

— Ce sont de pauvres bougres comme nous...

Et ce fut tout.

NOELLE ROGER.

Les postes suisses transmettent gratuitement aux prisonniers de guerre français et allemands les lettres que leurs familles ne peuvent leur envoyer directement. Il en passe chaque jour environ 130 000, sans compter plus de 4000 mandats et 5000 colis postaux.

* * *

En France, une nuée de civils se prodiguent avec une ardeur infatigable dans les ambulances de la Croix-Rouge, les hôpitaux militaires, les comités d'assistance aux réfugiés et d'innombrables œuvres de solidarité. Ce sont souvent des hommes et des femmes occupés toute la journée qui consacrent à soulager les peines de leur prochain leurs dimanches, leurs soirées, ou même des nuits entières.

Dans une ambulance installée au buffet d'une gare, par exemple, une femme sert du café et du thé aux soldats et aux blessés circulant dans les trains de nuit. Cette brave femme est la cuisinière d'un hôtel de la ville, et, malgré son travail éreintant, elle trouve encore la force de passer debout une nuit sur deux.

Une nuit dans une gare de triage.

Quelques gares, aux approches de Paris, ont été désignées pour recevoir les trains de blessés revenus de la ligne de feu. On se livre, dans ces stations terminus, au

triage des grands blessés, des petits blessés et des éclopés ou malades. On y visite soigneusement les premiers avant de les transporter dans des autos d'ambulance à Paris ; on y refait le pansement des seconds, quand ils souffrent trop ou quand leur bandage s'est dérangé ; on les expédie ensuite, avec les malades, par un train qui contourne Paris, sur les hôpitaux militaires de province.

Dans ce pénible travail, le service sanitaire de l'armée est secondé par d'utiles auxiliaires dont l'activité désintéressée le décharge du plus encombrant de sa tâche. Tandis que le major et son aide procèdent eux-mêmes à la visite des plus grièvement atteints, désignés à leur attention par une fiche blanche, la Société de secours aux blessés, dans son hôpital de campagne, renouvelle le pansement des petits blessés, à l'uniforme desquels s'attache une fiche rose. Des infirmières et des infirmiers volontaires prêtent leur concours aux médecins militaires et le ravitaillement des trains est assuré par les cantines de la Presse et par d'autres œuvres analogues.

J'ai pris mon service avant-hier, à six heures du soir, à la cantine de la Presse, dans la gare de X... J'y ai trouvé l'équipe déjà tout entière réunie. Sous la direction de Mme M..., femme d'un de nos confrères, cinq femmes et cinq hommes de tout âge et des catégories sociales les plus diverses mettent en train leur besogne. Vêtu de blanc, comme un chef cuisinier, un tailleur belge, qui est le boute-en-train de la bande, verse de l'eau dans les trois vastes marmites alignées sur la façade de la tente, bourre leurs fourneaux de combustible et en active le tirage en homme entendu.

D'une boîte en fer-blanc, un dentiste, Belge aussi, extirpe à grand effort l'extrait de viande, coagulé en une

poix résistante et brune, qui corsera la soupe aux légumes; un bon vivant, qui jadis a tenu boutique à Paris, quartier des Epinettes, entasse, dans la marmite où le consommé s'élabore, des quartiers de viande rouge, des joues de bœuf et de la réjouissance ; un épicier retraité, mélancolique et longue figure d'enterrement, tourne avec une sage lenteur la manivelle d'un moulin à café ; un banquier collige avec soin les factures et en relève les chiffres qu'il inscrit au livre des dépenses. Assises autour d'une vaste terrine, une femme du noble faubourg et sa fille, deux modistes, une couturière et Mme B..., femme de l'un de nos chansonniers les plus en vogue, épluchent des carottes, des navets, des poireaux et des pommes de terre. J'ai pour charge la préparation du café. Suivant les instructions que j'ai reçues, je superpose les lits de café et les lits de chicorée. En peu de temps mon eau est bouillante, et bientôt j'ai une marmite pleine d'un « jus » qui paraîtra délectable à nos pauvres blessés...

THIÉBAULT-SISSON. *(Temps.)*

Les agents de police à leur tour ont créé l'œuvre du « Secours de guerre » qui hospitalise des réfugiés belges. Au 21 novembre, ils avaient déjà servi à ces braves gens 49 000 repas, et en logeaient 1240 dans les bâtiments de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. Un journaliste qui l'a visité écrit :

Mon aimable hôte m'introduit d'abord dans les services du vestiaire. Plusieurs salles le constituent : d'un côté sont les vêtements des hommes, de l'autre ceux des femmes et des enfants. Au fur et à mesure qu'arrivent les effets envoyés par de généreux donateurs, on les répartit et on les classe ; ce sont les gardiens de la paix qui,

entre leurs heures de service, viennent faire ce tri... Pour les vêtements féminins, ils sont assistés dans ce travail par des dames de bonne volonté.

... Après avoir fait tout le tour de l'asile, nous redescendons vers la cour. Un bruit joyeux s'en élève jusqu'à nous, fait d'un piétinement léger et d'un alerte brouhaha. Approchons vite... Deux cents enfants marchent en rang, bien alignés, chacun d'eux brandissant un petit drapeau belge qu'on vient de lui donner. En tête, un robuste *boy-scout*, dans l'uniforme boer si familier aux Parisiens, les exerce à scander le pas et leur apprend à chanter la *Marseillaise*...

Les Belges.

L'honneur d'abord, le reste ensuite.
Albert Ier.

Les civils belges mériteraient qu'un volume fût entièrement consacré à retracer l'héroïsme de tous, citadins et campagnards, magistrats et ouvriers. De cette histoire tragique, détachons quelques scènes et quelques personnages.

Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles.

La guerre qui dévaste la Belgique a donné un étrange relief à certaines figures ; elle a fait apparaître brusquement en pleine lumière des hommes qui jamais n'avaient recherché la popularité... La plus belle et la plus noble de ces figures est celle du roi Albert... Et puis, il y a M. Max, le bourgmestre de Bruxelles, qui est à cette heure, l'homme le plus populaire de Belgique après le roi M. Adolphe Max n'a pas été au feu ; il n'est jamais des-

cendu dans une tranchée; il n'a jamais opéré dans un fort; et pourtant il a fait preuve d'un héroïsme qui ne le cède en rien à celui des plus vaillants soldats...

Journaliste et avocat, M. Max se lança assez tard dans la politique et fut élu conseiller provincial pour le Brabant. En 1908, il entra au Conseil municipal de Bruxelles, et il fut élu bourgmestre de la capitale en 1909... Le bourgmestrat de Bruxelles, cela comporte une responsabilité énorme, une représentation de tous les instants; cela exige encore une puissance de travail peu commune.

On se demandait si cet homme mince, fluet et blond, très correct, très froid, qui avait à peine atteint la quarantaine, aurait, aux heures graves, la maîtrise indispensable... Les heures graves sont venues, hélas ! heures graves et tragiques. Quand le roi Albert fut au front; quand le gouvernement fut transféré à Anvers; quand Bruxelles fut déclarée ville ouverte, ce fut ce jeune bourgmestre qui prit sur lui de défendre la capitale contre les audacieuses entreprises de l'envahisseur. Il s'en fut tout seul au-devant des conquérants, et, de sa voix un peu lente, il leur parla comme il sait parler. Ces Allemands qui venaient en maîtres ne l'aimaient point. Ils savaient que, au cours de la réception des conseillers municipaux parisiens à Bruxelles, M. Max avait proclamé hautement ses sympathies pour la France; ils savaient qu'à Paris, lors de la visite qu'y firent les échevins de Bruxelles, M. Max avait été chaleureusement applaudi; ils savaient que, tout récemment encore, le bourgmestre s'était fait le bon ouvrier de la totale réconciliation des Belges et des Anglais, — un peu en froid depuis les complications congolaises, — en recevant splendidement le lord-maire de Londres. Pourtant les conquérants écoutèrent M. Max,

et celui-ci obtint que l'occupation se fît dans des conditions acceptables. Il obtint surtout de demeurer à la tête de l'administration municipale et de jouer ce rôle difficile entre tous de conciliateur entre les vainqueurs et les vaincus.

S'il accepta ce rôle-là, c'est que le bourgmestre connaissait admirablement le peuple de Bruxelles et qu'il savait qu'il n'aurait aucune surprise mauvaise à redouter de sa part [1]. Il importait donc d'empêcher l'ennemi de violer les lois de la guerre, comme il l'avait fait ailleurs. M. Max s'appliqua à cette tâche avec une énergie qui ne se trouva jamais en défaut, avec un sens de la diplomatie qui dut surprendre les Allemands. Il s'installa à l'hôtel de ville jour et nuit, un petit lit de camp dressé dans son cabinet pour les rares heures de repos à prendre. Ce que durent être ses entretiens avec le maréchal von der Goltz, on le devine : des conversations tout en nuances, portant sur l'interprétation rigoureuse des textes, sur la valeur exacte des mots. Il sut plier là où il fallait plier sous peine de provoquer une catastrophe; mais, dès le lendemain, il revenait à la charge, discutait, harcelait, jusqu'à ce qu'il obtînt ce qu'on était bien décidé d'abord à lui refuser. Ainsi, la fameuse contribution de guerre d'un nombre considérable de millions, imposée à la capitale, il ne put l'éviter; mais le trésor de Bruxelles était depuis longtemps mis à l'abri de tout coup de main, à Anvers, et il fallut négocier pour gagner du temps, pour échelonner les paiements. Avec cela, M. Max sut ne pas abdiquer, faire comprendre aux Allemands que le bourgmestre demeurait le maître de sa bonne ville et qu'il

[1] Voir plus loin la proclamation de M. Max à ses administrés.

traitait d'égal à égal avec le gouverneur allemand. Un officier prussien s'étant permis de pénétrer dans son cabinet sans se faire annoncer, il le mit à la porte d'un geste. Les bourgeois de Bruxelles ayant retiré, dès les premiers jours de l'occupation, le drapeau national qui flottait à leurs balcons, M. Max, par voie d'affiches, les engagea à continuer à arborer les trois couleurs. Le gouverneur allemand ne partagea pas cette manière de voir et ordonna le retrait du drapeau belge. M. Max se soumit et conseilla à ses administrés d'obéir, « en attendant l'heure de la réparation ». Affirmer cet espoir de la revanche prochaine en face de l'envahisseur, cela ne manquait certes pas de crânerie.

Il fit plus et il fit mieux. Le gouverneur allemand de Liége avait fait afficher sur les murs de cette ville une proclamation affirmant que, de l'aveu du bourgmestre de Bruxelles lui-même, la France, absorbée par la défensive, était impuissante à aider la Belgique. Aussitôt M. Max fit placarder sur les murs de la capitale un démenti net et catégorique [1] Cette fois, le maréchal von der Goltz et son état-major se fâchèrent. On interdit au bourgmestre de faire afficher une seule proclamation sans l'approbation de l'autorité allemande, et, sur les murs de Bruxelles, on fit recouvrir le manifeste de M. Max d'un beau papier blanc. Le lendemain, ce papier blanc était enduit d'une couche d'huile, et, devenu transparent, il permettait de lire le démenti du bourgmestre qu'il prétendait cacher...

Quand les Allemands faisaient afficher à Bruxelles de fausses nouvelles relatives à des victoires qu'ils n'avaient pas remportées, M. Max, qui ne pouvait plus remettre

[1] « J'oppose à cette affirmation le démenti le plus formel. »

les choses au point par voie d'affiches, se promenait par les rues et, dans tous les groupes de citoyens, faisait connaître la vérité. Il fallait, coûte que coûte, se débarrasser de ce bourgmestre trop indépendant. Ce fut à propos du règlement d'une question de gros sous qu'on l'arrêta.

... Les Allemands apprirent que M. Max avait pleine confiance dans le succès prochain des armes françaises et qu'il espérait voir Bruxelles libéré à bref délai. Ils exigèrent alors le paiement immédiat des trente millions de contribution de guerre qui restaient à verser. M. Max refusa. Les Allemands crurent le contraindre à payer en ne soldant plus leurs réquisitions, et par l'intermédiaire d'une banque, ils firent présenter en bloc au bourgmestre, pour remboursement, leurs bons de réquisitions. M. Max refusa d'ouvrir les caisses de la ville. C'est sur ce refus qu'on l'a arrêté. C'est du moins ainsi que les journaux officieux allemands ont rapporté l'incident.

Il y a dans les annales de l'histoire des municipalités belges de grandes et nobles pages, car, depuis huit cents ans, ce peuple n'a cessé de combattre pour ses franchises et sa liberté... La page que M. Max vient d'ajouter à l'histoire de Bruxelles est d'une rare grandeur...

D'après Roland de Marès. *(Annales.)*

Proclamation du bourgmestre de Bruxelles.

Concitoyens,

Malgré la résistance héroïque de nos troupes, secondées par les armées alliées, il est à craindre que l'ennemi n'envahisse Bruxelles.

Si pareille éventualité se réalise, j'espère pouvoir compter sur le calme et le sang-froid de la population.

Que l'on se garde de tout affolement, de toute panique.

Les autorités communales ne déserteront pas leur poste. Elles continueront à remplir leurs fonctions avec la fermeté que vous êtes en droit d'attendre d'elles en des circonstances aussi graves.

J'ai à peine besoin de rappeler à mes concitoyens les devoirs de tous envers le pays.

Les lois de la guerre interdisent à l'ennemi de forcer la population à donner des renseignements sur l'armée nationale et sur ses moyens de défense. Les habitants de Bruxelles doivent savoir qu'ils sont en droit de refuser de faire connaître quoi que ce soit, à ce sujet, à l'envahisseur. Ce refus leur est imposé dans l'intérêt de la patrie.

Qu'aucun de vous n'accepte de servir de guide à l'ennemi.

Que chacun se tienne en garde contre les espions et les agents étrangers qui chercheraient à recueillir des renseignements ou à provoquer des manifestations dans un sens quelconque.

L'ennemi ne peut légitimement porter atteinte ni à l'honneur des familles, ni à la vie des citoyens, ni à la propriété privée, ni aux convictions religieuses ou philosophiques, ni au libre exercice des cultes.

Que tout abus commis par l'envahisseur me soit immédiatement dénoncé. Aussi longtemps que je serai en vie et en liberté, je protégerai de toutes mes forces les droits et la dignité de mes concitoyens.

Vive la Belgique libre et indépendante !

ADOLPHE MAX.

Une bonne « zwanze ».

Parmi les « zwanzes » bruxelloises — ces « blagues » de nos chers alliés — les plus réussies en ces derniers temps, on peut citer la suivante qui a pour héros le bourgmestre Max et pour victime le maréchal von der Goltz lui-même. Ce grand chef venait d'entrer à Bruxelles. Il fit appeler M. Max.

— Monsieur le bourgmestre, dit von der Goltz, la ville a été frappée d'une contribution de guerre dont elle n'a pas encore payé un centime. Je vous ordonne de verser le premier échelon de cette indemnité — c'est-à-dire au moins 5 millions — en or, dans un délai de quarante-huit heures.

— Monsieur le maréchal, répondit M. Max, dont l'œil pétillait de gaieté, vous serez obéi...

Le jour même, le bourgmestre fit appeler tous les chefs de district de son département et leur donna, à ce sujet, de précises instructions. Il faut croire que celles-ci n'avaient rien que de joyeux, car, quand M. Max les eut détaillées, un formidable éclat de rire fit retentir le bureau. Les quarante-huit heures du délai accordé étant écoulées, le bourgmestre de Bruxelles se fit annoncer chez le maréchal von der Goltz. Quatre employés de l'hôtel de ville le suivaient courbés sous le poids d'énormes paquets.

— Monsieur le maréchal, dit M. Max, voici la somme demandée.

Von der Goltz déchira l'enveloppe de l'un des paquets, en sortit une liasse de papiers et l'examina. Puis, blême de colère :

— Comment avez-vous l'audace ?... s'écria-t-il. Je

vous ai réclamé de l'or et vous m'apportez des bons de réquisition de l'armée allemande ! Vous vous moquez de moi, monsieur.

— Ces bons ne sont-ils pas remboursables ? demanda M. Max de son air le plus naïf.

— Evidemment, répondit le maréchal....

— Mais, dit M. Max, les officiers qui les signèrent m'ont déclaré que c'était de l'or en barre. Je vous rends cet or. Que pouvez-vous exiger de plus ?

Et tout content de la réussite de sa joyeuse « zwanze », le bourgmestre de Bruxelles laissa là, pantois de colère, mais fort quinaud, Sa Très Haute Noblesse, M. le maréchal von der Goltz...

(*Débats.*)

Le peuple exilé.

La pacifique nation belge a bien changé. « Ces Bruxellois paisibles, écrit l'envoyé spécial du *Temps*, le 13 août, ces Bruxellois paisibles que j'ai connus naguère encore si sceptiques à l'endroit de leur armée, si rétifs au service personnel et au devoir militaire, sont devenus des militaristes enragés. L'affront fait à leur pays par l'Allemagne leur a insufflé à tous des idées et des vertus guerrières qu'il ne se seraient jamais soupçonnées il y a seulement quelques semaines. Ils se sont engagés en masse. Des gens qui n'avaient jamais tenu un fusil deviennent en dix jours des soldats. Deux jours de maniement d'armes à Malines suivis de huit jours d'exercice, leur suffisent pour être au courant tant bien que mal. L'entraînement et la sensation immédiate du danger feront le reste et ils marcheront au feu en héros. »

Ce qui était vrai des Bruxellois l'est de tous les Belges.

Chassés de leurs demeures, dénués de tout, errant dans des pays qui les accueillent avec enthousiasme, certes, mais qui n'en sont pas moins des terres étrangères, les Belges ont gardé à travers tous leurs malheurs une dignité, une confiance sereine, qui font l'admiration du monde entier

« Ils n'ont même pas l'idée, écrit Maurice Maeterlinck dans le *Journal*, qu'on eût pu agir autrement, qu'on eût pu les sauver en sacrifiant l'honneur. Ils ne séparent point le devoir du destin. Ce devoir, avec toutes ses épouvantables conséquences, leur semble aussi inévitable qu'une force de la nature contre laquelle on ne songe même pas à lutter, tant elle est invincible. Il y a là un exemple d'héroïsme collectif, anonyme, ingénu et presque inconscient, qui égale et, par moments, surpasse ce que nous avons de plus haut dans la légende et dans l'histoire, car, depuis les grands martyrs, on n'était pas mort plus simplement pour une simple idée. Du reste, si, parmi les angoisses où nous nous débattons, il était permis de parler d'autre chose que de deuils et de larmes, on trouverait une magnifique consolation au spectacle de l'héroïsme inattendu qui, subitement, nous entoure de toutes parts. On peut affirmer qu'en aucun temps, depuis qu'existe la mémoire des hommes, on n'a fait le sacrifice de sa vie avec une telle ardeur, une telle abnégation, un pareil enthousiasme, et que les vertus immortelles qui, jusqu'à ce jour, soulevèrent et sauvèrent les avant-gardes de l'humanité n'eurent jamais plus d'élan, de jeunesse, de puissance et d'éclat. »

Les quelques pages suivantes font ressortir le contraste entre l'exode lamentable des fugitifs d'Anvers et

l'attitude pleine de noblesse qui est celle de ces exilés dans les pays qui ont l'honneur et le privilège de les héberger.

Les fugitifs belges.

Putten (Hollande), 9 octobre.

Voilà deux mois que je rôde auprès et autour des champs de bataille, mais ce dont je fus témoin ce soir, c'est plus horrible que tout ce que j'avais contemplé jusqu'à présent. C'est une fuite précipitée, pleine d'angoisse, une misère horrible.

Depuis deux mois, j'ai déjà vu bien des réfugiés, sur les routes, près des maisons brûlées et des champs dévastés ; j'ai vu des femmes, des enfants, de pauvres vieillards décrépits, mais je n'ai jamais rencontré de cortège aussi monstrueusement lugubre qu'en ce jour, entre Roosendaal et Putten.

Il ne s'arrête plus, ce cortège sans fin, composé de véhicules de tous genres, grands chars plats de paysans, voiturettes de grands magasins dont les noms sont peints en belles lettres multicolores, chars à pétrole, portant, attachés près du réservoir, quelques meubles, des couvertures ; puis des voitures de déménagement, des voitures dont on ne sait à quoi elles ont jamais pu servir, puis des brouettes, des voitures d'enfant remplies de bagages étranges ou de bébés enveloppés de châles, de couvertures, de chiffons.

Jusqu'à Roosendaal on ne voyait rien, rien qu'une route calme et paisible, comme s'il n'eût pas été question d'une guerre brutale à quelques heures de là. Mais à Roosendaal, tout était encombré de charrettes, d'êtres humains, de désespérés se traînant, ou se couchant exténués auprès de leurs paquets de hardes.

La route entre Roosendaal et Berg-op-Zoom était couverte de groupes de réfugiés et de véhicules. A Berg-op-Zoom même, toute la ville était envahie, toutes les rues regorgeaient de monde. Sur la place du Marché, le flot des réfugiés était accueilli par nos soldats, qui les aidaient à descendre, il fallait voir avec quel amour et quelle prudence.

Ils sont admirables et infatigables, ces soldats de Hollande. Ils font tous leurs efforts pour aider, pour conseiller les réfugiés. Ils transportent les sacs, les ballots, et même les gens âgés ou épuisés; ils courent en avant avec les enfants dans leurs bras, ils aident, ils encouragent. Et parmi toutes les violences de la guerre, qu'il me soit permis de dire que c'est à l'armée de Hollande qu'incombe la plus belle des tâches.

Les soldats et leurs officiers travaillent nuit et jour; ils renoncent à leur propre nourriture et, une fois leur service terminé, pendant leurs loisirs, ils s'en vont à la rencontre des réfugiés pour les secourir et leur montrer le chemin.

Et les réfugiés acceptent cette entr'aide avec une morne soumission, ils se laissent faire et dire jusqu'à ce qu'ils s'en aillent tomber à bout de force, — si possible à l'abri de quelque toit hospitalier, ou bien dans la rue ou sous les arbres de la forêt. Et il y en a beaucoup ainsi, car il est impossible de trouver tout de suite un abri pour les multitudes qui traversent la frontière hollandaise.

Voilà trois jours que les réfugiés passent ici à Putten, et on compte que, pendant ces trois jours, il en est arrivé une soixantaine de mille, dont une partie est restée...

(Journal de Genève.)

L'ATTITUDE DES RÉFUGIÉS BELGES.

Comment pourrons-nous jamais vous remercier assez, vous autres Anglais, de tout ce que vous faites pour nous ? disent un grand nombre de réfugiés.

— Pardon, monsieur, peut-être sauriez-vous me dire où j'aurais quelque chance de trouver de l'ouvrage ? ajoutait fièrement un réfugié que je vis hier.

En effet, le grand souci de la plupart des Belges, c'est d'être le moins longtemps possible à la charge de leurs hôtes anglais.

— Pourquoi avez-vous quitté votre ville ? demandai-je à un vieil hôtelier de Bruges que je reconnus.

— Eh bien ! voici : il y a à Bruges cinq bons hôtels ; trois m'appartiennent, les deux autres sont exploités par des compagnies à capitaux allemands. J'en ai informé les autorités belges. Vous comprenez qu'après cela je n'étais plus en sécurité à Bruges. D'ailleurs regardez mes deux fils, ils ont 16 et 17 ans. Pouvais-je rester là et me résigner à les voir expédiés au fond de l'Allemagne pour y manier la pioche ?... Ce que je vais faire maintenant ? J'ai demandé ce matin une place de garçon d'hôtel, mes deux fils en feront autant. Nous ne voulons pas nous laisser entretenir par l'Angleterre. J'aimerais tant que mes fils s'engagent dans votre nouvelle armée. Ce n'est vraiment pas possible ?

En vain nous essayons de faire comprendre à ces braves Belges que l'Angleterre leur doit plus qu'elle ne saurait acquitter. « Liége ? disent-ils. Oui, nous avons bien fait notre devoir là-bas. » Et ils passent à d'autres sujets.

(D'après le journal *The War*.)

La famille anglaise s'augmente de deux cent mille hôtes.

Le nombre des Belges qui ont débarqué en Angleterre est évalué à 200 000, dont 30 000 sont arrivés tous à la fois, après la chute d'Anvers ; 1800 personnes sont venues d'Ostende le même jour. Un très grand nombre de ces infortunés sont dénués de tout, beaucoup se sont encombrés à la hâte de bagages inutiles et n'ont aucun argent. Paysans, ouvriers, petits bourgeois partagent les mêmes souffrances...



L'élan du peuple anglais pour secourir tant d'infortunes est admirable. Le gouvernement, les municipalités et les particuliers, chacun fait ce qu'il peut. Des comités locaux dans les ports de mer reçoivent les arrivants et en dirigent le plus grand nombre sur Londres. Des avis dans les journaux, des affiches sur tous les murs, en français et en flamand avec pour en-tête les mots : *Réfugiés belges, Belgische Vluchtelingen*, fournissent aux Belges dispersés les indications les

plus précises. A Londres, le *War Refugee Committee* organise l'hospitalisation des émigrés.

Lady Lugard préside à cette tâche avec l'autorité et le tact d'une grande dame, et le dévouement d'une femme de cœur. Dans le grand bâtiment mis gracieusement à la disposition de l'œuvre par une société d'assurance, et entièrement occupé par les bureaux du comité, Lady Lugard a bien voulu m'expliquer le fonctionnement de l'œuvre qu'elle a fondée dès les premiers jours de l'invasion de la Belgique.

Lorsque les réfugiés commencèrent à arriver, le comité lança un appel à la population pour lui demander son aide. Le premier jour, il reçut mille lettres de familles anglaises offrant de prendre des Belges chez eux, le second jour, deux mille offres nouvelles et ainsi de suite jusqu'à cinq mille par jour. En quelques jours on fut assuré de pouvoir loger et nourrir chez des particuliers plus de 100 000 réfugiés. En outre, 1200 citoyens anglais se mettaient à la disposition du comité pour lui consacrer tout leur temps.

A leur arrivée, les réfugiés sont accueillis dans de grands locaux mis à la disposition du comité par le gouvernement. Ils y sont logés dans des dortoirs. On procède là, avec les précautions qui conviennent, à leur répartition entre les familles qui les réclament dans toutes les localités du royaume. Des Belges autorisés prêtent leur aide à cette tâche particulièrement délicate...

J'ai quitté à la nuit ce vaste bâtiment plein de monde et de bruit, devant lequel stationnait une foule bruyante parlant français ou flamand. Des camelots vendaient l'*Indépendance belge*, qui maintenant paraît à Londres. Non loin de là est la gare de Charing Cross. Une famille

en sortait : l'homme et la femme pliés sous le ballot contenant leurs hardes, et cinq enfants exténués. Des Belges. Ils cherchaient leur chemin. Combien je fus heureux de leur indiquer le grand omnibus qui attendait au coin de la place et qui allait les conduire à la maison où ils trouveraient, après tant d'angoisses, le cœur de l'Angleterre.

GEORGES WAGNIÈRE. *(Journal de Genève*[1]*.)*



[1] M. Wagnière a réuni ses lettres adressées au *Journal de Genève* en un volume intitulé *Près de la Guerre*. (Jullien, Genève.)



CHAPITRE VIII

Les femmes et les enfants.

Depuis les deux courageux petits gars fusillés à Morfontaine, près de Longwy, le 4 août 1914, parce qu'ils avaient donné l'éveil aux troupes françaises, jusqu'aux boy-scouts qui portent les dépêches et secourent les réfugiés, les enfants de Belgique, de France et d'Angleterre se sont distingués dans cette guerre par leur bravoure et leur ingéniosité dans le dévouement. Une foule de traits rapportés par les journaux en font foi ; nous n'en pouvons citer que quelques-uns.

Un jeune berger français.

Un garçon de seize ans, employé dans une ferme d'un village de l'Est, revenait à la ferme quand des uhlans en patrouille l'arrêtèrent :

— Où sont les Français ?

Le jeune homme avait vu les nôtres massés dans un bois voisin. Il répondit :

— Je ne sais pas.

— Tu ne veux rien dire ? Tu seras fusillé.

Et les uhlans l'empoignent, l'attachent contre un arbre et le mettent en joue. Cependant l'officier l'interroge encore. Le jeune garçon ne se trouble pas ; il maintient ses affirmations. Convaincus, les uhlans abaissent les armes. L'enfant héroïque est aujourd'hui à Paris.

(*Temps.*)

Héroïsme d'un jeune Alsacien.

Un trait du même genre est conté par un officier allemand dans une lettre à sa famille. Ce qui rend ce récit fort curieux, c'est l'appréciation par l'officier de l'acte héroïque. Voici le passage en question :

« Un traître vient d'être fusillé, un jeune Alsacien appartenant à une de ces sociétés de gymnastique ou de boy-scouts qui arborent des rubans tricolores, un pauvre gamin qui, dans son infatuation, s'était mis en tête d'être un héros. Notre colonne passait près d'un défilé boisé. Il y fut pris et on lui demanda s'il y avait des Français dans le voisinage. Il refusa de donner aucune information. Cinquante pas plus loin, une fusillade fut dirigée sur nous de l'épaisseur du bois. On demanda au prisonnier, en français, s'il avait eu connaissance que l'ennemi fût dans la forêt. Il ne le nia pas. Il se dirigea d'un pas ferme vers un poteau du télégraphe, il s'y adossa, la verdure d'une vigne derrière lui, et il reçut la volée du peloton d'exécution avec un fier sourire. Le petit poseur ! C'est pourtant dommage de voir du courage ainsi gaspillé... »

(*Foi et Vie.*)

La bravoure d'un écolier.

Le *Bulletin du ministère de l'instruction publique* contient le touchant récit de l'acte de bravoure d'un écolier. Ce récit est extrait d'une lettre adressée au ministre de l'instruction publique par M. Bienfait, instituteur à Vauxaillon (Aisne), capitaine au 245e, hôpital de Fontainebleau. Le voici :

Dès le début de la guerre, le jeune Emile Degaudez, âgé de seize ans, de Bourg-et-Comin (Aisne), réquisitionné comme conducteur, suivit pendant quinze jours les troupes françaises.

Le 20 septembre, à l'attaque du fort de B..., alors qu'il se reposait à T..., avec un groupe de soldats, un gros obus allemand éclate dans la cour d'une ferme, tuant un homme, en blessant neuf, plus le jeune Degaudez et un enfant de sept ans.

Alors que tous cherchaient un abri contre les obus, ensanglanté, le bras troué par un éclat, le courageux enfant enlève son petit camarade, qui a le crâne défoncé, et le porte, sous la mitraille, au poste de secours situé à cent mètres de là.

Le soir même, le pauvre petit de sept ans mourait. Quant à Degaudez, il ne proféra pas une plainte pendant qu'on le pansait et, depuis le 20, il circule parmi les blessés, le bras en écharpe, en attendant l'heureux moment où il pourra rejoindre son village, encore occupé aujourd'hui par les troupes allemandes.

Histoire d'Emile Després.

Les Prussiens étaient entrés à Lourches, dans le Nord, près de Douchy. Dans un coron, un lieutenant aviné insultait la maîtresse du logis. Un sergent français gisait dans un coin sombre, le bassin fracturé par un éclat d'obus.

Indigné des propos que tenait l'officier à une femme sans défense, le sergent saisit son revolver, vise et abat le hobereau d'un coup.

Alors le malheureux sergent fut traîné hors du coron et joint à un groupe de quinze mineurs accusés d'avoir tiré sur les Allemands. Pendant qu'il attendait son tour d'être fusillé, tremblant de fièvre, il vit passer un enfant, Emile Després, âgé de quatorze ans, et le supplia de lui apporter un verre d'eau. Le jeune garçon s'empressa d'aller chercher l'eau si ardemment désirée. Mais le capitaine allemand l'avait aperçu et, furieux, il se précipita sur lui : « Tu seras fusillé, » lui cria-t-il, et il le lança à coups de botte et à coups de poing sur le sergent qui agonisait.

Quand le tour d'Emile Després arriva, on lui banda les yeux et on le fit s'agenouiller devant le peloton d'exécution. Mais le capitaine n'ordonna pas le feu. Il dénoua le bandeau et appliquant une taloche sur la joue de l'enfant :

— Tu auras la vie sauve à une condition. Prends ce fusil. Le sergent te demandait à boire : tu vas lui donner du plomb. Couche-le en joue et tue-le.

Le gamin prend le fusil sans trembler, épaule et dirige l'arme sur la poitrine du sergent ; mais, soudain, il fait volte-face sans abaisser son arme. Le coup part, et le capitaine s'effondre, tué à bout portant.

L'héroïque enfant tomba aussitôt, criblé de balles et lardé de coups de baïonnette.

Gustave Chatain.

Gustave Chatain, un petit garçon de ferme de quinze ans, a voulu faire la guerre et l'a faite, jusqu'à ce qu'une balle interrompît sa brillante campagne.

Je l'ai vu ce matin dans un lit de la maison de santé de la rue Bizet, où les « bonnes sœurs » le gâtent, l'appelant « leur enfant de troupe ».

Près de son lit, à portée de sa main, bien en évidence, un petit pantalon rouge, un vrai, que des admirateurs lui ont commandé sur mesure et qui l'attend.

— Je ne le ferai pas attendre longtemps, s'écrie Gustave Chatain, je vais me débiner. Le médecin m'a promis que dans trois ou quatre jours je pourrais rejoindre... On a besoin de moi, là-bas...

Je lui demande de me raconter son histoire.

— Ça n'a rien d'épatant, fait-il... Je voulais me battre avec les Boches : j'étais costaud pour mon âge. Alors, un jour, n'y tenant plus, j'ai filé vers Senlis où il y avait du bruit. Des chasseurs alpins passent, je les suis en leur proposant de faire les commissions... Et puis je leur demande un fusil. On rit d'abord ; j'insiste, on m'en donne un. Mais le capitaine m'aperçoit ; il ne veut pas de moi. Je ne suis qu'un gosse ! Je vais plus loin. Une autre compagnie m'accepte. Je leur promets d'être bien sage et de me faire tout petit.

Enfin, j'aperçois des Boches. On se bat. Je ramasse le premier fusil venu. On ne fait pas attention à moi dans la bataille, et je m'en donne... Je m'en donne tellement qu'en me retournant je m'aperçois que je suis tout seul. J'avais perdu ma compagnie. Alors je me replie en bon ordre. Mais impossible de me retrouver. Enfin, je rencontre un régiment de ligne. Je me présente. On me permet de me glisser dans les rangs. Bon, nous voilà dans la bataille de la Marne. Vous pensez si j'étais à mon affaire. Je me faisais pardonner en me mettant de toutes les corvées.

Quand ça chauffait, j'y allais avec les autres. J'ai chargé à la baïonnette. Pour approcher les Boches, je tenais une botte de paille devant moi... On avance très bien comme ça...

Ce fut mieux encore à la bataille de l'Aisne. Là, ça valait la peine d'écrire ses mémoires. Je les ai *écrites* ici pour me distraire. *Elles* sont dans ce cahier.

Gustave Chatain soulève son oreiller et me montre un cahier d'écolier :

— Ne l'ouvrez pas... il y a trop de fautes d'orthographe.

Je lui assure que les fautes d'orthographe sont permises pendant la guerre et j'ouvre le cahier. En voici un passage:

« L'embuscade de F... Les ordres étaient de voir si réellement les deux fermes étaient occupées par l'ennemi et de couper un fil téléphonique qui reliait ces deux fermes. Nous voilà partis. La patrouille se composait de douze hommes, d'un sergent, d'un caporal et de moi. Nous arrivons aux fermes. Une fusillade éclate des deux fermes et du plateau de gauche. Le caporal tombe ainsi que cinq hommes. Les autres se jettent le long de la route. Mais bientôt une fusillade éclate de droite, couchant huit hommes à terre. Il ne restait plus que le sergent et moi. Une balle m'enlève ma casquette. Je me jette derrière un tas de cailloux et j'ouvre le feu contre la ferme de gauche. Je tire toutes mes balles. Malheureusement je n'en avais plus que cinquante. Je prends mon fusil et je me sauve. En passant en terrain découvert, je reçois une balle à l'épaule droite, — j'avais déjà eu la main gauche écorchée. Ça me fait activer de vitesse.

» Mais le sergent ne pouvait plus marcher, une balle lui avait coupé un doigt de pied. *Je le monte sur mon dos* et me voilà reparti. On s'en tire. »

Devant de pareils exploits, j'hésite. Mes yeux vont du cahier à l'enfant. Et l'enfant rit de ma surprise.

Un soldat, horriblement blessé aux deux bras et qui est soigné dans la même chambre que Gustave Chatain, apporte son témoignage.

— Le gosse ne ment pas. J'y étais. Il a fait ça. Ce qu'il ne dit pas, c'est que les chefs l'ont félicité, qu'un général l'a invité à sa table, et que nous l'aimons tous, ce brave gosse !

JEAN MALHERBE.

L'ODYSSÉE D'UN PETIT TROUPIER.

Paul Mathieu a quatorze ans. Il demeurait avec ses parents et son jeune frère âgé de huit ans, rue d'Alsace, à Saint-Dié, quand éclata la guerre. Le père, mobilisé, alla rejoindre son régiment. Et la mère, quelques jours plus tard, dut fuir avec ses enfants devant l'Allemand envahisseur. Elle se trouvait avec de nombreux habitants dans un bois assez éloigné de la ville, quand Paul demanda la permission « d'aller voir les soldats » qui manœuvraient aux alentours ; mais à son retour le bois était désert. De nouveau, les malheureux fugitifs avaient dû déguerpir, et le pauvre petit, craignant de s'égarer, revint demander aide et protection aux soldats du ...e d'infanterie, qui l'adoptèrent.

Et voilà notre petit bonhomme qui suit les lignards, mange avec eux, dort sous la tente ou à la belle étoile et enfin fait comme les « frères » le service des tranchées.

— J'y suis resté près d'un mois et demi, me dit-il, faisant le coup de feu, car on m'avait équipé et j'avais un petit mousqueton avec lequel j'ai « descendu » plusieurs Boches.

— Et tu n'avais pas peur ?

— Non, *mais on faisait attention* ! Il ne fallait pas passer la tête au-dessus des tranchées, sinon, pan ! Mon pauvre camarade, un petit Sénégalais âgé de dix ans, qui était venu en France avec son père, est mort ainsi : « Tu vois, me disait-il, j'en ai encore pour deux mois à me battre ainsi sans être touché. — Il ne faut pas dire cela, lui répondis-je ; ça vient au moment où on ne s'y attend pas. » Et une heure après, mon pauvre copain recevait une balle dans la tête.

— Et comment es-tu venu à Paris ?

— Ah ! voilà : un jour j'étais avec des soldats dans un petit poste, quand les Boches arrivèrent en nombre. Un soldat me fit lâcher mon sac et me prit par le bras pour m'emmener plus vite : dans ce mouvement, il me donna involontairement un coup de crosse sur l'œil, qui fut joliment poché. J'avais une partie du visage toute noire. « Mon » colonel me donna vingt francs et me fit évacuer par un train de blessés, qui s'arrêta à Aubervilliers. C'est là que je reçus des soins. Mais ce n'était pas grave. Vous voyez qu'il n'y paraît plus.

L'officier de service, à Aubervilliers, voulait faire rapatrier l'enfant tout de suite, mais le pauvre petit qui d'ailleurs ne se plaignait pas, avait les jambes enflées et souffrait de douleurs rhumatismales contractées dans les tranchées humides. Un des hommes dévoués qui assurent le service de nuit à la cantine d'Aubervilliers le réclama généreusement et l'emmena chez lui.

« C'est bon de dormir dans un lit ! » disait l'enfant le lendemain de son arrivée à Paris.

Un colonel prisonnier retrouvé grace au kodak d'un gamin.

Mme Chartier, femme du colonel du 141e d'infanterie, vient d'avoir des nouvelles de son mari d'une manière curieuse. Le colonel Chartier est blessé, prisonnier en Allemagne, lui avait-on dit. On imagine toutes les transes par lesquelles passait Mme Chartier.

Un matin, une lettre lui arrive de Vichy. Elle est écrite par un petit garçon de 14 ans, venu d'Alsace. Il raconte :

« Je me trouvais à Sarrebourg. Je regardais passer un convoi de Français blessés et faits prisonniers. J'entends parler la langue de mon pays. J'écoute, je distingue des mots : colonel Chartier, 141e, Marseille... J'avais mon appareil photographique. J'ai le temps de saisir un moment de ce défilé... »

Et une épreuve photographique accompagne la lettre.

Mme Chartier a maintenant devant elle le portrait de son mari. Il est étendu dans une calèche conduite par un soldat prussien. Elle peut le voir, le contempler. Grâce au courage de ce gamin français, qui prit cette photographie au risque de se faire arrêter comme espion par les Prussiens, elle sait que son époux vit et qu'il reviendra.

Un infirmier de quinze ans.

Il n'a pas quinze ans, l'écolier dont je tairai le nom, et qui en septembre s'est présenté au médecin chef de l'hôpital de Montauban. Il voulait prendre du service. « As-tu peur de voir des blessures ? lui a demandé le major. —

Non, monsieur le major. — Alors, viens. Revêts cette blouse d'infirmier. Si les manches sont trop longues, fais-y un pli. Prends ce tablier. Et maintenant, bon courage ! » Ils sont entrés tous deux dans la salle d'opérations. « La première fois que j'ai vu une plaie et entendu des plaintes, m'a confié l'enfant, j'ai dû prendre beaucoup sur moi ; mais au bout de deux jours j'étais habitué. » Et depuis lors, du matin au soir, il mouille les tarlatanes, lime les capsules de néo-caïne, renouvelle les pansements, retire les pinces de l'eau bouillante et d'une main ferme maintient ouvertes les lèvres d'une plaie...

Léon Cury.

* * *

Une petite héroïne.

On sait comment le commandant du fort de Troyon joua les Allemands en leur faisant croire à l'abandon des ouvrages, et leur fit payer cher leur illusion. Ses canons et ses fusils en couchèrent 7000 sur les glacis du fort. Mais on n'a pas dit comment il fut averti de l'approche des assaillants, ce qui lui permit d'organiser son stratagème.

C'est par une fillette d'une douzaine d'années que la garnison du fort connut la marche des Allemands.

A quelque distance des ouvrages avancés se trouve une auberge dont les soldats de la garnison appréciaient fort le fin moka. Plusieurs d'entre eux y descendaient le matin de bonne heure pour s'approvisionner de ce « jus » parfumé. Un jour, ils furent devancés à l'auberge par des uhlans. Il fallait avertir les Français. Une petite gamine s'en chargea. Grimpant les raidillons qui montent jusqu'au fort, elle courut vers les soldats déjà en route pour venir déguster le café, et elle leur apprit en deux mots la nou-

velle. Les Français remontèrent rapidement vers le fort, et, quelques instants après, le commandant préparait aux Allemands une réception imprévue.

Il ne faudra pas oublier la petite gosseline qui a sauvé le fort de Troyon.

DÉVOUEMENT FILIAL.

Dans un petit village entre Paramé et Rothéneuf, quarante-cinq réfugiés belges ont été hospitalisés. Ces pauvres gens ont quitté leurs caves de Charleroi à demi-asphyxiés par la fumée de l'incendie et n'emportant que les vêtements qu'ils avaient sur eux. Un prêtre est allé les visiter et, remarquant une bicyclette presque neuve, il a demandé à ces infortunés comment ils avaient pu l'apporter. Eux de répondre :

— C'était pour sauver le vieux père, qui a 72 ans et qui est paralysé. Ses deux petits-fils, qui ont 15 et 17 ans, l'ont hissé sur la machine et, se tenant à droite et à gauche, l'ont ainsi poussé pendant cinq jours jusqu'à Laon, où on les a mis en chemin de fer.

DENISE CARTIER.

C'était un dimanche matin, le 27 septembre. La petite Denise Cartier, âgée de treize ans, qui habite à la rue de la Manutention, près de l'avenue du Trocadéro, allait chercher du pain. Soudain un « Taube » paraît, bien haut dans le ciel ; l'aviateur allemand jette un obus, qui tombe tout à côté de la petite Denise. Renversée par l'explosion, la pauvre enfant est grièvement blessée à la jambe. La première parole qu'elle adressa au gardien de la paix accouru pour la relever fut : « Surtout ne dites pas à maman que c'est grave ! »



Transportée à l'hôpital Beaujon, Denise Cartier y subit l'amputation de la jambe droite. Son entrain et sa vaillance firent l'admiration de tout le personnel de Beaujon. Pour donner du courage à sa maman, elle trouva même la force de sourire au chirurgien qui allait l'opérer. Dès qu'elle put s'asseoir dans son lit, Denise demanda de la laine et des aiguilles pour tricoter pour les soldats.

— C'est plus utile que de courir ou de sauter à la corde, dit-elle. Et puisque je t'assure que ça m'amuse autant...

La maîtresse d'école de Denise est venue lui apporter le prix de courage, et certes l'héroïque fillette l'avait mérité.

Franc-Nohain ayant raconté l'histoire de Denise Cartier aux lecteurs de l'*Echo de Paris*, une petite fille de douze ans a apporté à son papa le contenu de sa tirelire en lui déclarant : « Tu devrais envoyer cette pièce à Franc-Nohain, et lui demander de dire à toutes les petites filles de France de vider aussi leur tirelire dans la tirelire de Denise Cartier ! » D'autres enfants suivirent son exemple et l'on put remettre à la maman de la petite Denise une jolie somme pour sa fille.

« De quels billets touchants, avec de grosses lettres malhabiles, sont accompagnés la plupart des envois que j'ai reçus ! écrit Franc-Nohain. Depuis le farouche petit garçon qui « voudrait bien que le méchant qui a fait du mal à Denise soit puni », jusqu'à la jeune « arpète » qui « a économisé 1 fr. 15 sur les quelques sous que lui remet chaque jour sa pauvre maman pour son déjeuner... »

» Mais je veux vous conter ce qu'a imaginé l'astu-

cieuse Marie-Rose, pour avoir deux sous à envoyer à Denise. Elle avait une dent qui « remuait » et sa maman lui avait promis deux sous si elle la faisait « sauter »... Ses huit ans avaient jusqu'ici reculé devant le geste audacieux ; mais quand elle a su l'histoire de Denise Cartier, elle a eu honte de sa faiblesse, elle a pris son courage à deux mains et sa dent de lait au bout d'un fil : et Marie-Rose a eu les deux sous qu'elle m'a bien vite et triomphalement apportés... »

Toujours gaie, Denise se porte bien à l'heure qu'il est ; elle pourra retourner à l'école avec une jambe artificielle offerte par un fabricant.

* * *

LES BOY-SCOUTS.

L'association des boy-scouts a rendu dans cette guerre des services immenses, non seulement en France, mais en Belgique, en Angleterre et dans les pays neutres.

M. Thiébault-Sisson écrit dans le *Temps* du 14 août.

« Dans toutes les classes de la population belge, tout ce qui ne porte pas les armes s'ingénie à se rendre utile. Quantité d'hôtels particuliers ont été transformés en ambulances, et il a poussé partout des boy-scouts. Pas une famille un peu aisée qui n'ait donné ses enfants à cette institution et qui ne les encourage à accepter les disciplines les plus dures et les tâches les plus pénibles. D'une administration publique à une autre, du ministère de la guerre à tous les services qui en dépendent, les plus âgés font le service d'estafettes, et, courbés sur leurs bicyclettes, portent les dépêches sans se lasser. Les plus jeunes, à la municipalité, dans les hôpitaux, dans les minis-

tères, font office de plantons, gardent les portes, surveillent les antichambres et s'acquittent de ces divers emplois avec une attention réfléchie très au-dessus de leur âge. Deux jours de suite, au ministère de la guerre, j'ai rencontré de faction un de ces petits bonshommes dont la physionomie m'avait intéressé. Je l'ai interrogé. Il avait treize ans seulement. Il était astreint à un service régulier de sept heures du matin à sept heures du soir, et deux fois par jour faisait ses deux heures de faction.

» Les tout petits, ceux qui comptent de huit à douze ans, font des quêtes en vendant des cartes postales au profit de la Croix-Rouge. Ils parcourent les places publiques, les rues et les parcs, en agitant leur tirelire de ferblanc, ou en offrant avec un sourire au passant leurs vues à deux sous de Bruxelles et des environs, des vues qui plus tard feront prime. Aussi s'arrache-t-on ces morceaux de bristol dont le verso, laissant intacte une moitié réservée à l'adresse, porte sur l'autre moitié, en lettres grasses, imprimée en rouge, l'inscription suivante :

» *L'union fait la force ! Vive la Belgique !* »

Un correspondant belge raconte le trait que voici :

« Le premier uhlan qui fit son entrée dans Liége n'était pas fier. S'étant égaré dans les bois qui s'étendent à l'est de la ville, n'ayant guère mangé depuis deux jours, il avait été rencontré, tout à coup, par un de nos boy-scouts. Si les scouts sont intelligents et dévoués, en général, ceux de Liége sont doués d'une intrépidité peu commune. Notre boy, qui était à bicyclette et portait une dépêche à un commandant d'avant-poste, dès qu'il aperçut le uhlan, descendit de sa machine. Il fit un geste qui semblait vouloir arrêter derrière lui un groupe de

camarades; puis, s'adressant au cavalier perplexe, il lui cria dans ce mauvais allemand que pratiquent beaucoup d'écoliers liégeois : « Rendez-vous, ou vous êtes mort ! »

» Le uhlan, jetant ses armes, hurla : « Nicht kapout ! » Le boy-scout s'approcha : avec un morceau de chocolat



il rassura le grand diable d'Allemand, puis le tenant par un bras et tirant derrière lui le cheval du captif, sur le dos duquel il avait chargé et les armes du vaincu et la bicyclette du vainqueur, il s'en fut porter sa dépêche. Sa mission accomplie, le boy-scout fit sa rentrée dans Liége. Le contraste était singulier entre ce géant teuton

et son gardien à peine haut comme deux bottes ; le boy fit prendre à son prisonnier le chemin des écoliers pour rentrer au quartier général de la position fortifiée : vous concevez le succès qui lui fut fait dans les rues de la populeuse cité liégeoise ! »

Albert Ier vient de décorer un boy-scout pour récompenser son extraordinaire vaillance. Il s'appelle Leysen ; il est né à Liége. Il a découvert et arrêté onze espions, qui ont été passés par les armes. Il a surpris des mouvements de l'ennemi parti pour un coup de force, et ainsi déjoué sa tentative en prévenant les troupes belges.

Quand l'armée belge rentra dans le camp retranché d'Anvers, il la suivit et s'offrit alors pour porter à Bruxelles des dépêches officielles. Et dimanche, il réussissait à franchir les lignes allemandes et à remettre à ceux à qui elles étaient destinées les missives qu'on lui avait confiées pour informer Bruxelles de ce qui se passait en France et en Russie.

Le gouvernement belge a amené avec lui au Havre un jeune boy-scout nègre qui lui a, dit-on, rendu nombre de services.

Les éclaireurs de France n'ont probablement pas eu la bonne fortune de capturer des Boches. Ils ne s'en sont pas moins rendus indispensables. Les municipalités et les commissariats de police les ont utilisés comme plantons ou comme estafettes. Quant aux sociétés de secours aux blessés ou aux réfugiés, elles ont confié aux jeunes éclaireurs des missions souvent délicates. C'est ainsi que des convois d'enfants évacués de la zone des forts parisiens ont été accompagnés jusqu'au fond de la Bretagne et surveillés pendant de longues semaines par des boy-scouts de seize ou dix-sept ans. Et il fallait voir comme

ceux-ci savaient bien mener tout ce petit monde indiscipliné ! Enfin, dans plusieurs régions de la France, les éclaireurs ont aidé à faire la moisson.

Quant aux éclaireurs anglais, hollandais et suisses, ils sont fort occupés depuis que des foules de malheureux Belges se répandent dans les pays voisins. Ce sont eux qui se chargent des baluchons, qui portent les petits enfants, qui rendent mille services aux immigrés. « La plupart des réfugiés belges, dit le journal illustré *The War*, sont des voyageurs accablés de chagrin et de fatigue, et par conséquent peu débrouillards. Il faut qu'on s'occupe de chacun d'entre eux individuellement, qu'on le conduise à la gare, qu'on le mette dans son train, qu'on lui explique tout l'itinéraire de son voyage. On n'en viendrait jamais à bout sans les boy-scouts. »

LES BONS MOTS DE GAVROCHE.

... Après un bon mot, on est moins rancunier. L'esprit est la soupape de la colère. Il jette le mauvais lest, et l'on repart d'un bond dans l'air plus pur. Les « Taube », le mois dernier, survolaient Paris, vers les six heures du soir, et laissaient tomber leurs bombes, très efficaces. La foule accourait, pour « voir ça ». On stationnait, on braquait des jumelles. Le « Taube » une fois signalé, on s'impatientait si le jet tardait : « Eh ! le pigeon, là-haut, lâche donc ton œuf, qu'on puisse aller dîner ! » Ainsi s'exclamait un jour Gavroche. Et quand les bombes multiplièrent leur mitraille, il maugréa : « Voilà qu'on ne pourra plus sortir sans parapluie, maintenant ! »

C'est lui enfin qui, le troisième jour de la guerre, occupé à suivre un défilé de soldats, dut tout à coup se découvrir devant un enterrement, au coin de la rue, et,

la casquette à la main, on l'entendit murmurer entre le haut et le bas : « C'est maintenant que tu choisis pour mourir, toi ? Et ben, vrai, t'es pas curieux ! »

(S. ROCHEBLAVE. *Semaine littéraire de Genève.*)

LES GAMINS DE BRUXELLES.

Il existe à Bruxelles un quartier très populaire, celui des Marolles, où l'on parle un invraisemblable jargon mi-wallon, mi-flamand, et où l'on n'a pas désarmé devant l'envahisseur. Les journaux racontent les amusantes blagues que les Marolliens ont faites aux occupants.

A peine les Allemands étaient-ils entrés que tout gamin bruxellois, à quelque classe de la société qu'il appartînt, perça un trou dans sa casquette ou dans son chapeau et y fit apparaître une carotte. Depuis un mois et demi, des cohortes de gamins défilent ainsi devant les Prussiens ahuris, singeant leurs casques à pointe, à la grande joie des passants.

Les Allemands, ayant placé sur la galerie qui contourne le Palais de justice deux canons, la gueule tournée vers le quartier populaire des Marolles, dès le lendemain, les Marolles à leur tour se mirent en état de défense, et l'on vit apparaître sur les toits, dressés vers le Palais de justice cette fois, une quantité invraisemblable de... tuyaux de poêle. Il en est de longs, de courts, de gros, de minces ; les toits en sont couverts, plus de mille canons de fer-blanc sont braqués !...

Les Allemands d'abord n'avaient pas compris ; mais on leur a expliqué. Ils sont furieux, mais n'osent rien dire. Voyez-vous le maréchal von der Goltz prenant un arrêté pour empêcher les gens de la rue Haute de placer des tuyaux de poêle sur leurs toits !...

Autre trait. Les Allemands ont réquisitionné à Bruxelles tous les chevaux possibles, jusqu'aux plus lamentables rosses, disent leurs adversaires. Le lendemain de la réquisition, un cortège formidable se dirigeait vers le Palais de justice. Cinq cents gamins s'avançaient, traînant à leur remorque tous les chevaux de bois ou de carton, les ânes à roulettes, les vieux chevaux mécaniques, qu'ils avaient pu découvrir dans les greniers, parmi les joujoux déclassés. Il y en avait à trois pattes et même sans pattes. Et à vingt reprises, à la joie délirante des passants et des curieux attroupés, le cortège défila devant la garde prussienne qui campe au Palais de justice.

Un autre jour, deux cents gosses marchent au pas militaire, puis tout à coup, sur un commandement bref, car il y a un état-major, les soldats en herbe s'arrêtent et se mettent à exécuter sur place le ridicule « Gänseparade », le pas de l'oie, cher aux instructeurs prussiens.

Voici un quart d'heure que cela dure et les gamins n'ont pas avancé d'un pouce. Un officier s'approche et demande aux gosses ce qu'ils font là.

— Ah ! bien ! répond le chef de la bande, on marche sur Paris, et alors, n'est-ce pas, on doit marcher sur place !

L'officier pâlit et fait le geste de saisir son revolver, mais il finit par hausser les épaules et rentre furieux, tandis que la foule applaudit les gamins.

Chaque fois que les Allemands placardent un avis, les gosses en affichent un autre. C'est ainsi que lorsqu'il fut question une première fois de l'arrestation de M. Max, l'héroïque bourgmestre de Bruxelles, ils avaient affiché

l'avis suivant au coin de la rue Haute et de la place de la Chapelle :

Proclamation.

Si on touche à un seul cheveu de la tête de notre Max, nous déclarons la guerre à l'Allemagne.

L'état-major des Marolles.

Ce fut pour les Marolles du délire. On faisait le pèlerinage pour aller lire la fière proclamation. Les Allemands, furieux, la firent arracher. Mais, entre temps, M. Max avait été relâché, et, gravement, les gamins bruxellois s'en allaient déclarant :

— Vous voyez, hein ? ils ont eu peur !...

Lorsque les Allemands affichèrent l'ordre de rentrer à Bruxelles, les gamins placardèrent un avis conseillant de n'en rien faire. Leur proclamation se terminait ainsi :

« La Belgique est fermée pour cause d'agrandissement ! »

* * *

Elles sont toutes héroïques, les femmes qui ont les leurs sur le front et qui supportent, semaine après semaine et le sourire aux lèvres, la mortelle inquiétude qui les étreint. Nous ne citerons donc que des traits d'héroïsme ou de dévouement d'un autre genre.

Beaucoup de femmes ont, dans les territoires envahis, montré un calme, un esprit d'initiative, un désintéressement surprenants. Il fallait, du reste, une belle crânerie rien que pour rester dans les villes menacées, au plus fort de la panique, et combien de femmes ont eu ce courage, qui ne s'étaient jamais piquées d'héroïsme !

Une personne riche et bonne écrivit à une Parisienne

qu'elle offrait asile à la campagne à cinq familles pauvres de la capitale. La Parisienne réfléchit, songea à des familles qu'elle connaissait, où il y avait des enfants, des vieux, et alla le soir leur transmettre l'offre de son amie provinciale. C'était dans une rue où, la veille, une bombe était tombée, tuant la boulangère sur le seuil de sa boutique; c'était au moment où l'on croyait que le siège et le bombardement allaient commencer (et ils savent ce que c'est, les Parisiens) ; le voyage était payé, tout était payé; elle ne trouva personne pour partir, et voici ce qu'une femme lui répondit : « J'aime mieux rester ; mon mari est à l'armée, j'aime mieux avoir aussi ma part de danger. »

A Soissons, pendant le bombardement.

...On a signalé déjà le beau et ferme courage de Mme Macherez... J'ai eu l'honneur de lui dire à la Mairie, où, dans une pièce encore épargnée, elle s'est installée, l'admiration de ses concitoyens pour le dévouement dont elle avait fait et continue à faire preuve. Dès mon arrivée, j'avais entendu dans toutes les conversations, l'éloge de son énergie. En l'absence — pour employer un euphémisme — de la plupart des membres de la municipalité, elle a pris bravement toutes les responsabilités. Cette femme de soixante-trois ans, qui n'avait voulu être qu'une ambulancière, s'est trouvée faire face à tout. Après avoir reçu les Prussiens et avoir résisté, autant qu'il était possible, à toutes leurs exigences, elle a organisé les secours, elle a pris les initiatives nécessaires, elle a reconstitué une administration là où il n'y avait plus rien, elle a pensé à tout. « On a senti en elle une volonté, » me disait le préfet de l'Aisne, M. Leullier, qui

est arrivé à Soissons presque en même temps que le peloton de chasseurs d'Afrique qui a d'abord réoccupé la ville. Je l'ai vue se multipliant, faisant mettre les pompes en batterie, réconfortant des gens dont la maison n'existe plus et leur trouvant un asile, cherchant les moyens d'alimentation, suppléant au fonctionnement des services interrompus, consultée, sollicitée, écoutée par tous, et vaquant à ces soins multiples avec sang-froid et décision. Au demeurant, elle se défend d'avoir joué ce rôle important, et elle veut en attribuer l'honneur à M. Musard, institué maire par le préfet, et à M. Blamontier, un notaire, qui lui ont prêté un actif concours. Mais ceux-ci, si largement qu'ils se soient dévoués, sont les premiers à reconnaître que Mme Macherez a été l'âme et le cerveau de Soissons en ces jours d'épreuve et de péril.

PAUL GINISTY. *(Débats.)*

HOSPITALITÉ HÉROÏQUE.

Au moment de la retraite de Belgique, le *Morning Post* citait la lettre d'un jeune lieutenant anglais qui, avec un peloton de soldats, avait perdu son régiment et s'était égaré dans une région du nord de la France envahie par l'ennemi. Longtemps les malheureux, épuisés de fatigue, affamés, errèrent dans une forêt, n'osant pas en sortir de peur de tomber aux mains des Allemands. Enfin ils croisèrent un maître d'école qui réussit à comprendre le mauvais français du lieutenant et à lui faire entendre qu'il y avait dans le voisinage un château appartenant à une vieille comtesse, amie des Anglais, et qu'entre le château et la forêt il n'avait pas vu un seul Boche.

A la brune, les Anglais, exténués, fourbus, frappaient à la porte de la comtesse. Ils étaient reçus par une vieille



ADOLPHE MAX
BOURGMESTRE DE BRUXELLES.

dame à cheveux blancs qui leur souhaita cordialement la bienvenue. Le lieutenant lui exposa la situation et demanda la permission pour lui et ses hommes de passer la nuit dans l'écurie, promettant de repartir de grand matin, pour ne pas compromettre la châtelaine aux yeux des Allemands s'ils venaient à passer.

Mais la comtesse ne l'entendait point ainsi. Elle expliqua à l'officier anglais qu'elle était demeurée en sa maison, au lieu de s'enfuir comme la plupart de ses voisins, précisément parce qu'elle espérait pouvoir être utile aux soldats français. Elle avait même approvisionné son château tout exprès.

— Les soldats anglais, ajouta-t-elle avec un bon sourire, sont des nôtres maintenant.

Et la vieille dame s'empressa de donner des ordres à ses domestiques. Le jardinier s'en fut au village récolter des vêtements de paysans ; on en affubla les soldats, afin que la comtesse pût les faire passer, en cas de surprise, pour ses valets de ferme. Puis on leur servit un plantureux souper, tandis que le lieutenant dînait avec la châtelaine. Pendant plusieurs jours, les « tommies » et leur officier restèrent cachés dans le château, jouissant de l'exquise hospitalité de la vieille Française maternellement attentive à les pourvoir de tout ce qui leur manquait. Puis, les Boches s'étant un peu éloignés, ils reprirent leurs uniformes soigneusement réparés et nettoyés par les gens du château, et partirent à la recherche d'un régiment anglais.

UNE FEMME AU GRAND CŒUR.

Dans un faubourg d'une ville située non loin de la frontière et très exposée au danger de l'invasion, vivait

avant la guerre un industriel, propriétaire d'une petite fabrique. Il fut atteint par la mobilisation, ainsi que ses trois frères et un beau-frère. Comme il était à prévoir que la ville serait occupée par les Allemands, sa jeune femme lui demanda ce qu'elle devrait faire dans cette éventualité. « Rester, » lui répondit son mari. Mme X... organisa donc dans l'usine une ambulance de cinquante lits, avec infirmières diplômées.

Survient le premier bombardement ; tous les habitants riches de la ville font leurs paquets et s'éloignent au plus vite. Le médecin cherche à faire partir la jeune femme. « Non, dit-elle ; mon mari m'a dit de rester, je resterai. » Et elle s'installe à la cave. Chassé par une attaque française, l'ennemi s'éloigne, on combat non loin de la ville. Un jour on apporte à Mme X... non pas cinquante, mais soixante-quinze blessés. Elle s'ingénie, on dédouble les lits, on fait place à tous ces malheureux.

Cependant, le bombardement recommence. Survient un soixante-seizième blessé : « Mon pauvre ami, je n'ai plus une place... — Oh ! madame, je vous en prie, je ne puis aller plus loin... » Et songeant qu'elle a dans son salon une chaise longue, elle la fait apporter et y installe tant bien que mal son nouvel hôte.

A ce moment, quelqu'un la prévient qu'on la demande au pavillon. A peine a-t-elle fait quelques pas dans la cour, qu'un obus tombe à l'endroit précis qu'elle occupait à l'instant, tuant dix-huit blessés, ses deux aides et le fils de sa cuisinière qui, lui aussi, se dévouait.

Et la petite femme frêle devient un capitaine : « Que tous ceux qui peuvent se mouvoir, se sauvent ! » crie-t-elle dans l'affolement. Avec les extincteurs de l'usine elle combat l'incendie pour préserver les survivants ;

puis elle s'occupe des réchappés, les répartit dans les autres ambulances, va, à travers les explosions et les flammes, faire ses déclarations de décès. Trois jours se passent ; elle reste dans sa maison comme elle l'avait promis, veillant ses morts, et enfin, au bout du troisième jour, reçoit l'autorisation d'inhumer. Des médecins militaires se présentent ; mais, repoussés par l'horrible odeur, ils abandonnent la place. Un seul — j'ignore son nom — reste ; mais seul, il ne peut suffire à la besogne : « Ne suis-je pas là ? » répond-elle simplement. A eux deux, ils ensevelissent les vingt et un cadavres et les accompagnent, tous les deux seuls, au cimetière.

Puis quand tout est en ordre, elle s'offre pour aller à Paris chercher des pansements qui commencent à faire défaut. On accepte avec joie, et, le long du chemin, sans qu'elle raconte son histoire, tous, soldats français et anglais, s'appliquent à lui faciliter le voyage.

Munie des objets nécessaires, Mme X... retourne chez elle, et elle continue à soulager les misères dans la grande ville bombardée et incendiée.

(D'après l'*Echo de Paris.*)

Une jeune Lorraine.

Un officier français, blessé dans les Vosges et actuellement en traitement à l'hôpital de Clermont-Ferrand, a raconté comment il avait été sauvé grâce à l'héroïsme d'une jeune fille lorraine qui, le voyant tomber sous les balles, le releva et le conduisit dans une maison voisine. Elle fut aussitôt dénoncée par des Allemands. Des soldats prussiens l'arrêtèrent dans la soirée et lui firent faire plus de douze kilomètres à pied pour la conduire au quartier général. On la relâcha cependant quarante-huit

heures plus tard. Elle revint à Badonviller. Un officier français lui demanda de lui indiquer un guide. « Je sais où ils sont, dit-elle, puisque j'arrive de chez eux. Venez avec moi, je vais vous conduire. » L'officier accepta.

(Temps)

Les courageuses téléphonistes.

Pendant le bombardement d'Etain, une jeune téléphoniste dont on ne connaît pas encore le nom, resta à son poste et téléphona à Verdun de quart d'heure en quart d'heure pour rendre compte de ce qui se passait. Sa dernière communication fut celle-ci : « Une bombe vient de tomber sur le bureau ! » Puis tout rentra dans le silence, et le directeur des postes de Verdun, qui écoutait, n'entendit plus rien.

... Valérie di Martinelli et Léonie van Lint étaient à leur poste dans le bureau du téléphone de Louvain quand le bombardement commença. Elles entendirent le grondement lointain de l'artillerie allemande se rapprocher de plus en plus. Des obus commencèrent à éclater dans les faubourgs de la ville, puis dans la ville même. Bientôt les shrapnells se mirent à pleuvoir autour du bâtiment pendant que l'incendie gagnait maison après maison, et déjà les jeunes téléphonistes entendaient le crépitement des flammes. La ligne qu'elles desservaient transmettait les ordres de l'état-major belge qui devait assurer la retraite de l'armée ; elles savaient que si elles abandonnaient leur poste, la confusion et le désordre s'ensuivraient presque inévitablement. Les « petites demoiselles du téléphone » ne songèrent à leur sécurité que lorsqu'elles ne purent continuer à se rendre utiles, les fils ayant été

emportés par les obus ou coupés par l'ennemi. Depuis longtemps, tout le monde avait fui et les mitrailleuses balayaient les rues et les places quand ces héroïques jeunes filles se glissèrent dehors et s'enfuirent en rasant les murs. On sera heureux de savoir qu'elles ont échappé à la mort.

* * *

Plusieurs femmes ont été tuées ou blessées sur la ligne de feu où elles secouraient des blessés. La mitraille et les balles qui pleuvaient autour d'elles ne les arrêtaient point. Les unes étaient des religieuses, les autres de simples laïques, telle cette actrice de province atteinte à la tête par un éclat d'obus au moment où elle secourait les blessés sur un champ de bataille d'où les combattants venaient à peine de s'éloigner. Telle encore Mme Marie Pierront, citée à l'ordre du jour de l'armée « pour avoir fait preuve du plus grand dévouement et du plus beau courage, en allant elle-même chercher, dans les bois, des blessés signalés comme disparus, en organisant et en dirigeant leur transport malgré la proximité immédiate de l'ennemi et en passant la nuit à les soigner et à les panser. »

On ne peut faire un kilomètre sur les routes qui sillonnent les environs de Bruxelles, dit une lettre publiée par le *Daily Telegraph* dans le courant du mois d'août, sans trouver de tous côtés des tranchées occupées par des soldats belges et sans croiser des troupes de femmes qui, panier au bras et bidon à la main, portent à manger aux vaillants défenseurs de la patrie.

Durant la bataille de Mons, dit un autre journal anglais, des femmes et des jeunes filles bravèrent le feu

des mitrailleuses et des canons afin de ravitailler les soldats. Un fantassin a raconté qu'il avait vu une jeune fille de seize à dix-sept ans demeurer sans broncher sous le feu d'une vive canonnade, jusqu'à ce qu'elle eût distribué tous les vivres dont elle était chargée.

Les religieuses, soit en Belgique, soit en France, ont en mainte occasion montré un grand courage. Voici une citation à l'ordre du jour de l'armée : « Mmes Rigaut, Collet, Rémy, Maillard, Rickler et Gartener, religieuses de Saint-Charles de Nancy. — Ont depuis le 24 août, sous un feu incessant et meurtrier, donné dans leur établissement à Guebwiller, asile à environ mille blessés, en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués, alors que la population civile avait complètement abandonné le village. Ce personnel a en outre accueilli chaque jour de très nombreux soldats de passage, auxquels il a servi tous les aliments nécessaires. »

* * *

Quel héroïsme peut être supérieur à celui d'une mère qui fait le sacrifice de ses fils ? Et combien l'ont fait cette année avec sérénité, de toute leur âme de Françaises dont Corneille eût pu être satisfait !

Une vieille paysanne déclare : « Je suis une pauvre femme et je n'ai jamais pu connaître le plaisir de donner. Je sais ce que c'est, maintenant. Je viens de donner mon seul bien à la France, mes quatre fils. »

Les femmes russes pratiquent la même abnégation sublime.

Lettre d'une mère russe a son fils.

Le *Times* publie la lettre suivante trouvée dans la poche d'un officier russe tué à l'ennemi. Elle lui était adressée par sa mère.

Votre père a été tué très loin de nous, près de Laogan, et je vous envoie au devoir sacré de la défense de notre chère patrie contre un vil et affreux ennemi. Rappelez-vous que vous êtes le fils d'un héros. Mon cœur saigne et je pleure en vous demandant de vous montrer digne de lui.

Je sens toute l'horreur fatale de mes paroles, quelles souffrances elles peuvent apporter à moi et à vous, cependant je les redis encore. Nous ne vivrons pas toujours dans ce monde. Qu'est-ce que l'existence d'un être humain ? Une goutte d'eau dans l'océan de vie de la magnifique Russie. Nous n'existerons pas toujours, tandis qu'elle, elle doit avoir une longue vie prospère. Je sais que nous serons oubliés et nos heureux descendants ne se souviendront pas de ceux qui dormiront dans des tombes de soldats, mais qu'importe !

Je me suis séparée de vous en vous couvrant de baisers et de bénédictions. Lorsque vous serez désigné pour accomplir un haut fait, ne vous souvenez pas de mes pleurs, souvenez-vous seulement de ma bénédiction. Dieu vous garde, mon enfant chéri si tendrement aimé ! Un mot encore : on rapporte de tous côtés que l'ennemi se montre cruel et sauvage. Ne vous laissez pas emporter par un sentiment aveugle de vengeance. Ne levez pas votre main sur un ennemi tombé, mais soyez généreux envers ceux dont le destin vous confiera le sort.

* * *

Pour épargner des soucis au mari qui est sous les armes,

la femme sait se dépouiller de tout. Voici un trait rapporté par M. Abel Hermant dans le *Temps* :

Le mari est à la frontière. Il écrit, il s'inquiète. Quand il est parti, la femme et les petits disposaient encore de deux louis. Quand sa lettre arrive, les deux louis sont réduits à douze francs. Pour le rassurer, pour lui faire croire qu'elle ne manque de rien, la femme lui envoie un bon de poste de dix francs.

CŒUR DE FRANÇAISE.

M. Maurice Donnay raconte dans le *Figaro* sa visite à la vieille mère d'un de ses jeunes amis « qui est là-bas au front ».

D'origine alsacienne, cette bonne Française, qui a sans faiblir donné à la Patrie en danger son fils unique, explique ainsi sa fermeté exemplaire : « L'an dernier, au printemps, je suis allée voir des amis dans les Vosges, à L... Ils ont un fils qui a neuf ans. Un matin, le petit garçon est rentré du collège en sanglotant. Pour lui avoir surpris entre les mains quelques livres français, son professeur lui avait donné à conjuguer le verbe : « Je ne suis pas Français. » Quel raffinement dans la taquinerie, quelle cruauté dans la pédagogie ! Et l'enfant criait, tout en larmes : « Je ne ferai pas mon verbe, je ne ferai pas mon verbe !... » Eh bien, tous ces temps-ci, j'entends la voix de cet enfant, et je suis fière d'avoir un grand fils à la frontière ; si le deuxième jour de la mobilisation je l'ai conduit sans larmes à la gare, c'est pour que les petits garçons de notre Alsace n'aient plus, et que les petits garçons de France n'aient jamais à conjuguer ce verbe-là ! »

Si toutes les mères tiennent un pareil langage, quel réconfort pour ceux qui paient là-bas de leur personne !

(*Excelsior*)

Blessés allemands.

Elles n'ont pas été tout à fait contentes, les infirmières, d'être placées dans « une salle d'Allemands ». Désir bien naturel, d'abord, de donner par préférence leurs soins à des compatriotes. Mais c'est aussi que les Français passent pour « beaucoup plus gentils ». On s'aperçoit, dans ces circonstances douloureuses, que la réputation de gaieté que s'est faite notre race n'est point usurpée et que, par-dessous une affectation de grossièreté dans le vocabulaire, elle a jusque dans le peuple des villes et des campagnes une délicatesse, une courtoisie d'aristocrates. Ces braves gars mutilés trouvent presque toujours un mot héroïque ou drôle pour remercier. Les Allemands demeurent atones, presque inertes...

Bien vite pourtant, les trois infirmières se sont réconciliées avec leur tâche : ces hommes sont des Allemands, mais ce sont des blessés, des hommes, presque des enfants. Il y a Mme Bridon, qui est une infirmière de profession, et ça se voit : elle a de la science, elle a de l'autorité, elle marque une condescendance un peu dédaigneuse aux deux autres, auxquelles elle fait accomplir volontiers, et avec quelque raison, les besognes un peu inférieures. Avec leur instinct héréditaire et très profond d'obéissance, les Allemands ne lui ont pas donné de surnom. Ceux qui peuvent marcher joignent les talons quand elle entre, comme devant un supérieur, et l'appellent respectueusement « Fräulein Bridon ». Mais les deux autres, pour eux, c'est « l'Ange » et « l'Abeille ». L'Ange est une douce et tendre petite femme, avec des yeux qui seraient à la perdition de son âme, s'ils n'étaient si purs. Un peu maladroite, un peu « perdue » dans les premiers temps, et ne sachant pas

un mot d'allemand, elle ne comprend rien de « ce qu'ils racontent », et ils n'entendent rien à ses paroles, qui ont toujours le ton d'une prière. Mais elle est si caressante, si douce, si dévouée, si pleine d'attentions ! L'autre jour, elle a songé : « Il faut qu'ils aient quelque chose à lire pour se distraire. » Elle a donc couru la ville pour chercher des livres imprimés en allemand, et n'a rien trouvé qu'un vieux stock de brochures oubliées chez un bouquiniste. Triomphalement, elle les a montrées à l'Abeille, qui parle allemand. C'était l'Art de soigner les serins, sans doute rédigé à l'usage des vieilles dames de l'autre côté du Rhin qui possèdent des canaris. L'Abeille a pouffé de rire, mais les Allemands ont lu bien poliment la brochure, à défaut d'autre chose.

L'Abeille a une petite figure chiffonnée, l'air quelquefois de n'avoir plus pour deux jours à vivre, mais une diligence adroite qui n'arrête jamais, et du feu plein ses yeux marrons. Elle fait toujours tout ce qu'il faut, elle est toujours à tous, elle donne à ces grands corps d'hommes la délicieuse sensation qu'ils sont encore des enfants. Il en est un, sorte de monstre épais, au mufle d'animal, qui n'a jamais dû rouler que les idées les plus brutales et les plus courtes dans son cerveau rudimentaire. Il souffre d'une blessure au crâne, et quelquefois délire. Alors il la prend pour sa mère et lui parle d'un ton de maître impérieux : « Mutter, Mutter, quelle soupe as-tu faite ce soir ? Encore la même ! » Ses camarades s'amusent, trouvant qu'il ne devait pas être un fils bien agréable, mais elle l'appelle « son patapouf » et le soigne... comme une mère.

Il y a aussi le pauvre homme qui a deux enfants. Celui-là pense, il a une âme qui médite et s'épouvante, dans son corps qui souffre et s'horrifie. Il répète : « Quelle

guerre ! quelle guerre ! Et pourquoi cette guerre ? A quoi peut-elle servir ? »

PIERRE MILLE (*Temps.*)

* * *

Bordeaux, 18 octobre.

J'ai vu, dans trois ou quatre hôpitaux, plusieurs centaines de blessés allemands. Entre les hôpitaux, comme cela est naturel, il y a des différences ; il n'y en a aucune entre les salles de blessés français et les salles de blessés allemands. Au début, on les mettait même ensemble, Français et Allemands ; cela a provoqué des difficultés et aujourd'hui ils sont séparés, — logés d'ailleurs, traités, soignés exactement de la même manière. Dans le plus confortable des hôpitaux que j'ai vus, les Allemands avaient la meilleure chambre simplement parce qu'ils étaient les plus blessés...

Dans une salle, j'ai trouvé une sœur à cornette blanche. Je n'ai jamais vu d'yeux plus merveilleusement purs que les siens. Le cristal et l'eau la plus limpide peuvent à peine donner une idée de leur transparence. De ses petites mains, elle défaisait et refaisait les lits en causant gaiement; elle ne savait pas un mot d'allemand, eux pas un mot de français ; elle m'a dit : « Nous nous comprenons très bien. Je suis très contente d'eux. » On ne pouvait même pas imaginer qu'il en fût autrement. Elle disait : « Au début, ils m'appelaient mademoiselle ; j'ai dit : non, ma sœur ! » Elle m'a dit encore : « Je veux que vous disiez à celui-ci que je suis particulièrement contente de lui ; il est si patient ! » Celui-ci, c'était un pauvre garçon dont la figure avait été déchiquetée par un obus ; entre les bandages blancs qui enveloppaient toute sa tête, on ne voyait

juste que des yeux, un nez et une bouche, tordus dans une grimace telle que je fus obligé de me mordre les lèvres pour ne pas rire. Mais quand j'eus expliqué la phrase de la sœur, ces pauvres restes de figure ont pris, pendant une minute, une expression purement heureuse. Une sœur parmi des frères !

J'ai vu encore autre chose.

Dans une autre salle, l'infirmière était une dame de la Croix-Rouge, une volontaire donc ; c'était une femme mûrie et dont le visage comme macéré par la vie avait cette beauté expressive que donnent seules beaucoup de joie et beaucoup de souffrances éprouvées... Elle aussi était contente de ses blessés ; mais comme elle parlait de la guerre, sa voix s'est brusquement altérée, elle m'a dit : « On m'a mise ici parce que je sais l'allemand ; mais, monsieur, j'ai deux fils au front et un neveu à Anvers... Peut-être que dans ce moment même, *ils* me les tuent. » Elle fit un geste vers les malades ; elle dit : « Il ne faut pas que j'y pense, parce que je ne pourrais plus leur donner à boire. »

Je voudrais qu'on se représentât vraiment les choses : beaucoup de ces hommes ne peuvent pas faire un mouvement, il faut les soulever, il faut prendre leur tête d'une main et approcher de l'autre la tasse de leurs lèvres, il faut faire tout pour eux, comme une mère qui soigne son petit enfant. Et maintenant, qu'on imagine l'état d'âme de cette noble femme !

Une minute après m'avoir dit cela, les gants de caoutchouc aux mains, elle aidait à refaire un grand pansement. Et si, en effet, *ils* lui tuaient un de ses fils, s'*ils* les lui tuaient tous les deux ? Je me suis dit en la regardant que sans doute elle continuerait.

F. CH. (*Gazette de Lausanne.*)

Sœurs par le cœur.

La fille d'un instituteur français chez lequel est soigné un blessé allemand, écrit à la fiancée de ce prisonnier, à Berlin :

« Mademoiselle,

» Toutes les femmes sont sœurs par le cœur. A ce titre, je vous envoie mes meilleures amitiés. Nous soignons votre fiancé comme vous soigneriez le mien, j'en suis sûre, s'il était chez vous... »

(Publié par le *Vorwærts*, reproduit par le *Temps*.)

Pensées touchantes.

Que de jolies pensées délicates sont nées, depuis le début de la guerre, dans des cerveaux féminins, ou plutôt dans des cœurs féminins !

La jeune femme d'un inspecteur de l'exploitation, à Compiègne, dame de la Croix-Rouge, se présente à tous les trains de blessés qui passent en gare et prend les noms et adresses des parents des blessés. Elle envoie ensuite à ces parents un simple mot disant : « Votre fils, blessé (à telle partie du corps), est passé à Compiègne le ...

Un convoi se dirigeait par l'avenue d'Orléans vers le cimetière de Bagneux. Un ruban tricolore faisait reconnaître le cercueil d'un soldat. Quelques personnes suivaient. La plupart n'avaient pas connu celui dont la dépouille allait reposer près de ses frères d'armes. Mais on accompagnait, sous le ciel inclément de novembre, celui qui avait enduré la rigueur des champs de bataille, et qui était tombé pour le salut de tous.

Le convoi passa devant la cabane de bois d'une mar-

chande de fleurs. La marchande était une de ces pauvres femmes qui, emmitouflées d'un châle de laine, vendent avec des mains rugueuses des chrysanthèmes qu'elles tirent d'un seau de fer-blanc. Une ardoise accrochée indique le saint du jour, et de vieux journaux sont préparés pour envelopper les bouquets mouillés.

Cette pauvre femme vit passer le convoi. Elle vit qu'il n'y avait pas de fleurs sur le drap noir. Elle prit un paquet de ces chrysanthèmes qui représentaient sa fortune pour un jour, et, les donnant à un enfant : « Va les mettre sur le cercueil, » dit-elle. Ainsi le soldat tué s'en alla vers sa dernière demeure, accompagné par la charité d'une pauvre femme de France.

(Débats.)

On lit dans la *Kreuz-Zeitung*, journal catholique allemand :

Une personnalité allemande haut placée a visité récemment la région de l'Oise où sont tombés, au cours des combats d'août et de septembre, nombre de soldats de la garde, et elle écrit à une amie d'Allemagne :

« Il faut que je vous envoie aujourd'hui deux des inscriptions que j'ai relevées sur la tombe des nôtres, et qui y avaient été placées, avec des couronnes et des fleurs :

Offert par les Françaises aux soldats allemands,
Nos frères en Jésus-Christ.

Et plus loin :

Pour les soldats allemands, nos frères en Jésus-Christ,
Morts loin de leur patrie, pleurés par leurs familles.
Prions pour eux.

Ces mots venaient à nous, sur ce champ de deuil, de douleur et d'héroïsme, comme une voix de réconciliation. »



CHAPITRE IX

Lettres d'officiers et de soldats.

Nous donnons ici un certain nombre de lettres abrégées d'officiers et de soldats, qui nous permettront de vivre quelque peu de la vie qu'ils mènent dans les camps, les tranchées et les forts, et de saisir sur le vif l'état d'esprit de ces hommes continuellement exposés à la mort. Nous regrettons que les lettres de soldats belges manquent totalement : les luttes acharnées qu'ils ont soutenues sans relâche depuis le début des hostilités ne leur ont guère laissé le loisir d'écrire. D'ailleurs, comment, dans le bouleversement de toute la vie économique de leur patrie, auraient-ils réussi à faire parvenir leur correspondance aux destinataires ? Quant aux soldats anglais, leurs lettres sont composées le plus souvent dans un jargon militaire savoureux et pittoresque, mais intraduisible.

On sera émerveillé de trouver dans les pages qui sui-

vent, — rédigées pour la plupart au milieu de circonstances si tragiques, — tant de naturel et de sérénité dans l'héroïsme, tant de stoïcisme et de vaillante bonne humeur.

LETTRE D'UN OFFICIER DE CAVALERIE.

Le *Temps* reproduit une lettre qui n'était évidemment pas destinée au public et dans laquelle un officier de cavalerie raconte, sous une forme tout ensemble familière et pittoresque, ses pérégrinations à travers le Luxembourg belge :

La dernière lettre que je t'ai écrite était de notre étape devant Sedan. Après Sedan, nous sommes passés en Belgique par Bouillon. Tu ne peux t'imaginer la réception que nous ont faite ces braves Belges ! ... Avant-hier, nous sommes arrivés tout un escadron dans un petit hameau ; les habitants ont couché dehors pour nous donner leurs lits... Et heureusement qu'il en est ainsi, car quelle campagne dure et fatigante nous faisons ! Une autre chose nous distrait : le paysage. Quel admirable pays ! Songe que nous avons traversé toutes les Ardennes, par des gorges escarpées, en une marche foudroyante, par un coup d'audace extraordinaire : une batterie d'artillerie ennemie eût suffi pour détruire notre division engagée dans des ravins où jamais on n'eût pensé que nous pourrions aller. Nous avons traversé des forêts épaisses, des halliers touffus et chaque fois que nous atteignions une hauteur, nous voyions se dérouler devant nous le panorama le plus admirable qui se puisse rêver.

Evidemment, il y a le revers de la médaille. Nous avons traversé les Ardennes de quatre heures du matin à sept heures du soir, sous une pluie battante, qui a

duré sans arrêt. D'abord j'ai été un peu protégé par mon caoutchouc. Que je t'ai bénie de me l'avoir fait prendre ! Pas une fois, mais dix fois, mais cent fois. Il sert à tout : à me protéger un peu contre la pluie, à m'isoler de la terre quand nous couchons sur le sol ; il sert de table quand nous mangeons ou quand nous jouons au bridge pendant le repos, de couverture quand je couche dans la paille, que sais-je encore ?...

... Je te disais donc que mon caoutchouc m'avait un peu protégé contre la pluie battante au début, mais au bout de quelques heures il était complètement traversé et transformé en gouttière : la pluie me dégringolait dans mes bottes et j'ai dû le mettre sur l'encolure de mon cheval. Inutile de te dire que j'étais à tordre... A certains moments, j'avais tellement froid que mes dents claquaient.

Tu te demandes pourquoi nous ne mettons pas les manteaux que nous avons sur nos selles ? C'est parce que nous pensions avoir à nous battre et que le lourd manteau eût gêné nos mouvements. Eh bien, trempé jusqu'aux os, mouillé jusqu'aux moelles, fatigué plus que je ne puis te le dire, et cependant toujours souriant et blaguant, je n'ai même pas pris un rhume de cerveau ; mais rien, rien ; ni mal à la gorge, ni la voix couverte : je n'en reviens pas !

Le lendemain de la traversée des Ardennes, nous nous sommes mis à la poursuite de la cavalerie ennemie et avons fait une marche forcée de quatre-vingt-sept kilomètres ! Songes-tu ! Et sans débrider, sans manger, à travers champs, sans traverser un village ! Nous nous sommes dirigés sur Liége, poursuivant toujours une cavalerie ennemie qui fuyait devant nous ; cela de quatre

heures du matin à minuit ! Les hommes étaient claqués de fatigue, les chevaux fourbus, et pour nous reposer, nous nous sommes couchés tout habillés, tout bottés, tout éperonnés, le revolver au côté, dans une grange, sur une botte de foin, et nous ne nous sommes reposés que trois heures seulement !

Hier, à quatre heures, nous sommes repartis. La division de cavalerie ennemie s'était repliée sur Liége, sous la protection de son infanterie, avec laquelle nous ne pouvons songer à lutter. Nous avons donc abandonné la poursuite après une nouvelle étape de soixante-trois kilomètres.

J'ai interrogé un petit prisonnier, un dragon d'Oldenbourg ; au garde-à-vous, il tremblait comme une feuille. Il était persuadé que nous allions lui couper la tête ! Le pauvre bougre n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, et quand je lui ai tendu un morceau de pain, il croyait que je voulais me jouer de lui. Jusqu'ici, nous n'avons pas eu un engagement vraiment sérieux ; mais nous attendons avec impatience le moment où la division de cuirassiers donnera dans une grande charge.

Tu ne peux t'imaginer combien j'aime mieux cette vie fatigante, éreintante : être exposé à la pluie, au soleil, ne pas dormir, manger quand on peut et ce qu'on peut, se coucher sur la terre et y dormir un quart d'heure pendant que les chevaux reprennent haleine, mais vivre au grand air, bien que noir, sale, avec une barbe de quatre jours et un teint recuit, que d'être enfermé dans un hôpital de campagne ! Les premiers jours, il me fallait de l'aide pour arriver à monter sur mon cheval, qui est d'une grandeur prodigieuse, et maintenant j'y monte d'un bond, car la graisse dont j'étais pourvu a été remplacée par des paquets de muscles...

LETTRES D'UN INFIRMIER MILITAIRE.

28 août.

Nous sommes dans un ancien séminaire poétique et tranquille avec ses grands arbres, et ses petites allées où des prêtres se promènent lentement. Un immense parc est tout près, et la discipline, inutile puisque nous sommes tous à peu près bien élevés, est mise au cinquième rang.

Avec nous se trouvent quelques braves gens d'infirmiers réservistes qui n'ont rien de médical et nous soignent avec une sollicitude maternelle. Les officiers sont des médecins qui nous appellent « mon petit ». Les sergents sont des prêtres qui, pour les corvées de pommes de terre, nous disent : « Alors, messieurs, voudriez-vous... » en avant, marche, ou plutôt : à droite, droite, s'il vous » plaît ; vous seriez bien gentils de vous mettre sur qua- » tre, ce n'est pas pour vous ennuyer, mais vous com- » prenez que c'est plus commode pour vous voir tous. » Et cela, avec des gestes caressants et une voix adoucie. C'est aussi famille que possible...

C'était du moins cela jusqu'à hier, où un arrivage de Belges a changé un peu les choses. J'étais en ville lorsque j'entendis des hourras, et je vis une foule compacte courir vers la gare. Je pris place dans une haie de curieux et je vis défiler le troupeau le plus minable, le plus lamentable et le plus touchant qui se puisse. C'étaient les « rescapés » de Charleroi et de Belfontaine, qu'on avait fait évacuer pour bombarder les maisons et les brûler. Ils arrivaient là éreintés par quatre jours de voyage, les épaules chargées de ballots énormes ; surtout des femmes et de pauvres petits enfants blonds, entassés dans de grosses autos de la Croix-Rouge, mé-

lange piteux de simili-bourgeois et de pauvres diables, de jeunes filles soutenant des paralytiques, tous réduits à la misère par l'anéantissement de leurs biens. Immédiatement tous les soldats s'offrirent à porter les paquets et les enfants. J'eus sur les bras un pauvre gosse de deux ou trois ans qui me dormait sur l'épaule. Ce fut à travers la ville un défilé triomphal... et c'était saisissant le contraste de cette misère et de cette réception glorieuse... Ces loques fatiguées, abattues, trouvaient encore la force de crier : *Vive la France !* et on les faisait taire par des : *Vive la Belgique !* vigoureux. Il est de fait que sans la Belgique, je ne sais pas où nous en serions. Des femmes pleuraient, autant parmi les habitants de X... que parmi les Belges, et on n'était vraiment pas loin d'avoir une larmette.

On nous utilise tous dans les villes voisines ou à X... pour soigner les nombreux blessés. Nous ne faisons que ça depuis huit jours. Chaque jour, un coup de cloche nous annonce un arrivage nouveau et, dans de grandes tapissières qu'entourent, anxieuses, une foule de jeunes femmes, nous allons décrocher les brancards superposés que nous alignons dans la cour avant de les transporter vers les lits. C'est un mélange tragique et pittoresque de tuniques déchirées, de pantalons rouges en lambeaux, de caracos bleus de tirailleurs algériens ; tous ces pauvres êtres amaigris, la barbe hirsute, se plaignent peu, malgré qu'au travers de leurs vêtements on aperçoive les pansements sanglants.

Depuis hier l'aspect de la ville a brusquement changé par l'arrivée de vingt mille Anglais aux uniformes monotones vert-kaki ; beaux hommes blonds, tous distingués ; *highlanders* aux genoux nus, aux petits bérets à

rubans. On a réellement l'impression d'une fraternité complète ; on se salue, on se sourit dans les rues. Les officiers sont merveilleux, bien bâtis, bien pris dans leurs uniformes à taille haute, les jambes fines dans les molletières.

Hier soir nous avons décidé, tous les étudiants restants, d'inviter les quatre premiers de ces Anglais que nous rencontrerions ; ce furent deux fantassins ayant la tête de plus que moi et deux *highlanders* charmants, bien élevés et qui suppléaient à la conversation un peu... sommaire par des sourires de chien fidèle, ou des *shake hands* vigoureux. Le dîner, dans notre paisible auberge, se passa à chanter du *God save the king* et de la *Marseillaise*, du *Chant du départ* et des chants écossais, bizarres et attendris, sauvages et berceurs. Ils hurlaient : *Vive la Francée! (sic).*

20 septembre.

Il passe toujours des Anglais ici, ils arrivent 10 000 ou 15 000, passent huit jours, couvrent la grande place de leurs autos, de leurs grandes voitures d'ambulance, de leurs chevaux roux, trapus, aux jambes alourdies de poils blancs, puis repartent, faisant place à 10 000 nouveaux arrivants.

Cette semaine, il y a surtout des *Highlanders* et des Irlandais ; on rirait de cette tenue un peu carnavalesque, si ce n'étaient les gaillards les plus merveilleux que j'aie jamais vus ; tous hauts de 1 m. 80 à 2 mètres, les épaules larges, les jambes solidement prises ; ils n'ont rien d'herculéen, mais ce sont des statues antiques qui auraient les gestes souples, la démarche calme de jeunes bêtes conscientes de leur force et contentes de tout. Ils

forment sur la place des campements que la foule vient regarder et où ils boivent du thé et mangent des biscuits et de la confiture.

Après les marches, où ils tiennent leurs fusils n'importe comment, généralement sur l'épaule, la crosse en l'air, ils se mettent à jouer au football ou à faire de la boxe. Je n'ai jamais vu de gens aussi propres... Ils se lavent tout le temps, se rasent tous les jours, vont par centaines dans les rues portant un petit papier avec : *Où est-ce il y est le bain, vous plaît, monsieur ?*

Les cavaliers surtout sont merveilleux avec leurs pur sang noirs, leurs hautes selles, leurs gros éperons à languettes de cuir, leurs fusils dans un fourreau et les cordes enroulées à leurs harnachements.

Tous s'en vont comme de bons enfants vers cette guerre d'où beaucoup reviennent blessés, ici même, quelque temps après.

Il passe en gare de X... de longs convois de prisonniers allemands, et toute la haine, la rage plutôt, accumulée pendant cette guerre tombe devant ces pauvres êtres hâves, les vêtements en lambeaux, la barbe longue, sales à faire peur et qui vendent pour un franc leurs capotes, leurs casques. La foule les regarde, nullement haineuse, avec une curiosité qui touche à la pitié, presque à la sympathie.

On est « poire » peut-être, mais on ne peut s'empêcher d'être ému en pensant que ce sont des hommes comme nous, paysans ou autres, qui ne savent pas trop ce qu'on leur veut. Ils ignoraient tous, jusqu'à leur arrivée ici, que l'Angleterre et la Russie étaient contre eux. Ils croyaient la Russie occupée à se battre contre le Japon et l'Angleterre neutre ! Or ils trouvent X... plein d'Anglais, de Canadiens !

LETTRE D'UN OFFICIER D'ARTILLERIE.

Sur les plateaux de la rive gauche de l'Aisne, les paysans ont repris les travaux des champs. Les trous circulaires faits par les obus allemands sont en grande partie comblés. Un seul souvenir oblige le laboureur à faire dévier le sillon qu'il creuse : les tombes.

Près de la route, je me suis arrêté devant deux de ces tombes. Des mains pieuses les ont entourées de culots d'obus pour marquer que ces tertres sont des tombes militaires. Deux croix y ont été placées, deux croix surmontées de deux casques de dragons. L'acier en est déjà rouillé, les crinières flottent au vent, et sur le bois blanc des deux croix on peut lire : « Ils sont tous les deux morts avec courage. »

Ainsi nous vivons. Nous sommes étonnés, au milieu de ces circonstances violentes et exceptionnelles, de nous trouver équilibrés et littéralement pleins d'une mâle allégresse, quand, dans le déroulement normal des jours toujours pareils, nous nous sentions trop souvent moroses et déprimés. C'était hier — et il nous semble qu'il y a si longtemps ! Ou bien que c'était dans un autre monde. En comparant notre moi d'aujourd'hui à ce moi d'autrefois, nous croyons regarder un étranger. Et nous sommes heureux de ne plus être cet étranger. Nous sommes nés à une autre vie. A part le tragique de la situation, plus d'un se demande si cette garde vigilante contre l'inconnu et le risque, si cette lutte qui réveille en nous tant de richesses intimes que nous ne soupçonnions pas, ne serait pas la vie véritable ; et si l'autre, la paisible, la quotidienne, ne serait pas une fausse apparence de vie, une vie de fantômes. N'étions-nous pas, comme dans le conte anglais, cet être indéterminé, ce

chef-d'œuvre mécanique qui criait plaintivement à son fabricateur : « *Give me a soul !* — Donne-moi une âme !... » Cette âme, nous la sentons maintenant. Elle est, tout au moins, forte et virile. Elle a sa certitude et son but.

Lettres d'un sous-lieutenant.

Griffonnées au crayon sur des pages arrachées à un carnet.

En campagne, le 10 septembre.

Nous sommes, — les officiers de la compagnie, — dans la purée noire, moins bien équipés que nos soldats. Notre voiture a été prise par l'ennemi, et nos cantines avec ; pas de tabac, ni de chocolat, ni de linge, ni d'effets ! Mais la marche en avant est reprise, ferme ; et cela compense beaucoup de choses.

Nous avons eu, mardi, un combat assez chaud au point de vue des coups de canon, et assez humide au point de vue du temps. Leurs canons ne sont pas très dangereux ; ils font beaucoup de bruit ; ils envoient des obus tant qu'on en veut ; mais leur force d'éclatement ne vaut pas celle des nôtres...

J'ai fait ce soir une corvée dont je me souviendrai toute ma vie. Après le combat, j'ai été désigné avec mes hommes pour chercher les blessés dans les bois. Sous la pluie, avec une bougie au fond d'une lanterne sale, nous nous dirigions d'après les râles qui sortaient des taillis. De temps en temps, nous faisions silence pour écouter et percevoir ces faibles plaintes. Ces cris des mourants dans la nuit nous faisaient une impression lugubre. Les morts, dans les fossés, étaient encore dans leur position de combat ; l'un d'eux, les yeux ouverts, semblait regarder la lanterne. Et, dans le peu de clarté que ré-

pandait la bougie, tous ces corps, ces ombres, revêtaient des formes étranges.

La guerre est décidément horrible et au-dessous de tout ! Quelle responsabilité pour celui qui l'a déchaînée !

Nous couchons tous les jours dans les champs, sur de la paille, et dormons comme des loirs ; mais le temps nous manque souvent pour dormir. Il faut que nous marchions vite et ferme pour que ce soit bientôt fini...

13 septembre.

... Nous avançons toujours et c'est là un grand secours moral. Aujourd'hui, c'est dimanche ; vous êtes à l'église peut-être. Ma pensée est avec vous. Vous chantez, vous entendez de belles paroles, de la musique. Je songe à vous tous qui souffrez pour nous. Mais nous ne souffrons pas ; nous sommes heureux de vivre encore pour la Patrie, pour le droit, pour la liberté et la paix de ceux qui viendront après nous. L'armée allemande, à laquelle nous avons affaire, doit être fort déprimée ; elle meurt de faim ; elle laisse ses chevaux tout le long de la route.

18 septembre.

Nous venons de passer trois jours dont le souvenir nous restera longtemps : que d'horreurs !... Oh ! comme je voudrais pouvoir me replonger un peu dans une atmosphère plus sainte et plus douce que ce champ de bataille ! Je pense souvent à vous, surtout le dimanche matin...

Encore quelques jours de courage et de grand combat et nous les jetterons dehors ; nous serons délivrés pour longtemps de cette plaie, de cette grande calamité qu'est la guerre !

Deux jours plus tard, le dimanche 20 septembre, vers le soir, celui qui traçait ces lignes était tué par un obus près de Craonne.

Lettre d'un jeune officier d'artillerie.

Un jeune officier d'artillerie, dont le régiment est engagé depuis le 10 août en première ligne, écrit :

Nous voyons le champ de bataille autrement que les journaux ne le décrivent ; il y a moins d'horreur, moins de beauté romanesque ; c'est une bande de terrain qu'il faut conserver à tout prix ou gagner, une bande de terrain où on risque de se faire casser la figure. Navrant toutefois de la voir jonchée de pantalons rouges, immobiles. Ah ! la première fois ce n'est pas gai, puis à force de routine, de raisonnement aussi, on envoie un petit salut à ceux qui sont tombés, et on passe.

Beaucoup plus triste est la perte d'un de nos hommes. Ils ont été avec nous avant la guerre, nous les y avions préparés et on se sent uni à eux doublement.

Oui, il y a de fortes visions à retenir, il y en a de belles et graves, mais à aucun moment nous ne nous laissons aller au romantisme. Ah ! cette vieille gaieté gauloise qui tourne et retourne tout ! Je crois que sans elle, pendant les retraites au premier mois de campagne, je me serais fait sauter la cervelle tant cette reculade me pesait. Nous ne savions pas ; mais nous comprenons maintenant et nous avons appris à nous battre sans vouloir tout comprendre.

Je me souviens de soirs de bataille où nous avions été fortement éprouvés et où nous discutions les événements entre jeunes officiers, en nous efforçant de les voir sous un angle amusant. Que de fous rires, que de bonne gaieté ! Cela nous remontait. Et c'est ainsi que l'on fait la guerre...

Lettre d'un officier supérieur.

Commandant un régiment d'infanterie depuis que son colonel blessé a dû quitter le front. Elle est écrite en pleine bataille de l'Aisne.

... Aujourd'hui, nous sommes en première ligne, c'est-à-dire qu'une partie des miens est dans les tranchées ; je suis avec L... dans un gourbi ; à droite, il y a la chambre à coucher avec de la paille bien chaude ; à gauche, le salon, le bureau, etc... Evidemment, il faut se baisser et il n'y a pas de fauteuils, mais enfin quand on est au sec et au chaud et qu'on mange de bonne cuisine, il n'y a pas à se plaindre. Quelle différence avec les jours de retraite !

Nous sommes tous très gais dans notre petit coin et nous profitons de toutes les occasions pour rire et sortir de l'affreux cauchemar.

J'ai vu bien des choses belles ou lamentables : les incendies, le pillage... j'ai passé une nuit seul dans un village qui brûlait...

Je suis sûr que ce village était plein d'espions, car le jour, le porche de l'église était occupé par un état-major et, sans motif apparent, les Allemands l'ont couvert de projectiles. Il a fallu que l'état-major s'en aille précipitamment... Resté seul dans le village avec sa garde, je croyais que près de l'église il n'y avait plus personne (moi-même je m'en étais éloigné avant la rafale), quand, dans la grande rue déserte, je vis venir au milieu des ruines un grand vieillard, colonel d'artillerie décoré, qui traînait une brouette sur laquelle je distinguai un édredon rouge. Je m'approchai et je sus que ce colonel emmenait son ordonnance blessée. N'est-ce pas beau ?

Ce soir, nous sommes ravis, car nous allons quitter notre

gourbi pour aller sur l'arrière nous reposer quarante-huit heures. Peut-être aurai-je un lit, mais cela m'est égal, nous dormons merveilleusement dans notre paille et se déshabiller nous paraît maintenant extraordinaire.

Je vous écrirai demain quand je serai dans les délices de Capoue. Le régiment qui doit relever le mien doit arriver. La relève est une opération délicate qu'on fait avec grand soin, car il ne faut pas les réveiller, les mitrailleuses allemandes : ce sont de méchantes bêtes ; et il est triste de voir tomber quelques-uns des siens par manque de précaution...

Essuyez vos pieds, s. v. p.

Extraits d'une lettre d'un sergent-fourrier français cantonné dans les Vosges.

... Non, mille fois non, je n'exècre pas les Allemands, malgré tout ce que disent les journaux. Ils sont, comme nous, victimes d'une fatalité historique. Qu'on ne nous montre pas, pour demain, une aube de haine.

... Si j'étais célibataire, je serais aussi heureux qu'on peut l'être en un pareil moment. Tu sais que la vie d'aventures et d'imprévu me plaît, je me porte bien, j'engraisse même ; mais ce qui me fait trouver le temps mortellement long, c'est la pensée de mes chéris que j'ai laissés.

... Le travail de nos soldats consiste essentiellement dans des travaux de défense (tranchées, abris, recouvrement des tranchées allemandes, etc...).

Pour ce travail, nos hommes vont dans les environs du cantonnement avec les outils nécessaires, et creusent des tranchées, font des abris suivant un plan général établi par le général de division. Ce ne sont pas de simples fossés étroits et profonds que ces tranchées. On doit les

aménager pour résister absolument à toutes les intempéries et les rendre invulnérables au tir du canon même. C'est ainsi qu'on les recouvre de madriers en plusieurs couches superposées, séparées par de la terre tassée, en laissant juste des meurtrières à l'avant. On va jusqu'à planter sur le toit plat de ces tranchées les céréales ou les betteraves des champs environnants pour les rendre absolument invisibles.

L'ingéniosité de quelques-uns se donne libre cours. On doit rendre ces tranchées habitables, et on y construit de petites cheminées pour les cuisines.

... Une chambre d'officier a même été faite dans une tranchée d'un village à côté. Elle était grande à peu près comme mon bureau à la maison, tapissée sur le sol de rondins de sapin. Un lit était dressé sur un cadre de sapin surélevé, avec paillasse, draps et couvertures. Une fenêtre donnait le jour par l'arrière de la tranchée et une petite table complétait l'ameublement.

L'architecte facétieux avait même mis en haut de l'escalier renforcé par des marches en bois, qui y descendait, la pancarte : « Essuyez vos pieds, s. v. p. »

Lettre d'un engagé volontaire a sa mère.

Mardi, 27 octobre 1914.

... Impossible de noter tout. C'est formidable ce qu'on arrive à ressentir dans une nuit et une journée.

Depuis trois nuits nous dormons sous les étoiles, serrés les uns contre les autres. Je deviens très fort en astronomie. Mais quel froid ! Tu ne me reconnaîtrais plus, tant je suis sale. Santé merveilleuse. Je deviens d'acier. Horriblement maigre, barbe et cheveux dégoûtants. Ça ne fait rien. Joyeuses plaisanteries avec les copains.

En ce moment, brr..., rafale de balles! Personne touché! Tant mieux ! Mon caporal est un délicieux abbé de Nuits-Saint-Georges. Il me parlait de... Pascal, au retour de l'attaque à la baïonnette ! Oh ! guerre extraordinaire ! Nous avons gagné deux cents mètres en trois semaines. C'est déjà ça.

Envoie caleçon très chaud (un seul), gros mouchoirs à carreaux, et si possible genouillères : ai les genoux en sang pour avoir trop rampé dans betteraves (genouillères tricotées pour mettre sur caleçons et garantir genoux froid et humidité).

Oh ! ces marmites ! C'est impossible d'écrire plus long. Aurais besoin d'un très gros torchon (pour en faire essuie-main) ; merci iode, idée épatante. Envoie toujours chocolat, biscuits, conserves et pruneaux. Un rêve !...

LETTRES D'UN CAPITAINE D'ARTILLERIE.

28 octobre.

... Dès que les Allemands nous tirent dessus, vite sous les abris ménagés près des pièces. Jusqu'ici on y est toujours arrivé à temps. Les plus ennuyeux, ce sont les aviateurs qui viennent nous survoler. Il faut bien se cacher alors et s'abriter sous des taillis artificiels ménagés autour des pièces, car si l'avion vous a repéré, instantanément la batterie est couverte d'une avalanche de marmites qui n'arrivent que trop bien au but. L'autre jour, un canon de 75 a été mis ainsi hors de service et le chauffeur du général coupé en deux...

8 novembre.

... Il fait gris, il pleut, et par la petite embrasure de mon terrier de lapin, je vois les champs de betteraves tout luisants de pluie, un rideau d'arbres tout noirs, sans

feuilles, et, s'estompant derrière, une colline ennemie dont nous arrivons mal maintenant à nous cacher.

Ce matin j'ai été à l'observatoire, à cent mètres des tranchées ennemies, subir encore une fois (oh ! ce n'est pas tentant et je ne le fais qu'obligé par mon rôle de commandant de batterie) le supplice de la balle, comme disent les officiers de tirailleurs de notre secteur. On est tapi derrière des sacs de terre disposés en créneaux. Dès que l'on veut observer le résultat d'un coup de canon, vite on risque un œil dans un créneau ou au-dessus de la crête du mur ainsi formé. Oui, mais dès qu'un coup de canon français part, les Boches écrêtent d'un beau feu de salve l'arête des créneaux. Il faut donc jouer de vitesse... et de chance pour éviter la balle dans la tête : sensation éminemment pénible d'entendre brusquement une grêle de balles frapper ou siffler autour de vous, et des balles en pleine force venant de deux cents mètres à peine : le tir au lapin, quoi !

Cela me rappelle ces anciens jeux de foire : un nègre montrant sa tête au fond d'un long couloir et le public s'exerçant à l'attraper à coups de fortes balles. En l'espèce, c'est moi le nègre.

Ici la vie continue avec des alternatives de calme et de brusques ouragans de fer déchaînés pour une attaque de tranchées. Depuis un mois, j'ai tiré, je crois, 4000 coups environ. On dit qu'il faut à un homme son poids de fer pour le tuer. A ce compte-là, il y aurait quelques Boches en moins.

De temps en temps on va aux tranchées, très pittoresques lorsqu'elles sont occupées par les Sénégalais ou les tirailleurs marocains et algériens. Ceux-ci s'amusent à taquiner le Boche. Ils ont fabriqué un mannequin repré-

sentant un superbe zouave. Ils l'élèvent au-dessus de leur tranchée ; grêle de balles, chute du mannequin, qui disparaît dans la tranchée ; on entend alors les « hoch » de joie et de triomphe des Boches. Le mannequin reparaît cent mètres plus loin ; même grêle de balles, même chute, mêmes « hoch » de triomphe.

Alors une troisième fois le mannequin reparaît entre ses deux premières places ; grêle de balles. Mais au lieu de le faire tomber, les tirailleurs commencent, grâce à d'habiles jeux de ficelles, à lui faire danser une bamboula monstre, jambes et bras en l'air, sous les yeux ahuris des Boches, qui se comprennent enfin mystifiés.



Dans certaines tranchées très proches des tranchées allemandes, on s'injurie, tels les héros d'Homère avant le combat. Ailleurs, au contraire, une convention tacite autorise deux hommes de chaque tranchée ennemie à venir ramasser une fois par jour des pommes de terre dans le champ qui les sépare, sans que parte un coup de feu. Or, en temps ordinaire, montrez le bout du nez hors de la tranchée et vous êtes salué de la belle façon !

On se prépare à passer l'hiver, où ? ici ou ailleurs. Le bourrelier me termine un superbe sac en peau d'épagneul, poil en dedans, pour m'éviter le froid aux pieds et aux jambes la nuit sur la paille des tranchées-abris...

LETTRES DU BIVOUAC.

D'un jeune professeur.

Septembre 1914.

Les Allemands tournent autour de nous, sans réussir à nous bloquer, et nous assistons à des duels d'artillerie formidables. Cette rude vie dans les bois, tant que durent les beaux jours, n'est pas sans charme. La nature toujours délicieuse nous console. La plaine de la Voëvre se déroule à nos yeux tous les matins, quand le soleil se lève, avec des aspects tantôt de mer, tantôt de montagne. C'est un spectacle dont on ne se lasse pas. Mais voici les vents d'automne et les premiers brouillards, les arbres et les feuilles prennent des tons d'aurore : hélas ! le ciel est bas, la lumière pâle, et les longues nuits de garde — tout feu éteint — sont pénibles. Je suis cependant content de ma résistance. Aucun malade encore autour de moi. Résignation, patience, confiance invincible, tel est l'état d'esprit après soixante jours.

Comme la hutte va remplacer la tente, j'ai dû pour ma section aller chercher un poêle à la ville avant-hier. Ce fut une joie pour un reclus de ma sorte, consigné à quinze kilomètres de la terre habitée...

Octobre 1914.

Je continue à jouir ici d'un privilège invraisemblable dans le poste très avancé que nous occupons. Quand les canons tonnaient dans la plaine de la Voëvre que nous dominions sur un coteau boisé, non seulement nous avons toujours été en deçà de l'atteinte des obus ennemis, mais encore nous n'avons pas essuyé le feu de la fusillade. Tandis que les positions voisines, quoique plus dis-

simulées, attirent les attaques allemandes, nous avons jusqu'ici le rôle de spectateurs, et, d'autre part, notre vie de bivouac à l'orée d'un grand bois qui descend vers la plaine, a quelque chose de si primitif, de si rustique qu'on oublie souvent l'affreux voisinage de la guerre. Nous descendons quelquefois au village qui est au bas de la colline, et nous en revenons toujours navrés. C'est un spectacle désolant que toutes ces maisons vides, ces fermes béantes où se traînent des soldats blessés, des paysans errant avec leurs enfants et leurs femmes et qui vont et viennent de la Voëvre à l'Argonne, fuyant ainsi que leurs bestiaux les lieux où l'on se bat, et trouvant là un abri d'un jour.

Nos camarades d'une autre compagnie de notre régiment campent dans ce pauvre village. Ils frémiraient de l'existence qu'ils mènent si l'habitude ne les avait déjà bronzés. Il y en a qui bivouaquent en plein cimetière. Leur tranchée s'appuie au mur intérieur et les croix leur servent à accrocher leur musette. De temps en temps, ils creusent une fosse pour y enfouir un camarade ; ils lui rendent les honneurs, puis après avoir rempli le trou de pelletées de terre, ils couchent sur sa tombe.

Dans les bois, nous vivons isolés du reste du monde, et depuis que les grands brouillards d'automne se sont levés, nous bâtissons des huttes construites de branches entrelacées ; des mottes de gazon rapportées bouchent les interstices et il fait chaud dans ces tanières où l'on peut allumer de grands feux. On y dort longuement, on y mange la soupe brûlante, les paysans y parlent de leurs misères réciproques en fumant des pipes interminables. C'est un lieu peu propice à la méditation, vous semble-t-il, et cependant l'esprit y jouit d'une liberté infinie, et cette rude vie élémentaire libère étrangement les puissances du

rêve. Cela console : cela me permet d'attendre l'issue lointaine du gigantesque conflit dont j'ignore tout ici.

Dans le camp anglais.

I

Extrait d'une lettre d'un interprète attaché à l'armée du général French.

... Aujourd'hui, après des succès rapides et certains, nous sommes devenus les assiégeants. Nous campons à la même place depuis trois semaines, près d'une usine. J'ai trouvé dans le village une maison abandonnée. J'y ai un lit sans draps où je couche tout habillé. Je n'ai pas retiré mes vêtements depuis cinq semaines. Le bruit des attaques me réveille chaque nuit. J'entends au loin le fracas des fusils et des mitrailleuses, et tout près le canon. Cela dure une demi-heure, une heure quelquefois, puis je me rendors.

Au camp, les soldats, ingénieux, ont transformé des vagons de l'usine en maisons d'habitation où l'on trouve toutes les commodités possibles. Il y a même des phonographes.

Le soir, d'immenses feux s'allument où l'on fait le thé et le ragoût. Les hommes sont debout tout autour. Un officier semblable aux autres, mais portant le col empesé des clergymen, en toile, sans ouverture, distribue de petits livres rouges et on chante le psaume nº 8, accompagné au son plaintif d'un accordéon invisible. On récite la prière en tenant sa casquette à la main, et tandis qu'on implore le Dieu de bonté et qu'on lui demande de soulager les blessés alliés et ennemis, les frères de ces derniers nous envoient des obus formidables qui

éclatent non loin dans le brouillard de septembre. On ne s'inquiète pas de savoir où.

Peu à peu, tout se calme, les feux se consument, les baraques se ferment, la lune monte, et on s'endort... jusqu'à l'attaque de nuit.

II

Extrait d'une lettre écrite à sa mère par un jeune Parisien, engagé volontaire et interprète dans un régiment d'artillerie anglaise.

... J'ai rarement été dans un milieu aussi gai, aussi charmant. Hier, lorsque l'attaque a commencé, — la première pendant la nuit, — un lieutenant très musicien était au piano, jouant et chantant *les Maîtres chanteurs*. Nous avons maudit les Allemands, qui ne nous laissaient pas continuer notre concert, et le chanteur s'est précipité à ses pièces :

— Section 2, cinq degrés à gauche, feu !

C'était le seul moyen que nous avions à notre disposition pour exprimer aux Boches notre mécontentement...

D'une tranchée a l'autre.

Résumé et fragments de plusieurs lettres.

Alliés et Allemands passent souvent des semaines en face les uns des autres dans des tranchées distantes à peine d'une centaine de mètres. Ils finissent par se connaître, par avoir des intérêts en commun et par se faire des concessions mutuelles pour se rendre la vie supportable. C'est ainsi que deux régiments ennemis dont les tranchées sont près d'un puits, s'abstiennent d'un commun accord de tirer durant la corvée d'eau.

Souvent, d'une tranchée à l'autre, ils se font des niches.

Voici un tour bien amusant qui fut joué aux Allemands installés dans des tranchées qui ne se trouvaient qu'à environ 55 mètres de celles des Anglais. Ils avaient établi des réseaux de fils de fer barbelés et y avaient attaché, de-ci de-là, un certain nombre de boîtes de conserves vides, placées deux par deux, de manière à ce que la moindre secousse les fît tinter. Au milieu de la nuit, un « tommy » s'en alla en rampant attacher le bout d'une pelote de ficelle aux fils de fer les plus rapprochés, et s'en revint, non moins prudemment, en déroulant la pelote. Rentré dans son trou, il se mit à tirer légèrement la ficelle. Le bruit alarma les sentinelles allemandes. Une nouvelle secousse fit éclater la fusillade, qui redoubla à mesure que les boîtes de conserve se démenaient plus frénétiquement. Les Anglais auxquels la plaisanterie avait été rapidement expliquée et transmise de bouche en bouche, s'en donnèrent de rire, jusqu'au moment où les Allemands comprirent qu'ils avaient été bernés.

Un jeune artilleur du ...e d'artillerie de Bourges, écrit à ses parents, à la date du 12 novembre, les curieuses lignes suivantes :

Bien chers parents,

Je vous envoie ces quelques mots pour vous accuser réception de vos colis qui m'ont fait bien plaisir, surtout celui qui renfermait le caoutchouc, qui m'a rendu bien service la nuit dernière, car nous avons passé la nuit dans le bois sous la pluie battante, mais nous ne nous sommes pas fait beaucoup de bile ; on a allumé un bon feu dans une petite grotte et toute la nuit on a fait la causette ; malheureusement, de deux heures en deux heures, il fallait aller recevoir la flotte dehors pour prendre la garde, et cela à 700 mètres des Boches.

Mais, dans ce coin-là, ils ne sont pas très méchants, et je crois que dans quinze jours nos fantassins iront faire la manille avec eux dans leurs tranchées ; cela vous paraît drôle, mais je vais vous narrer un fait qui est arrivé ce matin en face de nous :

Figurez-vous que depuis une quarantaine de jours, du ...e d'infanterie est en ligne avec les Boches, aux tranchées d'avant-poste, à 40 mètres les uns des autres, et depuis quelque temps, comme c'est assez calme par ici, ils com-



mencèrent par se causer et s'envoyèrent des journaux d'une tranchée à l'autre. Jusque-là, tous ceux qui tombaient à côté des tranchées y restaient mais ce matin les Boches, après avoir reçu d'un caporal de chez nous le journal d'hier et en avoir pris connaissance, nous renvoyèrent un journal allemand. Par malheur il tomba à 2 m. 50 de notre tranchée, alors le caporal leur demanda la permission d'aller le chercher et leur fit jurer sur leur honneur de ne pas lui tirer dessus, ce que les Allemands acceptèrent. Alors notre caporal, avec l'autorisation du capitaine, alla chercher le journal, sans armes, bien en-

tendu, et ma foi, voyant que personne ne lui tirait dessus, il alla jusqu'aux tranchées boches et offrit cinq francs à celui qui avait envoyé le journal, lequel lui donna trois marks en échange, et on lui offrit un quart de vin qu'il accepta.

Ainsi, vous voyez que l'on peut s'attendre ici à les voir aller faire la manille ensemble si on reste encore longtemps.

Il est étrange de se dire que des hommes qui, pendant bien des jours, se sont amusés à se « blaguer » ainsi réciproquement, sont destinés à se rencontrer tôt ou tard dans un corps à corps désespéré. Il est bien rare, en effet, lorsque les tranchées sont si proches, qu'on les évacue sans un combat terrible, le plus souvent à la baïonnette.

LETTRE D'UN OFFICIER QUI COMBAT SUR LE FRONT.

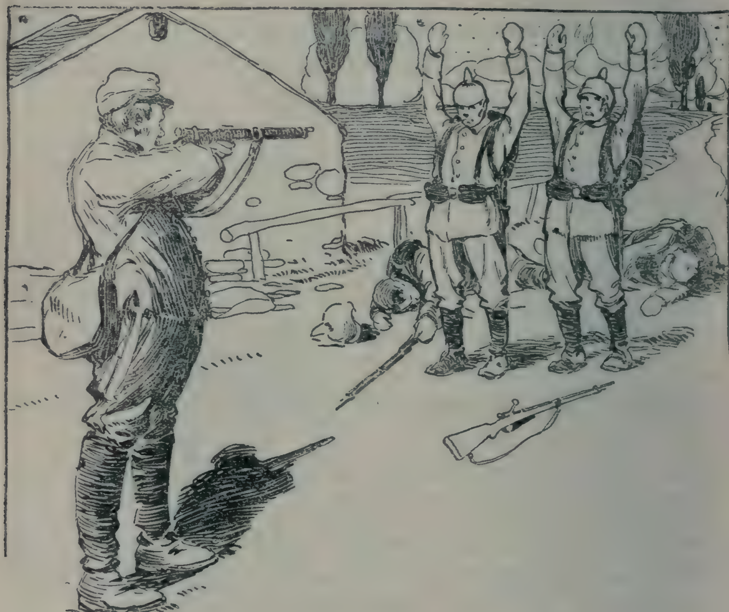
Du diable si nous sommes en guerre ! Voici vingt-trois jours que nous habitons le même village. C'est presque une saison d'eaux, qui commence — comme toutes les cérémonies analogues — par une pluie diluvienne et s'achève par le beau temps. Sommes-nous guéris ? Allons-nous continuer ? Personne ne s'en inquiète. Nous vivons avec la plus parfaite insouciance.

Pendant que le canon tonne, on converse gaiement de toutes choses. Les sujets les plus divers : théâtre, sociologie, stratégie, littérature, agitent les esprits. Ceux qui dînent autour de ma table ont tous vu la mort de près hier. Ils la rencontreront peut-être demain. Quelques-uns ont disparu qui partagèrent notre pain... Que l'on ap-

prenne leur départ, et ce sont des hochements de tête comme s'il s'agissait d'une contrariété passagère :

— Pauvre Un Tel ! Brave garçon !

Et l'on parle du reste.



... Malgré la discipline, les distinctions sociales disparaissent. Les hommes sont estimés dans la mesure de leur bravoure.

La nuit est moins gaie que le jour. La résistance morale diminue pendant le sommeil, et les ébranlements des coups de 15 et de 21 font naître les mauvais rêves... S'ils allongeaient leur tir... En somme, il suffit d'un déplacement de mille mètres pour que nous nous trou-

vions dans leur trajectoire. Et les obus éclatant à un kilomètre font un bruit d'enfer : les vitres tremblent, les maisons sont secouées, les sifflements arrivent par la cheminée. On se lève en sursaut. Ne tombent-ils pas dans la cour, les « cochons » ? Non. Il faut se mettre l'oreiller sur la tête pour pouvoir dormir, comme les faisans, qui, dans l'attente du coup de fusil, cachent leur tête sous l'aile.

Et l'on entend d'une pièce à l'autre, dans les dortoirs étouffants, de singuliers échanges de vues :

— Pitois, t'entends-t'y les marmites ? Elles arrivent, n... d... D...!

— Mais non, que je te dis. Ça tombe dans le patelin de cet après-midi.

— Mon vieux, j'te dis qu'elles s'amènent.

Alors une voix superbe intervient, une voix grognante qui prononce dans la nuit :

— Allez-vous vous taire, vous autres ? *On peut seulement pas dormir !*

... Cette nuit, un obus a blessé l'agent de liaison du colonel d'artillerie. C'est un ouvrier tourneur de Paris. Il est gras comme les débrouillards qui savent pourvoir à leurs besoins personnels. Mais ce n'est pas un égoïste. Il ne laisse pas passer une occasion de se dévouer, au hasard, par plaisir, par innocence.

Deux jours après la guerre, il avait déjà gagné une célébrité parmi ses camarades. Pourquoi ? Par rayonnement. Tout de suite, il eut un sobriquet. On l'appelait la Grenouille.

La Grenouille se trouvait partout. Un jour, sur sa « bécane », il a rencontré quatre Prussiens en patrouille.

Il pouvait se sauver. Il est descendu de son « cheval », parce qu'il n'est pas « feignant ». Il a démoli deux Prussiens et ramené les autres prisonniers. Voilà la force de l'ascendant.

Une autre fois, la batterie était abandonnée dans une panique, tous les officiers étant tués. La Grenouille est allé seul, sous le feu du 15, déclancher les pièces. Et il est revenu vers son colonel, rapportant, comme un serrurier nonchalant, les petits morceaux d'acier sans lesquels les canons sont inutilisables.

La Grenouille, hier soir, dormait avec les camarades, quand la marmite l'a « amoché ». Au passage, sur la route, comme on le conduit à l'ambulance, il m'explique :

— Et j'dormais...

— Ils le savaient, la Grenouille.

Mais il ne comprend pas. Tout ce qu'il fait est si naturel. Les copains l'admirent, mais pas à cause de la guerre. Depuis sa naissance, la Grenouille est un centre d'attraction prestigieux, dont le foyer, l'âme, est un mystère pour lui comme pour les autres. Sa puissance tient à son bavardage, à son esprit, à quelque chose d'inconnu qui vit en lui.

Aujourd'hui, il ne parle plus. La cuisse brisée, il sent pour la première fois le poids de son corps. Il ne gémit pas. Il ferme les yeux.

Enfin, le voici dans un lit. Il avait oublié ce délice depuis deux mois ! Tout heureux, la Grenouille ne lâche qu'un mot qui a pris quelque valeur militaire, il y a juste cent ans.

Alors son entourage comprend que la Grenouille est de la race des héros...

La peur des Turcos.

D'une lettre d'un horloger de Bienne, soldat français actuellement sur le front, la *Revue* de Lausanne détache ce pittoresque tableau :

21 octobre 1914.

Décidément, la vie est pittoresque en temps de guerre ! La semaine dernière, nous faisions le métier de taupes, toujours cachés dans quelque trou. Depuis deux jours, nous montons notre tour de garde sur des arbres, et nous voyageons en l'air à la façon des singes. Cela nous permet d'exercer toute sorte de petits talents. Mais on s'aperçoit tout de même qu'il y a de la rouille dans les jointures. Heureux les gymnastes !

Il faut vous dire que nous sommes dans une forêt immense, une forêt qui n'en finit pas, et auprès de laquelle la forêt de Brugg ne serait qu'un simple jardinet. C'est plein de chemins creux qui remplacent les tranchées, et l'on y trouve parfois des mares boueuses dans lesquelles un cheval disparaît tout entier. Et c'est là dedans que nous nous battons, en nous dissimulant derrière des arbres, des abatis, des buissons, des fourrés, un peu à la manière des Peaux-Rouges.

« Y a du bon ! » comme on a pris l'habitude de dire au régiment ; car on parle le « sénégalais », qui est très à la mode, et qui économise des mots. Depuis deux jours, nous faisons à chaque instant des prisonniers. Cette opération ne présente aucune difficulté, car nous avons affaire à des Polonais qui paraissent rechercher toutes les occasions de se rendre. Ils se battent contre les Français avec une extrême répugnance, et ils ne s'en cachent pas.

... Une farce assez joyeuse amuse ces derniers temps le

régiment. On se bat beaucoup à la baïonnette dans le bois. Or, nous avons pu remarquer que les Prussiens ont une extraordinaire méfiance des Turcos, avec lesquels ils ont eu beaucoup à travailler depuis le début de la campagne, précisément dans la forêt de l'A... Or, un farceur a imaginé de chanter au bon moment une rengaine classique de café-concert, reprise en chœur par toute la section, et qui imite à merveille la chanson arabe. Il faut entendre ces hurlées :

Travadja la mouquère,
Travadja bono!
Sinaia Rastaquouère,
Kif kif bourrico!
Biskra, Biskra,
Bouffarik et Maskara!

L'effet est généralement souverain. Les Prussiens s'imaginent avoir affaire à des Turcos, et ils vident le terrain sans attendre le combat à l'arme blanche.

Extrait d'une lettre d'un capitaine.

... Quel livre d'or on pourra faire après la campagne avec tous les exploits de nos soldats ! L'un, en Alsace, à la suite d'un combat, est resté deux jours en arrière des lignes allemandes, ayant eu son cheval tué sous lui. Il nous a rejoints quatre jours après, avec un cheval de uhlan, paquetage complet, tenue et tout. Un autre, envoyé à la recherche d'un renseignement, est accueilli par une grêle de balles; son cheval est tué, lui a le coude broyé ; cela ne l'embarrasse pas, il lui faut son renseignement, il prend ses armes et continue à pied. Il reçoit une autre balle qui lui traverse la cuisse ; cela lui est égal : il a son renseignement. Il rampe à travers champs, rap-

porte le renseignement demandé et ne se fait soigner qu'après. Cela lui coûtera son bras, qu'on est obligé de lui amputer. « Ce n'est rien, c'est pour la France. » Voilà la réponse.

Et combien d'autres qui, ayant leurs chevaux tués, rencontrent une compagnie d'infanterie, font le coup de feu avec elle et vont à l'assaut avec les fantassins ! Ils n'ont pas de baïonnette, ça ne fait rien, ils se servent de leur sabre. D'autres vont chercher sous le feu un capitaine blessé ; ce capitaine n'est pas de leur régiment, cela ne fait rien, ils le rapportent triomphants, etc... J'en citerais jusqu'à demain. Cela fait du bien au cœur de voir et de conduire toute cette jeunesse ardente de vrais Français...

LETTRE D'UN CYCLISTE, AGENT DE LIAISON.

4 novembre.

... Je suis cycliste attaché au colonel ; nous sommes quatre, et notre rôle est de porter des plis, ordres, etc... aux chefs de bataillon qui sont en avant, ou de transmettre des rapports à la brigade ou à la division qui est en arrière. Ce rôle a ses bons et ses mauvais côtés. Nous ne travaillons jamais dans les tranchées; nous couchons dans les granges et restons près du colonel; nous sommes bien nourris, car nous formons un noyau de 23 hommes et gradés que l'on appelle la liaison et nous nous débrouillons pour faire notre popote ensemble. D'autre part, nos courses nous mènent sur la ligne de feu, et j'y suis déjà allé à plusieurs reprises. Ce sont là les aléas du métier, mais tant que la guerre dure comme elle est actuellement, ces aléas sont réduits à un minimum.

... Nos officiers sont épatants. Mon colonel X..., un grand maigre, sec, est très raide comme soldat, mais un père pour les hommes qui se tiennent bien, et il les ménage avec le plus grand soin. Je ne sais si je resterai toujours à ce poste, mais pour le moment, je suis très content. Comme santé, je me porte admirablement bien; le grand air, l'exercice me conviennent... On s'endurcit du reste...

Dans la paille, et il n'y en a pas épais, je dors mieux que je n'ai jamais dormi, et cependant les souris grignotent sous ma tête comme sur mes mains et même sur ma figure, et une vache de l'étable à côté passe à chaque instant son mufle par un trou de la cloison et renifle à quelques centimètres de ma figure.

Aujourd'hui le temps s'est mis à la pluie; j'ai fait ce matin trois courses, dont la première, à 4. h. 30, à la brigade en arrière. Bien que ces courses en arrière ne comportent aucun risque, j'ai horreur de circuler seul par la nuit noire sur des routes abîmées, dans ces villages déserts dont les maisons éventrées par les obus prennent des aspects sinistres. Mais on se fait à tout...

La mort de Charles Péguy.

Lettre de M. Victor Boudon à M. Maurice Barrès, parue dans l'*Echo de Paris*.

La 55e division de l'armée de Paris, dont mon régiment, le ...e, faisait partie, se trouvait le 5 septembre au matin à la gauche de l'armée qui venait de recevoir enfin l'ordre général d'offensive : « Se faire tuer plutôt que reculer ! » En face de nous, sur les collines boisées qui s'étendent de Dammartin à Meaux, les Boches de von

Kluck qui nous suivaient pas à pas dans notre terrible retraite, depuis Roye, étaient à l'affût, invisibles, terrés dans leurs tranchées comme des bêtes sournoises.

Sous une chaleur torride, le bataillon faisait une courte halte dans le coquet village de Nantouillet. Assis sur une pierre, comme nous blanc de poussière, couvert de sueur, la barbe broussailleuse, les yeux pétillants derrière ses lorgnons, je vois encore notre cher lieutenant, le brave Charles Péguy, l'écrivain, le poète, que tous nous aimions comme un ami, qui, en Lorraine comme pendant la retraite, insensible à la fatigue, brave sous la mitraille, allait de l'un à l'autre, encourageant par la parole et l'action, courant de la tête à la queue de notre compagnie (la 19e), mangeant comme nous un jour sur trois, sans une plainte, toujours jeune malgré son âge, sachant le parler qui convenait aux Parisiens que nous étions pour la plupart, relevant d'un mot bref, tantôt mordant, tantôt ironique ou gouailleur, les courages défaillants ; toujours vaillant, prêchant d'exemple ; je revois encore notre cher lieutenant, nous disant, à l'heure où beaucoup désespéraient, sa conviction absolue de la victoire finale, tout en relisant avidement une lettre des siens, tandis qu'une larme de plaisir mouillait ses yeux.

Une heure après (il était midi) nous arrivions près du petit village de Villeroy, à gauche de Meaux, où le bataillon devait cantonner. L'accueil que nous y reçûmes ne fut pas celui que nous attendions ; les Prussiens, qui occupaient la crête du village, nous accueillirent par une canonnade terrible qui jeta un moment le désarroi dans nos rangs. Bravement, sous les shrapnells et les percutants, nos 75 se mirent en batterie et s'ils furent

passablement éprouvés au début de l'action, quatre heures après nos canonniers avaient imposé un silence complet aux batteries prussiennes.

Pendant ce temps, le bataillon prenait sa formation de combat et la compagnie se déployait en ligne de sections par quatre, la section Péguy tenant la droite.

Abrités derrière un repli de terrain évacué par les Boches, nous attendions, sous les obus mal repérés de l'ennemi, le moment de partir à l'assaut de ses retranchements, assaut déjà tenté vainement par les tabors marocains. L'ordre vint enfin et, joyeux, nous partîmes en avant, déployés en tirailleurs. Il était cinq heures; l'artillerie allemande, foudroyée, s'était tue; mais, en arrivant sur la crête, une terrible grêle de balles nous accueille; nous bondissons dans les avoines emmêlées, où beaucoup tombent; la course est pénible. Un bond encore, et nous voilà abrités derrière le talus d'une route, haletants et soufflants. Les balles sifflent à ras de nos têtes; nous tiraillons à cinq cents mètres sur les Allemands bien retranchés et presque invisibles dans leurs uniformes couleur de terre. La voix jeune et claironnante du lieutenant Péguy commande le feu; il est derrière nous, debout, brave, courageux sous l'averse de mitraille qui siffle, cadencée par le tap-tap infernal des mitrailleuses prussiennes.

Cette terrible course dans les avoines nous a mis à bout de souffle, la sueur nous inonde et notre brave lieutenant est logé à notre enseigne. Un court instant de répit, puis sa voix nous claironne : « En avant ! »

Ah ! cette fois, c'est fini de rire. Escaladant le talus et rasant le sol, courbés en deux, pour offrir moins de prise aux balles, nous courons à l'assaut. La terrible moisson continue, effrayante; la chanson de mort bour-



Photo. H. Manuel

GÉNÉRAL GALLIÉNI

donne autour de nous. Deux cents mètres sont ainsi faits; mais aller plus loin pour l'instant, c'est une folie, un massacre général, nous n'arriverons pas dix! Le capitaine Guérin et l'autre lieutenant, M. de La Cornillière, sont tués raides. « Couchez-vous, hurle Péguy, et feu à volonté! » Mais lui-même reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant notre tir, héroïque dans l'enfer.

Nous tirons comme des enragés, noirs de poudre, le fusil nous brûlant les doigts. A chaque instant, ce sont des cris, des plaintes, des râles significatifs; des amis chers sont tués à mes côtés. Combien sont morts? On ne compte plus.

Péguy est toujours debout, malgré nos cris de: « Couchez-vous! », glorieux fou dans sa bravoure. La plupart d'entre nous n'ont plus leur sac, perdu lors de la retraite, et le sac, à ce moment, est un précieux abri. Et la voix du lieutenant crie toujours: « Tirez! tirez! n... de D...! » D'aucuns se plaignent: « Nous n'avons pas de sac, mon lieutenant; nous allons tous y passer! » « Ça ne fait rien, crie Péguy dans la tempête qui siffle. Moi non plus, je n'en ai pas, voyez, tirez toujours! » Et il se dresse comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers. Au même instant, une balle meurtrière fracasse la tête de ce héros, brise ce front généreux et noble. Il est tombé sans un cri, ayant eu, dans le recul des barbares, l'ultime vision de la victoire proche; et quand, cent mètres plus loin, bondissant comme un forcené, je jette derrière moi un rapide coup d'œil alarmé, j'aperçois là-bas comme une tache noire au milieu de tant d'autres, étendu sans vie sur la terre chaude et poussiéreuse, le corps de ce brave, de notre cher lieutenant.

La prise de Saint-Georges.

Le 29 décembre.

Une action combinée sur Westende et sur Saint-Georges nous avait rendus maîtres des premières maisons de ce village. Huit jours durant, nos grand'gardes occupèrent sur ce point des positions très voisines de l'ennemi. Parfois la largeur seule d'une rue nous séparait de l'adversaire. Dans une bergerie, à l'ouest de Saint-Georges, les ennemis campaient dans la cour, tandis que les nôtres gîtaient dans l'étable même : les deux camps allaient puiser leur eau à un même puits commun. Il semblait qu'une trêve tacite se fût établie à l'occasion de la Noël. Des deux côtés, la relève s'opérait sans que fût tiré le moindre coup de feu. Les positions respectives des combattants étaient telles que l'artillerie ne pouvait entrer en action sans risquer de canonner ses propres troupes.

Le 28 décembre, cependant, notre commandant décidait de s'emparer de la partie de Saint-Georges encore aux mains des Prussiens, ce qui devait permettre au gros de nos forces de déboucher franchement sur la rive droite de l'Yser.

L'accès du village n'était possible, par suite de l'inondation, que le long de la chaussée Nieuport-Mannekensevere. Au sud du hameau, une petite bande de terre était bien restée à l'abri des eaux, mais un piétinement incessant avait transformé l'endroit en un bourbier où l'on enfonçait jusqu'aux genoux.

A dix heures du matin, nos tirailleurs s'avançaient à l'ouest de Saint-Georges, sur le chemin de Nieuport. A l'abri de sacs de terre et de barricades improvisées,

nous engagions une vive fusillade avec l'ennemi. Mais la véritable attaque devait commencer à l'est du village. De ce côté, descendant le canal sur des bachots armés de mitrailleuses, nos fusiliers allaient préparer le passage à une importante colonne franco-belge.

Sur les eaux croupissantes où surnagent çà et là des cadavres en putréfaction, les pilotes poussent à la perche. Couchés au fond des barques afin de donner le moins de prise possible au tir adverse, les braves soldats parviennent à moins de cinq cents mètres des meurtrières allemandes. Un feu violent accueille les nôtres qui ripostent coup pour coup. Spectacle d'une sinistre grandeur. Un ciel bas et gris, des eaux boueuses, des maisons à moitié écroulées, des chevaux morts dont le ventre gonflé flotte, des oiseaux de proie qui tourbillonnent. Dans ce décor, la fusillade crépite lugubrement. Quelques rares arbres, leurs branches mutilées par les projectiles, surgissent au-dessus de la plaine inondée. Tout n'est que dévastation et ruines et sur ces ruines des hommes vont encore s'entretuer.

L'offensive de nos fusiliers a permis à un bataillon belge d'accéder à la petite bande de terre qui surgit des eaux. Là, nos alliés se trouvent en mesure de riposter efficacement à l'adversaire. Ils prennent en enfilade la première ligne des tranchées allemandes. En dix minutes, l'ennemi a perdu une centaine d'hommes, abattus au fond de leurs trous. Il est midi. Les Prussiens ne s'obstinent pas et évacuent les fossés pour aller se reformer à l'abri des maisons.

Le combat se poursuit dans une fusillade meurtrière Les Allemands, maintenant qu'ils se sont retirés dans le village, semblent prendre l'avantage. Les balles de

nos alliés vont s'aplatir contre les murs derrière lesquels le tir précis de l'adversaire s'exécute. Une batterie anglaise, en position vers Ramscapelle, tente de nous donner son appui, mais nous sommes à si petite distance de l'ennemi que les obus britanniques viennent exploser au-dessus de nos têtes. Et pourtant le canon seul pourrait avoir raison de la résistance adverse. La situation des Belges sur leur bande de terre devient critique.

C'est alors que les fusiliers marins chargent une pièce de 75 sur un grand bachot. Ils vont tenter de l'amener à notre colonne de gauche, sur la chaussée qui commande la partie ouest de Saint-Georges. Là, en terre ferme, notre canon pourra tirer avec profit. Mais pour parvenir sur ce point, il faut que la barque descende le canal, en longeant le village derrière lequel attendent les mausers allemands.

Six fusiliers se dévouent. Le bachot portant la pièce de 75 avance. Un marin pousse à la perche. Les cinq autres sont couchés au fond de la barque. La fusillade adverse éclate, dirigée sur la petite équipe. Le pilote tombe. Un de ses camarades le remplace. A son tour, il reçoit une balle dans l'épaule. De son bras resté valide, il saisit la perche, s'arcboute, et l'embarcation continue de glisser. L'un après l'autre cinq marins sont frappés. Mais le bachot avance, avance. Le voilà qui débouche enfin à l'ouest de Saint-Georges. Sous les yeux angoissés de l'armée entière, qui a suivi tout le drame, le sixième fusilier se prépare à accoster. A ce moment, une dernière balle siffle et le dernier des six héros tombe à son tour mortellement atteint.

Mais l'avant-garde de notre colonne de gauche a déjà débarqué le canon. Il est amené sur la chaussée, mis

en position. Quelques secondes après, la pièce est prête à tirer. Elle tire à bout portant sur les maisons qui sont à moins de trois cents mètres. Le travail n'est pas long. Les murs qui servaient d'abri à l'ennemi s'écroulent dans un nuage de platras. La proximité est telle que des éclats de pierre, sous le choc de nos obus, viennent retomber dans nos lignes. Menacés d'être écrasés sous les éboulis, les Allemands s'enfuient vers Mannekensevere. Mais là, sur la chaussée, il leur faut franchir le champ de tir du bataillon belge. Les fuyards ennemis culbutent, se bousculent, tombent, se relèvent. Les moins atteints veulent couper à travers la plaine inondée ; ils s'enlisent, se noient. La déroute adverse est telle que les blessés sont abandonnés au nombre de deux cents.

Il est trois heures. Dans le village évacué, notre colonne de gauche entre, l'arme au bras. Les Alliés sont maîtres du monceau de décombres qui était autrefois Saint-Georges.

Notre génie établit avant la nuit une tête de pont qui permettra, au moment voulu, à notre artillerie de déboucher sur la rive droite de l'Yser.

La mort du lieutenant Ginisty.

31 décembre 1914.

Madame,

Permettez à un des compagnons d'armes de votre fils de vous exprimer toutes ses condoléances les plus émues pour le deuil cruel qui vient de vous atteindre.

Ayant combattu quotidiennement aux côtés du lieutenant Ginisty pendant cette semaine tragique, l'ayant vu tomber à quelques mètres de moi, ayant enfin veillé

son corps, je me fais un devoir de vous renseigner sur les derniers instants de celui qui fut pour moi un chef et un ami.

Ainsi que vous le savez, le lieutenant Ginisty était arrivé le 19 décembre à la ferme de B..., près d'Ypres, et avait pris le jour même le commandement de la 1re compagnie. Au bout de deux jours, notre compagnie fut désignée pour aller occuper les tranchées de 2me ligne situées entre les villages Saint-J... et de P... Ces tranchées dans lesquelles nous sommes restés les 21 et 22 décembre étaient à environ 800 mètres des lignes allemandes ; elles étaient constamment bombardées et de nombreuses balles les atteignaient ; en outre des pluies récentes les avaient presque remplies d'eau. Le lieutenant Ginisty avait fait construire, à l'extrémité de la tranchée, un petit abri en terre mouillée et m'y conviait à déjeuner et à dîner ; nous y avons passé des heures dont je conserverai un ineffaçable souvenir, devisant joyeusement et fumant, pendant que des balles et des éclats d'obus s'aplatissaient sur la terre constituant nos murs. De temps en temps nous sortions tous deux nous promener le long de la tranchée pour encourager nos « bleus ». Ils recevaient le baptême du feu, et l'éclatement fréquent d'obus allemands à peine à quelques mètres d'eux les impressionnait. Mais la présence de leur chef, qui s'exposait aux coups pour les rassurer, leur donnait confiance. Le lieutenant Ginisty, par son attitude, leur communiquait le sang-froid et le courage dont, à leur tour, ils allaient faire preuve quelques heures après.

Nous occupâmes pendant la nuit nos tranchées de première ligne. Cette opération se fit sans difficultés.

quoique les tranchées allemandes fussent situées à moins de 80 mètres. Nous ne subîmes aucune perte pendant cette relève, que le lieutenant Ginisty conduisit avec décision et sang-froid.

Le 24 au matin, M. Ginisty reçut la mission d'observer de sa tranchée les effets de tir de notre merveilleux 75. Il surveillait le secteur de droite, tandis que je surveillais celui de gauche. Un téléphone portatif avait été installé pour nous permettre de communiquer à notre artillerie les résultats de nos observations.

A l'abri des créneaux, nous nous acquittions de cette mission depuis le matin sous le feu de l'artillerie allemande lorsqu'une balle tirée d'une tranchée ennemie, surplombant nos tranchées et les prenant presque d'enfilade à droite, est venue frapper votre fils au côté droit de la poitrine : il est tombé immédiatement. Pendant qu'on essayait de lui prodiguer des soins, il se rendait compte de l'extrême gravité de son état ; malgré cela il gardait tout son sang-froid et ne pensait qu'à remplir jusqu'au bout son devoir de chef. A ceux qui le relevaient, il dit simplement : « Je suis fichu ; qu'importe, si ma mort a contribué à la victoire ! Prévenez l'adjudant qu'il prenne le commandement à ma place. » Puis il serra la main du sergent-major qui le pansait et de quelques hommes dont il avait reçu les soins. Sans qu'il parût souffrir, ses yeux se voilaient, il entrait dans le coma et au bout de trois quarts d'heure, il avait cessé de vivre.

Prévenu aussitôt, je ne pus me rendre qu'à 4 h. 30 auprès de mon chef. En effet, les 30 mètres qui séparaient nos deux tranchées étaient balayés par les balles sans discontinuer. Il me fallut attendre les premières

ombres de la nuit pour pouvoir ramper jusqu'à la tranchée voisine.

C'est là qu'en proie à une violente émotion, je saluai celui qui, pendant une semaine, avait été pour moi le modèle des chefs. Sa figure n'était nullement altérée par la mort ; elle gardait l'expression souriante qui lui était familière, mais elle resplendissait de fierté et de beauté comme cela arrive souvent à nos morts du champ de bataille, qui tombent avec le sentiment du devoir accompli.

Veuillez agréer, etc.

X..., adjudant au 153[e] d'infanterie.

* * *

EXTRAITS D'UNE LETTRE D'UN OFFICIER ALLEMAND.

Publiée dans le *Hamburger Fremden-Blatt*, reproduite par la *Freie Presse* de Strasbourg, du 21 septembre 1914.

... La forêt : ce mot nous inspire une peur instinctive et irraisonnée. Tout ce qui s'y passe nous terrorise. L'ennemi y est invisible, partout il a préparé des embuscades, des coups de fusil partent de tous les côtés ; nous sommes isolés les uns des autres ; personne ne sait s'il est entouré d'amis ou cerné par l'ennemi et s'il ne va pas être tué par un compatriote. Tout cela nous paralyse dès que nous sommes sous bois.

Bien que nous employions toutes les précautions d'usage, il arrive souvent que l'ennemi se glisse dans nos lignes : les Français, dont on ne voit jamais que de petits détachements insaisissables, sont partout à la fois. La nuit, quatre ou cinq de ces enragés s'approchent de

nous en criant : « Hourra ! » Ils font alors pleuvoir tant de balles sur nous que nous croyons à une attaque sérieuse : puis ils s'évanouissent subitement, comme des fantômes.

Malgré toutes nos précautions, il arrive trop souvent que nous tirons sur les nôtres ; l'ombre de la forêt, les bois touffus en sont la cause. Comment savoir qui rampe dans les rochers et les ravins ? Où est l'ennemi ? Est-il devant ou derrière ? Pour combattre, nous devons faire face de tous les côtés à la fois...

D'ailleurs, nous avons devant nous des alpins, des diables culottés de bleu et à bonnet foncé. Les alpins ! voilà une troupe d'élite et bien appropriée à ces combats sous bois ! Quand on a rencontré une de leurs patrouilles, on s'en souvient toujours. Ils rampent, invisibles, sans faire de bruit, manœuvrent d'instinct comme des fauves, pas un cri, pas un coup de sifflet, pas un commandement, — et soudain ils bondissent sur nous.

Nos pauvres soldats, peu habitués à ce genre de guerre, résistent mal à ces spécialistes. D'ailleurs, ce combat de primitifs répugne à nos hommes et, quand nous marchons sous bois, nous avons beaucoup de peine à faire respecter les règles de la prudence la plus élémentaire. N'étant pas assez agiles eux-mêmes pour ramper, nos hommes ne peuvent pas croire qu'autour d'eux l'ennemi aux aguets se glisse entre les arbres. L'apprentissage que nous faisons nous coûte cher.

En pensant à l'aventure qui nous est arrivée le jour où nous étions de grand'garde, je frissonne encore comme un lièvre qui entend les chiens.

J'étais encore tout convaincu de la supériorité de nos manœuvres schématiques, lorsque je fus commandé de

grand'garde avec trois escouades (vingt et un hommes). Mes soldats étaient d'une compagnie qui, deux jours auparavant, avait perdu le tiers de son effectif et tous ses officiers, sauf un. Quand je pris le commandement, ils me dirent : « Mon lieutenant, nous ne sommes pas assez nombreux, nous sommes fichus. »

Après quelques tâtonnements, j'arrivai au point que l'on m'avait fixé pour l'établissement de mon poste... Je plaçai des sentinelles sur un très grand front et fis partir des patrouilles ; j'avais gardé six hommes avec moi...

Tout à coup, dix coups de feu retentirent. La première balle m'était destinée ; elle ricocha devant moi et me couvrit la figure de fragments de rocher, au grand détriment de mes lunettes... Je cherchai à riposter. Mais sur quoi tirer ? Nous n'avions rien vu. Comme quelques instants avant j'avais reçu l'ordre de me retirer, cette attaque me fit comprendre qu'un ennemi bien supérieur nous avait tournés et je donnai l'ordre de battre en retraite.

A peine avais-je parlé que sacs et équipements étaient abandonnés et que, sans m'en demander plus, mes hommes, devenus agiles, bondissaient comme des affamés et dégringolaient sur la pente de la forêt. Nous ralliâmes la compagnie ; nous étions sains et saufs, mais aucun de nous n'oubliera cette aventure.

Voilà notre vie. Coups de feu au réveil, coups de feu tout le jour ; nous sommes harcelés par un ennemi insaisissable. Ce n'est qu'en se lançant en avant, baïonnette au canon, que nous arrivons à lui faire quitter ses embuscades.

* * *

Lettre aux jeunes soldats français.

Chers enfants de la France,

Vous serez vieux un jour, et comme les vieux, vous aimerez à vous souvenir du temps passé. Il viendra des soirs où vos petits-enfants, vous voyant rêveurs, vous diront : « Raconte-nous, grand-père, » et vous raconterez.

Et quelle qu'ait été votre vie, heureuse ou malheureuse, vous pourrez dire : « J'ai vécu de grandes journées, telles que l'Histoire des hommes n'en avait pas encore vu. »

Et vous aurez raison d'être orgueilleux de votre jeunesse, car vous êtes des jeunes gens sublimes !

J'ai lu de vos lettres ; j'ai causé avec des blessés. Par vous, je sais ce qu'est l'héroïsme. J'en avais beaucoup entendu parler, étant historien de mon métier, mais voici que je le vois, que je le touche, et comme il est beau votre héroïsme, embelli de grâce, et souriant, à la française !

Jeunes soldats, en un mois, vous avez combattu en plus de batailles que jadis les armées en des années de campagne.

Jeunes soldats, si l'on vous donnait un chevron par bataille, votre manche ne suffirait pas à les loger, car vous compteriez à la fin de la guerre plus de chevrons que d'années.

Jeunes soldats, vous êtes de vieux guerriers glorieux !

Oh ! merci, merci ! Merci pour la belle fin de vie que vous donnez aux vieillards qui, depuis quarante-quatre ans, ont tant souffert de l'abaissement de la patrie !

ERNEST LAVISSE, de l'Académie française.

SONNET

Salut, ô premiers morts de nos premiers combats,
O vous tombés au seuil de la grande espérance
Dont palpite le cœur ébloui de la France,
Héros, je vous salue et ne vous pleure pas.

La Gloire vous a pris, pieuse, dans ses bras,
Et d'un baiser d'amour sacre votre vaillance,
Et la Victoire, avant que son vol ne s'élance,
Posera ses pieds nus où marchèrent vos pas.

Lorsque le Coq gaulois de son bec héroïque
Aura crevé les yeux de l'Aigle germanique,
Nous entendrons son chant vibrer au clair soleil.

Salut à vous, héros, qui, d'une main hardie,
Cueillerez le laurier triomphal et vermeil
Pour l'offrir à l'autel sanglant de la Patrie!

HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française.





CHAPITRE X

Ce que nous enseignent nos héros de 1914.

« Vous fûtes ce que nous sommes ; nous serons ce que vous êtes : nous serons dignes de vous. »

(Serment des jeunes Spartiates aux héros de leur patrie.)

Ce qu'ils nous enseignent, c'est avant tout la vaillance : cette belle humeur dans le courage, cette crânerie qui leur fait trouver le mot drôle jusque dans les situations les plus désespérées, accomplir comme en se jouant les tâches les plus difficiles, et affronter le danger en s'en moquant. « Et maintenant, pour mot d'ordre : Sourire ! » s'écrie un officier qui a reçu la mission d'emporter une position presque imprenable. N'est-ce point là, tacitement, le mot d'ordre de tous nos soldats, qu'ils soient Français, Belges ou Anglais ?

Un jeune sergent du 8e colonial, Marcel Soulier, écrit :

... « En dépit des longues marches de jour, et des nuits passées dans les tranchées sous le vent glacé des Ardennes, bien que nous soyons crasseux et hirsutes, notre entrain, notre courage et notre foi dans le succès final restent entiers !... »

Quand nous serons tentés d'être douillets ou exigeants, pensons à ceux qui là-bas souffrent et meurent bravement pour nous.

* * *

Le plus fier courage n'est pas toujours inné : il s'acquiert, il peut même se communiquer à autrui, car il est contagieux. Les deux histoires suivantes en font foi :

LE BEAU BLUFF.

Cette anecdote, c'est un lieutenant-colonel qui, blessé et convalescent, la contait dans le train sur la ligne de Versailles.

C'était au cours d'une des nombreuses batailles livrées par notre aile droite à l'aile gauche allemande. Pour la première fois, mon régiment allait subir l'épreuve du feu. L'instant était décisif ; le régiment avait pris ses formations de combat, et maintenant il lui fallait, dans la plaine découverte, marcher droit sur l'ennemi. Le feu était ardent, il avait déjà produit quelques ravages dans les rangs. Ça cinglait. Je m'étais porté sur le front, j'avais ordonné : « En avant ! » mais, arrachés à leur bureau, à leur atelier, mes hommes hésitaient. J'avais en vain renouvelé le commandement. Alors, revenant vers eux, je leur dis : « Quoi, on flanche ! Ça vous avancera

donc de vous faire tuer sur place, en faisant demi-tour, sans avoir servi à rien. Tenez ! Donnez-moi le bras, là, donnez-vous tous le bras, et allons-y bras dessus bras dessous, votre fusil d'une main, vous verrez que ce n'est pas plus malin que ça. » Ma foi, mon idée les décida ; et bras dessus, bras dessous, nous sommes allés de l'avant, ils se sont échauffés et pour un peu j'allais être forcé de les retenir. Ah ! les braves types !

Et comme une dame qui écoutait lui disait :

— Heureusement, mon colonel, que vous n'aviez pas peur, vous !

— Pas peur ! s'exclama-t-il. Ah ! madame, si vous saviez quelle frousse me tiraillait ! Mais, quand j'ai vu qu'ils hésitaient, il a bien fallu que je donne l'exemple. J'ai bluffé !

(Echo de Paris.)

LA PEUR VAINCUE.

Il n'est pas très guerrier, cet ouvrier en bijouterie de Belleville. Il n'hésite pas à dire qu'il a eu peur d'abord, au premier obus qui est tombé sur eux dans un bois en Belgique et qui leur a tué sept hommes du coup : « Un a eu la tête emportée, un a été, autant dire, coupé en deux, et il était là renversé en arrière, tout ouvert par le milieu. » Il n'hésite pas à dire qu'il s'est sauvé, pas bien loin d'ailleurs. L'officier les a réunis, leur a fait former la carapace, sous les sacs. « On mouillait la terre sous nos fronts, de sueur. » Plus tard, au commencement des actions qui allaient être chaudes, entre quatre ou cinq qu'ils étaient de camarades, ils se disaient simplement : « Adieu, tu sais ce que tu dois prendre sur moi, si tu me vois tomber. »

* * *

Les héros de 1914 nous donnent une magnifique leçon de solidarité, d'entr'aide fraternelle. Nous en avons vu de nombreux exemples au cours de ce livre.

Voici encore quelques récits qui nous prouveront que nos soldats savent aimer leurs frères jusqu'à donner leur vie pour eux. Leur humanité s'étend souvent à l'ennemi. Ils nous enseignent le respect de l'adversaire vaincu et le pardon des injures. Que de traits, jolis ou sublimes, de fraternité entre Alliés et Allemands ! Il est beau de savoir oublier la fureur du combat dès qu'il est terminé, de réussir à distinguer — sous l'uniforme ennemi — l'homme, le prochain. Il est grand d'affirmer, jusque sur le champ de bataille, la fraternité de tous les hommes.

Les bons Samaritains en kaki.

(Récit d'un soldat anglais.)

Non loin de nos tranchées situées au delà de la Marne gisaient un grand nombre de blessés ; c'était pitié de les entendre demander de l'eau. Un brave garçon, appartenant au Royal Engineers, ne put le supporter ; rassemblant toutes les gourdes qu'il réussit à trouver, il nous dit qu'il allait leur porter à boire.

L'air était obscurci par les obus et les shrapnells. Se montrer, c'était signer son arrêt de mort. Le gaillard le savait aussi bien que nous, mais il s'en fichait pas mal. Il partit. Comment il parvint auprès du premier blessé, Dieu seul le sait, car cette pluie de mitraille était la chose

la plus effroyable qu'on eût jamais vue. A peine se fut-il montré au-dessus de la tranchée que les Allemands concentrèrent sur lui leur feu d'enfer. Une des gourdes qu'il tenait à la main fut fracassée, et je me figure que lui-même fut atteint.

Après avoir donné à boire au premier blessé, il rampa de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il se trouvât à un quart de mille à peu près de nos tranchées. Alors il se releva pour traverser en zigzag le terrain et secourir quelques autres blessés. Les Allemands doivent lui avoir envoyé une nouvelle volée de balles, car nous le vîmes tomber, levant les bras en l'air. Plus tard il fut ramassé mort. Il était percé de plus de balles qu'il n'en faudrait pour armer tout un bataillon de francs-tireurs.

Les blessés pour lesquels il avait risqué et perdu la vie furent consternés. L'un d'entre eux, qui ne devait pas vivre jusqu'au dimanche suivant, me dit : « C'était un brave garçon, ma parole ! Il vaut la peine d'avoir vécu pour voir une action comme celle-là, et maintenant que je l'ai vue, peu importe ce qu'il adviendra de moi. » C'était là ce que nous éprouvions tous.

(T. P's Journal of Great Deeds.)

LA MORT D'UN RABBIN.

Le grand-rabbin de Lyon s'était avancé sur la ligne de feu, pour apporter des consolations à ceux de ses coreligionnaires qui gisaient blessés et mourants.

Un pauvre soldat catholique à l'agonie, le prenant pour un curé, le supplia de lui tenir le crucifix devant les yeux jusqu'au dernier moment et de lui donner l'absolution. Au lieu d'expliquer au malheureux son

erreur et de passer, le rabbin fit exactement ce qu'on lui demandait : il prit le crucifix et le tint aux regards du soldat, lui murmurant jusqu'à la fin des paroles de consolation divine. Mais avant de pouvoir quitter lui-même le champ de bataille il fut atteint d'une balle et tué net.

(Essor.)

A BOIRE !

Jean Berger est un soldat du 2e régiment d'infanterie, âgé de dix-huit ans seulement. Lui-même ne dit rien de cette aventure, mais ses camarades racontent ce qui suit :

Au cours d'un engagement sur la Marne, une nuit presque calme avait succédé à un jour de combats furieux.

Berger, qui avait vécu l'horrible journée sans recevoir une égratignure, parcourait le champ de bataille jonché de morts et de blessés français, anglais et allemands, quand il découvrit son colonel blessé et se mit en devoir de le transporter à un poste de secours.

Sur ces entrefaites, un officier de grenadiers anglais, blessé lui aussi, lui demanda à boire. Berger lui promit de revenir sans tarder. Après avoir mis son chef en sûreté, il se procura quelques vivres et une gourde de vin, et retourna sur le champ de bataille. Les balles continuaient à siffler autour de lui ; cependant il retrouva l'officier anglais, et tandis qu'il lui soulevait la tête pour le faire boire, une balle enleva trois doigts au bon Samaritain.

Dominant sa douleur, Berger réussit à approcher la gourde des lèvres du blessé, mais il fut aussitôt frappé

dans le dos par une seconde balle et il tomba en gémissant près de l'homme qu'il avait secouru.

Tous deux gisaient côte à côte, lorsqu'ils entendirent des plaintes non loin d'eux ; c'était un Allemand blessé qui, d'une voix faible, demandait à boire. Berger et l'officier réussirent à se traîner jusqu'à lui et à lui faire avaler une gorgée de vin, mais l'effort avait été trop grand, et tous deux perdirent connaissance. Quand ils revinrent à eux, l'Allemand était mort.

L'aube parut, la bataille reprit. Bientôt ils virent s'avancer un détachement de uhlans ; Berger appela l'officier qui les commandait. Celui-ci sauta à terre, et, s'approchant du groupe, le revolver au poing, leur demanda ce qu'ils désiraient. — A boire ! fut la réponse.

A cet instant l'officier allemand remarqua le corps de son compatriote et, auprès de lui, la gourde française vide, preuve éloquente du dévouement des deux hommes. Profondément ému, il s'agenouilla près des blessés, leur donna à boire, puis, les ayant salués, il rejoignit ses hommes.

Pendant tout le jour, les deux blessés restèrent couchés dans un terrain marécageux, tandis que la bataille faisait rage autour d'eux. L'officier anglais était en proie au délire, Berger comprit qu'il fallait agir, et se hâter. En dépit de ses blessures, tantôt traînant, tantôt portant son compagnon, il parvint à gagner avec lui les lignes des Alliés où une équipe de la Croix-Rouge les recueillit.

Comme on plaçait l'officier sur une civière pour l'emmener à l'hôpital, il demanda à être porté auprès du jeune Français. « Si je survis, dit-il en lui serrant la main, je ferai de mon mieux pour vous faire décerner la

croix de Victoria ; car jamais homme ne la mérita mieux que vous ! »

(*Great Deeds.*)

CONDUITE HÉROÏQUE D'UN MÉDECIN FRANÇAIS.

Le bureau anglais de la presse communique des détails sur la conduite héroïque d'un médecin militaire français.

Ce médecin soignait, depuis le 5 novembre, cinquante-quatre blessés allemands à l'hôpital civil d'Ypres. Du 5 au 9 novembre, six obus allemands, dont une grenade incendiaire, tombèrent sur l'hôpital ; le pain allait manquer, les infirmiers volontaires partageaient le leur avec les Allemands. Quelqu'un ayant fait remarquer que, puisque les Allemands bombardaient de propos délibéré l'hôpital qu'ils savaient renfermer leurs propres compatriotes, il n'y avait pas de raison pour que les Français continuassent à s'occuper du sort de ceux-ci, le médecin répondit :

... « Si nous imitions les Allemands, cet état de choses se perpétuerait et nous descendrions à leur niveau, alors que la mission de la France est de les élever au nôtre. Tant que je resterai ici, avec votre permission, je continuerai à soigner ces blessés allemands ; je leur montrerai qu'un médecin français se moque de leurs obus et ne connaît que son devoir. »

Ce médecin fut tué par un obus le 13 ou le 14. Le bureau de la presse ajoute : son dévouement n'a pas été vain, car, dans la soirée du 14, les blessés allemands pour lesquels il avait sacrifié sa vie purent être transportés en lieu sûr.

(*Débats.*)

« KAMERAD. »

Voici une histoire contée par un capitaine bavarois en traitement à l'hôpital de Munich ; elle est l'affirmation du sentiment naturel d'humanité que même les horreurs des champs de bataille n'arrivent pas à éteindre dans le cœur simple du soldat.

Dans un fossé gisait un soldat allemand blessé à la cuisse. Il ne pouvait se mouvoir, car un compagnon mort était tombé sur lui. Quinze mètres plus loin se trouvait un chasseur français ; il s'efforçait en vain de bander son bras droit qui saignait abondamment.

Le Bavarois cria : « Kamerad ! » Le Français tourna la tête ; à défaut de la langue étrangère, il comprit la situation. S'approchant de l'Allemand, il le dégagea avec effort du lourd cadavre. Le Bavarois, après avoir bandé sa propre blessure, aida le chasseur à mettre son bras en écharpe ; ils communiquaient par signes.

Le jour tombait rapidement. Tous deux gagnèrent en chancelant la grand'route. Là, ils firent de leur mieux pour s'installer confortablement. Le Français était moins sérieusement atteint ; bientôt, prononçant quelques mots que son compagnon ne put comprendre, il disparut dans la nuit.

Durant plusieurs heures, l'Allemand attendit couché au bord de la route, espérant qu'une escouade de brancardiers passerait par là. Enfin, il entend dans le lointain le roulement d'une charrette. Le véhicule approche ; il est garni de paille et de cette paille s'élève une voix qui crie : « Camarade ! »

(Great Deeds.)

FRÈRES DANS L'INFORTUNE.

Dans un hôpital savoyard sont soignés côte à côte deux blessés, un Français et un Allemand, qui se sont liés de la plus étroite amitié. Voici leur histoire, d'après un témoin entièrement digne de foi, qui l'a recueillie de leur bouche même :

C'était au cours des combats furieux qui se livraient dans les Vosges. Chaque pouce de terrain était disputé avec acharnement. Tantôt une armée avançait, tantôt l'autre. De fréquents corps à corps se produisaient. L'exaspération allait croissant. On ne faisait plus de quartier. Tant d'atrocités avaient été commises dans les villages d'alentour !

Un fantassin allemand ayant trouvé, dans un lieu écarté, un blessé français baigné dans son sang, eut pitié de lui, le chargea sur ses robustes épaules et voulut l'emporter à l'ambulance. « Quoi ! s'écria un de ses camarades, tu soignes un de ces cochons de Français ! » et dans sa fureur, cette brute arma son fusil, épaula et fit feu. Ce fut l'ambulancier volontaire qui fut atteint dans le dos.

Les deux blessés gisaient l'un près de l'autre, se soignant mutuellement de leur mieux. Les Français ayant avancé, ils furent tous deux recueillis et, après les premiers soins, sans les séparer, on les achemina vers la Savoie.

Aujourd'hui, ils ne peuvent plus se passer l'un de l'autre. Et quoique le règlement exige que les blessés allemands soient logés à part, on laisse souvent côte à côte les deux amis.

(Journal de Genève.)

La petite sœur.

Un soldat allemand écrit d'un champ de bataille à la *Gazette de Cologne :*

Hier, notre section de brancardiers a eu à faire par-dessus la tête. Nous avons relevé des centaines de cadavres de soldats allemands et français.

On commence à se faire à cette funèbre besogne : on s'habitue à tout. Cependant les incidents touchants ne manquent pas. L'autre jour, en relevant le corps d'un tout jeune lieutenant français, une photographie tomba sur la terre ensanglantée : c'était le portrait d'une fillette de dix à douze ans. On pouvait lire sur la carte ces mots tracés d'une main inhabile : *A son grand frère qui reviendra bientôt de la guerre, sa petite sœur.*

Le caporal qui nous commandait, très ému, se découvrit et dit :

— Moi aussi, j'ai une petite sœur qui m'attend. Prions pour le camarade français

La section entière se découvrit et récita l'oraison dominicale.

Entre ennemis.

Un Allemand gisait sur le champ de bataille, grièvement blessé aux deux bras. Un Anglais atteint, lui, à la jambe, se traîna jusqu'à lui, le pansa, cherchant à le soulager de son mieux. Enfin, une idée lumineuse lui vint. Il roula une cigarette, l'alluma, puis, la plaçant entre les lèvres de l'ennemi, il la tint patiemment tandis que l'Allemand la fumait avec délices.

Une ambulancière écrit d'Aix-les-Bains, le 5 octobre :

«...Que de pages je voudrais vous écrire sur nos blessés ! Vous les aimeriez comme moi, ces braves garçons. Ils viennent de la Marne ou de l'Aisne. Ils ont souffert souvent des journées entières avant d'être ramassés dans leur tranchée. Et pourtant ils n'ont pas un mot de haine pour les Allemands. Je n'en ai pas entendu un seul me parler d'eux avec rage ou fureur. Ils plaignent leurs soldats parce que, disent-ils, « leurs officiers ne sont pas comme les nôtres, gentils avec eux ; ils sont durs et les font marcher par la peur. »

Une infirmière écrit de Paris :

« Plusieurs nouveaux blessés sont arrivés du front ; tous s'accordent dans cette thèse sur les Boches : « Eh bien, quoi ? Ils défendent leur pays comme nous défendons le nôtre. On fait le même métier, eux et nous. Pourquoi qu'on se détesterait ? Il suffit bien qu'on se tue. »

Mme Noëlle Roger décrit, dans la *Semaine littéraire*, le passage à Genève d'un convoi d'internés civils du département de la Meuse, rapatriés par les soins du gouvernement suisse. Elle rapporte les impressions d'une vieille paysanne soudain chassée de la ferme, près de Saint-Mihiel, où s'est écoulée sa vie, et emmenée à Sarrebourg, puis à Saverne.

... Tantôt elle parle avec vivacité, et tantôt elle s'arrête, regarde fixement devant elle comme si elle contemplait en elle-même des images, images toutes proches encore et toutes fraîches. Elle dit : « A présent, on n'a plus une chaise à soi, plus une fourchette, plus rien... »

Je demande : « Votre village a-t-il été brûlé ? »

Elle acquiesce : « Oui, beaucoup de maisons ont brûlé.
— Mais pas la vôtre ? » — Elle répond : « Pardon... »

Elle se tait un moment, la tête penchée.

Elle a deux fils à l'armée et deux filles qui se sont sauvées avant elle et dont elle ne sait plus rien. Pendant douze jours le village fut bombardé continuellement; tous les habitants se cachaient dans les caves. Et quand une cave s'écroulait, ils allaient dans une autre. Elle est restée jusqu'au dernier moment, à cause du bétail; à la fin, elle a lâché toutes ses bêtes, parce que l'écurie brûlait. « Celui qui n'a pas vu, il ne peut pas se figurer ça. »

Elle ajoute : « Qu'est-ce que vous voulez ? C'est la guerre... »

Elle reprend : « Les soldats allemands, je ne peux pas me plaindre. Naturellement ils nous demandaient des choses. Fallait bien qu'ils mangent, n'est-ce pas ? Mais ce n'était pas leur faute s'ils étaient là. Il fallait bien qu'ils aillent pour leur pays, comme nos garçons pour le nôtre. Et ils auraient autant aimé rester chez eux, bien sûr. Quand il n'y a plus rien eu à manger, ils nous donnaient de leur rata. Et je lavais leurs affaires. Quand les obus venaient, ils se fourraient avec nous dans les caves. On était là tous ensemble. »

Un Highlander explique ainsi comment il est devenu propriétaire du casque d'un Allemand : « Voilà, c'est comme ça. Il était étendu sur le champ de bataille assez près de moi, avec une blessure bougrement mauvaise. Je perdais pas mal de sang par cette jambe de malheur. Mais je réussis à me traîner jusqu'à lui et je le pansai du mieux que je pus. Il en fit autant pour moi. Tout ça, naturellement, sans prononcer une parole, puisque je ne sais pas l'allemand et que lui ne savait pas un traître mot d'anglais. Quand il eut fini, ne sachant

comment le remercier, je lui souris et, en manière de souvenir, je lui tendis mon glengarry (bonnet écossais). Alors il sourit aussi et me donna son casque. »

(Great Deeds.)

Le nommé Houston, caporal anglais, a raconté qu'après le combat de Soissons, comme il gisait sur le champ de bataille, un jeune soldat du régiment de Northamptonshire délirait près de lui, en proie à une violente fièvre. Un soldat allemand lui donna à boire de sa gourde. « Est-ce toi, mère ? » demanda le jeune gars dans son délire. L'Allemand le comprit, et pour entretenir son illusion, lui caressa le front avec la délicatesse qu'aurait pu y apporter une mère. Le pauvre petit Anglais rendit l'âme peu après.

Récit tiré d'un journal allemand :

L'église de Saint-Dié abritait des blessés français et allemands, tous très gravement atteints. Ils gisaient pêle-mêle dans la paille et les habitants avaient reçu la permission de leur porter du pain, du vin et de l'eau. Comme l'un d'eux s'approchait d'un blessé français pour lui donner à boire :

— Servez d'abord mon copain, dit celui-ci, en désignant son voisin, un Wurtembergeois.

Et quand ce dernier se fut désaltéré, il aida au Français à se mettre sur son séant pour boire à son tour.

On maudissait, devant un sergent français blessé à la jambe, les ennemis achevant les blessés.

« Il y a des Allemands de toutes sortes, répondit-il ; moi qui vous parle, j'avais été laissé pour mort sur le

champ de bataille. Quand je reprends connaissance, je vois un Boche qui venait sur moi, baïonnette au canon. Je lui fais signe que je suis blessé. Il s'arrête, pose son fusil à cinq pas de moi, ouvre mon pansement individuel, me fait un bandage. Puis tout à coup, prenant de dessous sa tunique un portefeuille, il en tire une photographie : une femme et deux enfants. « Frau, Frau », répète-t-il en me la montrant. Et il pleure. Et nous nous embrassons tous les deux en pleurant. »

JEAN BRETON. *(Journal de Genève.)*

UN UHLAN COMPATISSANT.

La fuite des infortunés habitants d'Anvers fut un spectacle navrant. Ils allaient le long des chemins, de village en village, ne trouvant partout que des ruines, passant la nuit à la belle étoile, sans abri, sans feu, souvent même sans nourriture, rencontrant parfois des Allemands, ce qui ajoutait encore à leur terreur. Toutefois, les envahisseurs ne se montrèrent pas toujours cruels, preuve en est le trait que voici, rapporté par une Anversoise réfugiée en Hollande.

Cette jeune femme avait quitté à la hâte sa demeure, avec son bébé de quelques semaines et une petite fille de deux ou trois ans. Dans son affolement, elle oublia de se munir de vêtements chauds. La nuit était déjà tombée et le froid était très vif lorsqu'elle aperçut au loin sur la route une patrouille de uhlans en reconnaissance. Elle se cacha de son mieux dans un épais fourré. Les uhlans arrivaient au pas, ils étaient tout près d'elle, lorsque le petit enfant se mit à pleurer. Aussitôt les cavaliers s'arrêtèrent, et l'un d'entre eux, démasquant une

lanterne sourde, darda sa flamme dans les buissons et découvrit la pauvre réfugiée qui tremblait, se sentant perdue. Remarquant que le bébé était insuffisamment couvert, le uhlan se dépouilla d'une chaude vareuse qu'il portait sous son dolman et voulut en envelopper l'enfant. Mais la mère refusa d'accepter ce présent d'un de ces ennemis abhorrés. Le uhlan n'insista pas; sans rien dire, il remit son vêtement et tout le peloton s'éloigna dans la nuit.

(Great Deeds.)

GÉNÉROSITÉ RUSSE.

Le récit qu'on va lire est tiré d'un journal ennemi, ce qui n'est pas sans en augmenter singulièrement la valeur. La *Nouvelle Presse libre* de Vienne, dans son numéro du 12 novembre, raconte le trait suivant :

Quand les Cosaques entrèrent pour la première fois à Czernowitz, le 3 septembre, le général Arintinof interdisit tout acte de pillage ou de violence. Il se contenterait, dit-il, à l'instar du général autrichien Baumann entrant dans Kamenetz-Podolsky, d'imposer à la ville une contribution de 600 000 roubles à payer dans les vingt-quatre heures, faute de quoi elle serait bombardée et détruite.

Les autorités, consternées, firent observer au général que tous les habitants riches ou aisés étant partis, la ville ne serait jamais en mesure de payer cette somme.

— Les Autrichiens ont fait cela à Kamenetz-Podolsky, insista le général en frappant la table du poing : ma fille a dû vendre ses bijoux pour sauver la ville.

Il consentit cependant à réduire la contribution à 300 000 couronnes. L'archevêque en donna 50 000 ; puis

ce fut une procession de pauvres gens apportant ce qu'ils avaient de plus précieux. A force de peine, à l'heure dite, les 300 000 couronnes avaient pu être réunies. Mais quand on voulut les remettre au général Arintinoff :

— Non, non, gardez votre argent, dit-il. Mon but n'a été que de vous rendre sensibles les souffrances de la ville de Kamenetz-Podolsky lorsqu'elle a été rançonnée par les Autrichiens.

* * *

Ce que nous enseignent nos héros de 1914, c'est — nous l'avons vu — le courage, l'obéissance, la vaillante gaieté, l'énergie, l'abnégation, la générosité chevaleresque. Mais c'est aussi la modestie : ces jeunes hommes accomplissent des actions d'éclat tout simplement, sans songer à s'en glorifier. Tout au plus se vantent-ils d'avoir « bien travaillé », ou ajoutent-ils au récit d'un fait d'armes que l'on devine exceptionnellement brillant, cette formule : « le capitaine était content ». La gloriole paraît bien vaine sans doute, et le bavardage bien vide, à qui risque à toute heure sa vie.

Ce que nous enseignent nos héros, c'est encore, c'est surtout le patriotisme. Par toutes leurs actions, par toute leur vie sous les drapeaux, ils nous prêchent un patriotisme ardent et désintéressé. Cette guerre n'apprendra-t-elle pas à la jeunesse, plus sûrement que tous les maîtres de morale, que lorsqu'on est Français, « il faut chercher à servir l'humanité en restant solidement enraciné dans les traditions de la France, sans jamais désespérer de la Patrie ? »

Mais pour suffire à cette grande tâche héroïque, il

faut que les jeunes travaillent à se rendre dignes de leurs nobles aînés.

A NOS ÉCOLIERS.

... Quand vous êtes seuls, vous frappez la terre du pied, relevez le menton et grommelez rageusement :

— Ah ! si nous étions grands !

Quand vous serez grands, mes enfants, certes nous le savons, vous serez capables de faire, non pas mieux, mais aussi bien que ceux qui, en ce moment, combattent et meurent pour le salut du pays et de la civilisation, pour que, précisément, vous n'ayez pas à renouveler le sacrifice qui aujourd'hui est le leur. Aujourd'hui, vous n'avez qu'un moyen d'être dignes d'eux : c'est, pendant qu'ils luttent à leur poste, de lutter au vôtre.

Comment ? Eh bien ! tout bonnement, en accomplissant très sagement votre devoir d'écoliers.

Vous faites la moue.

— Quand la patrie est en danger, quand on rêve d'héroïsme, c'est bien mesquin de se borner à une dictée...

Quand on fait son devoir, rien n'est mesquin.

Comprenez ceci. En ce moment même, tout le monde, tous les grands ne partent pas sur le front. Tandis que les uns essuient déjà le feu de l'ennemi, d'autres, dans les dépôts, dans les casernes, achèvent, au moyen d'exercices qui sont quelquefois rebutants, ennuyeux, la préparation qui leur permettra demain de remplir les vides que la bataille aura faits dans nos rangs.

Eh bien ! vous, mes enfants, qui après-demain serez la France, il vous appartient dès maintenant de commencer votre préparation. Et la première règle du sol-

dat est, quel que soit son poste, d'y accomplir sa consigne. La vôtre est de travailler. De vos travaux, les uns, vous n'en pouvez encore concevoir la raison et l'intérêt ; acceptez-les comme un entraînement nécessaire, par cette volonté de discipline et d'abnégation qui est la base même de l'esprit militaire. D'autres, qui l'an dernier vous faisaient parfois faire la moue, se pareront pour vous, pour peu que vous y réfléchissiez, de séductions toutes neuves. L'histoire vous montre ce que fut notre chère patrie, de quelles menaces elle sortit victorieuse, de quel passé de gloire nous sommes responsables. La géographie, vous avez découvert cet été son intérêt poignant ; à travers la France, à travers l'Europe entière, que de découvertes nous fîmes tous depuis quelques semaines ! Patience ! le temps viendra de les poursuivre en Allemagne. Les mathématiques, la physique, la chimie, n'est-ce pas grâce à leur conjonction qu'en ce moment le canon de 75 accomplit des miracles ? Mes enfants, en prévision du lourd héritage que vous aurez à porter, n'épargnez pas cet hiver votre peine.

J'espère, je crois de toutes mes forces que c'est une France victorieuse que nous vous transmettrons. J'espère, je crois que l'Europe sortira améliorée, régénérée, de la crise sans précédent où elle se débat. Mais si toutes nos espérances se réalisent, une tâche énorme vous attend. Même victorieuse, la France sortira épuisée du conflit. Il vous appartiendra de la rebâtir matériellement et moralement. Vous aurez, des ruines qui la joncheront, à refaire de la prospérité. Et vous aurez, au sortir de cette guerre qui exalte toutes nos énergies, à empêcher que nous ne retombions dans des erreurs et

des discordes qui, si la France pouvait mourir, l'auraient tuée.

Mes enfants, voici assez bavardé.

Si vous n'êtes pas des sots, vous avez compris combien, si bornée qu'elle paraisse, dès maintenant votre tâche est grande. Vous vous en acquitterez. Et aussi de l'autre qui vous incombe. Chaque soir, que vos baisers soient plus tendres sur les joues chéries qui pâlissent et où, depuis deux mois, sont tracés des sillons qui ne s'effaceront plus.

ANDRÉ LICHTENBERGER. *(Annales.)*

* * *

Certes, on ne peut nier que cette guerre ait fait lever une magnifique moisson d'héroïsme et de dévouement. Mais, par ailleurs, que de haines elle aura suscitées, que de ruines, matérielles, intellectuelles, artistiques, morales, elle aura accumulées ! Si nous n'y prenons bien garde, quel recul de la civilisation ! Le petit tableau que voici présente avec beaucoup de netteté ce côté lamentable de la guerre.

LA FOULE RÉSIGNÉE

Londres, octobre.

De Paris à Londres, les routes habituelles de Calais et de Boulogne sont momentanément interdites aux voyageurs civils. Il faut passer par Dieppe ou par le Havre, en traversant les campagnes normandes, si grasses et si vertes, où paissent les troupeaux.

... A Dieppe, sur le paquebot, on trouve l'Angleterre. Des fonctionnaires à casquette brodée d'or examinent vos

passeports avec une extrême minutie. Au sortir du port, un pâle soleil glisse quelques rayons à travers la brume. Puis le ciel se couvre d'un voile de suie. La mer est toute verte avec de grandes vagues frangées d'écume blanche qui avancent en ligne droite comme une charge de cavaliers blancs. On perd de vue les côtes de France. Des barques de pêche passent penchées sous le vent. On navigue lentement à cause des mines. Il faut près de cinq heures pour franchir le détroit.

Sur le bateau, des Anglais, quelques Français, beaucoup de Belges, des Slaves... Visages fermés, tendus, soucieux, fatigués. Plus de touristes désœuvrés voyageant pour leur agrément. Le salon des premières avec ses dorures et le velours rouge de ses meubles évoque le souvenir d'autres traversées. Cette foule cosmopolite d'autrefois, celle des grands hôtels et des croisières heureuses, — foule insouciante où se mélangeaient toutes les langues, où Allemands, Anglais, Russes, Hongrois, Français, Autrichiens, confondus dans les mêmes rangs, attachés aux mêmes règles de politesse, unis par le même goût de plaisir et de luxe, — donnait l'illusion d'une société européenne où s'effaçaient peu à peu les hostilités nationales. Tout semblait concourir à cette fusion des peuples : en bas le socialisme ; en haut l'art, la mondanité, la finance, les sports, la science, les congrès où se prononcent tant d'admirables paroles, l'éducation moderne qui ne saurait enfermer l'intelligence dans les frontières d'un pays, qui tend au contraire à ouvrir à chacun des horizons toujours plus vastes. De toute cette œuvre de fusion et de compréhension mutuelle il ne reste rien ; un coup de vent a suffi pour tout balayer. Les gens qui, hier encore, échangeaient sur ces fauteuils de velours rouge des

compliments et des sourires, se sont rués les uns sur les autres, ils se sont pris à la gorge et cherchent à se frapper à mort.

La nuit vient. Des lumières s'allument sur la côte basse et noire : c'est Folkestone. On passe lentement près de grands vaisseaux dont les feux sont éteints. On arrive. Des fonctionnaires sont montés à bord. Cette Angleterre où l'on entrait si facilement, presque sans douane, et qui paraissait être, avec la Suisse, le pays le plus hospitalier d'Europe, a maintenant sa porte toute hérissée d'obstacles. Examen des passeports, visite sanitaire. Les passagers sont massés sur le pont dans la nuit. L'un après l'autre ils défilent dans une cabine où on les interroge. L'opération dure plus d'une heure.

Sur le quai, où l'on trouvait autrefois son train tout prêt à partir, il faut attendre encore une heure et demie. Des milliers de réfugiés belges sont arrivés dans la journée. On organise pour eux deux convois spéciaux. Le quai est à peine éclairé à cause des avions ennemis. Les passagers du paquebot se trouvent mêlés à cette cohue lamentable de femmes harassées, d'enfants qui geignent, d'hommes courbés sous de pauvres bagages. Mais dans cette obscurité on se distingue à peine. Où sont les Anglais, où sont les Français, où sont les Belges ? Ce n'est plus qu'une foule anonyme, résignée, qui attend son destin en silence, sous le vent du large, dans la nuit.

Un journal acheté à un gamin qui passe et lu sous une lanterne nous apprend que sur un front de 300 kilomètres la bataille continue. On avance ici, on recule là. Cela signifie des milliers d'hommes qui meurent. Et sans doute que là-bas, plus loin, au delà du Rhin, plus loin encore, d'autres foules résignées et innocentes qui n'ont pas

voulu cette guerre, qui n'ont même pas de haine dans le cœur, attendent elles aussi dans l'angoisse ou dans le deuil. Jamais il n'y eut plus d'héroïsme dans le monde. Jamais aussi ne sont montés vers le ciel sans étoiles, où roulent de gros nuages noirs, plus de cris de douleur. L'humanité entière m'apparaît comme ce troupeau fatigué et pitoyable massé dans l'ombre sur ce quai : pauvres êtres qui ne s'entendent pas, qui se voient à peine et qui sont attachés les uns aux autres par les liens éternels de la souffrance et de la mort.

GEORGES WAGNIÈRE. (*Journal de Genève.*)

Dans les combats, les bombardements, les incendies de villages et de fermes, que de choses atroces, irréparables !... Quelle impression de morne tristesse se dégage de la scène suivante, décrite par un fantassin, — simple épisode de guerre, banal, courant, répété mille fois.

LE VILLAGE EN FEU.

Le capitaine d'état-major donne l'ordre, au nom du général, de faire demi-tour et d'aller occuper le village en feu. Nous nous dirigeons sur le sinistre. Seules, les plaintes des blessés réveillent cette morne nuit. Ces gémissements nous broient le cœur, mais nous ne pouvons nous arrêter, nous avons ordre de marcher au feu. Une patrouille est envoyée reconnaître le village incendié, puis nous y entrons nous-mêmes. Nous allons peut-être boire. Cet espoir nous soutient, la soif nous mord plus que jamais.

Le capitaine m'ordonne de visiter une maison habitée. Y aurait-il des Allemands, dans la maison ? J'enfonce la porte. Je recule, saisi de ma brusquerie. Le tableau qui

s'offre à moi me fait monter des larmes aux yeux. Je veux m'arrêter, mais j'ai ordre de fouiller. Devant moi, sur un méchant grabat, s'accrochent cinq petits, cinq mioches que les Allemands ont épargnés hier, car ils occupaient le village. Leur maman les couvre de son corps, ainsi qu'une poule couvre ses poussins. Toute la pièce offre un tableau de misère. Tout a été fouillé par les Prussiens. Des hardes et des débris de meubles encombrent le plancher, et la lampe fumeuse jette sa lumière blafarde sur cette scène lamentable. Au bruit de la porte, la maman se lève menaçante et prête à défendre sa nichée. Elle n'a pas reconnu mon uniforme. Je la rassure et m'enquiers : « N'avez-vous pas d'eau ? — Non, me dit-elle, je n'ai qu'un peu de lait pour les petits, demain. »

Je sors, la mort dans l'âme, le cœur étreint sous le poids d'une telle tristesse. Dehors, l'incendie fait rage, et ses lueurs font derrière nous des silhouettes démesurément grandes et changeantes...

(Excelsior.)

* * *

Ah ! oui, malgré l'héroïsme et la grandeur d'âme de tant de combattants, malgré l'abnégation des civils, en dépit des nobles dévouements, en dépit de la gloire, la guerre est une chose hideuse, effroyable. « L'amour de la guerre pour elle-même, dit avec raison l'abbé Klein, est si peu dans le fond de nos âmes que le grand crime dont nous accusons l'Allemagne est de l'avoir rendue fatale et ensuite déchaînée. » Nos soldats non plus n'aiment pas la guerre pour elle-même. « Dans un bois, on est tombé sur les Boches, dit un réserviste. Ce qu'on leur en a fourré, les pauvres malheureux ! Il ne devrait pas y avoir de



guerres comme ça... » Et un autre : « On voudrait tout de même que ça soit fini. C'est un vrai carnage. »

La dernière leçon que donne aux jeunes la lutte géante de 1914, n'est-ce point celle-ci : Il faut que, devenus grands, vous rendiez impossible à tout jamais une nouvelle guerre européenne ? Il faut que vous trouviez le moyen de faire régner entre les peuples la justice et la charité. Il faut que, grâce à vous, les paroles du grand romancier anglais Wells se trouvent réalisées à la lettre :

« Cette guerre est déjà la plus grande guerre de l'Histoire. Ce n'est pas une guerre de nations, c'est la guerre de l'Humanité. C'est une guerre dont le but est d'exorciser une folie mondiale et de mettre fin à une ère...

» Cette guerre est une guerre de paix. Son but est le désarmement. Son but est un règlement qui mette fin pour toujours aux armements. Tout soldat qui combat maintenant contre l'Allemagne est un croisé contre la guerre. Cette guerre, la plus grande de toutes les guerres, n'est pas une guerre comme les autres, c'est la dernière guerre. »

Un député français, Alexandre Varennes, adresse aux soldats, dans le *Bulletin des armées de la République*, des paroles presque identiques :

« ... Vous faites la guerre pour qu'il n'y ait plus de guerre. Vous vous battez pour qu'on ne se batte plus. Vous offrez votre sacrifice à la nation pour que les générations qui montent puissent poursuivre dans la paix sa haute mission civilisatrice. Vous créez un ordre international nouveau, où il y aura de la justice pour les peuples comme pour les hommes... »

* * *

Un vieux paysan cévenol disait, il y a bien longtemps, à son petit-fils, qui est devenu le poète Jean Aicard: « Il faut être bon avant tout. Et il faut être fort, afin de pouvoir faire au besoin respecter sa bonté. Il faut défendre le droit des faibles... *Tâche donc d'être fort, afin d'être bon en paix.* »

Jeunes Français, tâchez d'être forts afin de pouvoir être bons ! Acquérez non seulement la force du corps, mais encore la vigueur intellectuelle et surtout l'énergie morale. Et puisque « l'union fait la force », sachez demeurer à jamais invinciblement unis, afin d'être forts toujours !

Alors vous pourrez faire triompher dans le monde les idées libérales si magnifiquement exprimées dans le *Manifeste* que les Universités françaises ont adressé, le 3 novembre, aux Universités des pays neutres :

« Les Universités françaises continuent de penser que la civilisation est l'œuvre non pas d'un peuple unique, mais de tous les peuples, que la richesse intellectuelle et morale de l'humanité est créée par la naturelle variété et l'indépendance nécessaire de tous les génies nationaux. »

Et, comme les armées alliées, comme les Universités françaises, vous « défendrez pour votre part la liberté du monde. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PORTRAITS HORS TEXTE

IMPRIMERIES RÉUNIES, LAUSANNE.